

J.-H. ROSNY

Thérèse Degaudy

roman de mœurs mondaines

TROISIÈME MILLE



PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1902

1850

Debit

to the credit of

1850

THE BANK OF AMERICA
NEW YORK

Ms
2083

Thérèse Degaudy

ŒUVRES DE J.-H. ROSNY

NELL HORN, roman de mœurs anglaises.....	I vol.
LE BILATÉRAL, roman de mœurs anarchistes et collectivistes	—
MARC FANE, roman social.....	—
L'IMMOLATION, nouvelles.....	—
LES XIPÉHUZ, merveilleux préhistorique.....	—
LE TERMITE, roman de mœurs littéraires.....	—
LES CORNEILLES, roman contemporain.....	—
DANIEL VALGRAVE, roman contemporain.....	—
VAMIREH, roman préhistorique.....	—
L'IMPÉRIEUSE BONTÉ, roman contemporain.....	—
L'INDOMPTÉE, roman contemporain.....	—
RENOUVEAU, roman contemporain.....	—
RÉSURRECTION.....	—
EYRIMAH, roman préhistorique.....	—
L'AUTRE FEMME, roman contemporain.....	—
LES PROFONDEURS DE KYAMO.....	—
UN DOUBLE AMOUR, roman.....	—
LES RETOURS DU CŒUR, roman.....	—
UNE RUPTURE, roman.....	—
UN NOUVEAU MONDE.....	—
L'AIGUILLE D'OR.....	—
AMES PERDUES, roman.....	—
LA FAUVE, roman de mœurs de théâtre.....	—
LA CHARPENTÉ, roman de mœurs.....	—

J.-H. ROSNY

Thérèse Degaudy

roman de mœurs mondaines



PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays, mêmes scandinaves.

Il a été tiré à part :
Dix exemplaires sur Hollande, numérotés à la presse.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



La complexité qui vient de l'univers, il la replace dans l'âme par une erreur analogue à celle qui faisait tourner le ciel autour de la terre.

AUDENT.

Je suis victime de ma caste : elle confond la volonté avec la puissance que lui donne l'argent.

MALLOIRE.

Je ne nie pas que l'amour est un plus profond servage pour la femme que pour l'homme ; mais ce servage, en prenant une forme nouvelle, me doit être dérobé ; puisque c'est le propre de toute servitude de ne pas être consciente.

THÉRÈSE.

THÉRÈSE DEGAUDY

ROMAN DE MŒURS MONDAINES

I

Conservé chaste par de fortes études et une pratique persévérante des exercices du corps, François Audent, dans sa vingt-cinquième année, épousait Geneviève Degaudy. Les deux jeunes gens s'aimaient, et cependant ce mariage eut toute l'apparence d'un rapt, tant le mari apporta d'ardeur à se réfugier avec sa femme dans la solitude. Les amis qui furent invités à la cérémonie se souviennent encore de l'air de force et de rudesse d'Audent, de sa sécurité durant les fiançailles, de sa volonté intraitable qui fit plier toutes considérations mondaines ou de famille.

Il se refusa à l'union religieuse, malgré mille instances ; et, après la cérémonie civile, ayant fait monter sa femme auprès de lui, il donna l'ordre au cocher de les conduire à la gare du Nord où se trouvaient déjà ses bagages. Son beau-père, sa belle-mère, les intimes y arrivaient peu d'instants après lui, et, parmi la sourde colère de tous, avaient

lieu les adieux. La mère embrassa en pleurant sa fille, le père, tremblant de fureur, la prit ensuite dans ses bras; mais nul ne s'occupa du gendre impitoyable. Il ne s'en émut guère, fit enregistrer ses malles pour Amsterdam et attendit. La mariée, confuse et ravie de cette violence, apparut alors à tous merveilleuse dans sa robe de voyage revêtue à la hâte. Une subtile volupté fit battre le cœur des hommes et attendrit le cœur des femmes; les rudes époques du rapt revécurent; le couple fut sourdement admiré et envié.

On admira, on pardonna. Seule, la sœur de Geneviève, Thérèse, fillette aux yeux bleus, au visage très fin, frêle, encore ainsi qu'une enfant, malgré ses dix-huit années, demeurait farouche, attachant ses regards avec une indignation profonde sur l'impérieux mari. Jamais elle ne devait oublier ces âpres minutes. Sa colère se répandit même sur sa sœur trop soumise, et le baiser qu'elle lui donna ne fut que des lèvres.

Cependant, le train s'ébranlait. Quand il fut arrivé dans la campagne, au delà de Creil, Audent tint dans ses bras la fille aux grands yeux qui se pâmait sous ses lèvres. Pareil à un fauve, il la prit, froissant avec une sensualité souveraine ses dessous de mariée; et, en déchirant des batistes trop compliquées pour son impatience, en poursuivant son triomphe dans la douleur de Geneviève, il marquait la hautaine capture que son amour devait être ce jour-là comme tous les jours de sa vie. Quant à la femme, blessée et heureuse, gémissante et serve d'admiration pour la force et l'audace de l'amant, ce fut bien la tendre Geneviève à travers sa courte histoire.

On peut faire, dans le despotisme d'Audent, la part de l'hérédité et de l'inexpérience, il en demeurerait encore beaucoup qui relevait seulement de l'éducation. Très jeune, au collège, servi d'ailleurs par une force musculaire peu commune et une vive intelligence, — toutes deux lui rendant très faciles les succès du premier âge, — Audent s'était épris des théories où l'on exalte la *volonté*. Il avait aimé passionnément la légende de Cyrus se nourrissant de cresson et d'eau, l'histoire de Lycurgue et des Lacédémoniens, de Marius s'entraînant pour la guerre de Perse, de Mithridate s'habituant aux poisons, d'Annibal franchissant les Alpes, de César, de Charlemagne, de Napoléon conquérant le monde et l'organisant. Cent potaches avec lui partageaient son ardeur, mais presque tous étaient de petits extatiques blêmes, cherchant dans le rêve des triomphes que la vie leur aurait refusés. Seul, Audent, dans sa robustesse et son intelligence, appliquait ses admirations. On le trouvait hardi dans les combats, ses poings sans cesse victorieux, et, non moins que ses poings, sa langue, alerte aux joutes de la dialectique.

Suivant l'exemple des Lacédémoniens, il couchait sur la dure, se vêtait légèrement, mangeait avec sobriété. Il se montrait studieux comme César et Napoléon, prompt comme Charles XII, intrépide comme Œu Guesclin. Durant de longues semaines, afin de se faire de gros biceps, il allait au collège portant un lourd paquet de livres qu'il maniait en route, le soulevant par-dessus sa tête, le mettant à bras tendu ou le faisant tourner au bout d'une courroie ainsi qu'une pierre dans une fronde. D'au-

tres fois, il marchait obstinément sur la pointe du pied afin de développer la souplesse de ses chevilles.

Il faisait des exercices cérébraux d'un genre analogue, soit qu'il se récitât, afin de mettre de l'harmonie dans sa langue, des poèmes entiers, soit qu'il s'efforçât à penser sur un point défini de science, soit encore qu'il résolût une suite de problèmes de géométrie ou d'arithmétique.

Toute une enfance ainsi, avec d'inévitables pauses où il s'abandonnait, s'endormait, se perdait à la jouissance de longues lectures frivoles ; mais, dans sa paresse, le fond d'orgueil n'abdiquait point, se changeait en mépris. Il devenait l'être à part, le héros, celui qui domine le monde par une supériorité essentielle, par une âme née divine. Il atteignit la jeunesse sans que son front pliât, vigoureux, fier, hardi, protégé contre toute tristesse par l'affection admirative de ses parents, contre toute défaite prématurée par une grosse fortune, encouragé par ses succès de lycée, par l'empire qu'il prenait sur la plupart de ses camarades, par la joie guerrière des Achilles modernes trempés au Styx de la richesse.

Peut-être suivait-il seulement ainsi le courant qui transforme une bourgeoisie vigoureuse et cérébrale en aristocratie ; mais il ignora ce courant. Il crut se taire à lui-même son type et son caractère. La volonté lui parut cette espèce de divinité dont Balzac fut le grand-prêtre, et qui vit pour elle-même et par elle-même, qui n'accompagne passeulement les actes, mais qui les génère, les crée. Ce fut la force impérieuse de l'*Iliade*, sans les dieux que les subtils Grecs opposèrent à l'homme et qui désorganisaient ses projets. Pour sa jeunesse, Audent accepta l'idéal de

son enfance en le soumettant aux philosophies contemporaines. Il crut à une spontanéité de deuxième degré, réfléchie, organisatrice. Il sut prévoir la maladie, la faiblesse, la défaite, se formuler des règles d'existence, se fixer un but de gloire et de bonheur.

Il possédait les plus pénétrantes qualités d'analyste et surtout le plus vif souci de la vérité ; mais les lectures, l'éducation de riche, la santé, le succès, constituaient un fond qui, passionnant la pensée, se mêlait insidieusement aux théories neuves, les groupait selon l'arbitraire domination sentimentale. Audent ressemblait à quelque enfant royal qui, voyant s'ouvrir devant lui toutes les portes dès que son geste en marquait le désir, s'imaginerait que ce geste possède vraiment la puissance, alors qu'elle est due à une organisation antérieure au geste et même à l'enfant. Ainsi notre spontanéité vient du monde et non de nous.

Lorsque Audent eut dans ses mains la douce proie amoureuse que faisait Geneviève, il la froissa, la blessa de trop d'ardeur à la tenir captive. L'excès même de son amour fut une terrible cause de tyrannie. Toute éprise, pleine des grâces d'abandon que la nature octroie largement à la femme en ces heures, Geneviève était prête à suivre son mari, à condition qu'il agit avec harmonie, avec des lenteurs suaves, des nuances fondues comme la beauté de la jeune femme. Or, l'ironie, la démonstration directe, l'écrasement sous des mots, des tournures décisives, les aphorismes brefs, sous toutes ces formes apparut la supériorité de l'homme. Geneviève, à part quelques heures de révolte, accepta l'éternelle défaite ; mais sa tristesse, son humiliation

déplurent. Audent ne se contenta pas de tenir le doux être pâmé dans ses bras, il lui reprocha son inertie, son découragement, la chute entière de sa personnalité. Drame fréquent au sein des ménages jeunes, et qui peut être résolu facilement par une femme adroite, consciente des vraies forces dont elle dispose, mais qui tourne au désavantage de l'épouse dont les tendresses sont d'instinct, qui se tait et qui se ronge, au lieu de marquer nettement les fautes, de se plaindre et de réagir.

Geneviève, d'ailleurs, était boudeuse. Ses longs silences faisaient le supplice d'Audent, incapable de voir dans les bouderies de sa femme autre chose qu'une tare du caractère, une sorte d'impuissance au bonheur. Il en éprouvait de la rage au lieu de compassion, tout son sang montait brusquement vers la tête; et, plus allait la rage, plus augmentait le mutisme de Geneviève, frappée de paralysie, incapable de remuer la langue, ni même de se protéger de la main dans ce geste de défense qu'on oppose à des fureurs morales aussi bien qu'à des coups. Les larmes, survenues plus tard, semblaient à Audent une hypocrisie, sa colère cristallisée en sarcasmes, jusqu'au moment où le chagrin trop réel de sa femme le retournait, le faisait se jeter sur elle en un vrai désespoir, et où, à la frôler seulement, à sentir ses charmes merveilleux, toute cette désolation de fleur sous l'averse, il était envahi d'une telle passion, il la tenait dans ses bras avec de tels transports, et des cris, des caresses dont la suave violence récompensait presque l'amoureuse Geneviève.

On sait le côté mécanique de la dispute, cette misère qu'elle a de devenir une fatalité. Le dénouement

heureux ne fait qu'accroître cette fatalité. La femme s'y abandonne ainsi qu'un enfant satisfait dans ses caprices. Comme elle déteste surtout l'indifférence, elle accepte ce moyen douloureux de la rompre, elle prend une paresse à l'emploi de formes plus douces et plus positives. Sur cette pente, le mari glisse, et si, pour un tempérament très calme, la guerre n'est qu'un excitant léger et même salutaire, une âme vive et passionnée y développe trop de ressources dramatiques. Geneviève l'éprouva tout comme son mari : tel soir les vit dressés dans des attitudes de haine, se criant des paroles cruelles où ils dépassaient leur pensée, et qui revenaient en eux aux heures de solitude ainsi que des fleurs vénéneuses mangeant les bonnes herbes de la douceur, élargissant sans cesse le domaine de la passion violente et rancunière.

Ils vécurent ainsi les quelques années de leur mariage, s'adorant, et tous deux misérables. Mais il y avait une nuance dans leur peine. L'incomprise, en somme, c'était Geneviève ; car elle aurait donné un autre bonheur à un mari moins autoritaire. Sacrifié à l'orgueil, à la supériorité cérébrale, elle emportait l'impression d'une perpétuelle déchéance, tandis que lui ne prenait que le chagrin léger et impatient des victorieux ; d'autant plus que les révoltes de Geneviève étaient non seulement suivies de soumission, mais compensées par une jalousie admirative, une sorte de respect triste et humilié.

Le ménage en était là quand Geneviève tomba malade. En quelques mois, elle arriva aux portes de la mort. Nuls soins n'y firent. Cette maladie s'accompagna d'un grand découragement moral. Elle

parut, comme presque toutes les maladies de langueur, avoir d'autres causes que des causes purement physiques.

A vingt-deux ans, la douleur de Thérèse pour la mort de sa sœur ne put se satisfaire dans les larmes et les plaintes, dans l'acceptation foudroyée de l'irréparable; cette douleur se compliqua d'une recherche aiguë sur les causes de cette mort, d'un désir farouche et étroit de vengeance. La beauté passionnante de Geneviève, fleur de la famille Degaudy, chérie de tous, adorée de Thérèse, cette beauté, son agonie infiniment tendre, lente, gracieuse et nuancée comme la mort des lumières au crépuscule; les roses, les carmins de la consommation sur des pâleurs divines, et les chuchotis de l'épuisée, ses phrases d'harmonie finissante, tout jetait dans la rancune de Thérèse une flamme d'art, la vie terrible et forte de nos mauvais sentiments quand ils trempent à de la beauté.

Des plaintes vagues et résignées de Geneviève, des réflexions âpres de Mme Degaudy mère, de l'attitude enfin du mari, Thérèse avait déduit le drame où succombait Geneviève. Peut-être elle confondit, peut-être elle crut la maladie une suite des mauvais traitements du mari, quand cette maladie ne fut qu'une misère parallèle à une autre misère; mais la tyrannie de François Audent parut trop certaine. Elle s'était manifestée dès le début du mariage sous des formes violentes, des menaces, des injures que la présence de Thérèse ne pouvait toujours réprimer. Elle avait grandi avec les années, épandue en fureurs terribles ou en brutal dédain, en discussions hargneuses où l'homme abusait de sa supériorité

intellectuelle, écrasait de dure logique les timides efforts de Geneviève.

Vue d'à côté par une toute jeune fille, cette forme du mariage, fréquente en somme, et qui, grâce à la merveilleuse adaptation féminine, ne ferme pas à tout bonheur, cette forme devenait le déni de justice, l'odieux triomphe de la force, l'immolation de la femme au Moloch d'amour.

L'holocauste alors, le mal prenant Geneviève, et les longs mois où les Degaudy avaient vu agoniser leur fleur exquise, l'âme de Thérèse emplie chaque jour de fiel ; d'abord une colère électrique contre le fauve Audent rôdant en désespéré autour de sa femme, mais gardant son attitude impérieuse, puis la colère figée, cristallisée aux mille rameaux de la haine, du désir de vengeance...

Geneviève était morte. Audent pâli, courbé, étreint à chaque pas d'affreuse angoisse, de regret, de remords, de tendresse douloureuse, avait, par la sincérité de son chagrin, obtenu grâce devant sa belle-mère et son beau-père, mais non devant Thérèse. Elle gelait son repentir et ses espérances sous ses beaux yeux, comme la lune gèle le prunier hâtif ; elle sentait, avec des frémissements de joie, la morte revivre pour lui dès qu'elle lui parlait ; elle ouvrait, rouvrait les larges blessures saignantes où l'homme avait perdu tout bonheur. Surtout, elle le voyait, avec un mélange d'effroi, de fureur et de rancune satisfaite, s'éprendre d'elle, elle le voyait boire à cette coupe d'une beauté vénéneuse où ses forces seraient enfin livrées, où elle le tiendrait comme un petit enfant, comme il avait tenu la pauvre Geneviève.

Quand Audent s'était aperçu, un an après la mort de sa femme, qu'il aimait sa belle-sœur, il était trop tard pour y remédier. Le sentiment, né aux heures de faiblesse de son chagrin de veuf, heures où l'on se défie peu de soi-même, avait envahi toute l'âme. Audent s'était vainement révolté, éloigné. Outre l'habituelle tristesse de voir renaître l'amour si tôt après une terrible perte, il avait honte d'aimer la sœur de sa femme et de l'associer à l'infidélité de sa passion.

Elle demeurait trempée de larmes que déjà il songeait à elle. Les premiers scrupules furent vifs au point qu'il en espéra la mort de son amour. Mais rien n'y fit, pas plus le scrupule que l'éloignement. Après six mois d'exil volontaire, il revint, escorté de cent résolutions, dont il n'en resta qu'une, parce qu'elle était favorable à sa passion, ce fut de se taire et d'attendre pendant de longues années s'il le fallait. Il espéra que le temps résoudrait les circonstances adverses, les fondrait en harmonie. Il osait prévoir l'époque où la douleur de Thérèse serait assez répandue pour ouvrir à quelque tolérance.

Peut-être, après les justes pudeurs, les frémissesments d'une sorte de sacrilège, trouverait-elle une excuse à continuer le destin de sa sœur ? Peut-être comprendrait-elle qu'Audent n'ayant pu se fermer aux grandes espérances amoureuses, son choix impliquait plutôt la fidélité à Geneviève que l'oubli ?

Et ce dernier argument était spécieux, car, si d'abord les effusions du veuf avaient été pour les souvenirs que Thérèse évoquait, il en était demeuré peu de chose dans la suite. La passion avait tout emporté bribe à bribe, si bien que Thérèse seule remplissait l'âme d'Audent comme le jeu seul remplit l'âme d'un joueur, engagé tout d'abord pour sauver de graves intérêts.

Que Geneviève revécut plus tard, une fois le temps aride de l'incertitude passé, c'était probable, et l'amoureux, plein de remords, se le promettait ; mais, en attendant, l'unique image de Thérèse se mouvait en lui, avec toutes les lumières d'un beau ciel d'automne, dans sa finesse, sa blondeur, ses grâces si intimes, faites de tant de petits traits fragiles, de si jolies et si légères choses, qu'elles pouvaient rester à jamais cachées pour bien des gens. Et peut-être la passion de François s'avivait-elle même, avec quelque perversité, des contrastes de beauté des deux sœurs.

Geneviève avait eu des harmonies fondues dans l'ombre de ses cheveux, de ses yeux bruns, de ses chairs au teint mat. Sa bouche un peu forte, aux lèvres rouges, disait à merveille la grâce voluptueuse où elle tombait sous les baisers. Elle pleurait longuement, facilement, de joie, de chagrin, pêle-mêle, ainsi qu'une créature qui s'ignore, qui

né peut qu'aimer et se livrer tout entière. Son corps avait des molleses, des contours arrondis qu'elle garda même au temps de sa langueur, malgré qu'elle fût alors maigre et frêle comme un oiseau d'hiver.

Quand on la tenait dans ses bras, on sentait sa faiblesse divine, sa légère palpitation de créature née pour de gentils émois, pour des tendresses et des caresses d'amant paternel. Thérèse même avait eu jadis ces impressions en présence de sa sœur. Elle avait aimé de baiser les joues duveteuses, de prendre la taille abandonnée, de respirer la senteur de veine exhalée par les cheveux bruns.

C'est que Thérèse différait de sa sœur comme des corolles claires et nettes diffèrent des corolles sombres, larges et veloutées. Thérèse représentait des lumières vives, des clartés de joaillerie parmi des deuils. Ses cheveux blonds, ses yeux bleus dans des cils et des sourcils noirs, son visage aux traits infiniment légers et nombreux avaient la grâce des rameaux et des herbes.

A la passivité de Geneviève, aux formes de résignation boudeuse, s'opposaient chez Thérèse le caprice, l'agression, la flèche du dédain ou de la colère. François adorait l'être souple et svelte, la face rapide et claire, et jusqu'aux prompts révoltes, jusqu'aux subites fureurs. Elle le menait dans un amour plein de tourments, un perpétuel élan du cœur et des sens, si habile à le faire pâlir, à le maintenir dans la crainte, que, pour rompu à l'analyse, jamais il n'avait pu connaître si ces cruautés étaient ingénues, si elles indiquaient une coquetterie de jeune femme qui n'avoue pas ses préférences ou si elles sortaient de quelque aversion inexplicable.

III

Un jour de mai, Audent travaillait dans sa grande pièce où ne se trouvent que des rayons pleins de livres et une vaste table. Audent n'est pas un savant spécialiste, bien qu'il se voue à des études très systématiques ; mais ces études, en signalant les analogies qu'on découvre entre les phénomènes de physique, de chimie et des phénomènes d'ordre social, demeurent ainsi aux confins des lettres et des sciences : elles entraînent des conclusions rigoureuses et exigent cependant une grande souplesse d'imagination. Elles sont tout à fait contradictoires avec les sentiments d'Audent sur la spontanéité, puisqu'elles ramènent nos actes à la fatalité inorganique ; mais il n'avait pas l'air de s'en douter, ne voyant dans ces études qu'un moyen de domination pour les esprits supérieurs.

Depuis un mois, ses travaux demeuraient en suspens. Il était trouble, ne pouvait, n'osait s'abandonner à la ferveur que de telles œuvres réclament, et qui absorbent toutes les forces. Il eût trop souffert de se voir nu et désarmé devant sa passion, dans ces minutes soudaines où elle surprend les

hommes distraits et les livre aux terreurs de l'enfance. Son orgueil passait ainsi avant son amour, et il prenait cette preuve de faiblesse pour un indice de force.

La jalousie lui tenait toute l'âme. Un rival avait paru, Roger Burtin, jeune homme charmant et qui semblait posséder toutes les vertus pour plaire, pour plaire vite. Or, lui, Audent, faisait depuis de longs mois le siège du cœur de Thérèse, désireux de gagner du temps, de mettre, entre la mort de Geneviève et une nouvelle demande en mariage, un intervalle raisonnable. D'ailleurs, il se plaisait à cette cour patiente et raffinée, usant de tous moyens pour lier à lui, par d'invisibles trames, cette petite Thérèse, qui se croyait de force à lui résister. L'entrée de Burtin dans l'intrigue transformait la pièce. Toute la finesse d'Audent, sa patience, sa persévérance pouvait se chopper à un de ces détours traîtres, de ces caprices que l'amour tient suspendus sur nos têtes et qui ne permettent pas au plus fort de se reposer. Et puis, Burtin, prétendant nouveau, ne possédait-il pas ce magnétisme spécial, cette force de conquête que les philosophes non moins que les chimistes reconnaissent aux choses naissantes ?

L'heure était donc particulièrement angoissante pour Audent, et il se rongait tout en essayant de s'appliquer au travail, quand on lui annonça Edmond Malloire, ami d'enfance, d'adolescence et de jeunesse à qui la porte était toujours ouverte.

Malloire, du même âge qu'Audent, semblait plus jeune, malgré l'expression d'inquiétude de ses traits. Il était châtain, les yeux de couleur changeante, du

brun au gris, en passant par le vert foncé les jours de dépression, clairs les jours d'espérance et de force. Il portait seulement la moustache, assez forte, mais adoucie par une royale sous la lèvre inférieure. Au total, à cause peut-être d'un peu d'égarément dans ses yeux, de l'habitude de contracter ses mâchoires et de la subite amertume qui, à chaque instant, se répandait sur ses traits, il semblait plus dur, voire plus énergique qu'Audent, blond aux yeux bleus, portant toute sa barbe et d'une physionomie sereine.

Ils s'étaient liés dès les classes inférieures du collège et ne s'étaient plus jamais perdus de vue. Audent avait eu, dans Malloire, un rival en même temps qu'un admirateur. On ne pouvait pas dire que, dans les luttes pacifiques, l'un fût moins fort ou moins adroit que l'autre. Malloire opposait aux rudes efforts d'Audent une souplesse et une variété de mouvements qui compensaient toute vigueur et rendaient toute victoire incertaine. Il n'en était pas de même des combats sérieux, soit qu'ils eussent lieu entre les deux amis, soit qu'ils s'y trouvassent ligués contre des adversaires communs. Audent frappait sans crainte ni remords ; Malloire modérait ses coups, cherchait à ne pas atteindre de parties sensibles. Il ne parvenait pas à se mettre en colère et demeurait, durant le combat, dans une hésitation qu'il jugeait lâche quand il avait été vaincu, dont il essayait vainement de pallier ses remords quand il était vainqueur. Il triomphait plus aisément sur le terrain des études, s'y maintenait avec facilité en première place, même dans les sciences les plus abstraites, et il fallait à Audent, pour le dépasser, une énergie farouche.

Tous deux, d'ailleurs, avaient eu ensemble l'amour de la gloire et l'admiration des héros ; tous deux espéraient devenir de grands caractères, grâce à cette toute-puissante volonté que marquèrent, selon les livres, les Démosthène comme les Scipion. C'était là pour Audent une conception sereine, chaque jour appuyée de quelque preuve nouvelle, et où il voyait sa vie s'étendre en promesses de succès et de grandeur ; tandis que Malloire n'y découvrait qu'une source d'inquiétude et d'humiliation.

Il appartenait, en effet, à ces natures ultra-imaginatives et sensibles que le moindre échec déconcerte. Jamais aucun acte ne pouvait réaliser son désir, lui donner cette satisfaction entière que donne le rêve. Il était assez indifférent à Audent de s'étaler de son long dans la boue un jour de distribution de prix ; pour Malloire, un tel accident devenait la fin du monde. A trop souffrir des petites déconvenues, il était devenu un peureux de la vie et avait dirigé tous ses efforts vers l'étude et le travail. Il ne tarda pas à s'apercevoir que sa lâcheté devant le monde extérieur l'accompagnait dans le monde intérieur de l'esprit. Il souffrit, dans la solitude, de ses efforts stériles, de ses œuvres manquées, autant qu'il avait souffert jadis d'une entreprise malheureuse, d'un geste maladroit.

Il comprit que sa souffrance marquait une faiblesse d'organisation et il prétendit lutter contre cette faiblesse par la volonté. Il s'acharna sur les œuvres, il poursuivit d'un effort énergique les actes entrepris : le résultat fut un terrible épuisement nerveux, le découragement à demeure dans son âme, la maladie maîtresse de son corps : l'impuissance à rien pro-

duire, l'impuissance à aucune pensée continue, le rêve désormais maître et vainqueur ; et plus même le rêve combiné, volontaire : le rêve épars, capricieux, qui va et qui vient suivant l'heure et la minute, et qu'on ne peut guider. Dès qu'il voulait s'appliquer, survenait le sommeil. Le moindre déboire dans l'existence de tous les jours, une chute, une injure lancée par un passant, une altercation avec un cocher, le jetait au désespoir, faisait trembler ses mains et déclanchait son cœur.

Il s'en cachait avec le plus grand soin, et cette dissimulation, devenue une étude profonde, lui reconstituait une sorte de volonté formelle, lui donnait une admirable connaissance du cœur humain. D'ailleurs, à part la continuité, son esprit était merveilleux, capable d'éblouir et de charmer quiconque. Mais ces dons lui étaient amers, parce qu'il avait rêvé d'être un héros de la volonté et de la persévérance. Par toute son éducation, il voyait son état comme une déchéance, mieux, comme un démérite. Nulle philosophie n'avait pu lui enlever une si absurde tristesse, parce qu'il avait vu Audent réaliser leur rêve commun, parce qu'Audent demeurait un partisan résolu de la toute-puissante volonté, parce que Audent considérait tout être sans volonté comme un être inférieur.

Dès lors, on conçoit qu'à une très réelle affection se mêlât chez Malloire une invincible espérance de voir Audent faiblir à son tour. Si Audent résiste, s'il a eü raison, s'il a suivi la bonne voie, c'est l'enfer pour Malloire ; si Audent tombe, cela prouvera que la chance seule régit le monde, et que Malloire a été, ainsi que tous les êtres, le jouet des circonstances.

Dans ces derniers temps, ce problème s'était passionné de la mort de Geneviève, de l'amour d'Audent pour Thérèse. Malloire, ami des Degaudy, se tenait au courant, et, aidé de sa surprenante divination, il savait exactement où en était son camarade d'enfance ; il le suivait pas à pas dans cette nouvelle carrière où il espérait le voir enfin fléchir.

Dès leurs premières paroles, si banales, la situation se marque. Malloire demande :

— Quelles nouvelles ?

Et Audent répond.

— Tu vois. Je travaille...

Il est calme, donnant une impression de puissance. Et, chez Malloire, la curiosité mauvaise se lève ; il se demande comment il est possible que le travail et la passion n'aient pas entamé cette belle vaillance. Il scrute le ferme visage, les yeux clairs baignés d'une eau abondante ; mais rien n'y décèle la fatigue ou la fièvre. Il faut descendre aux mains pour découvrir des traces d'agitation. Elles ne peuvent tenir en place. Les doigts ont l'air de débrouiller des pelotes de fil. Audent se lève aussi trop souvent, marche vers des objets qu'il voit à peine, qu'il touche maladroitement.

— Ah ! ah ! songe Malloire, tout de même tu es pris !

A mesure qu'ils causent, la distraction d'Audent se manifeste davantage ; ce n'est pas cette puissante absorption qui lui est habituelle, mais une sorte de stupeur, l'hébétement sur une pensée unique. Malloire dit :

— J'ai rencontré Roger Burtin. Il hérite de son grand-oncle. Voilà pour accroître ses chances auprès des Degaudy.

— C'est un imbécile ! fit Audent avec colère.

— C'est surtout un heureux.

— Mon cher Edmond, le bonheur d'un imbécile, ce bonheur d'esclave !

— Eh ! bien quoi, tous les bonheurs ne sont-ils pas d'esclave ? Ne sont-ils pas tous dus à la chance ?

Et les voilà dans l'éternelle discussion qui passionne leur amitié. Ils s'y engagent par des biais fiévreux, ils reprennent le thème inépuisable. L'injustice est profonde chez Audent. Il ne veut pas admettre la grandeur sans œuvre, alors que Malloire est devenu impuissant à l'œuvre. Il s'acharne, dans une lourde férocité, sur une pauvre âme meurtrie. Il ne veut accorder au vaincu les justes résignations de la défaite. Le vaincu ne veut rien demander. Il croit qu'il fut saisi, par surprise, que la vie fut impitoyable à son rêve de gloire, mais il ne s'avoue pas inférieur.

Le tout, bien entendu, n'est que nuance. Car il ne s'agit pas de méconnaître des obstacles quasi matériels, mais seulement des obstacles qu'il peut sembler facile de détruire par la volonté. Et Malloire le résume en disant :

— Attends que la vie te propose une chose où ta volonté n'ait rien à voir.

— Je ne suis plus un enfant pour m'acharner à saisir la lune.

— Est-il si facile de toujours renoncer ?

— Ce n'est pas facile du tout ; mais il faut apprendre à souffrir... Or, mon cher Edmond, j'ai appris cela. Je sais fermer les poings et laisser couler le chagrin. Ainsi que toute chose, goutte à goutte, il s'épuise ; je me retrouve, je me reprends...

Il s'arrêta. Une sorte d'enthousiasme baignait son front. L'autre, fasciné, écoutait :

— Deux choses sont nécessaires ; la santé d'abord, puis l'indépendance ; et l'indépendance, c'est la leçon du stoïque : « Douleur, tu ne me feras pas avouer que tu es un mal. »

— Mais l'indépendance vient en deuxième lieu, ricana Malloire.

— Dame, répliqua Audent avec force, j'ai dit la santé comme j'aurais dit la vie. J'entends qu'il faut maintenir le corps, et volontairement, pendant les misères d'âme... Tu ne me prends pas pour un naïf ni pour un métaphysicien.

Une colère enfla la voix de Malloire et il cria :

— Tu sauras peut-être un jour qu'il existe des engrenages d'où l'on ne peut sortir ; la chance en décide, la *chance* seule...

Il y appuya, et Audent ne le comprit pas plus cette fois que les mille fois où, sous toutes formes, la même question avait été soulevée entre eux. Brusque et autoritaire, il conclut :

— J'ai trente ans. Je m'en suis tiré jusqu'ici, je m'en tirerai encore.

— Ne compte pas là-dessus. Ah ! les hommes ne viendront pas à bout de toi ; il y faudra quelque femme... ou quelque enfant...

Audent devint pâle. Une vague terreur houla sur son visage. Mais il se reprit, tenta l'ironie.

— Elle est à naître !

— Vraiment ?

Ils échangèrent des regards craintifs, Audent par la pudeur enfantine qui caractérise les grands amoureux, l'autre parce qu'il savait les rudes boutades

de son ami. Mais le veuf ne se fâcha point. Il demeura pensif et attristé, mesurant ses forces.

— Écoute, Edmond, dit-il enfin, même dans la chose à laquelle tu fais allusion, ce pourrait être la vie ou la mort ; ce ne sera pas la déchéance.

Alors Malloire n'osa plus exprimer son doute. Cependant, il se souvenait des mille petits événements où sa volonté à lui s'était prise comme à une glu, la désagrégation, parcelle à parcelle, de son bonheur, de sa santé. Et sait-on au début ? La déchéance n'est-elle pas imperceptible ? N'est-ce pas le microbe des théories médicales courantes. L'heure ne sonnerait-elle pas pour Audent où il comprendrait cette chose incompréhensible pour un heureux, le malheur ?

Ils se quittèrent là-dessus, et, dans la solitude, l'amoureux sentit son énergie décroître. Il éprouva même quelque honte d'avoir affirmé si vigoureusement un état d'esprit dont il se trouvait, à l'examen, fort éloigné. Il fut plein d'appréhension. Le rival grandit. Audent, pour la centième fois, calcula ses chances, et, pour la centième fois, arriva à une conclusion incertaine.

Certes, durant les longs mois de sa patience, il a armé Thérèse contre toutes surprises. Maître en cela, il a profité des circonstances ; il a mis en jeu aussi bien les plus petites vanités que les plus nobles orgueils. Il n'a pas dédaigné d'exciter l'envie de quelque camarade de Thérèse, de faire valoir aux yeux des parents sa grande fortune. Dans la lutte de tous les jours, à l'aide de phrases habiles, d'impérieuses affirmations, de citations d'auteurs célèbres, et, surtout de querelles où il cinglait l'amour-propre, il est parvenu à orienter l'esprit de la jeune fille vers un

idéal rare dans le monde qu'elle fréquente. Si bien que, même parmi l'aversion, la tristesse, la crainte, Thérèse demeure toute pétrie des images, des émotions, des passions d'Audent, et que, n'eût-elle point choisi Audent, celui-ci aurait eu la plus vive influence sur tout autre choix.

Est-il nécessaire de dire que cela ne suffisait pas à rassurer le veuf amoureux, et que Burtin, qu'il jugeait inférieur, lui inspirait des craintes terribles ? Thérèse, si jeune, pourrait-elle distinguer entre le verbiage élégant et la solidité du fond ? Et puis, Burtin, malgré son peu d'originalité, n'était-il pas un homme remarquable, d'excellente éducation, de mœurs parfaites ? Et, parfois, Audent, se surprenant à écouter son rival, doutait qu'il n'eût pas une intelligence supérieure quoique modeste. N'employait-il pas les mots, les tournures où se marquent les préoccupations de notre époque, les mêmes mots, les mêmes tournures que lui, Audent ? Où était la différence ? Comment Thérèse s'y reconnaîtrait-elle ?

Ce matin-là, à cause de la conversation avec Malloire, Audent ne put supporter un pareil doute, il s'écria violemment :

— Elle n'aimera pas un Roger Burtin !

Il pensa que non d'abord, puis deux minutes après que oui. Alors il crispa ses doigts sur un coin de la grande table, et, au milieu de sa douleur, il eut un sourire d'intellectuel qui se voit, qui se juge.

Il sentit qu'avec la jalousie sa douleur s'était affolée, devenue capricieuse et impatiente, qu'il n'avait plus sur elle le ferme empire d'autrefois, quand il lui parlait comme à une personne, comme à un enfant remis en place. Ah ! qu'il savait bien alors lui

opposer mille moyens. Non, qu'elle n'en prit quelque avantage ainsi que tant de maladies surnoises luttant de ruse avec le remède ; mais enfin elle était vaincue, elle n'inspirait pas d'inquiétude, tandis qu'à présent elle avait les bords décevants de la fièvre, elle atteignait au delà du cerveau, aux caves de l'être ; et qui pouvait prévoir ses dégâts dans l'obscurité et la confusion ? Déjà Audent se voyait en proie à tant de perfides images où l'aspect physique et moral des choses se transformait, où la mort perpétuellement se dressait à côté de l'amour !

— Voilà pourtant la chose si douce, le rêve le plus exquis de notre pauvre humanité !

Et peut-être serait-ce délicieux, en dilettante, mais la sévérité de la nature se refuse au jeu ; elle ne laisse pas rire l'amoureux plus que l'affamé. Le boulevard et les Champs-Élysées, les théâtres affinés ou burlesques, les salons et les bibliothèques, tout lui est aussi grave et terrible que les forêts à la bête cherchant une proie.

Le mot proie, à cause que la proie était Thérèse, gonfla le cœur d'Audent, mais, juste comme une férocité de capteur se glissait dans ses mains, les milliers de tendresses de l'homme moderne se montrèrent en lui sous la figure de jolies choses d'art, de menus objets de toilette, voire de gracieux insectes ou de plantes délicates. Cela oscillait un peu, comme il arrive lorsqu'on entend une musique bien rythmée, qui alors balance votre rêve au-dessus de l'orchestre.

Ce fut le dernier effort d'Audent vers ses recherches habituelles. Il se mit à souffrir dans un mode obscur, ne distinguant même pas clairement l'image

de Thérèse, n'ayant que la sensation de toucher quelque vêtement de la jeune fille ou seulement un objet qui l'eût approchée, tel qu'une table, une chaise, une corbeille de fleurs...

— Aimer ainsi et ne pas l'avoir. Ah ! Chérie.

A ce mot dangereux, son âme s'abîma toute. Il cria :

— Chérie ! Chérie !

Déjà c'était une douce violence. Et, suite aussi naturelle à son effusion que le retour de la marée après le flux, il songea à la mort. Parallèle qui suffit dans sa simplicité pour mettre de la profondeur dans toute passion, mais qui jette aussi de la tristesse. Audent l'éprouva et s'en fâcha, parce que, étant un homme de travail, il avait appris à écarter la mort et les vaines tristesses qui découragent trop d'âmes.

— Il ne s'agit pas de mort, il s'agit de vie... Voilà assez longtemps que cela dure !

Il embrassa avec effroi ces dernières semaines d'existence et des phrases vinrent, comme une leçon apprise, mais qui ramène avec elle les nombreux états d'esprit où elle fut énoncée :

— Il y a autre chose que l'amour. Je ne *veux* pas être l'absolu esclave de ma passion. Il existe des travaux plus dignes d'une haute ambition. Il *faut* que je poursuive mon rôle d'homme social, que mon œuvre soit chérie de moi autant qu'un enfant né de mes veines... Cela ne peut durer... Les crises trop longues font les ratés. Pour moi, pour ma dignité déjà compromise, il faut que j'accepte une fin... Ce sera oui ou non... Ce soir même...

Il s'immobilisa. Une rumeur de détresse se pro-

longea par les souterrains de son âme, et cependant la *leçon*, la forte règle imposée, les milliers d'heures où son courage avait marché avant ses passions, l'empêchèrent de reculer. Il se prit seulement le cœur, et, si l'on peut dire, il se boucha moralement les oreilles, tandis qu'il murmurait encore :

— Et si elle refuse ?

Tout son visage, mais seulement son visage, demanda grâce.

IV

La perte de Geneviève pesait encore sur la famille Degaudy. On y prenait d'extraordinaires précautions pour la santé de Thérèse, admirablement résistante, d'ailleurs, malgré ses formes délicates. Presque tous les soirs, l'enfant, comme on persistait à l'appeler, se mettait au lit à neuf heures, sauf le jour de réception qui était le mardi, sauf encore s'il survenait quelque visite après le repas. L'exception ne comptait pas pour François Audent, traité en membre de la famille.

Les Degaudy, malgré la modestie de leur train, dépassaient quand même leurs ressources, suivant en cela la tradition des gens de la bourgeoisie qui ont une fille à marier. Ils n'avaient pu s'empêcher de rêver pour Thérèse la fortune jadis accueillie avec tant de joie pour Geneviève, et, non sans quelque impatience, ils attendaient la déclaration de leur gendre. Ils comptaient bien lui adoucir, et s'adoucir à eux-mêmes ce passage difficile, en faisant valoir leur souci du bonheur de Thérèse et l'inutilité de résister à un entraînement réciproque. Mais, depuis deux ans, Audent, encore que son assiduité

fût extrême, ne parlait pas ; Thérèse, de son côté, demeurait impénétrable, sévère et froide.

La situation devenait ainsi très délicate, car les Degaudy voulaient bien se laisser forcer la main, mais ils possédaient trop toutes les délicatesses mondaines pour s'occuper ouvertement d'une pareille union. Cependant, Thérèse atteignait son plus grand charme, très femme, quoique de traits fragiles ; toutes les grâces d'une vive intelligence, tous les caprices d'une créature choyée, passionnant les jeunes hommes autour d'elle, si bien que ses parents, habiles à saisir les occasions, avaient permis à un nouveau personnage d'entrer en scène. C'était ce Roger Burtin, dont Malloire avait dit qu'un héritage venait d'augmenter ses chances auprès des Degaudy.

Ce soir, dans le petit salon familial, Thérèse servait le thé. François Audent, Roger Burtin étaient là. François, l'air impérieux, de vibrantes lignes de physionomie, un regard que la volonté calme, tandis que la voix vibre durement à des notes métalliques ou se perd à des faussets, à des brisements d'indomptable émotion. Roger, tranquille, ému d'une émotion sociale, visage beau et très doux, grande santé qui harmonise ; rien qui détone, rien non plus qui prolonge l'homme dans les au delà d'une pensée ou d'un sentiment. Les Degaudy savent qu'il est de ceux qui apportent le bonheur, au sens que ce mot aura toujours pour les gens de leur âge ; la sécurité dans les plaisirs légitimes. Et, cependant, à part même la fortune, on ne sait quel confus pressentiment de sa force les porte vers l'autre, malgré le premier mariage, et à travers les peines et les soucis que la violence de son front annonce, à travers les

impressions sauvages qu'il vient jeter dans le petit cercle depuis que Roger recherche Thérèse.

Thérèse est froide sous la lampe. A qui verra sa bouche tourmentée, ses yeux faciles à changer de couleur, elle ne saurait paraître insensible ; mais elle est impénétrable. Sans tenir compte de ses caprices d'enfant gâtée, elle déconcerte par des nuances d'humeur, des tristesses et des enthousiasmes qui semblent répondre à quelque rêve original dont elle tient le secret. Au total, elle offre le type de la mécontente, ses joies infiniment plus rares que ses chagrins. Dure pour Audent, avec Burtin elle est presque douce, naïve et questionneuse ainsi que la femme se montre volontiers avec l'homme qui l'intéresse peu, et pour qui elle n'a souci de paraître ignorante.

Burtin sent l'indulgence de la jeune fille et l'accepte. Il n'appartient pas à cette catégorie d'hommes qui ne veulent pas que leur femme leur soit supérieure. Les fortes garanties sociales qui assurent la prépondérance du mâle lui suffisent. L'admiration ne lui coûte guère ; il admirera Thérèse, se laissera par elle subjugué et même dominer, pourvu qu'elle l'aime, qu'elle lui soit fidèle, et qu'elle demeure dans cette harmonieuse moyenne sentimentale où la femme se soumet à ce que nous appelons des devoirs, c'est-à-dire aux servitudes généralisées.

Pour le moment, il ruse, car, malgré tous ses efforts, il n'arrive pas à connaître Thérèse, et, parfois, il touche à quelque notion délicatement lumineuse chez la jeune fille, obscure chez lui ; il sent qu'il blesse, ne s'avance pas, attend que tel incident se débrouille de lui-même. Cela marche tout seul

quand Audent n'est pas là ; mais le veuf, perfide, attire son rival dans mille pièges. Un soir est resté mémorable dans la tête de Burtin. Il avait parlé des animaux avec un utilitarisme trop pratique ; Audent le poussait, l'encourageait ; Burtin disait les mille lieux communs où la sottise humaine regarde les bêtes ainsi que des appareils bâtis exprès pour l'homme. Il s'enlizait, quand, soudain, il fut surpris du silence de Thérèse et de l'expression triomphante d'Audent. Il sentit la gaffe, sans savoir au juste en quoi elle consistait. Or, Thérèse, outre qu'elle adore les animaux, sait la merveille qu'ils représentent. On ne pouvait lui déplaire davantage qu'en apportant de la trivialité dans un pareil sujet. Burtin, saisi, tourna court. Cependant, la colère de la jeune fille, sa douleur presque, furent d'abord, pour Audent, puis son mépris pour Burtin.

C'est de cette manière qu'Audent fortifiait son empire. Il comptait bien que, malgré sa fureur, et même à cause de sa fureur, Thérèse ne consentirait pas aisément à épouser un homme dont lui, Audent, pourrait dire qu'il était un imbécile.

Sans pouvoir aller jusqu'à pénétrer les secrets motifs du triomphe de son rival, Burtin se souvint de l'aventure et évita, dès lors, toute fermeté dans l'expression d'un sentiment ou dans l'exposition d'une théorie quelconque.

Il suppléa à l'intérêt perdu par des manières exquises et d'adorables jeux de physionomie. Sentant combien le voisinage d'Audent lui était funeste, il s'efforça de trouver Thérèse seule. Il y parvint quelquefois, et il emportait alors l'impression d'une sympathie plus nette chez la jeune fille, comme

aussi l'impression d'avoir été plus brillant. Il se trompait sans doute, mais Thérèse se trompait avec lui. Pour Burtin, cela suffisait. Il savait aussi bien que le plus profond comme l'âme d'une jeune fille est facile à diriger par celui qu'elle préfère. Il sentait l'effort de Thérèse pour l'aimer lui, Burtin, et, sans présomption, il pensait être, il était, peut-on dire, capable de satisfaire l'idéal d'une femme assez éprise pour aider au rêve.

Nul de ces fâcheux imprévus moraux où les délicates se blessent n'était à craindre avec Roger, homme d'une grande bonté, et d'un esprit où la curiosité, la facile assimilation remplaçaient les grâces créatrices. Ajoutez-y les quelques succès que de pareils hommes sont toujours sûrs d'obtenir, fonctions honorifiques, décorations, notoriété politique même, et vous aurez le mari auquel il est flatteur d'appartenir, de se dévouer, ou du moins auprès de qui il est facile de se créer les fictions de noblesse et d'amour que recherche toujours une âme de femme bien située.

Malheureusement, Audent veillait. Dès que Burtin avait paru chez les Degaudy, le veuf s'était transformé, sa réserve disparue, on ne sait quelle ardeur sauvage dans tout son être. Ses mots, justes et profonds dans leur cruauté, restèrent vivre dans l'âme de Thérèse. Audent, présent ou absent, ces mots furent entre la jeune fille et Roger. Elle *dut* admettre qu'Audent débordait de toutes parts l'autre. Elle le *dut* parce que Audent le *voulut*. Il prit pour cela l'ascendant de sa volonté mâle et de son extraordinaire pénétration. Incapable de lutter contre Roger pour l'exqu Coasté du caractère, il eut l'habileté de

renoncer en ce point, et cette tactique pouvait échouer avec quelque femme dont l'orgueil serait moindre que l'amour, mais elle avait mille chances auprès de la toute jeune et intellectuelle Thérèse.

La nature des relations existantes entre le jeune veuf et sa belle-sœur justifiait encore cette tactique. Jamais elles n'avaient été douces, mais au contraire âpres, agressives ; cérébrales et non sentimentales. La faute n'en pouvait être mise tout entière sur Audent. Plein d'une véritable douleur, souvent déchiré par les boutades de Thérèse, il avait fini par connaître la sorte d'empire qu'il avait sur elle, et que son orgueil, son audace de pensée, l'indépendance et la fermeté de son vouloir, étaient les choses qui la fascinaient. Avec une tristesse immense, il avait senti que, si elle ne voulait pas déchoir à ses yeux, elle n'épouserait pas volontiers un homme que lui, Audent, pourrait dédaigner, elle lui préférerait cependant, à coup sûr, un rival capable de donner ne fût-ce que l'illusion de la supériorité. Soit que l'amour voilât son jugement, soit que l'homme le plus habile peut bien juger des effets d'un état d'esprit sans pouvoir toujours en découvrir la cause, Audent restait suspendu entre l'hypothèse d'une sorte d'amour de trop jeune fille se refusant par colère de se sentir vaincue, ou d'un amour caché derrière le caprice, parce que Thérèse s'en voulait d'aimer le mari de sa sœur, ou enfin d'une admiration où elle le désirait par orgueil et le détestait par instinct.

Tout cela ouvrait à des péripéties qui, derrière son masque impérieux, faisait d'Audent un être plus tremblant qu'un peuplier à la brise. Il avait beau

pressentir l'éroulement du rival, il n'en craignait pas moins le caprice chez Thérèse. Déjà, à elle seule la familiarité de la jeune fille pour Burtin donnait à Audent les souffrances des damnés. Sa jalousie s'exaspérant, il avait fini par la laisser trop voir. Dans des conversations sourdes, on ne sait quelles vagues menaces s'échangeaient entre lui et Thérèse. N'allait-elle s'engager par défi ? A un âge où, pour intelligente, une femme ne peut tenir compte à un degré suffisant de ce que les paroles ont d'irrévocable, n'allait-elle se livrer par saute d'humeur, par bravade ou seulement pour se venger d'un sarcasme trop vif ?

Ainsi Audent déraisonnait avec une grande finesse dans l'erreur. Et, quoique toutes établies sur une base fausse, puisque Thérèse le haïssait, cependant ses machinations amoureuses pouvaient le mener à la victoire, ainsi qu'il arrive à un général mal renseigné sur l'ennemi, mais conduisant et couvrant à merveille ses propres troupes.

Ce soir-là les deux rivaux souffraient beaucoup à cause de la beauté de Thérèse. Une angoisse stupéfiante les rendait silencieux et la conversation était seulement nourrie par les Degaudy. Rien ne vit que pour Thérèse. Elle est l'héroïne qui fait palpiter les hommes. Dans une conversation nourrie de lieux communs, dès qu'elle s'intéresse, s'inquiète ou se révolte, une passion se glisse parmi les phrases, les yeux se font brillants ou tremblantes les mains. Pour tous, même pour son père et sa mère, elle apparaît la *fiancée* des douces légendes, la vierge exquise, le but et la récompense de la vie. Elle est surtout la lutte, compliquée et nuancée à travers

les âges, le désir triplé et la résistance décuplée, l'admirable robe des oiseaux unie aux bords des tigres et à l'adresse des singes. C'est la même leçon de vie, le piège des coquetteries, le leurre de la force, la violence requise et qui tantôt réussit, tantôt échoue. Mais le symbole s'y ajoute, toutes les images qui l'ont fixé, et la société entière qui s'y reflète. Thérèse résume le monde. Les jeunes hommes combattent autour d'elle, grisés par ces jolies formes, ces contours féminins, la torsade des cheveux et les plis des étoffes. L'amour n'est sans doute que la loi suivant laquelle nous nous adaptons à la nature comme à la société. Fine, intelligente, parée de toutes les grâces, de toutes les élégances, Thérèse devient un but supérieur qu'Audent convoite pour y mesurer ses forces et Burtin pour y relever les siennes.

Sous la bonne lampe intime, elle dévoile des traits légers, sensitifs, comme des herbes dans un courant. Ses yeux, parmi le deuil des sourcils et la soie fauve des cheveux, ont l'éclat adouci des turquoises dans les bijoux anciens ; et elle est tout entière un bijou ciselé aux mille splendeurs, et aussi un bel animal souple dont la hanche s'infléchit sous le velours d'une robe noire, dont la bouche tendre aux baisers, les mains frêles sont éclairées par quelques dentelles près de son visage, à ses poignets.

Elle aussi a le pressentiment que ces heures sont des heures souveraines dans sa vie, qu'elle brûle d'une flamme qui vient de l'univers, qu'elle signifie le désir et qu'elle complique le désir. Une force la soulève, prodigieuse un peu, qui n'est pas seulement la jeunesse, le cri de ses veines, mais qui participe d'une harmonie plus vaste. Elle y trouve de la dou-

ceur et de l'orgueil, sa face s'y endort, enivrée. Cependant, elle croit tenir avec certitude les fils de sa double intrigue. Si Audent a l'instinct et même l'intelligence des événements, elle a, comme toutes les femmes, l'instinct des personnages. Les silhouettes morales des deux rivaux sont très claires en elle, et, avec leurs silhouettes, la prescience du rôle qu'ils pourront jouer dans sa vie.

Il fallait le dire pour comprendre ce qui se passa chez Thérèse quand Malloire entra vers dix heures. Malloire avait le visage voluptueusement souffrant de certains paralytiques généraux. La résignation à la mort y faisait germer un monde de finesses lucides. De tous les êtres là présents, lui seul avait des paroles sincères, profondes et passionnantes, tandis que les autres, dans l'abondance de leur espoir, se dérobaient le présent au profit de l'avenir, ainsi que des convives en route pour un banquet et qui n'osent faire un franc repas sur le chemin. Thérèse non seulement s'émut du contraste, mais demeura frappée d'admiration. Elle écouta Malloire avec respect et tristesse. Elle trouva belle la figure apaisée par le voisinage de la mort. Les brèves et jalouses paroles d'Audent, leur trop intense intelligence, cette âpre volonté qui cache la souffrance sous des formules logiques et la tendresse sous de violentes abstractions, en regard de la magnifique résignation de Malloire, ce sembla détestable. Et, comme l'entretien avait fini par devenir une sorte de discussion entre Audent, hargneux par jalousie, et Malloire, il arriva que Malloire se tut, las à la fois, attristé et dédaigneux. Alors le regard qui lui vint de Thérèse l'étonna, car il s'y trouvait, avec de la

sympathie, quelque chose comme une promesse.

Ce regard aurait surpris Thérèse elle-même si elle avait pu s'en rendre compte. Il ne répondait à rien de défini, et il révélait cependant une fatalité de situation. Malloire, en effet, s'opposait naturellement à Audent. En raison de leur amitié, de leur émulation dans des philosophies différentes, on pouvait les atteindre l'un par l'autre. On pouvait surtout atteindre Audent. La pitié, l'affection pour Malloire se compliquaient donc de rancune contre Audent. Nous sommes ainsi le jouet de notre milieu sans le savoir. Le drame le plus simple prend de nombreux personnages, et là où nous voyons le hasard, la chance ou notre propre volonté, il n'y a que des fonctions de contraste qui déterminent les êtres devant nous et nous déterminent devant eux.

Quand Malloire se retira de bonne heure, très ému du regard de Thérèse, Audent paya cher sa violence. La jeune fille s'arrangea pour s'isoler avec Burtin, à propos de musique, art auquel Audent demeurait étranger ; et tout ce qu'elle put donner d'elle, en admiration, en approbation, en sourire, en coquetterie frôleuse, elle le donna.

Audent perdit pied. Sa volonté ne le préserva guère de l'affolement. Dans une grande misère d'âme il s'obstina à rester. Ou plutôt il resta sans décision, comme un pauvre amoureux de vingt ans. Il fut le *battu*, celui qui a été terrassé d'un poing plus fort, celui qui, dans ses muscles alourdis par les coups, ne trouve plus même de ressort pour sa rancune. Son corps lui parut trop large, son âme d'extrême enfance revint, gémissante et pitoyable. Un pareil état, par retour sur lui-même, le remplit

bientôt de fureur. Et, comme tout son esprit tourbillonnait, les fortes paroles du matin y vibrèrent, s'y résumèrent :

— En finir !

Des gens rient au début de leur colère. Audent eut une joie bizarre quand sa détermination fut arrêtée. Peu brillant en général, il le devint ce soir-là, et malgré tout l'arrière-fond d'angoisse passionnée qui rendait trouble son destin, jamais il ne parut plus sûr de lui-même. Bien entendu, à sa manière. Sous des formes impérieuses, mais subtiles, il versa le grand vin de sa cervelle. Tout se grisa autour de lui. Burtin s'éteignit ainsi qu'un canon sous une batterie. Thérèse sentit grandir sa haine avec l'impression de cette force indépendante.

Les parents Degaudy se regardèrent, craintifs. Ils n'avaient pu résister à l'adresse d'Audent, lui avaient fourni l'occasion d'une réplique qui mit Thérèse en cause. Audent avait poussé son avantage, passionné le débat, le portant dans les hauteurs où il était sûr de pouvoir seul se maintenir. Dès lors, il sembla qu'on vécût dans un monde neuf, que les vieilles légendes du cœur à gagner, des longues fiançailles, des sympathies tissées douceur à douceur, que tout croulait devant une nouvelle tactique amoureuse. Il faut être déjà bien expérimenté pour savoir les défaites de ces cours éclatantes, et qu'Amour ne vit point des coups du génie mais du pain quotidien de la tendresse et de la bonté. Thérèse, quoique prenant ces choses à rebours, n'en trouvait pas moins Burtin fade auprès d'Audent. Sa haine s'y trompa comme s'y serait trompé son amour. Elle fut attirée par la grandeur de la lutte, par le prix de la vic-

toire, comme elle aurait pu l'être par les joies et les triomphes de la bonne union. Et pourrions-nous dire qu'elle ne voulait perdre un magnifique objet de haine, qu'elle le préférerait avec l'enthousiasme d'une immense erreur? Les femmes jugeront ce sentiment, et sauront y démêler ce qui revient à la rancune, à l'orgueil, à une sorte d'amour impersonnel. Toujours Thérèse le subit-elle au point de trouver mesquines ses coquetteries avec Burtin. Elle les cessa, elle entra dans le jeu d'Audent, ne voyant pas la faiblesse que c'est en soi de suivre ces grands exalteurs et que, même sous l'espèce d'une lutte, elle accordait trop à la volonté de cet homme en s'élevant lorsqu'il s'élevait.

Burtin se retira, n'ayant plus souci de reprendre faveur ce même soir. Audent demeura. Il fallut que Mme Degaudy, qui prenait cette liberté comme une secrète revanche, engageât Thérèse à se mettre au lit. Alors, Audent, saisi dans son propre succès, lui qui venait d'orienter moralement toutes ces volontés à la sienne, risqua cette chose si dangereuse d'un acte d'autorité. Ce fut une courte folie et qui manqua réussir.

— Excusez-moi, maman, dit-il, Thérèse me doit un morceau de Beethoven.

Le ton bref dans l'extrême politesse en imposa à la mère. Elle n'osa refuser et elle se tourna vers sa fille. Thérèse se leva, si svelte, qu'elle donnait une impression de faiblesse. Elle avait souri deux minutes auparavant, et voilà qu'elle se tenait très dure et sombre, les paupières baissées et tremblantes :

— Pas ce soir, Monsieur... Il est onze heures et quart... Je suis lasse...

M. et Mme Degaudy tressaillirent, mais sans un mot, accoutumés à ces âpretés. Audent pâlit, le réseau d'une terrible souffrance s'étendit sur sa face. Il eût un silence crispé. Thérèse embrassa ses parents, présenta sans affectation la main à Audent et se retira. Il la regarda marcher et partir comme les chiens regardent marcher et partir leur maître. La porte refermée, il eut un soupir. Puis il remarqua la mine railleuse de Mme Degaudy. Une colère le mit debout, avec un geste dur qui s'acheva dans le geste de résignation des prisonniers qui sentent la solidité de leurs liens.

— Madame, dit-il...

Le mot sonna faux. Il avait l'habitude de dire *maman*. Coup sur coup, avec décision, il lâcha les mots de sa phrase :

— Madame, et vous aussi Monsieur Degaudy, voulez-vous m'accorder Thérèse : je l'aime.

Il s'arrêta, mais à peine parut-il s'intéresser à la réponse de Mme Degaudy. Il savait cette réponse, sans doute ; une autre préoccupation le tenait et, il faut le dire, les tenait tous. Mme Degaudy l'exprima :

— Je suis d'accord avec mon mari. Pour nous, c'est oui. Mais Thérèse décidera. Préférez-vous que je le lui demande ou vous-même...

— Non, non, dit-il avec une sorte d'effroi, demandez-le-lui. Je veux sortir d'indécision.

Sa manière de marquer, *je veux*, jeta un froid ; il ne s'en aperçut pas, de plus en plus impérieux :

— Ma situation devenait intolérable. Je compte sur vous, mon cher papa, ma chère maman...

Le froid s'accrut ; son ton était d'une supériorité

désagréable. A travers sa réelle souffrance, l'homme était très sûr de lui, net et autoritaire. Les Degaudy devaient connaître cela et s'être soumis. Néanmoins la mère montra quelque révolte :

— Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas ? Elle est si délicate. Elle a besoin d'une direction très douce... Vous le savez...

— Je l'aime, répliqua Audent. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Je veux qu'elle soit heureuse.

Toujours cet inquiétant *je veux*, qui ride le front des Degaudy ; mais il continua :

— *Je veux* m'occuper de ce bonheur comme de ma plus chère espérance en ce monde.

La mère remarqua intérieurement avec amertume qu'il ne réclamait pas leur aide, qu'il avait de nouveau la présomption de tout faire seul. Il lui revint de mauvais souvenirs concernant le premier mariage d'Audent. Le père songea aussi à Geneviève. Cependant aucun des deux n'éleva d'objection. La chose avait été trop longuement débattue. Il y avait au moins un an et demi qu'ils attendaient l'aveu de ce soir.

— Je vous laisse, soupira le veuf... Quand viendrai-je chercher la réponse ?

— Revenez après-demain, dit la mère, avec une malice à le faire attendre.

Dehors, Audent marcha. La rue était fraîche, le ciel avait un bleu angélique de missel parmi des voiles blancs. Ce ciel, pour Audent, fut Thérèse, virginale ainsi et bleue. Quoiqu'elle eût peu de douceur, sa forme exquisement svelte, sa tête blonde, le rêve blanc de sa face, imposaient à Audent l'idée

d'un ange. Elle était loin de lui aussi comme un ange. Il n'osait l'aimer qu'avec mille contraintes, la sachant farouche et capricieuse. Son amour en était demeuré tout idéal, sans rien de voluptueux; la possession trop lointaine, trop d'autres choses à conquérir auparavant. D'ailleurs, toute image un peu nette sur la beauté de la jeune fille lui déchirait le cœur, et, dans l'idéalité de son amour, il y avait la réserve du jaloux qui sait que sa jalousie deviendrait mortelle le jour où elle se nourrirait des pressants espoirs de la chair.

En dehors du ciel, où il retrouvait Thérèse, le monde n'existait pas en cette heure fiévreuse. La monotonie terrible des attentes ne permettait que deux formes à sa pensée: l'une, où les choses vagues qui viennent alors au cerveau, et qui peuvent être très lointaines de l'objet de préoccupation, se mouvaient dans l'harmonie et le clarté, se prolongeaient en beautés infinies; l'autre, où ces mêmes choses semblaient pétrifiées, à jamais terribles et vaines. Pour le reste, son corps vivait plus que son esprit. C'était surtout son cœur, gonflé de soupirs, piqué de mille pointes, ses mains où tremblait un réseau d'impatience, et qui allaient, venaient, suppliaient, se résignaient. Il eut l'angoisse de cette mort de son âme, sa tête impérieuse trouva ceci :

— Il est normal que je me réfugie à l'instinct, plus sûr dans ces crises comme dans toute maladie.

Et il ajouta :

— C'est dormir qu'il faudrait.

Mais il se souvint de sommeils angoissés pires que toute veille, quand on rouvre les yeux dans la nuit

et que brusquement, sans secours, on est pris par l'angoisse ainsi que par un voleur :

— Pourquoi n'utiliserais-je pas de chloral ; on le dit sans danger ?

A la réflexion, il eut honte. Il aimait que sa volonté suffît à tout. L'orgueil s'étant montré naturellement avec la honte, il résolut de vaincre ses terreurs. S'il ne parvint pas à supprimer les étreintes du cœur, il prit cependant une attitude plus digne, se figura stoïquement le refus et le lendemain du refus :

— Ah ! certes, je ne puis concevoir à présent de quelle manière cela passera, mais j'aurai l'énergie d'attendre que cela passe. Soit que je mange ma souffrance debout ou couché, je mangerai ma souffrance. Elle coulera, elle s'affaiblira, elle s'éteindra dans mes fibres, elle finira, comme tout sentiment, par manquer des souvenirs nécessaires pour sa vie. D'autres choses viendront, prendront la place, la place...

Mais il avait si peur, en prononçant cette dernière phrase, de voir le silence qui allait suivre ramener l'angoisse, qu'il répéta plusieurs fois pour s'étourdir :

— La place, la place...

Or, un obscur déclin se fit dans sa pensée, et la place ce fut la place de Geneviève, sa première femme, cette place que Thérèse prendrait. Une si terrible pensée le trouva sans force. Elle tombait, en effet, dans le fond de sa conscience, dans un endroit de l'âme, si l'on peut dire, tellement usé par le chagrin, affaibli par le regret, par le scrupule, qu'il n'était plus maître des désordres venus de là.

Tout le long de la route, un flot passionné remplaça le sang-froid volontaire du début de sa promenade, montrant le contraste de son tempérament, cet abandon tendre à l'amour dans un être autoritaire. Les lointains vagues, le peu de vent où palpiétaient les feuilles, la fragilité abondante des lumières cachées derrière les tulles des fenêtres, les quelques étoiles très pures aperçues entre les branches grises et jaunes des platanes, tout aida à l'exalter ainsi qu'il s'était exalté cent fois au milieu des mêmes choses. Sa marche s'accrut. Le vent baigna sa face. Il eut besoin d'intimité, de confiance, de bonheur... Il sollicita vaguement la pitié pour lui-même avec l'impression qu'il ne méritait aucune pitié ou du moins que celles dont il sollicitait un pareil sentiment ne pouvaient le lui donner : Geneviève, jalouse, Thérèse, énigme où des noirceurs se mêlaient à mille grâces.

Quand l'heure arriva de l'incohérence, l'heure où les larmes viennent chez la femme, et chez l'homme les rages vaines, Audent se reprit. Pièce à pièce il remonta l'édifice de sa destinée, il recommença le travail de tant de mois, et les pièces se mettaient presque d'elles-mêmes en place, à cause de l'habitude. Il ne tremblait plus dans cette besogne où il était tellement supérieur. A voir se refaire les syllogismes, se poser les dilemmes nettement résolus, son cœur prit une grande sérénité.

Quelques minutes, Thérèse marcha dans sa chambre à pas menus avec une sorte de joie qui lui venait tous les soirs dès qu'elle était seule. Peu de lumière, des teintes vagues, peu de luxe, même peu de confort, mais l'impression de s'appartenir, de se retrouver, d'être une créature très passionnée pour une foule de choses confuses, telles étaient les dominantes de ses impressions, une fois que Thérèse était rentrée dans sa chambre. Les rêves vinrent tandis qu'elle se dévêtait, se coiffait pour la nuit. Une liberté délicieuse, une fraîcheur de son corps et de son âme la conduisirent à vouloir des bontés vastes. Les êtres et les choses circulèrent dans sa tête en grand désordre et en grande poésie, jusqu'au moment où elle entendit rouler un fiacre sur la chaussée. Le cocher jura et le fouet pétilla comme une flamme de torture. Thérèse prit son cœur à deux mains :

— La pauvre bête !

Elle avait l'horreur du martyr des bêtes à Paris, horreur que rien n'avait affaibli depuis sa tendre enfance et qui allait jusqu'à l'insomnie, jusqu'à la

plus noire rancune. Tout son caractère s'y révélait, sa haine du tyran, sa pitié des faibles, sa nervosité inapaisable, farouche et douloureuse.

Elle écouta décroître le bruit. L'amour de la bête, la haine de l'homme tenaient toute sa poitrine, dans une passion qui avait quelque chose d'infini.

— Pourquoi, mon Dieu, le supplice des bêtes, le supplice, le supplice !

Raidie, épouvantée, un temps ensuite elle pleura. Des chevaux sans nombre furent dans sa mémoire, de pauvres bêtes lourdes et si affreusement résignées. Elle les aima. Elle pensa que jamais aucune humanité ne mériterait le bonheur tant qu'on admettrait les mauvais traitements envers les animaux.

Ces sortes de conclusions amères faisaient le fond des sentiments de Thérèse. Sans souffrir beaucoup par elle-même, son corps sain et sa pensée facile, elle souffrait infiniment par les autres. Cette fille, dont le masque prenait des duretés extrêmes, était l'être le plus sensible qu'on pût trouver ; mais cette sensibilité comportait deux états : l'imitation, créant la sympathie ; la résistance, créant la haine. Elle ne pouvait guère saigner devant les misères du monde sans créer, côte à côte avec sa pitié, une formule de vengeance où se résumait finalement, et préférablement, sa conception. Encore que la grosse part dans ce caractère revint à l'hérédité, cependant quelques circonstances de son éducation lui avaient apporté de la force.

Thérèse avait eu un oncle, le plus brave homme du monde, mais qui ne prenait plaisir qu'aux histoires terribles. Il contait à sa nièce, par le menu,

les massacres de Tamerlan, de Charles le Téméraire, de Charles IX, de toutes les Révolutions. Il s'amusa de l'indignation de l'enfant, de ses petites colères, de ses boutades. Incapable de lui offrir une théorie philosophique assez large pour y faire entrer tant de noirceurs, il arrivait à dépraver la sensibilité de la petite fille par le contraste trop violent d'une douce existence bourgeoise avec les horreurs de la vie des nations. Thérèse apprit à goûter la volupté des révoltes intérieures. Elle ne rêva point le triomphe des heureuses, mais la revanche des faibles. Elle se refusait le destin des reines, elle aimait les Charlotte Corday.

Quand l'oncle fut mort, elle vérifia qu'il n'avait point menti. Elle connut les sombres annales humaines, toutes dégouttantes de sang, elle se grisa de l'extermination des Vaudois, des boucheries de Septembre 1792. Ainsi ce qui aurait pu n'être que la mélancolie qui saisit plus particulièrement certains hommes, et qui apparaît alors une sorte de souvenir symbolique des crimes de l'humanité, fut chez Thérèse une amertume consciente. Tout acte brutal l'atteignait ainsi qu'une injure personnelle.

Or, elle avait été très gâtée par ses parents. D'apparence délicate, on lui avait évité durant sa première enfance les petits chagrins, les petites luttes nées du contact avec d'autres enfants, et elle ne s'habitua plus jamais dans la suite à la turbulence de ses compagnes de classe. Les profanations, les cynismes assez innocents parfois des gamines, elle les prit au sérieux, elle en montra l'horreur. On sait l'ordinaire effet de cette attitude. Dès qu'une compagne avait commis ou vu commettre un acte ré-

prouvé par Thérèse, elle s'en vantait avec ostentation, s'amusant beaucoup des colères de la révoltée. Et que de hannetons, de mouches, de bêtes de toutes sortes martyrisés sous ses yeux ! Les larmes qu'on lui arracha ainsi la rendirent misanthrope. Les récits de l'oncle et les livres noirs recevaient la sanction de l'expérience. La cruauté, la lâcheté se lisaient aux yeux des petites tortionnaires. Pas une sur qui la parole de haute vertu, le grand cri de pitié portât. Qu'elle entendit ensuite louer la bonne conduite et l'application d'une de ces petites triviales, et Thérèse connaissait la fausseté de l'opinion, le médiocre idéal humain. C'est la raison qui la fit, très jeune, montrer une grande perspicacité à découvrir la bonté et la justice dans les hommes. Elle avait une tendance à préférer ceux que le monde appelle des excentriques : les maniaques, les simples, certains alcooliques, certains infirmes. Les femmes à chiens, à chats, à perroquets, si raillées, avaient ses sympathies. En somme, elle croyait avoir vu que les plus actives vertus sont presque toujours pratiquées dans des coins obscurs, par un bonhomme ou une bonne femme grotesques, et le grotesque n'existait plus pour elle.

Le défaut de ce caractère était de méconnaître une certaine harmonie qui tient notre humanité comme tout l'Univers. Thérèse se privait des grâces dévolues à ceux qui en même temps souffrent et admirent. Elle admirait peu. Les laideurs morales, la faiblesse, la douleur, la mort partout, lui cachaient la beauté. Elle passait pour avoir un caractère épineux, parce qu'il était très difficile de ne pas lui déplaire, de ne pas heurter quelqu'un de ses soucis

de justice; et nous avons vu Burtin la froisser par de sottes opinions sur les animaux.

L'espèce d'affection qu'elle avait portée à sa sœur Geneviève se ressentait de tout cela. Cette fille un peu molle, tendre, résignée, acceptait sans contrôle les opinions de Thérèse. Comme elle était très belle, elle inspirait à la petite une sorte de volupté amoureuse. Thérèse aimait tenir ce beau corps alangui dans ses bras, baiser ces joues duvetées, rencontrer ce regard que les moindres tendresses faisaient doucement pâmer. Quand Audent la lui avait prise, elle en avait conçu une sorte de jalousie sensuelle; plus tard même, un peu de colère lui était venue contre Geneviève, à la sentir captive d'Audent pour des raisons que son esprit de jeune fille ne pouvait pénétrer.

Ce soir-là, elle pensa beaucoup à sa sœur. Avec une injustice profonde, elle lui accordait les sentiments que l'autre n'avait point connus, lui supposait ses propres qualités de révolte. Elle la revit, dressée contre Audent, certain soir de mai, dans un jardin, à la campagne. Thérèse se tenait à rêver au bord de l'eau sous un champignon de chaumière. Des étoiles palpaient au ruissellement de l'onde, et, malgré le bleu du ciel, des fulgurations traversaient l'air. On sentait l'herbe humide des berges, et, par bouffées, l'odeur des roses d'un parterre proche. Les vaches mugissaient dans des étables lointaines. Thérèse s'abandonnait à l'électricité répandue, inquiète, nerveuse, quand elle vit venir Geneviève avec Audent. Ils se parlaient durement. Quelques éclats de voix apportèrent des mots de querelle. Quand ils se trouvèrent sur le petit pont chinois qui traverse

la rivière, Thérèse aperçut la jeune femme indignée, révoltée, en vive silhouette. Audent s'était avancé, avait pris deux mains furieuses, puis, tout à coup, les époux enlacés se murmuraient de tendres paroles, continuaient en duo d'amour la dispute, se perdaient aux charmillles du fond du jardin.

Pour Thérèse, il ne demeurait de cette scène que la minute où Geneviève s'était montrée hardie et colère. Elle ne savait pas ce que peuvent cacher ces démonstrations passionnées. Elle ne voyait point dans l'étreinte d'Audent la victoire du mâle, douce à la femme; elle n'y trouvait qu'exécrable empire de la force, abus de puissance physique et mentale.

Cependant, la rue s'était refaite silencieuse. La vie, dans le jeune corps, versait des flots tièdes, lavait l'amertume comme le flux lave un rivage. Elle marcha, heureuse de se sentir souple et belle. Mille grâces jaillirent parmi ses fureurs, un charmant et tendre abandon noya ses rancunes. Elle se regarda dans une glace.

Blanche, dans sa robe de chambre de jeune vierge, elle fut au miroir une si fine beauté que son propre cœur se trouva saisi d'admiration. Elle eut alors la sensation que la beauté est une chose terrible; elle s'en détourna, mal à l'aise entre sa pitié des bêtes, Geneviève morte, et toute la splendeur de visage, d'yeux, de cheveux, de l'ange qui se tenait au gouffre de la glace.

Peut-être, à ce moment, sentit-elle le contraste de cette beauté, qui est de la joie arrêtée, avec l'inquiétude de son âme qui rêvait d'harmonies plus-hautes que cette beauté. Elle aurait pu s'arrêter dans son

évolution chagrine, prendre, en pleine lumière, l'amour, la volupté, l'égoïste plaisir que la nature comme la société accordent aux belles. Mais elle sentait la chose impossible, que rien ne contenterait son désir d'un monde meilleur, et que sa beauté n'était qu'un symbole du monde tel qu'il est, lugubre, ignoble, imbécile.

— Oui, oui, la beauté est une brutalité aussi ; celles qui s'y complaisent en usent pour dominer, pour asservir, pour faire souffrir les laids, les pauvres, les malheureux... Rien ne m'a jamais tant frappée que la cruauté de ce qu'on appelle les belles filles, cette insolente acceptation de tout le mal en ce monde pour leur gloire à elles... Seule, ma pauvre Geneviève était tendre aux malheureux... Périssent ma beauté si je ne la consacre pas à la cause des opprimés !

Ainsi elle retombait, pour des raisons nouvelles, dans ce renoncement à la beauté qu'on trouve en toutes religions... Elle percevait que la fonction du beau, où nous avons prétendu voir l'idéal, demeure en deçà de l'idéal et n'exprime que la médiocrité. Quelques minutes, elle y songea, comme devant un gouffre, prise de vertige, ne trouvant pas les mots pour rendre son idée. Dans cette absorption, ses traits furent épars ; la glace lui renvoya une image de beauté moindre, un peu hagarde, hébétée :

— La pensée enlaidit !

Ce n'était pas la première fois qu'elle en faisait l'observation. Jamais elle n'avait le teint plus frais qu'aux jours de paresse d'esprit, et, même toute petite, elle savait déjà que, pour rassembler ses traits dans une véritable harmonie, il lui fallait chanter

tout bas quelque sottie romance endormant sa cervelle :

— C'est comme les photographies où l'on voit notre cousin Alcan jouer à la paume avec ses amis : tous les mouvements efficaces sont laids, tous les mouvements inutiles sont beaux !

Un pas dehors, un frôlement, et la porte s'ouvrit. C'était Mme Degaudy, vêtue d'un beau peignoir à dentelles. Elle ne pouvait pas dormir, toute à la grande affaire, et, rôdant par les couloirs, elle avait vu de la lumière, entendu le pas de Thérèse. Ses traits étaient reposés, éclairés par ses cheveux blancs et sa dentelle. Cependant, un peu de fièvre aux yeux, une joie bizarre et impatiente.

— Tu ne dors pas, Thérèse ?

— Non, maman, tu sais que j'aime à traîner le soir.

Mme Degaudy eut toute prête sa réplique : « Ta santé en souffrira », mais elle savait sa fille sensible au moindre reproche, adorant faire à sa tête, et elle ne voulut pas l'indisposer. De son côté, Thérèse l'observait, surprise de cette visite nocturne. Elles demeurèrent un moment en silence ; enfin la mère :

— J'ai quelque chose à te dire... quelque chose de très important.

Thérèse connaissait ce quelque chose, et elle connaissait aussi son père et sa mère, n'ignorait pas le train de maison difficile à soutenir, encore que relativement modeste... Elle se rappelait le mariage de Geneviève, la joie de capter le gendre riche, le profit qu'on avait tiré de la situation. Elle n'était pas bien sûre que ses parents ne fussent pas débiteurs d'Audent. Mais tout cela lui importait peu, car elle

joignait, à l'insouciance ordinaire de la jeunesse sur ces questions, un véritable mépris de l'argent. Elle n'aurait pas épousé Audent pour tirer M. et Mme Degaudy de la misère, et elle savait que la noblesse, cependant toute conventionnelle, de ceux-ci les empêcherait de jamais exiger le sacrifice de leur enfant. Ce sont là des situations très vieilles et qui n'embarrassent plus que les êtres frustes. M. et Mme Degaudy suivaient dans leur conduite un véritable protocole, tant le monde est versé dans l'art de faire les mariages. Thérèse demanda :

— Quelque chose, maman ?

Mme Degaudy s'expliqua. Audent aimait Thérèse. Il avait beaucoup changé depuis quelque temps, s'était adouci ; on pouvait lui confier une femme. D'ailleurs, le caractère de Thérèse imposerait le respect. Et la fortune, la considération...

Thérèse ne s'attacha pas d'abord aux arguments. Avec un peu de cette duplicité qui nous est devenue naturelle, au point que les plus sincères ne savent même pas qu'ils la montrent, elle entra dans le jeu de sa mère, elle accepta que ce fût une « nouvelle » ; elle manifesta de la surprise, puis :

— Cependant, je m'y attendais, maman.

— Et qu'as-tu résolu ? fit Mme Degaudy.

Voilà Thérèse troublée, sentant bien que rien n'était résolu en elle, bégayant :

— Réfléchir...

— Tant que tu voudras. Tu n'en feras qu'à ta tête... J'ai pensé, et ton père aussi, que ce serait un bon mariage.

Elle pleura d'apercevoir tout à coup le visage d'ange de sa fille. Elle eut cette douleur, à la fois

symbolique et réelle, de la mère devant le destin qui livre son petit enfant chéri à la terrible et presque outrageante volupté, aux accouchements, à toutes ces fonctions animales dont il semble que nous éloignons les pensées de nos filles par une sorte de perversité. Elle ne se vit pas elle-même, car elle était entrée délibérément dans le mariage, elle ne vit pas non plus Thérèse, car Thérèse aussi était capable d'envisager sans effroi le mariage, mais elle conçut l'éternel tableau de la pure fiancée, du lis virginal, et elle versa sur ce tableau les mêmes larmes qu'y avait versées sa mère à elle et qu'y verseraient longtemps encore toutes les mères. Ce qu'elle aurait pu dire, ses épreuves personnelles, ses erreurs, son effroi, sa souffrance, elle ne le trouva point. C'était loin. Il ne demeurait que le vieux symbole social très peu transformé. Par ces simples moyens d'éloignement et d'oubli, l'espèce domine l'individu.

Thérèse, devant ces larmes, prise elle aussi de l'émotion traditionnelle, se sentit faible et se blottit contre sa mère :

— Maman, maman!

Cri de sa faiblesse dans ces bras d'asile où, enfant, elle se sauvait des lourdes angoisses, comme jadis le malfaiteur à l'Église. Une mansuétude les baigna. Thérèse fut inclinée à l'abandon. Elle goûta l'étreinte maternelle ; l'univers fut doux et fécond, loin du meurtre et de la haine. Mais, par là, elle s'éloignait de l'idée d'épouser Audent, rentrait dans le rêve des fiancées ordinaires qui ne voient que des fleurs, des toilettes brillantes, tout le miel de la poésie, le confort du nid autour de leur volupté

et de leur beauté. Or, une pareille forme d'esprit ne pouvait durer longtemps chez un être habitué à saisir le monde en pleine conscience de ses laideurs. Cependant, l'entretien que Thérèse eut avec sa mère montra des préoccupations moyennes entre le désir du bonheur et le besoin de révolte.

— Il a bien changé, répétait Mme Degaudy... Je ne savais pas qu'il eût tant de sensibilité... Et puis, vraiment, tu le subjuges ; il devient petit garçon devant toi...

— Maman, pourquoi désires-tu ce mariage ? faisait tout à coup Thérèse, sortant d'une rêverie.

Mme Degaudy se troubla, non que ses motifs pour rechercher Audent ne fussent simples, mais parce qu'ils relevaient de la catégorie des motifs admis par tout le monde et dont personne n'aime parler. Elle prit le biais ordinaire, elle vanta l'intelligence, les qualités morales, voire le visage d'Audent, mais demeura coite sur le reste. Malheureusement, Thérèse n'était pas fille à se soumettre aux mensonges conventionnels ; elle y porta la flamme :

— Crois-tu vraiment, mère, que Geneviève n'aurait pas été plus heureuse avec un homme moins riche et plus doux ?

Sans être en rien éminente, Mme Degaudy possédait une philosophie pratique très sûre. Elle accepta avec résolution la question de sa fille :

— Ma pauvre Thérèse, il n'est pas impossible que Geneviève eût été plus heureuse avec un homme moins riche et plus doux, mais comment veux-tu qu'on le sache d'avance ?

— La douceur n'est-elle pas toujours préférable à la richesse ?

Mme Degaudy haussa les épaules ; puis elle dit les paroles sensées et banales qui sont la profession de foi la plus répandue de ce monde :

— C'est un si vieux procès, ma fille... T'es-tu jamais demandé pourquoi, d'apparence si simple, il n'a pu être jugé définitivement ? Je ne suis pas sans avoir eu jadis des idées analogues aux tiennes ; quarante ans d'observations m'ont convaincue qu'il y avait dans la richesse autre chose que ce que nous avons l'habitude d'y voir. Nous n'aimons pas seulement la richesse pour ce qu'elle peut nous donner de jouissances, de satisfactions, de vanités, nous l'aimons pour elle-même. Sans cela, pourquoi les millionnaires n'épouseraient-ils pas, en général, des filles pauvres, belles et intelligentes ? Pourquoi exigent-ils plus âprement que les autres une forte dot, en sachant bien que cette dot ira dormir dans des coffres-forts, sans que jamais elle soit employée pour embellir ou élargir l'existence du couple ? C'est que l'argent, à défaut d'autre chose, leur sert de mesure. Les trois quarts des gens, et j'appartiens à cette catégorie, n'ont pas assez d'esprit pour résoudre les problèmes compliqués de l'existence. L'argent est un fil d'Ariane dans ce labyrinthe obscur... En poursuivant la richesse on est toujours sûr d'avoir pour soi la conscience générale... J'ai vu des femmes regretter d'avoir épousé des hommes doux et pauvres, et d'autres, d'avoir épousé des hommes riches ; mais les premières auraient consenti à garder leurs époux pourvu qu'elles aient la richesse, les secondes n'auraient pas consenti à perdre leur richesse, tout en désirant changer de mari. Dans les deux cas, tu le vois, c'est la richesse qui domine,

Tu entendras beaucoup parler du mépris de l'argent et tu ne trouveras personne pour le mépriser. Tu me diras sans doute que Geneviève pouvait être une exception. Je le veux bien ; mais comment l'aurais-je su ? Encore aujourd'hui, je ne le crois pas, et je ne me reproche rien puisque j'ai agi dans le sens du monde. Te figures-tu, au contraire, mes remords si Geneviève était morte dans les tracasseries d'une fortune médiocre ! Et toi-même, ma Thérèse, quelle joie de te voir riche ! Jamais je ne pourrai croire que tu serais plus heureuse dans une condition inférieure. Il n'y a pas de ma faute dans un pareil sentiment ; il est plus fort que moi. J'ajouterai qu'il est plus fort que tous les gens que j'ai connus.

— N'est-ce pas, fit Thérèse, une idée fautive de la puissance de l'argent, parce qu'il peut contenter nos appétits les plus vulgaires ? Mais contentera-t-il nos élans vers un idéal supérieur ?

— Vulgaires, si tu veux, ils sont chers à tous les hommes, et je n'ai jamais vu, au cours de ma vie déjà longue, qu'un idéal pût remplacer d'une manière quelconque la richesse. Vois-tu, Thérèse, l'idéal c'est toujours un peu le conte de fée : des châteaux en or et une vie brillante ; le pouvoir, la fortune pour soi et pour les siens.

— Alors, maman, il n'y aura donc point de vertu, point de morale en ce monde, rien que l'argent !

— Et qui te dit que l'argent n'est pas une morale ?

Ce mot profond jeta Thérèse dans une rêverie où elle voyait les mille tableaux que la vie en société inscrit dans le cerveau des hommes. L'argent, effec-

tivement, leur sert de lien et, presque seul, dans cette forme de l'image, marque les gradations, les hiérarchies. Cependant, la jeune fille se reprenait, balbutiait :

— Et Jésus-Christ ?

— Jésus-Christ est une exception, interrompit Mme Degaudy... Et puis, ce qu'il a dit des riches, je l'ai toujours appliqué à la difficulté de bien user de la richesse et non pas à la richesse même... Je pense qu'il a voulu prémunir les riches contre le mauvais emploi de leur argent.

— Et c'est pour cela qu'il a marché pieds nus et vécu parmi les pauvres !

— Je ne t'ai jamais enseigné, Thérèse, à mépriser les pauvres.

— Non, mais tu vois l'idéal dans la richesse.

— Je le vois là où le voit tout le monde. L'Église, dont tu ne saurais nier la sagesse, l'a admis, en fait, par l'opulence de ses temples, par ses cérémonies mesurées à la fortune des fidèles... Mon Dieu, je ne veux pas rabaisser les misérables, mais qui donc peut résister au dédain, au mépris qu'ils inspirent... Je sais bien tout ce qu'on a dit là-dessus, les théories russes, Dostoïewsky, Tolstoï et les autres ! mais cela sonne faux, justement parce qu'on ne nous y montre des pauvres que par rapport aux riches. Essaie donc de te figurer tout un monde de pauvres ? Tu reviendras aux Cannibales de l'Afrique qui mangent leurs propres femmes et leurs propres enfants !

— Je n'ai jamais aimé, pas plus chez Jean-Jacques que chez les Russes, fit Thérèse, cette sotte tendance à voir dans la pauvreté en elle-même une sorte de

panacée à guérir tous les vices, je comprends que l'on ne saurait être un peuple de travail et d'intelligence sans nécessairement arriver à la richesse, j'admets donc qu'il faut utiliser cette richesse et non pas résoudre les questions de morale en supprimant le travail et l'intelligence; mais je déteste l'idée que l'argent puisse être la mesure du bonheur et des personnalités. Corneille est mort de faim. Valait-il donc moins qu'Audent et Burtin qui sont riches?

— Tu me cites les exceptions... Il n'est pas impossible, mais je n'en crois rien, que Corneille ait trouvé du bonheur dans sa seule gloire; seulement n'est-ce pas là une sorte de folie. Sublime, si tu veux, et fou quand même; car, il a dû joliment peu goûter sa gloire, dans l'abandon et l'oubli où s'achevèrent ses jours. Et c'était Corneille, c'était un homme unique, un rare génie! Comment ferai-je, moi, pour me nourrir des fictions dont il s'est si pauvrement nourri? Et toi-même, ma Thérèse, tu n'es pas un génie, tu es une petite fille délicate que le contact de l'horrible misère froisserait et ternirait.

— Il y a loin de la misère à épouser, par exemple, M. Burtin.

— Tu épouseras celui qui te plaira, ma mignonne, mais du moment que tu acceptes en principe qu'on ne saurait être heureuse dans la misère, va jusqu'au bout, Thérèse, épouse le plus riche... Tu feras ce que fait tout le monde et tu ne le regretteras pas.

— Tu aimes donc Audent?

— Je ne l'aime pas... Sa vigueur, sa volonté, sa richesse me plaisent. C'est un gendre que tout le monde nous envie.

— Au moins tu es franche !

— Pourquoi ne le serais-je pas ? Surtout avec toi, qui t'es toujours montrée tellement réfractaire à toute sentimentalité... Audent représente pour moi ce qu'il y a de mieux en ce monde... Il est vrai que je suis une vieille femme. Tu ne sais pas comme c'est bon, un homme qui veut, qui a de l'autorité. La modestie, l'effacement de ton père, son manque d'énergie, d'audace, m'ont empoisonné l'existence... D'ailleurs, ce n'est pas sa faute, il lui a manqué ce qui fait le fond du caractère : la fortune.

— Quelle exagération, maman !

— Mon Dieu, Thérèse, je ne prétends pas que tout homme riche ait du caractère, mais je crois qu'un homme pauvre ne saurait acquérir les qualités de décision que seule donne la richesse ou la puissance.

— Ne confonds-tu pas la décision avec l'égoïsme ?

— Peut-être ; mais tout pauvre est un indécis, un timoré, à moins qu'il ne soit un ignorant ; alors il devient une brute et un esclave.

Thérèse regardait sa mère avec stupéfaction. Ce n'était pas la première fois qu'elle lui reconnaissait une intelligence claire et prompte ; seulement, elle ne s'attendait pas à cette fermeté d'opinion. Or, Mme Degaudy n'était pas moins surprise de se trouver des idées aussi nettes. Elle les avait vécues, comme elle disait, durant quarante ans, en leur donnant des formes pratiques ; mais les occasions de les dire ne s'étaient pas offertes. Le monde cache avec soin la simplicité de ses motifs, se dérobe derrière un idéalisme tout verbal, et Mme Degaudy avait fait comme le monde. Quand, certains soirs, elle se fâchait contre les prétentions au désintéres-

sement de M. Degaudy, elle se contentait de la sagesse des proverbes, de sentences ou d'aphorismes tirés de la vie journalière : — « On n'achète pas du beurre avec de belles paroles. — L'argent n'a pas d'odeur. — Personne ne vous demande comment vous êtes riche, mais seulement si vous êtes riche. — La gloire du pauvre est faite de compassion, la gloire du riche d'admiration et d'estime. — Quand un homme n'a pas d'argent dans sa poche, il n'a pas besoin de le dire, tout le monde le sent. »

Que de fois aussi n'avait-elle pas remarqué les nuances apportées instinctivement par les meilleurs à leur accueil, suivant qu'ils s'adressaient à un riche ou à un pauvre. Chez les Nordac, ses amis, personnes aimables qui recevaient des artistes, Mme Degaudy avait coutume d'appeler « dîners d'admiration » les dîners simplifiés qu'on réservait aux hommes célèbres et panés. Pour le dernier des sots, propriétaire ou gros financier, on sortait les grands rôts, la vaisselle plate, les vins rares. Elle-même, s'abandonnant à ces sentiments, prêtait sa pitié aux pauvres, mais leur retirait sa sympathie. Un froid soudain l'envahissait devant la misère et, quand elle avait accordé son attention à quelqu'un parce qu'elle le supposait riche, elle diminuait cette attention à mesure qu'elle voyait se réduire le chiffre de la fortune. Parfois, c'était une victoire d'apprendre que tel ou tel, qui avait su s'imposer, ne possédait que le tiers ou le quart de ce qu'on lui prêtait. Ces nuances, elle avait appris à les connaître parce qu'elle était de fortune médiocre et que, deux ou trois fois dans sa vie, elle avait touché de près à la ruine. Mais, ainsi vécues, on eût pu espérer qu'elles

donneraient à Mme Degaudy un certain appétit de réaction, la feraient indulgente et tolérante aux malheureux : elle n'y puisait qu'une énergie plus grande pour suivre les règles du monde, avec un peu de cet esprit qui entraîne les vieux troupiers, jadis brimés, à prendre leur revanche sur les « bleus ».

Ce n'est pas à l'âge de Thérèse qu'on peut voir assez clair en soi-même pour y retrouver, malgré toute métamorphose, les invincibles flux sociaux. On n'admet pas, alors, que les plus nobles aspirations, que les plus sublimes révoltes viennent des mêmes sources que les lâches complaisances. Plus intelligente, plus souple et plus variée, Thérèse se séparait nettement en pensée de sa mère. Elle jugeait triviale, obscure et trop *simple*, la conception du monde ainsi réduite à une pure question d'argent, alors que, véritablement, cette simplicité existe et sert de base aux idées les plus subtiles. Elle ne voyait pas le rôle symbolique de l'argent qui représente les structures acquises et prend socialement la place formidable de l'inertie dans les phénomènes naturels : les organisations humaines se totalisent, en effet, dans l'argent, comme les organisations naturelles se totalisent dans l'inertie. Que vous essayiez de mettre en mouvement une pierre ou une passion, c'est l'inertie ou l'argent qui définiront votre effort.

Les jeunes impatiences se révoltent contre la fatalité qui les empêche de s'élever en l'air et contre celle qui paralyse les élans de leur cœur. L'histoire de l'homme est pleine de contes de fées où l'on plane, de légendes où l'on veut ; mais les contes de fées affadissent et les légendes énervent. Thérèse participait encore trop de ces contes et légendes pour ne

pas mépriser le réalisme maternel. Et voyez la contradiction apparente d'un tel caractère : elle apercevait le meurtre, la trahison, l'abomination partout, et elle s'efforçait d'être, par bonté pure, le soutien des faibles, la vengeresse des opprimés. Il eût semblé logique qu'elle se désintéressât d'un monde sans idéal tangible, et, au contraire, ses haines, ses rancunes, lui constituaient un Dieu intérieur. Elle exprimait ainsi les âmes assez complexes pour pouvoir se passer de l'école du crime, mais qui remplacent les fécondes leçons de ce crime, par l'horreur qu'elles en ont.

— Maman, dit-elle, nous ne serons jamais d'accord sur tout cela. Je ne nie pas l'importance de l'argent, mais je hais cette importance. Quant aux pauvres, il y en a eu qui se sont distingués par leur énergie, et nous en rencontrons tous les jours qui nous tiennent tête, dans la rue, parmi nos domestiques...

— Ils ont des coups de tête, mais rien de suivi. Le caractère, cette ferme orientation d'une vie, leur manquera toujours, parce que, sans argent, nulle orientation n'est possible... Des entêtés, des obstinés, des grincheux, oui, il en existe : ce sont généralement des malades. J'ai lu dans des *Mémoires* que Marat, Robespierre, et tant d'autres de la même époque, se montraient pleins d'humilité et même de servilité, avant d'être parvenus au pouvoir. Je le croirais volontiers. Napoléon lui-même a l'air d'avoir été un piètre monsieur avant Vendémiaire... Le caractère, c'est l'argent ou le pouvoir (l'un se confond avec l'autre) qui le donne.

Thérèse demeura quelques minutes rêveuse, puis elle dit :

— Tu as raison, maman ; mais le caractère est une chose haïssable et odieuse.

— Supérieure...

— Cela reste à voir. Est-ce vraiment une chose intelligente que de demeurer dans des résolutions étroites ?... Les grands caractères finissent par la retraite de Russie et Waterloo. Ils confondent la force, qu'elle vienne d'eux ou qu'elle leur soit prêtée, avec la puissance créatrice. Je ne croirai jamais qu'un grand caractère soit autre chose qu'un esprit médiocre.

— Tu es difficile !

— Nous n'avons pas, chère mère, un idéal semblable. Tu aimes ce qui te rassure, je ne hais point une certaine inquiétude, car seuls les inquiets ont souci de la justice.

— Tout le monde aime la sécurité et le confort !

— Tout le monde aime aussi le massacre, l'écrasement des faibles, la torture infligée aux animaux. Moi, je n'aime pas cela... Je reconnais, cependant, que j'ai peur de la misère, que je ne me sens pas préparée à la subir, et je crois bien que vos gâteries, celles de père et les tiennes, y sont pour quelque chose...

D'ordinaire, Thérèse n'avait pas cette douceur ; elle se fermait nerveusement devant ses parents, s'indignait, fripait ses tempes et son front, marquait en gestes cassants son irritation. La mère, attendrie de la voir raisonnable et si charmante, la prit dans ses bras et la baisa longuement sur les joues :

— Ah ! mon trésor, mon trésor, ma petite Thérèse ; je te voudrais dans le triomphe du grand luxe, dans tout ce que mon expérience m'a prouvé être le

bonheur... Oui, mes seules joies, je les ai dues à cela, ma mignonne fillette, à sentir sur moi l'envie et l'admiration de tous... Et je n'ai pas été sans avoir goûté aux autres plaisirs tant vantés, à ces fameux plaisirs intimes, sous la lampe, etc... Dans mon souvenir, il ne reste rien de ces plaisirs-là.

Thérèse écoutait curieusement, très intéressée d'entendre ces paroles, si amères pour elle, dites par l'Expérience à l'Espérance !

— Vraiment, tu ne sens pas le bonheur du devoir accompli ?

Mme Degaudy hésita, mais son excitation fut la plus forte :

— Je ne dis pas que je ne trouve aucune satisfaction à l'idée de certains devoirs bien remplis... Ainsi, tout ce qui vous concerne, Geneviève et toi, me ravit encore quand j'y songe ; mais vous autres, n'est-ce pas, c'est moi-même... Pour le reste, devoirs, plaisirs légitimes, travaux, voyages, rien jamais ne me semblera aussi brillant que les époques où nous avons hérité de la tante Annette et de l'oncle Denoville. Ah ! que, durant de longs mois, tout me parut exquis, que je me sentis doucement portée par la vie, caressée, heureuse ! L'argent ! Ah ! l'argent !

Pensive, horripilée aussi, Thérèse écoutait cela. La chambre était doucement éclairée par les bougies, l'argent de la psyché étincelait en arêtes fines sur le biseau avec une lueur bleuâtre et changeante, reposait sur les cheveux blonds de Thérèse, sur sa nuque, sur son front pur. Et cette lumière si pauvre au regard du plein jour atténuait, elle aussi, les fortes réalités du bois et des étoffes, en laissait subsister — de même que pour la mère éclairant sa

propre vie — seulement les couleurs éclatantes et les objets polis. Mme Degaudy pouvait-elle encore retrouver d'autres souvenirs que ceux marqués par l'amour-propre, cette forte réaction de la société sur l'individu ? Et n'était-elle pas logique avec elle-même quand elle souhaitait éviter à sa fille les peines, lui assurer les joies si durables qui viennent de là ?

— Maman, maman, disait Thérèse, tu reprochais jadis à l'oncle Denoville de me raconter de lugubres histoires ; mais quoi de plus lugubre que de ne rien mettre au-dessus de l'amour-propre et de l'argent ? Quelle vanité s'ajoute ainsi à l'horreur !

— Tais-toi, méchante fille. Ne te fâche pas, surtout... Puisque tu n'en feras qu'à ta tête... Mais si quelque chose apparaît terrible et vain, c'est la misère.

Thérèse frémit en se voyant par la pensée dans un taudis. Cette sensualité explique assez qu'elle eût plutôt rêvé dans sa vie œuvre de révolte qu'œuvre d'amour ; car, pour être conforme à ses idées, elle aurait dû épouser un pauvre, le pauvre seul étant innocent et vertueux.

Elle fut ainsi ramenée à la pensée du choix qu'elle devait faire entre Audent et Burtin et, mordue par la curiosité, elle interrogea sa mère.

— Ne crois-tu pas que je serais plus heureuse avec M. Burtin ?

Mme Degaudy fit la moue. Burtin ne lui déplaisait pas ; seulement, malgré l'héritage qu'il venait de faire, il était le moins riche des deux. Et puis, d'autres raisons, moins définies, militaient encore en faveur d'Audent : l'habitude prise de le regarder comme le merle blanc, le chagrin de voir aller à n'importe quelle autre fille cet homme envié. A

quoi il faut ajouter tant d'images, de pensées, de mots où la volonté supérieure d'Audent assujettissait les Degaudy.

Non qu'un peu de colère ne les agitât parfois devant lui, mais de cette colère des faibles qui les livre à leur vainqueur, qui se tourne en admiration, en orgueil à la moindre caresse, de cette colère qui mit de farouches conventionnels aux pieds de la petite idole impériale. La réponse de Mme Degaudy se ressentit de tous ces motifs :

— M. Burtin est un homme aimable, murmura-t-elle, mais j'avoue que je serais toujours plus fière d'un gendre comme Audent... Il a peut-être été un peu dur pour Geneviève... Il s'est bien amendé... Et Dieu sait qu'il t'aime, qu'il a pour toi des égards que je ne lui ai vus pour personne... Il faut pardonner quelque chose aux hommes très forts, vois-tu : ils donnent de si grandes satisfactions aux femmes qu'ils aiment.

— Mais quelle lâcheté de les aimer ; combien leur force est une insulte perpétuelle aux ingénieux faibles, qui, dans tous les genres, sont les grands créateurs !...

— Tu déraisonnes, Thérèse !

C'était la première fois qu'elles entraient si loin dans la pensée l'une de l'autre... Il sembla qu'elles se mesuraient. Ce fut la mère qui baissa la tête, éblouie du rayonnement de beauté et d'intelligence de sa fille. Elle dit presque humblement :

— Tu choisiras.

Thérèse hésita. A cette minute, elle vit clairement sa vie, et combien peu elle s'y trouvait maîtresse d'elle-même. La réponse qu'elle donna fut dictée par

ces forces obscures que les Anciens symbolisèrent dans Minerve, Vénus ou Jupiter :

— Je verrai Audent et nous causerons.

Mme Degaudy tressaillit de toute sa chair et saisit frénétiquement sa jolie fille dans ses bras. Thérèse sentit la douceur corruptrice de cette caresse. Elle s'y abandonna deux minutes, quasi pleurante. Mais, sa mère partie, la porte refermée, toute faiblesse disparut ; elle retrouva la dureté extraordinaire et ingénue de son âge. Elle fut la vierge farouche qui marche vers Holopherne. Les histoires féroces de l'oncle surgirent. Le martyr de Geneviève s'ajouta aux supplices de milliers d'êtres journallement écrasés sous le poing des forts. Audent fut le fort. Elle le haït :

— Ah ! qu'ils aient au moins contre eux la perfidie du faible, la menace éternelle, et pas d'abandon...

L'excès même de sa rancune, la comparaison qu'elle faisait ainsi d'Audent avec les plus grands criminels l'arrêta. Il était honnête, généreux, bien-faisant.

Non ! Ou plutôt tout cela au degré de son orgueil. Certes, il ne mettrait pas l'escopette au poing. Il était de son époque. Son brigandage, pour être intellectuel, n'en était pas moins féroce. Sur la pauvre Geneviève les mots étaient tombés comme des pierres, les fortes idées ennemies s'étaient implantées ainsi que des couteaux. Elle était captive des prestigieux arguments, victime languissante du venin des phrases où se distillent de trop forts dédains, de trop âpres pessimismes... L'avait-il plus épargnée dans sa frêle vie abstraite, si étroitement liée à l'autre, que le farouche bandit des temps

anciens, autre *fort*, de muscles, qui lui non plus n'entendait pas les cris et les plaintes dans la plénitude de sa vigueur.

Elle se reporta vers Malloire, s'attacha surtout à cette bizarre amitié qu'il avait pour Audent. Elle pensait qu'il valait mieux qu'Audent, et s'étonnait qu'il acceptât ces rudes discussions, le contact d'une âme violente et arbitraire. Ne pouvait-il, par un fort dédain, repousser le tyran ? Et cette vérité se fit jour en Thérèse qu'il avait la même attitude que Geneviève. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Comment donc les tenait-il ? Ah ! que les doux sont médusés par les durs ! Ils vont se jeter sur leur route, ils les suivent, ils les aident, ils les servent. Cependant, la haute intelligence de Malloire ne le cédait en rien à celle d'Audent. Peut-être même Malloire, des deux, était-il le plus pénétrant, le plus complexe, et d'une distinction plus raffinée, d'un art supérieur. Était-ce l'attitude de l'autre, ce vigoureux repliement de fauve au guet, les bonds brusques, déconcertants de sa pensée, de tout son être. Pourquoi cela séduirait-il ?

Et, se consultant, elle essaya de se passionner pour Malloire. Encline à le soutenir, à le consoler, cependant elle ne put détacher le bonheur de Malloire du malheur d'Audent, et ainsi une seule passion gronda dans son cœur : la haine.

Elle n'eut qu'une seconde la pensée qu'elle aussi courait vers le gouffre, que la seule vraie force était d'oser se donner tout entière à un autre. Burtin, Malloire, furent malgré tout des comparses, Burtin était plus doux et plus charmant ; Malloire plus beau et plus subtil ; mais Audent demeurait le terme

de comparaison, celui qui faisait vivre et palpiter les deux autres. Leurs qualités ressortaient seulement sur ses défauts. Elle se fâcha d'une pareille pensée, mais elle ne put l'écarter.

Elle se vit avec Audent : la lutte et la satisfaction de le faire souffrir, une vie noire mais active, et ce mouvement, cet éclat qu'on se figure aux sombres pages historiques. Une vie, au total, qui ne paraissait pas en désaccord avec l'inquiétude de son esprit et de son cœur ; sa souffrance et sa rancune devant la cruauté des hommes. Elle se vit avec Burtin : existence harmonieuse, remplie des joies de la femme, parée et exaltée par l'amour absolu du mari.

Hésita-t-elle vraiment ? Ne fit-elle que se créer l'illusion du doute, tandis que les trames déliées de son orgueil ou de sa haine agissaient à son insu ? La longue influence d'Audent n'était-elle pas dans son esprit comme un être ? Suivit-elle le destin des vierges supérieures qui obéissent à des pensées et à des sentiments au lieu d'obéir à des intérêts ?

Elle s'endormit.

VI

Le regard de Thérèse demeurait en Malloire. Plein d'honnête modestie, il se voyait incapable de la persévérance sentimentale que suppose le mariage, incapable aussi de l'effort de conquête ; mais, cette réserve faite, il éprouvait pour Thérèse la plus vive admiration amoureuse. Elle lui inspirait aussi du respect. Il croyait possible, avec elle, la grande passion, celle où l'on se donne pour la vie ; mais il ne croyait pas cette passion possible pour lui. Aussi courait-il d'amourette en amourette, avec les belles filles du boulevard, ou des théâtreuses qui ont la rupture facile.

Ce soir-là, cependant, sur le chemin du retour, après qu'il eut quitté les Degaudy, il sentit monter en lui une fièvre intense de désir. Il revit la jolie silhouette de Thérèse, ses hanches arrondies sous le velours, ses beaux cheveux blonds, sa chair exquise... Il rêva tout de suite la possession, puis se reprocha cela comme une vilénie et s'efforça de voir dans Thérèse sa femme. Ce mot qui exprime la durée, une chose sérieuse et profonde, fit battre son cœur. L'adorable fille des Degaudy serait le centre de son

existence, à lui, Malloire ; ses beaux flancs seraient fécondés, ses jolies mains se promèneraient sur les objets pénates qui fixent la vie ; les conversations qu'il aurait avec elle passionneraient assez la pensée pour la mener vers l'œuvre.

La marche du jeune homme se précipitait le long des trottoirs. Paris sembla quelque ville transformée, où un doux génie présidait au destin des êtres. Les arbres, épars et noirs, éclairés en dessous par les lanternes, sous une légère agitation, devenaient des robes de danseuses balancées à droite et à gauche ; le haut des maisons enfermaient le vague gris du ciel soufflant une haleine tiède ; les becs Auer tout blancs répandaient une neige sur les pavés ; une sécurité de ville puissante, ancienne, trempait tout, arbres, maisons et gens, et on ne sait quelle large indulgence voluptueuse, quelle égalité charmante mettait de jolies femmes décolletées et des messieurs en cravates blanches dans les omnibus aussi bien que dans les voitures au double éclair des vitres biseautées.

N'est-ce pas un soir où tout s'explique ? Pourquoi le bonheur ne viendrait-il pas ? Lui, Malloire, ne s'était que trop frappé. Une ironie douce, même un léger humour lui parut très au-dessus de toute cette âpre lutte intellectuelle où se maintenait Audent :

— Oui, voilà, je me frappe... Si j'acceptais plus tranquillement la vie, avec un sourire, avec indifférence, voire avec dédain, je sens que je pourrais reconquérir la volonté... Je suis un bègue de la volonté... Aimons donc Thérèse, la brillante fille dont le regard me fut si doux !... Abandonnons-nous avec quelque confiance,

Il se demanda sérieusement s'il ne fallait pas tout de suite courir vers la bien-aimée, lui faire les plus tendres aveux. Mais, à ce moment, il consulta sa montre et vit le cadran trembler sous ses yeux. Un sourire navré déchira sa ferveur :

— Tu lui porterais ton détraquement.

La nature se jouait de lui. Elle lui laissait intactes les facultés de rêve et s'opposait à toute réalisation. Il existe une moyenne de mouvement sans quoi la vie n'est plus vécue. Les gestes de Malloire, trop courts, ne répondaient au monde extérieur qu'à la façon de symboles. L'élan demeurait, la ferveur, mais tout de suite glacés par l'impuissance. Il jouait dès lors avec sa pensée comme avec une machine, voyant s'enchaîner les idées sous l'orientation de tel ou tel sentiment, et se moquant de lui-même chaque fois qu'il se retrouvait dans des rêveries trop connues.

Or, il vit tout à coup si bien ce soir-là le côté mécanique de son être qu'il songea aux distributeurs automatiques qu'on met dans les gares.

— Mettez une pièce de dix centimes et vous aurez une idée !

Puis il s'effraya d'une telle forme. Déjà il s'était promis de l'éviter, y voulant voir une cause aussi bien qu'un symptôme de maladie. L'étincelant mirage de la guérison apparut :

— Puisque, songeait-il, il existe une contagion d'impuissance, nul doute que je n'exaspère encore mon état. Je guérirais peut-être si je pouvais m'efforcer à des formules de certitude et de confiance.

Il fit un effort pour retrouver les grandes illusions et les grandes espérances qui jadis le tenaient si

bien debout, mais son esprit fut malveillant ou indocile, car l'effort tourna en amertume.

Les boulevards semblaient irisés. Ils avaient une jeunesse lumineuse. Toutes les faces tremblaient de mystère et d'amour. Il marchait sur ces admirables boulevards. N'était-ce pas la beauté, la grâce éternelles. Ce qui se levait en lui alors périrait-il jamais ? Non ! non !

Il n'achevait pas de le dire que cela périssait déjà. Ce n'était pas lui, Malloire, paré d'attributs particuliers propres à une âme, c'étaient les boulevards. Ils ne pouvaient pas être sublimes alors et avoir cessé de l'être. Ce n'était qu'un peu de griserie.

— Du sublime qu'on aurait une fois bien en soi, demeurerait toujours ; mais ce sublime-là, je l'obtenais en buvant une demi-bouteille de champagne.

De nouveau il parodia le distributeur automatique :

— Mettez une demi-bouteille de champagne et vous aurez dix minutes de sublime !

Il sourit dans une glace à ses pauvres traits éparpillés. Puis il songea à Thérèse et il cria, il demanda obscurément à un grand être obscur de lui rendre la possession certaine de son âme. Enfin, usant du moyen suprême, il accepta la mort. Le souffle d'admirable résignation lui rendit pour une minute la puissance. Elle seule, la mort, orientait ses forces.

— C'est que je suis fait pour mourir et non pour vivre, se lamenta le misérable homme.

Pourtant il profita de l'accalmie, il essaya de se bâtir une destinée d'amour, humble et frissonnant à ne chercher que les plus modestes matériaux. Il

ne s'y trouvait que peu de moments d'une joie raffinée, tramée fil à fil. Il obtenait de Thérèse qu'elle le laissât se refaire longuement dans la solitude. Il en sortait aux belles heures tel qu'un Dieu ayant rassemblé son âme, apportant à l'épouse de sublimes exaltations.

— Et. fit-il tout à coup avec ironie, l'Univers se réglera sur toi. Compte là-dessus, mon bonhomme. Ta femme, c'est la vie encore Tu n'es pas apte à la vie, tu n'es pas apte à l'amour.

Alors il lui parut qu'il exagérait. Certes sa volonté faiblissait devant l'œuvre, mais ne demeurait-il pas très intelligent, très capable de charmer une femme, peut-être même plus capable qu'Audent ou Burtin. Pourquoi n'aurait-il pas un grand amour ?

— Ce n'est pas de ma faute si la nature a fait de moi un être décevant, un éphémère... L'effort vers le grand, vers le continu, m'a brisé. En petits bonds, en petits cercles, j'atteindrai bien aussi l'abîme ouvert pour tous. Qu'importe la souffrance ou la joie d'un Malloire à ce vaste monde indifférent ! Qu'importent la figure et l'œuvre d'un Malloire !

Mais il perçut que, si la figure et l'œuvre d'un Malloire n'importaient pas au vaste monde, elles importaient à Malloire. Il eut beau se bercer de la consolation qu'il suffit de les sentir en soi, de savoir qu'avec un peu plus de chance on les aurait réalisées, son accès de colère dénonça l'angoisse. Il vit Audent, il entendit les fortes et dures paroles. Vraiment, celui-là aurait-il cédé au détraquement ? N'y avait-il pas cent exemples de détraqués achevant d'un vouloir énergique leur œuvre ? Qu'est-ce qu'un Louis XI ? un Richelieu ? un Voltaire ? A travers la

manie, l'épreinte ou le vomissement où n'arriva point leur persévérance ?

— Si je voulais, si je voulais. Il me suffirait de choisir une voie, de m'y astreindre, de rapprocher avec patience le bout de travail d'hier du bout de travail d'aujourd'hui.

Plein d'intérêt, il s'écouta dire ces choses. Elles n'étaient pas neuves pour lui, bien entendu, mais elles tiraient une force nouvelle de cette minute passionnée, du regard de Thérèse, du désir de paraître quelqu'un devant la bien-aimée. Il chercha intérieurement sa voie. Un dégoût insurmontable le prit à l'idée des *débuts*. Il fut dans les sentiments d'un homme de fortune médiocre qui voudrait s'enrichir sans rien risquer.

— Sacrifier le peu de joie qui me reste ! Du moins, à travers mon impuissance, je demeure un homme complet, réduit, certes, mais complet... Il en fut de Louis XI, de Richelieu, comme de ces avarés que je rencontre à chaque pas dans l'existence. Ils atteignent leur but surtout parce qu'ils se limitent au bonheur simple d'acquérir ; tandis que si je veux acquérir, moi, c'est pour grandir mon âme. L'œuvre, je n'y tiens pas en soi, mais en tant qu'elle mesure et développe ma personnalité. Être l'homme de son œuvre. Combien de fois cela se produit-il ?

Il se plongea avec délice dans cette excuse. Il y était sincère. Il enviait peu les milliers de gens de talent dont notre époque pullule, sentant qu'ils vivent sur la réserve de langage de toute une vieille humanité, sans que nécessairement ce langage exprime leur nature.

— A quel point une pareille forme témoigne pour

eux, je n'en sais rien; mais j'ai horreur de ceci : qu'ils savent n'être pas exprimés et qu'ils acceptent le mensonge.

Il était déjà rentré chez lui qu'il demeurait sur cette pensée. Il fut peut-être puéril d'y chercher une absolution à de trop réelles paresse, mais il était vrai qu'il détestait le simulacre, il était vrai que son ratage prenait à cette détestation une sorte de grandeur morale, et qu'il devait en partie d'être un nerveux impuissant à la haute sincérité à cause de quoi il avait trop vécu ses admirations et ses passions. La nature lui avait fait ce qu'elle fait à tous les génies naïfs : elle lui avait volé le pain quotidien de la volonté, et il était devenu un simulacre justement à cause de son horreur du simulacre.

— Au moins n'ai-je pas choisi !

Il s'était dévêtu en disant cela. Son corps très beau et jeune avait paru; les bras, la poitrine conservant une douce vigueur, des lignes nettes, déliées et gracieuses. L'attendrissement sur notre corps est presque une émotion altruiste. Malloire l'éprouva. Il plaignit la belle chair souple d'être soumise à la décadence cérébrale. Il regretta ses vingt ans pleins de sotte ferveur, son adoration folle de la pensée, sa passion brute et hautaine.

— Les belles amours que j'aurais à présent. La conquête lente, la pénétration infiniment subtile, la virile et chaste possession d'une créature aussi exquisite que Thérèse Degaudy. Ah! rien, rien ne rachètera cette splendeur perdue. Il n'est pas de mystère comparable à celui d'un grand amour.

Le *grand* amour pressa délicieusement son cœur. Il en avait le sens, il en avait la conception. Par-

dessus toute œuvre se dressa l'art suprême d'aimer et d'être aimé. Ce n'était plus le petit tressaut de volupté ou de vanité, mais le transport à une forme supérieure, ce quelque chose, justement, qui permettrait le développement dans l'harmonie.

— Mais non, mais non. La vie donne cent démentis. Il n'existe pas d'harmonie supérieure; on le sait trop, n'est-ce pas, la vie c'est la lente et hasardeuse transformation animale. Dans les meilleures circonstances et avec les plus hautes qualités, Salomon a fini dans l'amertume.

Vêtu pour dormir, il laissa couler son imagination. Elle fut toute à la beauté féminine, ce sang de notre idéal. Les grâces de Thérèse ne pouvaient être en vain.

Elles étaient un secret merveilleux ignoré de celle même qui les possédait, et qui conduisaient les amants à la béatitude. Il vit le grand amour comme la mort, personne n'étant jamais revenu ni de l'un ni de l'autre. Une fois qu'on avait aimé et été aimé, cela demeurait éternellement.

— Mon pauvre fou, tu oublies les vieilles femmes flétries et les vieux hommes tortus. Où veux-tu qu'ils emportent ce trésor qui, de leur vivant, leur glisse des doigts? Ah! tu ne fabriqueras pas de l'immuable avec l'éphémère. La nature guette tes désirs pour en faire des cadavres. Profite de la minute.

Mais il était organisé pour ne trouver aucune joie à la *minute*. Toute son âme frémissait encore de l'ambition de se créer un caractère répandu sur des temps vastes. Il demeurait pareil à une bête de galop amputée de ses membres. Les *minutes* présentes, il s'efforçait encore de les relier, de les coor-

donner à des *minutes* futures, son bonheur étant dans cette liaison plus que dans tout acte ou tout événement. Et se sachant incapable de cela, il se désolait.

Longtemps, dans le souvenir du regard de Thérèse, il essaya de se figurer qu'il pourrait encore édifier un solide monument d'amour. Mais, à cet essai, l'organisme de l'esprit répondait par de courtes détentes au lieu de répondre par des mouvements larges. La longue expérience de la mémoire reproduisait les mille cas où l'effort s'était interrompu et éparpillé. Une distraction énorme accompagnait la revue du passé comme le plan de l'avenir. L'univers intérieur s'éclairait de vives et fantasques lueurs, allumées au hasard comme de mauvaises pièces d'artifice. Malloire angoissé priait, car la prière, c'est de se rallier. Avec des mots fervents, il appelait les troupeaux de son âme, il les suppliait. Il leur promettait les pâturages merveilleux de la passion. Il disait de Thérèse la beauté qu'il connaissait mieux que personne, ce qu'elle représentait pour lui, depuis les mouvants et éclatants crépuscules, jusqu'aux belles herbes inégales et germées où du bleu se tient parmi le vert et le gris. Mais les troupeaux sans cesse débordaient les routes, se perdaient aux talus arides, sans souci du pâturage idéal. Alors, dans le demi-sommeil, redevenu enfant, Malloire pleura de n'avoir pas Thérèse pour unique amie. Il baisait passionnément les traits étincelants de la jeune fille. Il allait très profond dans cette âme passionnée de justice, il lui disait les choses merveilleuses qui devaient l'émouvoir et la donner à lui ; mais quoi, c'est une loi que celui qui achève tout en rêve n'achève jamais rien dans la réalité.

VII

Quand Audent se présenta le surlendemain, il ne reçut aucune réponse définitive de Mme Degaudy ; Thérèse exigeait une entrevue. Le cœur d'Audent palpita sous le terrible doute qu'une pareille cérémonie faisait naître. Il se croyait préparé par toute une nuit et tout un jour de renoncement, presque mort à l'espérance. Suivant le mode des grands orgueilleux, il avait débarrassé son âme de toute douceur. Les souvenirs émotionnels, les images vives de la bien-aimée, même les impressions trop belles ou trop délicates qui suscitent des voluptés en nous et ainsi de l'amour, tout était endigué par un vouloir puissant, afin de prémunir la minute décisive contre les faiblesses ou les égarements de la douleur. Nous savons déjà qu'Audent se pénétrait trop des philosophies de notre époque pour admettre que rien pût se perdre, pas plus dans une âme que dans la nature ; mais il prétendait donner rendez-vous à la souffrance et lui imposer une méthode.

Thérèse l'attendait dans une pièce contiguë au salon où se tenait sa mère. La toilette l'embellissait beaucoup, ce qui est chez la femme un des plus délicieux

charmes qui soit, parce qu'il permet une variété qui prend sa source dans l'activité sociale, et se trouve ainsi supérieure à la nature. Elle portait bien les robes aux lignes longues où la hanche se moule à plaisir, le bas du corps se perd et la tête jaillit avec des grâces merveilleuses. Le raffinement que Thérèse y avait apporté ce jour-là et qui la rendait infiniment désirable à tous, fit surtout qu'Audent fut pressé de l'avoir à lui, et ce sentiment tenait à tel point plus de l'orgueil que de l'amour, qu'il n'avait plus le moindre besoin de l'obtenir par tendresse.

Il s'étonna de n'avoir en lui que de très brutales paroles. Tant de respect et de douceur quand il était loin de Thérèse, et voilà qu'il devenait une bête grossière ! Sa loyauté, sa ferme résolution de garder un intime et profond honneur, de n'avoir que des pensées, de ne prononcer que des mots dont il n'aurait jamais à rougir, tout s'altéra ; un mauvais homme fut en lui, prêt aux pires violences. Ainsi s'expliquait le regard qu'ils échangèrent, plein chez elle d'une rancune définie, chez lui d'une sorte de haine, d'une folie analogue à celle du Hottentot qui assomme la femme aux jours de poursuite.

— Ma mère, dit Thérèse, m'a parlé de vos intentions. Je voudrais vous faire comprendre exactement l'état de mon esprit.

Il y avait une impertinence dans la manière dont « exactement » fut prononcé, et Audent sentait grandir la brutalité en lui, le désir pur et simple du triomphe. En regard de ce désir grossier, des mauvaises paroles intérieures outrageantes dont il s'encourageait, sa réponse parut une honteuse hypocrisie :

— Je suis trop heureux de vous écouter.

Et le sourire, le geste aimable ! Lui qui pourtant avait eu tant d'heures loyales où il s'exprimait avec une rude franchise. Mais Thérèse était trop désirable. Pour cet homme, prémuni par toutes les habitudes morales et toutes les philosophies contre le crime, elle représentait la cause possible du crime, la chose qui valait plus que tout en ce monde. Cette beauté, cette jeunesse, ces grâces pour lui infinies, sources des plus nobles enthousiasmes et des plus nobles tristesses tous ces derniers mois, à présent lui donnaient une âme de voleur embusqué. Et il ne pouvait s'empêcher d'y penser en regardant Thérèse, et il ne pouvait s'empêcher de sentir un orgueil épouvantable de son immoralité devenue une force.

Elle, cependant, était assise ; puis, les yeux sur Audent, naïve à se le figurer en proie à des adorations humiliées, elle ajouta :

— Je ne veux pas mentir en disant que je vous aime... Je ne ressens pas d'amour pour vous...

Elle crut avoir porté un coup terrible à l'homme, et, en effet, mais par simple ruse, il fit un geste de désespoir. En réalité, ces mots ne le frappaient guère. Il semblait que l'amour ne fût pas en question, qu'il se débattît seulement entre eux un marché farouche. L'attention d'Audent, concentrée, se porta tout entière sur la forme de la phrase de Thérèse, qui, en effet, pouvait être conditionnelle.

— ... Mes parents désirent ce mariage. Je n'y suis pas résolue encore ; mais, si cela vous plaît, je veux essayer de m'y résoudre. Il ne faut pas prendre ceci comme une promesse.

Promesse ou non, qu'importait à Audent. Il n'y

avait place que pour un sentiment terrible et terriblement exprimé en lui :

— Te tenir, te tenir !

Le reste lui parut une bataille de mots, une vaine comédie apprise dans des livres ou au théâtre et ne répondait pas du tout à la sauvage ardeur qui lui lançait le sang vers le crâne. Rien n'était que la possession. Elle suffisait à conquérir la femme. Vieille comme le monde, elle demeurerait la ressource suprême parmi les sociétés les plus raffinées :

— Ne sois ni tendre, ni grand, ni intelligent, ni spirituel si tu veux, mais avance-toi ; prononce les paroles, fais les gestes qui lient, sois une brute troublante, captivante. Engage l'amour par tous moyens, excite l'orgueil, suscite la haine, mais sois actif et audacieux, rusé, fourbe...

Tels étaient les conseils que la sauvagerie héréditaire soufflait dans cet homme de cerveau. Venaient-ils d'un pressentiment de la situation d'esprit de Thérèse ? Les avait-il déjà entendus autrefois ? Sont-ils caractéristiques des amours inquiètes ? Toujours Audent les subit-il comme une domination. Nul effort vers la loyauté ne prévalut contre eux. Et d'ailleurs n'est-ce pas la monstrueuse jurisprudence de la passion, pour qui le serment ne compte, la promesse n'engage, tout mensonge est bon, toute fourberie admise.

— Thérèse, fit Audent, je vous aime. Que vous m'acceptiez, même sous cette condition sévère, c'est déjà un bonheur. Laissez-moi l'espérance que je me ferai aimer. Je voudrais apporter à la conquête de l'être adorable que vous êtes des formes dignes de vous... Je sais, ajouta-t-il, en arrêtant l'interruption

de Thérèse, je sais que l'expression de mon amour vous déplairait, mais ne me défendez pas de vous dire que cet amour se complique de haute admiration. Quand même le sort voudrait que notre union ne s'accomplît pas, cependant il y aura toujours entre nous une communauté cérébrale.

— Je n'aime pas les mêmes choses que vous, s'écria-t-elle avec répulsion.

— Qu'importe ! Je vous crois assez large pour tolérer quelques divergences. Ce que deux esprits comme les nôtres peuvent avoir de commun, c'est moins des opinions identiques, des visions semblables qu'une manière générale de saisir les choses et de s'en pénétrer... Certes, cela se trouve chez vous en accord avec votre beauté, mais pourquoi l'harmonie, la grâce tendre, l'admirable simplicité avec laquelle vous êtes grande, vous empêcherait-elle de voir et même de récompenser de vos sourires l'effort plus rude et plus maladroit d'un homme pareil à vous ?

Ces paroles renfermaient de l'habileté, et elles eurent plus tard le résultat qu'Audent leur destinait. Sur l'heure, elles flattèrent sans créer de sympathie. L'éloge plein d'orgueil apparut comme une familiarité trop vive. Thérèse se défendit d'en goûter la douceur :

— Vous voulez que l'effort soit admiré en lui-même et je ne puis voir cela... Je doute que jamais une femme puisse voir cela. Le mérite de l'effort nous occupe surtout, nous aimons pour l'intention...

Elle hésita, cherchant la pensée juste, tâtonnant, suivant qu'elle en avait l'habitude, par dédain des vanités :

— ... l'intention... et je crois bien que voilà le motif pour lequel nous aimons mieux une personne... qu'un personnage.

Audent pâlit, d'amour-propre froissé. Ces boutades de Thérèse lui étaient familières, mais, tombant sur sa demande, elles atteignaient trop droit. Il prit sa revanche :

— Vous connaîtrez un jour que cela se tient ; qu'il n'est pas de personne sans personnage. Nos actes et nos pensées sont les seuls étalons de notre mérite.

Il avait parlé avec présomption, dans une de ces colères froides dont il écrasait Geneviève. Et il fut désorienté comme un enfant parce que Thérèse trouva cette réponse :

— Vous oubliez qu'il est des actes empêchés par les circonstances, et des paroles trop timides pour être entendues... La femme peut aimer le timide ou le malheureux quand il ne serait grand que pour elle seule.

Audent n'aimait pas cet argument. Il y voyait une sorte de métaphysique obscure sur le jeu des probabilités, un paradoxe à la Malloire. Sa santé et sa vigueur se refusaient égoïstement à admettre la supériorité possible de l'homme qui échoue. Dans le cas actuel, la jalousie s'ajoutait à l'égoïsme pour le pousser à une fureur ironique :

— C'est juste, dit-il ; et comme la plupart des imbéciles posent pour le silence plein de profondeur et pour le découragement à l'action, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ce sont eux qui l'emportent dans les affaires d'amour.

— Ne calomniez-vous pas la femme ? fit Thérèse

décontenancée à son tour et oubliant, en vraie jeune fille, son argument pour suivre celui d'Audent.

— Mais non, répliqua-t-il, heureux de reprendre l'avantage. Réfléchissez que l'homme qui parle ou qui agit dérange toujours l'idéal d'une jeune femme. Il faut déjà avoir pas mal d'expérience ou d'esprit pour savoir reconnaître le mérite de l'être actif. Celui-ci se trompe nécessairement et se diminue tandis que le silence et la réserve ouvrent à toutes les illusions.

Ici, la ruse revint chez Audent, le souci de créer entre elle et lui un lien de paroles, de controverses amoureuses, quelque chose qui préparât à l'audace pour plus tard. Il s'arrêta donc et sourit :

— J'ai tort de prendre ces questions à cœur, fit-il ; mais, venant de vous, un rien m'anime. Pardonnez-moi.

Thérèse pensa, et avec raison, que cette souplesse indiquait un sorte de dédain. Elle regarda Audent. Elle le vit peu tendre à cette heure où il aurait pu être tout tendresse et tout chagrin. Le persécuteur de Geneviève !

Tandis qu'elle songeait ainsi, ses traits flottèrent en une faiblesse charmante, et cela, cette faiblesse, la pureté enfantine de sa bouche, les toutes petites grâces que la nature a mises aux cils de l'aimée, voilà qui jeta par terre l'homme formidable. Audent avait dépensé sa réserve en s'emportant. Le sang ruissela sur son cœur dégelé.

— Pour reprendre, dit Thérèse âprement, l'entretien à son début, je dois vous avouer que je n'ai pas compris la raison de votre demande. Je ne puis rien apercevoir en moi qui vous convienne. Je vous

assure que nos pensées, nos humeurs, nos goûts sont différents...

Audent pâlit. Il leva la tête vers Thérèse, et, un fugitif moment, elle crut lire de la douleur et de la soumission dans ses yeux. Mais, en vérité, il n'était pas l'homme qui s'attendrit et il revint à la lutte. Il faut dire que, pour de semblables hommes, la pitié à l'égard d'eux-mêmes est beaucoup moindre que la pitié à l'égard des autres, et peut-être cela explique-t-il le mieux leur caractère. Ils ne comptent pas avec les bons mouvements. Rien n'est gratuit. Il faut tout gagner. Ils sont humbles en ce point qu'ils ne croient jamais plaire par eux-mêmes, basant tout sur les lois, les circonstances, la diplomatie des paroles qui ouvrent et ferment les sésames obscurs du cœur féminin.

— Vous pouvez penser ainsi, dit-il avec effort ; j'aurais mauvaise grâce à vous contredire.

Puis, en un sursaut de son orgueil, il releva le front, et, quoique son cœur fût défait, son esprit demeura tenace dans l'idée de vaincre par *tous moyens*. Il se tourmenta bien une minute, à la réflexion qu'il était venu pour une réponse décisive, mais il se leurra de ce que du moins Burtin était rejeté au second plan, et que c'était là un résultat décisif. La conquête de Thérèse devenait dès lors une œuvre de patience. Il la poursuivrait de sang-froid, sans profond plaisir et sans grande peine. Il en jouirait plus tard, ainsi qu'on jouit d'un beau travail qui a réussi.

Cet enfantillage de pensée était possible à un homme dont le premier amour avait été un triomphe. Celui-là sait tout de la passion, sauf les beaux cris

de Phèdre sur la fatalité. Si Audent avait déjà souffert de l'incertitude, alors que cette incertitude portait sur des espérances très vagues, quelle ne serait pas sa douleur quand il lui faudrait abandonner des espérances précises ? Non seulement les abandonner, mais les reprendre, et répéter cela si souvent qu'il finirait par en avoir l'âme usée, comme ces emprunteurs honnêtes, sous le coup d'une même et persistante infortune, faisant toujours les mêmes démarches.

Pour ne point analyser ces choses, Thérèse n'en frappait pas moins à coup sûr. C'est le privilège de la femme. La nature l'ayant mieux faite que l'homme pour accepter les ruptures avant le don, elle en use formidablement. Elle mesure d'instinct, à la souffrance et à la patience, la force amoureuse du mâle. La coquetterie, si exécration plus tard, est alors légitime et se rencontre chez les plus nobles.

La légère ironie de Thérèse, son sourire, ses yeux vifs et brillants, la malice qu'on trouve au visage de la plus candide jeune fille, Audent y vit le défi, la perfidie. Il eut l'impression d'un outrage, et le besoin de posséder se fortifia du besoin de revanche qui est le grand instinct du mâle, naissant au contact de la coquetterie.

Dès ce moment, leurs sentiments devinrent simples. En elle, la curiosité, un invincible désir d'irriter et en même temps la crainte de pousser à trop d'audace ; en lui, l'ivresse de la beauté de Thérèse, des cris refoulés et un étonnement de voir dans la petite fille d'hier la détestable et désirable jeune femme possédant tous les secrets qui font souffrir.

Cette forme de leur entretien dura longtemps. Ni

l'un ni l'autre ne savaient plus très bien ce qu'ils voulaient. Ce sont les situations qu'on analyse plus tard avec la surprise qu'elles aient pu être, et qu'on finit par voir se renouveler si souvent dans son existence qu'on les compte dans ses plus minutieux calculs.

Petit à petit, l'âme d'Audent, asphyxiée dans la monotonie du désir et de la crainte, revécut. Les mille très grandes choses que les cerveaux puissants peuvent opposer à l'amour, grandes ambitions, joies des découvertes, extases de la connaissance, vinrent à l'aide. Il se dépêtra des petits liens infinis où les ourlets de la robe de Thérèse ne sollicitaient pas moins son adoration que les yeux sublimes, que la bouche aux finesses d'herbes fleuries. Il fut libre. Un souffle de majesté passa sur son visage, la sincérité remplit sa voix, et Thérèse demeura surprise de cette brusque évolution où elle vit plus d'orgueil que de renoncement. Il dit :

— Je me suis trompé tout à l'heure, je ne pourrais vivre dans l'absolu doute où vous me mettez.

— Comment l'entendez-vous ? fit-elle avec hauteur.

Il trembla, mais il répliqua comme un homme décidé au suicide :

— Ne croyez-vous pas que j'ai droit à une réponse plus catégorique ?... Je vous aime depuis longtemps...

— Ma réponse, fit Thérèse, dont les beaux yeux se fâchèrent, me paraît suffisante.

— Alors, vous voulez que je vive dans le doute... Sentez-vous seulement, dans votre cœur impitoyable d'enfant, ce que ce doute m'a déjà fait souffrir, et

que si je suis ici, à vos pieds, c'est que ce doute m'est devenu insupportable.

Il n'avait pas l'air de souffrir. Beau de santé et d'énergie, la voix nette, et seule une pâleur de combat qui donnait plus l'impression de la colère que de la faiblesse.

— Je ne puis, dit-elle, mentir à mes sentiments. Je ne vous aime pas...

Cette fois le coup avait porté. Audent se sentit aller à la dérive. Céderait-il ? Tomberait-il ? Quelque chose comme un plancher mouvant semblait sous ses pieds, l'obligeant à marcher ainsi que les condamnés au Tread-Mill. Et tout à coup, un voile, un tourbillon où son être vire. Oh ! il ne sait pas lui-même ce qu'il va décider. La passion ? L'orgueil ?

— Je vous aime, mais je veux une réponse décisive.

Ainsi, au profond de l'instinct, l'orgueil l'avait emporté. Mais déjà la passion grondait en fauve déçu, déjà deux, trois phrases roulaient en avalanche :

— Depuis que je vous aime, le monde a péri pour moi. Je mourrai peut-être de votre refus... Thérèse, par pitié, une réponse.

Elle ne doute plus, l'angoisse est là, un Audent guetté par l'inconnu, la passion sur lui comme une maladie mortelle. Et alors, pâle d'une émotion qu'elle méprise :

— Je ne vous aime pas.

Il hésite. La bête fourbe de tantôt lutte avec le volontaire et loyal Audent. Emportera-t-il son chagrin en blessé portant ses entrailles ? Biaisera-t-il ? Acceptera-t-il quelque défaite ? Ah ! s'être avancé,

ne pas avoir eu la patience dans cette chose de patience qu'est l'amour. Vouloir jouer là le grand jeu de pile ou face quand toute la nature impose l'attente et les détours. Le pire est que Thérèse n'est plus une forme abstraite, elle lui apparaît d'une beauté unique, la seule femme qui ait cette grâce, ce mérite, cette profondeur intime du regard parmi l'éclat de la chair. Mais, de même qu'on ne connaît bien qu'à la longue une douleur physique, de même Audent ne distingue pas trop clairement l'amoureux humilié qu'il se trouve être. Encore moins clairement pourrait-il l'exprimer. C'est l'ancien Audent qui parlera, attardé dans le nouveau. La voix logicienne, aux phrases nettes et sûres, aux brefs ultimatum.

— Vous ne m'aimez pas, soit... Mais croyez-vous pouvoir devenir ma femme ?

C'est presque un défi. Qu'elle soit sa femme et elle l'aimera plus tard. Il est sûr de lui. Alors, la haine de Thérèse, un vertige où elle se retient de crier et d'insulter. Leurs yeux sont faux, leurs bouches crispées. Elle dit :

— Certainement, si vous y consentez.

Le dernier mot est un piège. C'est un mot qui éveille le cœur, qui fait se lever les amants tendres. Audent n'eut que l'espace d'un éclair l'envie de risquer la réponse : « Non, pas sans votre amour ! » Il est dompté par une force plus grande que tout. Il fait à sa passion le sacrifice de sa fierté. Ne pas devoir renoncer, ne plus devoir supplier. Prendre une seule fois en voleur, en usurier fort de la signature, *une seule fois*. Il sent sur lui l'insupportable regard de Thérèse, le fort dédain qui la rend telle-

ment supérieure. Mais rien ne peut l'arrêter, car les mois écoulés, la lente désorganisation de son cœur par le doute, lui parlent de vie impossible, de défaite, de déchéance... Et puis, deux arguments : d'abord qu'il la conquerra, et ensuite qu'elle n'est qu'une femme, et que son mépris importe moins qu'un mépris d'homme.

— J'y consens.

Alors, Thérèse se trouble, et il faut qu'elle rassemble bien ses amertumes pour ne pas faiblir, pour voir, dans cet homme lâche devant elle, le compagnon de sa vie. Mais quoi ? La vie, dans un monde où rien n'est pur, où rien n'est innocent, où les Genevièves trop douces sont la proie des Audents trop brutaux, et tant de crimes et les chevaux battus !

VIII

Longtemps sur le chemin du retour, Audent demeura trouble. Il n'osait penser. Il avait de ces gestes, de ces mots qu'Eschyle met dans la bouche d'Oreste après le crime : « J'ai bien fait ! » « Peu importe ! » Plus tard, l'excuse s'allongea : « On ne peut pas agir autrement avec les femmes ».

Mais la rue, les choses qui la peuplent, l'air du dehors, la marche en plein vent, tout lui reconstitua l'âme. En grande partie, c'est là qu'elles'est formée, décor fixe-mémoire de la plupart de nos idées... Et alors il faut bien finir par reconnaître que cette entrevue avec Thérèse n'a été qu'un long avilissement. C'est lui, lui si fier, qui a prononcé les paroles honteuses, lui qui, tour à tour, a montré des instincts de brute et des calculs de notaire spoliateur.

C'est la première fois pourtant. Oui, mais c'est la première fois qu'il parle. Durant des mois il a pu le penser à son insu.

— Il est d'une hypocrisie trop facile d'être noble seul à seul. Ah ! lâche ! lâche !

La passion courbe le dos. Elle joue en lui un rôle de femme. Limitée dans son but, elle demeure in-

différente à ce qui n'est pas ce but. Audent sent ce dédoublement. Chaque fois qu'il se scrute pour se voir renoncer à Thérèse, il perçoit son impuissance. Les injures qu'il accumule ne sont plus qu'une manière de se relever un peu à ses propres yeux. Il sait désormais qu'il est des cordes en lui qu'il ne peut faire jouer, des résolutions qu'il n'accomplira pas. Plus, il sait qu'il dira des paroles, qu'il commettra des actions hautement et d'avance réprouvées. L'excuse cependant encore :

— Mais c'est le grand jeu de la passion.

Mots, vains mots ! N'y avait-il pas cent formes au lieu de celles qu'il a employées ? Ces formes sont sorties parce qu'elles sont en lui. Courbé sous la honte, il songe aux instincts de bête qu'il tient au fond de lui. Est-ce qu'il n'est pas pareil à un chien hargneux, à un fauve quand il s'assied devant son repas ? Est-ce que sa main ne tremble pas ? Est-ce qu'il ne prend pas avec une hâte furieuse ses aliments ? Est-ce que, dans la mauvaise humeur de la faim, dans le souci de manger, il diffère beaucoup des féroces ? Ah ! son appétit d'amour s'est levé tout pareil !

Ainsi donc il a connu les terribles défaites de la volonté dont parle Malloire. Il n'a rempli ni le rôle du conquérant qui s'impose par le fer et la flamme, ni celui du diplomate arrivant à ses fins par l'habileté ; il n'a été qu'un être en proie à des forces extérieures, et qui se déconcerte. A cette heure même où il se reprend, il sent que des portions de son esprit lui échappent, et que plus jamais il n'aura en lui-même la confiance d'autrefois. Il sent ce conseil mystérieux et pervers de la passion qui crie que

l'abandon est le seul moyen de pénétrer jusqu'au fond de l'abîme formidable, et que celui qui calcule la route du retour, jamais, jamais ne connaîtra.

Ce ne fut rien, cette honte cérébrale, à comparer avec le flot brûlant qu'il eut dans la poitrine dès qu'il songea aux offenses envers Thérèse. Ah ! qu'elle parut suave en lui, d'une pureté, d'une sincérité si entière. Qu'il se jugea indigne d'elle.

La pudeur est un orgueil. L'enfance, la jeunesse d'Audent avaient trempé dans la plus exquise réserve sentimentale. Il avait détesté toute profanation. Or, cette jolie vierge, la plus délicate dentelle d'humanité, soulevait en lui des boues effroyables. Il ne répugnait point à certaines rudesses, aux impulsions violentes qui demeurent nobles et lavent ainsi que des averses, il ne pouvait accepter la prise de son âme par les infiniment petits de la corruption. Il voyait avec raison la défaite de sa volonté dans cette corruption où d'autres eussent pu voir une brutale victoire. Il allait connaître par surplus que son amour, sorti de la certitude et devenu maladif, se créait à soi-même une atmosphère empoisonnée.

Il dormit une nuit là-dessus, et le lendemain il retrouva son orgueil entier ou du moins le crut retrouver. Il s'arrangea de sa *victoire*. Avec la femme, rien ne compte que le fait accompli. Il demeure en nous trop de l'instinct des fauves, et en elle trop de désirs vers la violence, pour que les actes amoureux puissent être mesurés au mètre des autres actes. Notre devoir aussi bien que celui de la femme commence *après*. Audent entendait remplir tout ce devoir, en protection, en fidélité, en justice. Pour l'heure, il fallait se réjouir et s'enorgueillir. La certitude que Thérèse lui appartiendrait lui sembla douce, et même, calmé sur ce point, il osa refaire ses grands projets de travail, d'existence hautaine et ambitieuse. Tout le jour il se remonta ainsi, retrouva l'énergie, l'unité, la volonté infailible. Vers le soir, il hésita s'il fallait ou non voir Thérèse. Dans sa force, il décida que non, et cette décision le rendit joyeux parce qu'elle marquait, pensait-il, la fin de son servage. Il sortit à pied dans un besoin d'activité physique.

Les lumières traînantes aux nuages annonçaient

des rafales pour la nuit, mais, à cette heure, le ciel demeurait immobile avec des menaces saisies, en quelque sorte, dans la chute du soir, comme des traits d'enfant dans l'épouvante. Sur le quai des Tuileries, Audent aperçut Malloire, qui marchait les yeux égarés sur le couchant en flammes. Audent se sentit tout à coup très puissant devant son ami. Il eut soif de lui faire pressentir son triomphe. Peut-être prit-il quelque conscience de sa férocité, quand les beaux yeux douloureux de Malloire furent sur les siens, mais le flux physique de sa vigueur emporta tout. De suite, à côté de ses rêves pâles et craintifs, Malloire sentit l'énergique réalité de l'autre. Une divine amertume de vaincu baigna son âme, tellement supérieure en finesse et en grâce. Et cette amertume le soutint.

C'avait été sa croix de garder son admiration de la force, cette loyauté de l'admiration pour une chose qu'il n'avait plus. Ah ! qu'il aurait aimé tenir sa place parmi les hommes !

Il eût été merveilleux de le consoler en lui laissant l'illusion de sa grandeur seulement déchue devant l'infortune. Son agonie se fût alors traînée comme celle de l'automne en octobre et novembre. quand la terre est ineffable parmi sa douleur, parmi les jours énervants de la tempête et la tiède affliction des pluies sous un ciel éclatant. Mais cela ne se pouvait. Ses maîtresses avaient été de celles qu'on abandonne par terreur d'être humilié aux approches de la décadence, et son ami, son rival de vie, la seule haute et enviable intelligence qu'il eût vu grandir à côté de la sienne, c'était Audent, robuste et dédaigneux, plein d'orgueil et de mouvement.

En ce soir, après un effort pour porter la conversation sur des choses indifférentes, voyant qu'Audent reprenait quand même l'éternel sujet, il accepta la lutte. Cela débuta par de menues affirmations, puis les mots puissance, volonté, caractère se mirent en croix avec les mots disharmonie, fatalité, inconscience. Mais une hésitation planait encore. Tous deux avaient l'impression d'une force obscure, les poussant à se dire ces paroles nettes et terribles qui restent planer sur la vie. Dans son orgueil, Audent envisageait cela sans crainte, n'ayant jamais touché aux réalités qui sont derrière les mots, de sorte que les mots demeuraient flottants, aptes à changer de sens, au gré d'un robuste dessous sentimental. Malloire avait, lui, goûté à la réalité sur laquelle les mots s'adaptent comme des barres de fer. et n'avait plus le pouvoir de se tromper.

Audent posa ses règles. C'était la conception antique. La volonté souveraine y créait tout. Les âmes, suivant leur valeur, montaient vers la puissance ou tombaient dans le découragement. Les grands demeuraient grands, les petits demeuraient petits. Même dans la souffrance, même dans la mort, il ne voyait pas de contradiction. Et cette affirmation tomba sur Malloire en coup de hache, que l'homme vraiment fort n'admet pas la décadence quand il peut choisir la mort.

La mort ! Ah ! combien de fois Malloire l'avait désirée. Vraiment, si la décadence se faisait du jour au lendemain, les Malloire hésiteraient-ils ? Mais, lente et fine, pleine de nuances, de retours, de rechutes, la désorganisation semble suivre les lois mêmes de la vie. Ainsi la volonté se choppe à l'espé-

rance. Les défaites s'amoncellent sur les défaites et chaque jour on faiblit devant la « camarde ».

Malloire n'employa point ces arguments directs qui effarouchaient sa fierté. Il fut gracieux et perspicace, montrant le formidable hasard qui guette l'homme ainsi que tout autre animal. De l'histoire pompeuse des nations, de l'histoire misérable qu'on trouve aux faits divers des journaux, il tira la conclusion que « rien n'est absolu, rien n'est stable; personne ne connaît, personne ne règle son destin ». Il existe des lois, mais elles sont contredites par de tels accidents qu'elles ne sauraient rassurer personne.

Peut-être Malloire montra-t-il trop de tendance à diminuer les sécurités acquises, mais, en général, il sut parler avec justice et avec douceur, montrer sans cris, sans plaintes l'humble sort de l'homme, l'humble sort de tout ce qui palpète autour de nous. Et tandis qu'il plaidait modestement, sincèrement, il n'avait pas, quand même, l'assurance de l'autre; car nos états d'esprit dépendent moins de la force des arguments que de la force de nos facultés primitives, du nombre de nos espérances secrètes.

Rien n'y pouvait, ni la logique, ni la vérité. Un mot tendre, un mot fraternel d'Audent aurait plus fait pour donner de la confiance à Malloire que tout triomphe personnel de dialectique.

Cependant, la vérité jaillissait en ce soir d'une source trop pure, dans une bonté et une beauté trop profondes, pour qu'Audent ne fût pas ébranlé; mais l'esprit de rivalité, le besoin d'exercer sa force, un tas d'instincts qui pour être dans l'idéal n'en avaient pas moins l'origine des plus bas instincts de la brute, tout cela empêcha l'accord de s'établir.

Audent reprit petit à petit l'avantage. Il fut comme ces orateurs de mauvaise foi qui exploitent contre leur adversaire le rire bête des multitudes. Ce qu'il dit fut tout pareil à des coups de poings ou à des coups de pieds. Souvent, autrefois, Malloire avait essayé de conclure en une brusque interruption. Mais l'autre reprenait, ayant pour lui la sève, le souffle, et il aurait fallu se fâcher. Or, la colère avait pour Malloire des traîtrises : elle désorganisait rapidement son faible cœur. Le tort ou son apparence se répercutait jusqu'aux confins de son âme magnifique et dépouillée ; tandis qu'Audent opposait au remords de grosses énergies en réserve, et remplaçait la subtilité par la véhémence.

Ce fut particulièrement douloureux ce soir-là pour Malloire. Il était encore trop près du renoncement à l'amour de Thérèse. Il avait la chair faible, la soif du repos à quelque rêve aimable. Dans l'extrême souffrance où la rudesse d'Audent le jetait, il prit le don des faibles, il devina. Arrêté près du pont de l'Alma, devant le fleuve et le ciel violents, il dit :

— Alors, tu épouses Thérèse Degaudy ?

Surpris, Audent allait l'interroger, mais Malloire continua :

— Je le vois. On lit ta victoire dans tes yeux. Tout te réussit, la vie est bonne pour toi.

— Je n'aurai pas eu Thérèse sans lutte.

— Elle t'aime ?

Ceci gâta le triomphe. Audent ne savait pas s'il était aimé.

L'hésitation, toutefois, fut courte :

— Elle m'aimera.

Malloire pensa que c'était probable. Il demeurait écrasé. Le bonheur d'Audent lui parut naturel.

Un peu plus tard, aux Champs-Élysées, où leur marche les conduisait, il résuma sa pensée, à la vue de deux jets d'eau dans un bassin. L'un sortait en ronflant, s'épandait, remplissait l'espace ; l'autre sourdait, misérable et très doux, en un ruissellement de souffrance.

— Ainsi, se dit tristement Malloire, la vie jaillit d'Audent et de moi.

Mais il songea aussi qu'Audent avait le bonheur féroce, et, pour la première fois, à cause de Thérèse, une rancune sérieuse, une sournoiserie véritable entra dans son cœur.

M. et Mme Delarbre, amis des Degaudy, leur envoyèrent une invitation pressante d'assister à la fête qu'ils devaient donner dans leur hôtel de l'avenue Percier. On était fin novembre, les grands dîners, les réceptions encore rares. Mme Degaudy, dans le triomphe des fiançailles de Thérèse avec Audent, voulut aller à cette soirée. Audent fit la moue. Ce fut assez pour que Thérèse se rangeât du côté de sa mère.

Le bruit courait que la fête serait très belle et, partout, on s'y préparait avec quelque fièvre.

— Je ne me rappelle guère que le bal chez la princesse de Nagan qui ait excité tant d'émulation, disait Mme Degaudy. Il est vrai que c'était un bal masqué. Toute la haute société en fut occupée durant un mois.

— Vous pourriez y ajoutez le bal chez le baron Harlich, ricana Audent; on y payait mille francs à qui y amenait une duchesse, cinq cents pour une comtesse...

— Oh! ce n'est pas la même chose, se récria Mme Degaudy. Les Delarbre sont du monde. Ils

reçoivent tout ce qu'il y a de mieux parmi la haute société... D'ailleurs, Mme Delarbre est une Biblot et les Biblot... Vous-même, François, n'êtes-vous pas de leur famille ?

— Je suis, en effet, leur cousin à un degré éloigné ; mon arrière-grand-père a été un moment à la tête de la faïencerie dont sort la fortune de tous ces gens-là, et aussi la mienne.

— On trouve chez eux les Rosebelle, les Fitudo, les Caillard-Bachot, les Latorel, le marquis d'Escroix, le tout-Paris de l'élégance... Leurs fêtes, où ils peuvent dépenser cinquante ou cent mille francs, sont toujours des fêtes infiniment gracieuses... Vous n'y avez jamais été ?

Audent pâlit. Il se rappelait avoir refusé à Geneviève ce plaisir qu'elle sollicitait, et il éprouvait du regret avec de la colère qu'une pareille vétille pût compter dans la vie d'une femme.

— Vous savez bien, belle-maman, murmura-t-il, que mes goûts ne sont pas pour ces réunions. Ce qu'elles peuvent avoir de doux et de joli, est pour moi trop fortement contrasté par la sottise du milieu, réfractaire à toute véritable beauté, à toute véritable grandeur.

— Cependant, fit Thérèse, une société ne vit pas que de beauté et de grandeur ; elle vit de mouvement. Je n'éprouve aucune sympathie pour le monde, le sachant cruel et sans justice, mais je l'aime mieux vivant et brillant qu'avare et replié.

— Sans compter la circulation d'argent.

— Je ne trancherai pas cette question, dit Audent avec force... Certes, la fête est un élément de vie sociale, mais l'abus de la fête a marqué la décadence

chez tous les peuples. Quant à la circulation d'argent, je crois qu'un pays a d'autant plus de chances de grandir que cette circulation est davantage le fait d'une existence normale, aux besoins nombreux mais pondérés.

— C'est l'égoïsme que vous prêchez !

— C'est l'égoïsme... C'est aussi la solidité, la coordination...

Thérèse le regarda. Il était dédaigneux et si sûr !

— Si le noble état où nous sommes parvenus, répondit-elle avec dédain, doit être attribué à la coordination, je préfère la fête : au moins on y garde l'apparence de la douceur... En tous cas, j'irai volontiers chez les Delarbre, puisque maman le désire.

Il eut, comme toujours, l'envie d'un coup d'éclat, et, comme toujours aussi, il rentra sa fureur ; il sentit ce monotone désir qui le quittait à peine de posséder Thérèse, de la contraindre, de la mépriser, et, pêle-mêle, toutes les suavités de l'amour résumées dans la délicate chair, dans le regard, dans les cheveux de celle qu'il aimait. Il crut ne céder que par une sorte d'amende faite au souvenir de Geneviève, il céda parce que Thérèse le maintenait dans la crainte. Il accepta de se rendre à la soirée des Delarbre, et il assista aux conversations de Mme Degaudy et de Thérèse avec celles de leurs amies qui devaient prendre part à la réunion.

Tandis qu'elles parlaient chiffons, dans cette langue qui est presque hermétique aux hommes, il ne songeait qu'à atténuer dans l'âme de Thérèse les surprises ou les admirations qu'il craignait pour

elle. Il profitait d'un mot, d'un nom pour démolir le prestige que la fortune, un titre ou des agréments physiques jetaient sur tel rival possible. Avec beaucoup d'adresse, il écartait les thèses générales, abondait en anecdotes, montrait, par mille exemples, le vide des cerveaux, la lourde présomption des parvenus, la bêtise honteuse de l'aristocratie de naissance.

Thérèse l'écoutait, avec cette impersonnalité qui rend la femme si peu sensible au dénigrement du mâle par le mâle. Audent devenait plus âpre, poussait des pointes plus aiguës. S'il avait été aimé, il serait arrivé à faire détester le monde par la jeune fille ; mais elle préférait le contredire ou marquer par ses silences le dédain qu'elle éprouvait pour une opinion intéressée. Cependant, elle n'était pas encore de force à repousser les passions qu'il prétendait mettre en elle. Elle subissait l'obscur influence de cet homme expert à grouper des vérités de façon à les rendre irrésistibles. Dans le monde, durant le bal, durant la fête, plus d'une fois les anecdotes d'Audent constitueraient l'âme même de Thérèse. Elle aurait des colères, des dépités, des envies, des réserves qui viendraient de là et point d'ailleurs. Audent, qui le savait, ne se laissait pas décourager par l'accueil de la jeune fille, et s'efforçait seulement de prêter un visage nouveau à ses propos, de leur donner du charme ou du piquant.

Il y avait quelque mérite, car il était rempli d'une sombre fureur, d'un désespoir farouche à voir Thérèse tellement indifférente à toute autre chose qu'à sa toilette ou la toilette de ses compagnes. Sur-tout se levait en lui, plus fort que jamais, le désir de

la posséder, de la lier par l'étreinte qui rend la femme esclave. Tous les amants ont vu dans la toilette de leur maîtresse une rivale : le plus humble paysan ne manque pas de railler sa promesse sur ses affiquets, et s'efforce de réduire toute coquetterie chez sa femme. La toilette est l'indépendance féminine sous sa forme élémentaire. Par elle, la femme échappe à la tyrannie mâle en se solidarissant avec la société tout entière. La forme d'une jupe, les garnitures d'un corsage sont le retentissement de la vie générale jusque dans la plus misérable bourgade.

Audent, que toute nouvelle robe de Thérèse rendait fou de volupté, subissait la toute-puissance de la toilette sans apercevoir la cérébralité qu'elle représente, et qu'elle est un symbole de lutte et de complication. Il regrettait seulement l'absence de Thérèse, la sécurité où elle vivait d'une chose à lui étrangère, sans qu'il parut jamais qu'elle eût besoin de son concours.

Le soir du bal, il vint vers neuf heures pour prendre les deux femmes, car M. Degaudy renonçait. Il trouva toute la maison nerveuse, la femme de chambre affairée, Mme Degaudy courant par les chambres, dans son décolletage de maman grasse, tout habillée, elle, mais donnant le coup de fion à la toilette de Thérèse. Celle-ci, animée, pimpante, agacée aussi et cependant joyeuse, vivait dans ce tumulte exquis, dans cet enivrement, dans ce piaffement des préparatifs à une fête. Très femme, elle sentait une sorte d'amour impersonnel pour le *cavalier* ; elle admit Audent dans sa chambre dès qu'elle eut revêtu sa robe de bal, et comme on ache-

vait de fixer par-ci par-là une épingle, de recoudre un bouton sauté. La couturière, en retard, était à genoux, arrangeant les plis et disant :

— Mademoiselle est très belle ainsi, la jupe tombe bien, mademoiselle aurait tort de se frapper.

Thérèse, penchée en avant, vers la glace, mettait deux doigts de poudre sur ses joues. Elle était plus brillante qu'un ciel d'hiver, en robe noire, piquée de quelques paillettes, ses beaux cheveux blonds couronnant divinement sa tête, ses yeux bleus agrandis par le voisinage des boucles de sa chevelure, par ses sourcils bien peignés, fins et noirs comme un trait de charbon, ses joues minces, sa bouche un peu amère d'habitude, toute frémissante d'ardeur, la lèvre un peu soulevée de coin, et des traits charmants, pleins d'enfance, de ruse et de ce qu'on est convenu d'appeler le mystère, l'attente, l'indécision, la confusion.

Audent demeurait glacé devant elle. Cette jolie tête, ces formes élégantes, ces hanches harmonieuses moulées par la jupe, cette merveille de volupté, de grâce, de goût, allait-on la lui voler ? Qui donc résisterait ? Comment donc admettre que cette femme qui serait sienne, dont il êtreindrait le corps délicat, aille livrer ce corps à des danseurs, à des hommes comme lui dont les passions se lèvent devant la jeunesse et la beauté des femmes !

Poussant jusqu'au bout cette idée, il se figura Thérèse nue, toute la splendeur qu'annonçaient ces formes rondes, la souplesse des mouvements, la chair blanche et ferme de la gorge découverte, mais sa jalousie décrivait plutôt à cette image, et il s'aperçut qu'il était surtout arrêté par

ce qui, dans la beauté de Thérèse, s'éloignait de la nature, qu'il aimait en elle les élégances adaptées à notre civilisation, ses gestes pour saisir sa jupe, sa manière de cambrer sa taille, et sa robe elle-même où tout exprime le temps présent, les milliers de femmes toutes semblables qu'on voit dans les rues, que les artistes dessinent pour les journaux. Elle l'affole d'être ainsi diverse et multiple, à ne plus savoir par où la saisir, devenue quelque chose de semblable à un défi. Rieuse ou grave par à-coups, elle a des impertinences légères, et aussi de légers dons d'elle, une coquetterie qui peut bien ravir Audent, mais l'inquiète aussi. Elle représente le plaisir qui ne laisse pas se fixer une âme, la tient au contraire haletante sur plusieurs objets, si bien qu'elle flotte, semble libre et rit. Cela est aussi insupportable qu'à un chien ou à un chat de voir voleter une bête capricieuse. Il voudrait se jeter dessus, l'immobiliser d'un coup de griffe ou de mâchoire.

Cette Thérèse magnifique et parée, il tremble devant elle et il la déteste. Il est tout petit, bousculé par les trois femmes qui s'empressent autour de l'idole. Et il voudrait les railler, les trouver vaines et sottes ; mais il ne le peut : il est terrassé par une puissance souveraine ; la gravité de la couturière, l'émotion de Mme Degaudy, l'admiration de la sou-brette le gagnent impérieusement.

Durant le trajet, dans le joli coupé éclairé d'une lampe, Audent frôlait du genou les fins genoux de Thérèse. Tout d'elle le fait tressaillir : il est amoureux voluptueusement jusqu'à la souffrance. La jolie fille se tient immobile, enveloppée d'une pelisse, les yeux brillants, la lèvre vive, et prête,

semble-t-il, au baiser. La robe se répand dans la voiture ; son ampleur exprime l'importance de la femme, l'être svelte et frêle, que nous aimons briser dans notre étreinte, apparu majestueux dans cet excès d'étoffe. Il est plein de fièvre à sentir cette étoffe sur ses pieds, à la sentir remplir le vide entre elle et lui. Ah ! ce vide ! Que ne donnerait-il pour occuper la place de la mère, pour tenir dans ses bras, pour baiser à pleines lèvres, la tiède et souple créature, pour la savoir tressillante comme lui et, surtout, domptée ! Qu'il se fait humble, tel un chat qui se rase, pour arriver à cette finale victoire.

Cependant la rue passe devant leurs yeux, des gens marchent au long des trottoirs, un sergent de ville, un militaire, trois ouvriers poussant des cris, enfin deux très jolies femmes. Et alors Audent s'étonne de son servage. Pourquoi celle-ci ? Pourquoi cette Thérèse, si dure, quand il existe tant de jolies filles ?

Question que des milliers d'êtres se sont posée, qui a paru un grand mystère, et qui est simple dans son essence comme les raisons qui nous apprennent à lire, à force de revoir les mêmes caractères exprimer les mêmes images. C'est la passion en soi, la grande impulsion générale qui est mystérieuse, et non l'amour personnel. Audent est seulement habitué à Thérèse au point qu'elle éveille mieux que les autres femmes l'émotion et la pensée en lui. Le point important, c'est qu'elle lutte, qu'il ne l'a pas asservie et qu'il existe ainsi entre eux une inquiétude perpétuelle qu'Audent cherche ardemment à résoudre ; elle est comme une partie de lui-même dont il ne tiendrait pas tous les nerfs : il s'exerce

pour la comprendre, et sans cesse elle lui échappe. Mais sur eux, sur tous deux, plane une grande force obscure qui les rapproche ou les éloigne suivant, semble-t-il, un hautain caprice.

Le coupé prit la file avenue Percier et, avec des éclairs de conscience qui se fixaient en images, Thérèse devint la femme, telle que notre civilisation nous la donne, non point peut-être avide de plaisir, mais séduite, répandue dans ce plaisir devenu une fonction. Elle échappait ainsi de plus en plus à Audent. On sentait proche la minuté où la portière du coupé s'ouvrirait, où Thérèse surgirait, silhouette adorable, troussant sa jupe, marchant à petits pas rapides, et posant, aux yeux du menu peuple accouru, l'idéal qu'il exige avec tant d'ardeur dans le roman-feuilleton : la belle jeune fille riche, au cœur innocent ou pervers, mais en tout cas prodigieusement aimée.

Audent n'était rien dans tout cela. Il jouait un rôle de comparse très sacrifié. Le monde entier semblait lui dire : « Toi ou un autre, pourvu que notre héroïne, la jolie fille, ait son amant esclave de sa beauté, pourvu que cet amant nous donne le drame que nous attendons de lui, qu'il soit courbé à ces petits pieds chaussés de satin, ou qu'il se dresse menaçant dans un cri de douleur ; que la passion le brûle et que le monde soit satisfait ! »

Les lumières éclairèrent plus vivement le coupé. Thérèse apparut, la lèvre frémissante. Le cœur d'Audent s'affaissa, se crispa, et tout à coup la portière s'ouvrit. Il descendit pour offrir la main aux dames. Ah ! il n'avait rien de la superbe du jour de son mariage avec Geneviève ! La comparaison lui

vint rapidement à l'esprit, mais il ne put s'y arrêter. Déjà, tous gravissaient le petit perron, arrivaient au vestiaire. Thérèse, malgré la présence de tant de femmes, apparaissait étincelante de grâce, fine, légère, nerveuse comme une biche attendant les chasseurs. Audent redressa son torse, se carra ; mais il était moyen de visage et de taille, ce qui empêchait qu'il attirât l'attention spéciale des foules. Nul ne le regarda, tandis que tous les yeux, ceux des femmes, comme ceux des hommes, toisaient, épluchaient, contemplaient Thérèse, la jeune déesse au beau front, aux yeux bleus, aux sourcils noirs, à la chevelure blonde. Son décolleté montrait seulement les épaules et, très haut, la gorge ; tout de suite son corsage moulait ses formes petites et rondes, sa taille, et la jupe tombait sur une hanche de vierge frêle. Cent désirs se croisèrent sur elle et cent dépit. Elle eut sur le visage cet air de petite fille gâtée, cette perversité apparente du sourire chez ce genre de blonde, cette sourde volupté que la bouche dénonce et que le bleu candide des yeux cache, qui rendait Audent perplexe sur cette fiancée, connue pour chaste, et apparue à ces moments ainsi qu'une courtisane prometteuse des joies défendues. Il y prenait de la fureur, mais en même temps ce lâche amour sensuel que nous avons tous pour les sales filles ; pour les filles qui se complaisent aux jouissances amoureuses. Il souffrit beaucoup, et c'est à peine si la beauté de la fête donnée par les Delarbre arrivait à le distraire.

Elle était pourtant admirablement organisée pour créer de la surprise et du plaisir. Quand on avait monté le grand escalier et qu'on arrivait dans une

vaste antichambre plus fleurie qu'un jardin, avec partout la lumière des lampes électriques jaillissantes, une grande douceur, une sérénité un peu majestueuse prenait le cœur. M. et Mme Delarbre recevaient là leurs invités avec une bonne grâce familière, une sorte de gratitude que l'on eût bien voulu jouir des splendeurs qu'ils offraient. On entrait par le double battant de la porte dans deux salons en enfilade, tout blancs, de style Louis XVI, exquis. C'étaient les pièces où l'on dansait. Partout, les fleurs les plus chères dans de beaux vases, dans des jardinières ; des roses de toutes couleurs. Dissimulé derrière les tentures, un chœur de l'Opéra chantait des valse lentes. Des couples suivaient le rythme des voix. Thérèse et sa mère, curieuses de tout voir d'abord, descendirent un second escalier qui menait aux appartements du rez-de-chaussée. Sur le premier palier, dans une loggia, un orchestre de tziganes jouait en sourdine une sorte de marche très gaie, comme pour accompagner les pas des visiteurs. En bas, dans le cabinet de travail de M. Delarbre, séparé des tziganes par un corridor et des antichambres, un grand orgue accompagnait Mlle Bréval.

Mme Degaudy, Thérèse et Audent restèrent là jusqu'à la fin du morceau ; puis, gagnant la porte voisine, découvrirent un magnifique buffet, où quelques vieux messieurs seulement buvaient un coup de champagne en mangeant des sandwiches.

Ils remontèrent ensuite par le vaste escalier tout vibrant de l'orchestre des tziganes, et qu'une double file de dames et de messieurs parcourait sans cesse. Le chœur reprenait en haut. L'ensemble de la fête

dégageait une impression de joie sereine, délicate, choisie ; enveloppante sans être trop familière.

Mme Degaudy y découvrait, et ne pouvait s'empêcher de signaler à Thérèse, le plus beau monde, les Nagan, les Rosebelle, les Caillard-Bachot, les Larochesouland, le marquis d'Escroix, René de Latorel, Charles de Latorel, le jeune marquis de Fitude, Harclay de Savigny, le grand financier, les Téneire, les Pansaert, les Nellis, tous appartenant à la haute banque, M. Robert Brown, directeur d'une grande Compagnie de chemins de fer, Mme Bardomb et son fils Marcel, Clovis Lebérant, grand propriétaire foncier, enfin les Biblot, le père portant son éternel plastron de papier, la mère, belle femme dont les jupes froufroutaient en craquant un peu, les deux fils, Maurice et Gérard, avec leurs femmes, nées de Rotours et de Narches. Des femmes charmantes se tenaient parmi les filles plutôt laides de l'aristocratie : Mme de Rebelle, dont la haute réputation d'intelligence n'empêchait pas la réputation de beauté et de vertu, Mme Alice de Rochesource, jolie fille très animée, légère, provocante, déflorée par une voix de poissarde, Mme de la Foudre, née Claret, qui apportait à son mari les millions de la fameuse marque de champagne, si bien qu'on appelait son mari Foudre de Champagne, élégante, raffinée mais quelque peu dédaignée dans son monde.

Enfin, pour donner à cette réunion un éclat moderne, des journalistes comme Raveneau et Fléchi-court, des romanciers comme Bonpot et Marche, des politiciens comme Carrat et Degrève, des membres de l'Institut, des officiers généraux, soldats et marins, des fonctionnaires, des bourgeois clients de

l'aristocratie, circulaient gravement à travers les salons.

Thérèse et son fiancé dansèrent ensemble une valse qui recommençait. Audent dansait mal et se dépitait. Thérèse pinçait un peu les lèvres, dans cet ennui des jeunes femmes pour qui la danse apparaît comme une deuxième toilette, les faisant valoir autant qu'une jupe ou un corsage. Après un court repos, elle repartit avec le comte de Nallegrot. Mme Degaudy fit remarquer à Audent que c'était un honneur pour sa fille, les Nallegrot représentant la plus vieille noblesse de France. Elle dit mille sottises pareilles. Audent se plut quelques minutes à lui faire rentrer ces admirations, signalant, à mesure qu'elle citait des noms, des titres, leur authenticité douteuse, racontant l'histoire souvent remplie de scandales de toutes ces belles dames et ces beaux messieurs. Puis, il s'aperçut que ce dénigrement trop âpre impliquait une sorte d'envie, qu'il ne pouvait parvenir à mépriser nettement un marquis d'Escroix ou un duc de Latorel. Il se rappela maintes circonstances où leur titre, sans l'éblouir, l'avait médusé. A l'aide d'un retour énergique sur soi, il eût pu voir là une forme de la volonté par délégation dont il abusait lui-même à l'égard des gens de condition sociale inférieure à la sienne. Rien ne fera qu'un marquis d'Escroix, par la force du préjugé, ne détienne un pouvoir d'agir sur les hommes que lui, Audent, ne peut obtenir. Par là, l'illusion de la volonté est toujours plus puissante chez un aristocrate, à fortune égale. Ainsi, ce qu'on est convenu d'appeler le caractère, serait en raison inverse du perfectionnement de la forme politique des nations.

Audent ne pousse pas si loin. Il s'irrite de sa faiblesse et s'efforce de trouver quelqu'un à qui confier sa belle-mère. Un vieil amiral se charge d'elle. Audent s'esquive. Deux minutes, il jouit de sa solitude et aussi de la beauté des femmes, des harmonies de l'ameublement parmi la profusion des fleurs. Ainsi sa caste le conquiert. Son bon goût n'est qu'un terrible esclavage, la beauté qui l'attire, une corruption. Mille prophètes l'ont crié à travers les âges. D'ailleurs, Audent lutte, par une analyse pénible, contre les trop exquis sensations : mais Thérèse passe, et elle est comme un rythme qui l'apaise et le lie. Sa jolie face, son corps léger, sont pétris de la grâce des Dalilas et des Omphales. Audent, en les sentant tout-puissants sur lui, imagine leur effet sur les autres ; sa poitrine est déchirée de jalousie. Cependant, il erre avec un vague et bête sourire sur les lèvres parmi la foule, et il surprend ce même sourire chez presque toutes les jeunes femmes, tous les jeunes hommes présents. C'est le sourire de la fête, dont la danse est le geste, sourire qui exprime le lien social, geste qui, dans son eurythmie, assouplit l'homme à son rôle, marque la très précise adaptation de l'être à son milieu.

Audent en a le pressentiment et se révolte. Il oppose, à l'invincible pression de ce milieu, l'ironie, et il croit retrouver son moi. Mais, causant avec Delarbre, il reconnaît que celui-ci aussi est ironique, et alors l'ironie ne lui semble plus que le contraste très simple et très fatal qui différencie les êtres entre eux. Ici l'ironie est douce, elle est plutôt pour soi que pour les autres, malgré des férocités ; mais elle n'est enfin qu'une délimitation de frontière. Et même

Audent, que ces pensées ont amené à lutter intérieurement, sent bien qu'il a besoin, pour s'opposer à ces gens-ci, d'évoquer d'autres milieux. Ce n'est donc pas un combat de personnalités essentielles, c'est un désaccord ou un accord si l'on veut, un contraste en tous cas, de milieux.

Cependant, Thérèse tourne, brillante, endormie dans le sommeil des danses, avec le battement de son généreux sang de jeunesse par ses artères. Tour à tour, un officier, deux jeunes gens, M. Lebérant, le vicomte de Larenne, la font danser. Elle est alors la jeune fille au visage de femme amoureuse, car rien n'est plus près du sourire de la volupté que le sourire de la valse. Ils doivent y penser les cavaliers, en frôlant ces formes exquises... Des sentiments contradictoires se partagent Audent : un froid, une envie de rompre par dégoût, une rage de possession.

Au fond, il n'est plus qu'un homme parmi les autres hommes, un enfant parmi les autres enfants. Son amour est fait de ces désirs sur sa maîtresse, de ces jalousies, de ces envies... Ces choses ne s'appliquent pas toujours nécessairement à la femme, elles peuvent s'appliquer à la carrière, à l'ambition, mais elles se symbolisent dans la femme, et elles s'appellent l'amour parce qu'elles se rencontrent avec les courants naturels, les impulsions animales... Il aime Thérèse parce qu'elle pourrait ne pas être à lui, parce qu'elle lui paraît difficile à tenir, parce qu'il serait glorieux de la subjuguier. Et elle-même n'est tout cela que par sa beauté qui est moderne, c'est-à-dire faite par nos sociétés, par ses toilettes qui sont dues au concours des artistes comme des ouvrières, par ses gestes qui sont de leur époque et répondent

à des idées et des sentiments également de cette époque. Ainsi Audent, le solitaire, tout en ne le sachant pas, fait dans Thérèse la conquête de sa société.

Il a aimé Geneviève de la même manière, avec cette nuance que Geneviève a été seulement une première affirmation de la force du mâle et que, plus jeune et plus esclave, Audent n'a pris dans Geneviève que les grandes positions héréditaires de la distinction, de la beauté, que notre société soumet par le mariage à la santé et à la richesse. Mais ce fut donnant donnant : la société qui lui procurait une femme exigeait de lui en retour qu'il fût un mari, c'est-à-dire un individu assujéti à de fortes règles, serf de la loi, des convenances, des préjugés. A l'égard de Thérèse, il devenait un amant. Obscurément, cet homme qui croyait à la volonté sentait que, s'il *ralait* Thérèse, une humiliation, un regret invincible le diminueraient à jamais vis-à-vis de lui-même. Or, nulle idée d'une personnalité essentielle n'expliquerait un semblable sentiment. Tandis qu'on peut admettre que, la passion étant un phénomène social imposé, créé par les besoins de la vie générale des peuples, les individus ne sont que le siège des mouvements de cette vie générale, et, suivant le cas, de mornes champs de bataille où agonisent les structures vaincues, ou de puissantes armées en marche vers le triomphe.

Ces idées non seulement n'étaient pas acceptées par Audent, elles étaient encore repoussées avec énergie, de telle sorte que la passion lui apparaissait ce qu'elle paraît à tout croyant de l'impulsion individuelle, une force aveugle, sœur de la maladie

et de la folie. Les élans de sa poitrine au passage de Thérèse, toute cette griserie farouche qu'il ressentait à être frôlé par ses jupes, l'irrésistible tourbillon où toute son âme virait quand le sourire de la jolie fille allait à quelque autre, il prétendait en être maître parce qu'il les acceptait consciemment, et qu'il luttait pour les réduire. Mais cette lutte même, tournant sans cesse contre lui, eût dû lui montrer l'inanité de son vouloir.

Cependant, il n'était pas abandonné dans cette foule. Sa grande fortune connue amenait auprès de lui des mères et leurs filles. Elles faisaient semblant de marquer le plus grand désintéressement. Parfois même, les filles étaient vraiment désintéressées. Toutes se montraient également fières, un peu dédaigneuses, selon les rites du monde. Audent regardait les plus jolies avec plaisir et, par esprit de revanche contre Thérèse, essayait de se passionner pour elles. Des conversations naissaient et mouraient sous les candélabres. Les mères défiantes, les filles réservées, s'excitaient dans une rivalité sou-daine.

A propos de l'orchestre des tziganes, on parla musique. Toutes se montraient bonnes wagnériennes ; mais une réticence d'Audent les faisait buter, et il s'amusait à faire osciller leurs opinions tantôt vers Wagner, tantôt vers Gounod. Il les voyait, alors, aussi indifférentes que possible à la question d'art, pipées, tentées seulement par les élégances de la vie journalière, les belles robes, les bijoux, les meubles, et les menus triomphes de la vanité. Elles auraient déchiqueté et vendu Wagner tout vivant pour se procurer ces verroteries de notre

civilisation qui font d'elles des cannibales. L'art, musique, littérature et peinture, n'était que l'indispensable sujet de causerie où chacun espère bien montrer l'originalité, la bonté de son âme, et cette somme d'aphorismes et de paradoxes qui confère le mandarinat d'homme ou de femme de goût. Cette humble fonction sociale suffit à faire de l'art la chose importante qu'elle est. L'âme des artistes s'y brise en petits reflets, mais, au total, s'y retrouve.

Cette vérité n'existait pas pour Audent, ou, du moins, si sa raison l'admettait, son sentiment la repoussait avec énergie. Il gardait cet invincible préjugé qui nous fait voir dans un être une âme essentielle et libre. Dès lors, pourquoi persister dans la bêtise et la méchanceté ? Et une haine, un mépris farouche se levaient dans Audent, la haine et le mépris qui ont accompagné nos répressions en matière criminelle à travers les siècles. Il s'aigrissait à certaines contradictions qu'il jugeait de mauvaise foi, et qui n'étaient que les effets instinctifs de contraste, grâce à quoi le vulgaire délimite sa personnalité.

Ainsi Mme Cachette ayant dit que Thérèse avait un charme souverain, Mme Sommer nia ce charme, en accordant de la beauté, et Mme Villard repoussa la beauté au bénéfice de l'élégance. Elles auraient tout aussi bien interverti ces opinions.

Une grande belle fille brune, indépendante d'allures, déclara qu'elle aimait chez Thérèse un peu de ce que nous aimons aujourd'hui dans les toiles de nos peintres impressionnistes, le nombre considérable de petites touches, de petits détails dont elle était faite et qui la rendaient troublante et passionnante.

— Croyez-vous, ma chère, répliqua Mme Cachette ; je la vois plutôt comme un Stevens.

— Comme un Besnard, dit Mme Sommer.

— Comme un Carrière aussi, dans l'intimité.

— Nous allons épuiser les grands peintres, conclut Audent, que seule l'ingénieuse explication de la belle fille brune avait frappé.

Elle s'appelait Antoinette Debruges, se destinait au théâtre pour le chant. Ce prétexte, sa beauté et la réputation de galant homme de son père, la faisaient recevoir dans beaucoup de salons hautains. Chacun savait qu'elle cherchait moins le mariage qu'une situation avantageuse quelconque, qu'elle eût préféré de beaucoup devenir la maîtresse d'un homme qui l'enrichirait que la femme d'un garçon de fortune médiocre ; mais personne n'avait rien à dire sur elle pour le moment, et, d'ailleurs, Antoinette, soutenue par une mère habile, montrait et cachait ses opinions aux moments propices. Les femmes en étaient peu jalouses, et avaient laissé s'établir pour elle cette réputation de beauté qui vaut mieux que la beauté même. Elle comptait beaucoup sur l'enthousiasme de quelque étranger, voire de quelque provincial. Cependant, elle avançait en âge, déjà vingt-quatre ans, et elle s'apercevait combien les calculs de respectabilité relative de ses parents étaient faux. A notre époque, on ne paie plus de prix fabuleux ou de couronnes d'impératrice la vertu chez des courtisanes de carrière. Le sentiment naïf des parvenus s'est émoussé. La femme ne peut plus tenir la dragée haute : on lui laisserait sa dragée. Il faut qu'elle se donne d'abord et déjoue par mille ruses le calcul du mâle qui cherche à

rompre. Pour cela, il est indispensable de paraître bonne fille et pas trop désintéressée. Antoinette cherchait à se donner... avec des chances.

Aux yeux d'hommes semblables à Audent, ces caractères seront toujours indéchiffrables. Ils voient dans les Antoinette Debruges des sortes de révoltées, alors qu'elles ne sont que les ratées des grands mariages réguliers. Leur morale plus large est l'effort que la société les contraint de faire pour atteindre l'argent. Elles représentent la farouche nature pénétrant les vides laissés dans l'organisation des classes riches.

Antoinette accepta tout de suite le regard d'Audent, et cela seul, dans ce milieu, montrait la différence entre elle et les filles dotées. Ils causèrent deux minutes, en une camaraderie brusque. Audent fut capté par le beau corps souple, la saine pâleur du visage, les yeux bruns. Elle se soumit gentiment à l'impérieux jeune homme, avec un rire tendre, spirituel et charmé. L'amour-propre d'Audent, si àprement fouaillé tous ces derniers mois, fut sensible à cette douceur. Antoinette lui rappela Geneviève avec plus d'esprit et d'indépendance. Il crut aimer moins Thérèse et, sentant sa force, il eut envie de rompre. A la réflexion une pareille hâte le frappa. En était-il à attendre, comme les ivrognes, le courage qui passe dans une brusque griserie ? Thérèse lui faisait donc bien peur.

Mais sa tête, malgré lui, suivait l'idée baroque, imaginait la rupture. Et alors il voyait avec effroi son âme mutilée de tout ce que Thérèse avait représenté ces derniers mois, mutilée de ses espoirs, de ses joies, de ses souffrances même. Ah !

quel leurre puissant celui qui nous entraîne à ne pas vouloir qu'on ait souffert pour rien !

Audent y vit la défaite de sa volonté. Vaincre Thérèse, la plier, la tenir tout à soi, tremblante et admirante, cela seul était digne de lui.

Il n'en eut pas moins un regard amoureux vers Antoinette Debruges, et la demanda pour la prochaine valse. Elle accepta. Auparavant, ils causèrent.

Elle savait de toutes choses le très peu qu'on apprend à force d'effleurer les vingt ou trente sujets de la vie parisienne ; seulement, elle était si adroite écousteuse, et profitait avec tant d'adresse du silence, qu'elle pouvait donner l'illusion de l'intelligence à condition de n'avoir point une femme d'esprit auprès d'elle. Audent goûta les quelques phrases profondes qu'elle voulut bien dire. Il tenait trop à diminuer le mérite de Thérèse pour ne pas relever celui d'Antoinette.

La véritable vie mondaine se passe à ces jeux, et, par tout ce qui faisait de lui un homme du monde, Audent jouissait du plaisir de dénigrer sa fiancée en respirant cette magnifique courtisane, en se disant qu'il existe trop de belles filles par toute la terre pour mourir d'amour aux pieds de l'une d'elles.

Elle mit sa main sur son bras et il la conduisit au buffet. Une admiration, marquée par de brusques silences ou par des sourires charmés, accueillait leur passage. Antoinette était blasée là-dessus. Les hommes l'admiraient de loin. Dès qu'elle en distinguait un, il s'empressait de fuir. Aucun ne voulait payer cette virginité qu'il jugeait hors de prix. Elle n'en eut que plus envie de tourner la tête à Audent,

et, avec un joli rire, elle but une coupe de champagne, devint rose, se pencha légèrement vers le jeune homme, lui toucha le haut du bras de sa fraîche poitrine.

Lui buvait aussi, et, dans le petit crépitement des bullés de gaz, se résolvant à chaque gorgée en une petite écume, dans le parfum du vin, l'excitation de la foule, une volupté profonde le fit désirer Antoinette. Il se pressa un peu sur elle ; tous deux rougirent.

— Voulez-vous manger quelque chose ?

— Non, mais j'ai soif, je voudrais de l'eau glacée.

Il prit lui-même une carafe et, ayant rempli un verre, le tendit ; elle demeura une minute à le regarder, les yeux dans les yeux, avec une expression caressante, amoureuse. Il dit, sentant qu'il le pouvait sans crainte :

— Vous êtes belle !

— Je voudrais l'être davantage en ce moment.

Il pâlit. Il fut sur le point de dire : « Pour moi », mais il s'arrêta, comprenant que cela le mènerait trop loin, et, par amour-propre d'homme, ne voulant pas s'avancer s'il fallait reculer ensuite. Il prit un moyen terme :

— Vous n'êtes donc pas satisfaite de surpasser les autres femmes ?

— On ne surpasse les autres femmes qu'en étant plus aimée qu'elles.

Il ne put, cette fois, s'empêcher de dire :

— Et vous n'êtes pas aimée ?

— Pas comme je le voudrais, répondit-elle tout bas, en rougissant, et avec une angoisse émouvante dans la voix.

La conversation devenait dangereuse. Audent trouva ce biais :

— Tout le monde vous aime ; mais vous êtes trop belle, cela intimide.

— Alors, je maudis ma beauté.

— Votre mari ne la maudira pas.

— Mon mari, dit-elle avec intention ; je n'en suis pas encore au mari.

Ici elle changea sa voix, se fit mélancolique et désintéressée :

— Je ne voudrais pas d'un mariage sans amour...

Et toute sa personne ajoutait qu'elle accepterait un amour sans mariage. Adroite, après cette phrase, elle se replia. Elle n'en avait jamais tant dit, laissant à son père et à sa mère le soin de la vendre. D'ailleurs, ils la surveillaient et s'approchèrent du couple.

— Tu bois encore cette vilaine eau glacée ; Mme Denizot te l'a bien défendu.

Mme Debruges jetait ainsi le nom du célèbre professeur de chant qui préparait Antoinette au théâtre. Audent demanda si elle chanterait à l'Opéra.

— Non, dit la mère, elle débutera dans *Carmen*.

— Cet hiver ?

— Cet hiver même.

M. Debruges avait en effet obtenu une sorte d'engagement. Il espérait bien qu'après cinq ou six représentations sa fille trouverait un nabab, et pourrait se retirer. Le théâtre, surtout le théâtre de chant, donne un tel prestige à la courtisane ! Cependant, les danseurs arrivèrent en foule, conduisant leurs danseuses. Thérèse et sa mère parurent, donnant le bras, l'une au marquis d'Escroix, l'autre au comte

de Latorel. Thérèse était très excitée, brillante et fine. Auprès d'Antoinette, elle paraissait petite, mais pétrie de grâces, sa chevelure blonde abondante relevée autour du front le plus pur.

Audent éprouvait de l'orgueil à voir celle qu'il avait préférée. Le caractère intellectuel et sensitif de cette charmante physionomie le conquit en quelque sorte une fois de plus. Elle était depuis si longtemps dans son intimité qu'il l'aimait un peu aussi comme une sœur. La beauté admirable d'Antoinette Debruges ne fut plus que la beauté enseignée par les peintres des siècles passés ; Thérèse fut la femme vivante et frémissante de notre temps. Audent le sentit, bouillant de fureur parce que le marquis d'Escroix souriait d'un sourire insolent et se penchait vers elle, en croquant des bonbons de chocolat et en buvant une orangeade. Thérèse appela son fiancé.

— C'est avec vous que je danse la prochaine valse, dit-elle, en consultant son carnet de bal.

— Ah ! fit-il atterré, se souvenant qu'il venait de prier Antoinette Debruges.

— Qu'avez-vous ? On dirait que cela vous fait de la peine ?

Il expliqua sa gaffe.

— Je le regrette, répliqua-t-elle avec quelque dédain, mais il vaudra mieux ne pas renoncer à Antoinette... Vous pourriez l'offenser... Tandis que moi...

Et avant qu'il eût le temps de répondre, elle se tourna vers d'Escroix :

— Je me suis trompée en vous assurant que je n'étais pas libre pour la première valse ; je viens de m'en apercevoir.

— Alors vous daigneriez...

L'orchestre préludait. Les danseurs joignirent le bal. Audent souffrait le martyre. Il dansait mal et il en fut mortifié à l'extrême. Tous les raisonnements du monde sur la bêtise de la danse et sur l'esprit médiocre de d'Escroix ne purent le consoler. Le marquis bostonnait languissamment, exquisement. Thérèse, bien conduite par son cavalier, souriait, et Audent avait envie de déchirer ce beau visage. Il perdit tout sang-froid, bouscula à deux ou trois reprises des couples, et, attristé, misérable, il continuait à entraîner Antoinette, avec l'impression qu'il se déshonorait.

Antoinette ne songeait guère à lui reprocher sa maladresse. Elle avait eu les plus brillants valseurs, et ces plus brillants valseurs se défendaient d'elle comme s'ils eussent été de jolies femmes, et elle un cavalier trop entreprenant. Quant à Thérèse, à voir Audent malheureux, humilié, il lui venait on ne sait quelle sympathie. Elle sentait qu'il était d'une autre espèce que les hommes qui l'entouraient, et elle méprisait le marquis dont la demi-intelligence de sceptique la choquait plus que n'eût fait une bêtise profonde.

Seulement, tout cela ressemblait à ces petits courants secondaires qu'on remarque dans le cours d'un ruisseau, et qui font remonter des fétus de paille le long des rives. Le bal emportait avec soi les courants et les fétus. Ni Antoinette Debruges, ni Thérèse Degaudy ne pouvaient résister à ce flux où le monde s'oriente pour quelques heures vers ce qu'il appelle le plaisir. Il eût fallu quelque poète mélancolique et fortement trempé aux solitudes, ou

quelque savant occupé de chiffres. Dans l'âme des hommes comme des femmes présentes, régnait à cette heure, en maîtresse, la *moyenne*, faite d'un grand nombre de types différents, et qui nous rend vagues, flottants et médiocres.

Cette moyenne est imposée par une chose toute puissante, la politesse, qui veut que les gens des caractères les plus dissemblables, des morales les plus opposées, des intelligences les plus inégales, se supportent et s'harmonisent. L'effort pour se mettre au point, qui semble impossible à la réflexion solitaire, devient facile, grâce à la convention. Audent serrait la main aux plus misérables hommes et leur souriait, écoutait leurs histoires, leurs bons mots. Comment alors ne pas partager leurs états d'esprit.

N'a-t-il pas accueilli Raveneau, Bonpot, Marche, Carrat qui s'avançaient vers lui au nom de la politesse ? N'a-t-il pas souri au duc de Latorel, à de Grève, à Larpoix, tous gens qu'il déteste et méprise ? Certes, il s'interdit en général, les bals et les soirées ; mais la poussée est quand même irrésistible. N'étant pas un savant pur, il a besoin de sentir ses contemporains autour de lui ; et son âme se vide dans une trop longue absence. Sa fortune lui impose ce milieu trouble. Audent n'aime pas le socialisme. Il professe cette opinion, où la bourgeoisie s'est cantonnée à loisir, où l'on arrive à tout par la volonté et que la volonté est la reine du monde. Convaincu par la sensation de sa force qu'il serait parvenu tout aussi bien s'il était né pauvre, il méprisait avec logique les pauvres qui n'étaient pas parvenus.

Un pareil homme ne peut juger les êtres du point

de vue où se placeraient un sociologue, c'est-à-dire par les fonctions qu'ils remplissent et les courants qui les sollicitent; il les voyait métaphysiquement libres et ayant choisi leur destin; par là, il les haïssait davantage de mal faire, et sa contradiction de leur pardonner était d'autant plus profonde.

Comment, en effet, lui, Audent pourrait-il pardonner à Raveneau, un des deux ou trois publicistes parisiens qui gagnent cent mille francs par an, servi par une souplesse merveilleuse à écrire sur les objets les plus opposés, au gré des directeurs de journaux, et sans jamais blesser le goût médiocre des lecteurs? Le mot « écrivain public » pourrait rendre une pareille aptitude. Il y faut une impersonnalité absolue, une intelligence désintéressée, s'appliquant également bien à tout, une démoralisation parfaite.

Ce type ne doit pas être confondu avec l'écumeur de lettres, avec le forban qui opprime et menace. Raveneau ne médusait personne. Il remplissait une fonction si semblable aux fonctions administratives que nul ne songeait à s'indigner de sa vénalité tellement répandue. Commissaire-priseur des idées en vogue, vendant au plus offrant, avec élégance et bonhomie, il percevait un courtage honorable et discret. D'ailleurs, du talent, tout le talent disponible d'une époque, depuis celui qu'on achète à cent sous dans les mansardes et les brasseries, jusqu'à celui que la négligence laisse traîner, ou que la succession des siècles a jeté dans le domaine commun. Non pas un homme, une foule avec toute la tranquille immoralité des foules. D'ailleurs, quand cet homme, dans un article payé, disait du bien d'un

livre, Audent lui-même croyait instinctivement à ce bien, et ainsi contribuait pour sa part à la servitude générale. Il y contribuait encore en acceptant, dans un salon, l'opinion si paradoxale qui faisait de cet homme un galant homme, et permettait qu'on eût avec lui des rapports flatteurs.

Audent, l'eût-il voulu, n'eût pu se débarrasser de ce travers, ou du moins y serait retombé par quelque côté. Quelle meilleure preuve découvrir d'une morale qui s'impose de la masse à l'individu et, sans doute, de l'univers à la masse; les plus hautes réactions d'un être, ses plus nobles, ses plus pures indignations n'étant que l'indication d'un état général dont il reçoit le contre-coup.

Chez le philosophe, qui s'est conçu instable et flottant, l'indulgence s'explique; la morale devient pour lui une tactique supérieure. Il se gare des Rave-
neau et les méprise au degré où la crainte et le mépris doivent aider à sa perfection, mais il les classe avec justice; il n'espère rien de leur anéantissement. Ils sont pour lui, sous quelque forme, des symboles du monde, et ainsi une partie de sa propre âme. Malloire, triste et détraqué, admirait leur impulsion naïve, et, les plaignant du triste rôle où ils s'agitent sous une puissance obscure, voyant de leur laideur sortir de la beauté, s'humiliait devant les coquins.

« D'ailleurs, avait-il coutume de dire, au regard de la justice absolue, la plus pure jeune fille du monde, traversant en voiture une ville comme Paris, serait une criminelle; sans cela elle mourrait de douleur et de honte devant la misère répandue...

Mais Audent, sans être incapable d'une telle pensée, croyait possible le triomphe des meilleurs, d'une minorité qui aurait au besoin débarrassé la terre de ce que les bons citoyens de 1792 appelaient les scélérats.

Et il ne se voyait pas lui-même en scélérat, tandis que sans doute, dans les siècles futurs, des hommes, semblables à lui, lui donneraient ce nom. En revanche, il voyait un scélérat dans Bonpot, le romancier politique, et ne lui tendait qu'une main froide ; mais enfin la lui tendait. C'était, celui-là, l'essentiel menteur, pris assez tristement dans son mensonge. Et c'était un frère intellectuel d'Audent, produit d'une époque mixte entre l'individualisme et le collectivisme en tant que mode d'évolution. Il incarnait les règles sociales en vertu desquelles le crime, faisant retour chez des esprits distingués, procure ce que nous appelons le triomphe, l'honneur et l'argent.

Machiavel a tout dit de ces gens, sauf leur véritable inconscience, et qu'ils ne sont pas fils de leurs œuvres, mais œuvre de leur situation et de leur hérédité. Le prince ne représente pas une volonté, il représente, au contraire, le pire des esclavages ; car il n'est pas possible d'être prince sans devenir le gremlin dont parle Machiavel. Bonpot n'est qu'une adaptation aux éléments les plus immoraux de son temps. Ce n'est pas lui qui les mène, c'est eux qui l'entraînent. Et cela est si vrai, qu'il rate sa destinée juste au degré où il leur résiste. Son intelligence est trop forte pour son rôle. Elle l'arrête : il ne passera pas. Un comparse moins subtil et aussi criminel lui mangera son avoine de victoire. Il s'est abaissé devant sa clientèle intelligente

par l'inutile mensonge, il rebute sa clientèle d'imbéciles par une vérité qui leur est supérieure. Il connaîtra le « assez de lyre » qui enterra Lamartine.

L'homme avec lequel il cause, le député Degrève, arriviste pur, parviendra mieux que lui ; Degrève a plus largement accepté l'adaptation. Comme il est très jeune encore, il s'émeut trop vite et dépasse parfois la démarcation où les changements de doctrine s'appellent apostasies ; mais, avec l'âge, il se tassera. Comme son ami Bonpot, nulle crainte du mensonge vis-à-vis de soi-même et des autres ; donc l'esclavage.

Marche, qui vient d'entrer et qui rejoint Bonpot, appartient au même groupe ; mais un talent singulier, un style exquis le paralyse. Toutefois, lui aussi, est un adepte fervent de la mauvaise foi. Ses articles sont des merveilles de jésuitisme éhonté. Ces gens ne s'aiment pas, mais, sans doute, ils éprouvent quelque douceur à ne pas devoir rougir l'un devant l'autre. D'ailleurs ils ont tous quelque excuse prête, et cette excuse est l'expression des circonstances sociales dont naissent de pareils hommes. Bonpot se dit qu'il importe peu de corrompre davantage une humanité absolument corrompue, Degrève imagine qu'il rend service à la société en débrouillant ses vices, et Marche est convaincu qu'il doit mentir et tromper pour un idéal supérieur. En vérité, ils ne sont que des énergies obscures, des réactions partielles où les vérités inférieures délimitent par le contraste les vérités supérieures, des monstres aux mains de singe, au cœur de reptile, aux nageoires de requin qui, par leur présence au ventre de l'humanité, affirment son origine.

Mais quoi ? Audent vit parmi eux. Cette foule parée, délicate, charmante, ce sont des monstres encore. Et l'âme qu'elle donne est une âme admirable dans son ensemble, toute faite cependant de ces monstres, comme la bête humaine est faite de la pieuvre, du serpent et du tigre.

Un moment, Audent en eut l'intuition. Il fit effort pour se reprendre. Et chaque effort répondait à quelque figure là entrevue, se limitait par cette figure. Ses idées pouvaient-elles ne pas participer de Bonpot, de Marche, de Degrève, ne fût-ce que par la contradiction. Lui était-il loisible de faire un geste sans songer au duc de Latorel, de danser sans penser à d'Escroix, de sourire sans revoir le sourire d'Antoinette, de s'attrister sans que se dressât le visage de Malloire ? Et d'autres, d'autres encore, les entrevus, les anonymes ; celui-ci par ses favoris, celui-là par son ventre, celui-là par son sérieux, ce troisième par son rire. Puis le groupe des femmes, telle blonde lui rappelant des amours d'enfance, telle majestueuse matrone évoquant sa mère ; et le respect, le mépris, le ridicule, le désir s'éveillaient avec les visages, changeaient, à tout coup, les armures de son âme. C'était ça le fort d'Audent, cette foule, ce flot sans consistance... Non, il ne le voulait pas. Et, évoquant son cabinet de travail, fermant moralement les yeux, il se revit plein de calme et de certitude... A peine quelques secondes. Car le calme, la certitude se choppaient à Thérèse, et Thérèse, en le passionnant, le livrait au monde ; Thérèse était le monde, et, en elle, c'était le monde qu'il poursuivait. Il est facile d'être fort quand on est seul, quand on a rassemblé, harmonisé les struc-

tures de son âme. Ici, il était en pleine lutte. Ses structures rencontraient celles de Bonpot, de Marche, de Degrève, d'Antoinette ; elles n'avaient plus d'équilibre, elles vacillaient comme des flammes à la brise.

Se reprendre. Oui, jadis il le pouvait quand il n'était pas amoureux. A présent il ne se reprendrait qu'après avoir capté Thérèse. Il eut une terrible sensation de déchéance, et cependant un peu d'orgueil de se trouver complexe et passionné. Mais surtout, il en voulut à Thérèse. Il lui parut qu'il la haïssait comme la société même où il ne parvenait plus à édifier ce moi dont il était tellement jaloux.

Il se mit à flirter avec Antoinette, à lui dire mille galanteries dont elle semblait très heureuse. Au buffet où ils se rendirent encore, il but de nouveau une coupe de champagne. Ce vin, sur un abstinence, eut un effet surprenant. Il trouva des choses exquises à dire. Sa compagne l'écoutait, charmée, et un peu effrayée aussi, parce qu'elle ne retrouvait pas dans les idées d'Audent les formes sur lesquelles elle avait coutume de s'appuyer. De sorte qu'elle était à mi-chemin de l'abandon, à cause du mouvement physique, du son, des inflexions de la voix qui la grisait, à mi-chemin de l'ennui et presque de la colère, à cause des choses mystérieuses pour elle qu'Audent agitait.

— Comme c'est intéressant, disait-elle, en songeant à sa grande fortune, et que j'aimerais être votre sœur pour m'instruire auprès de vous.

— Je préfère que vous ne soyez pas ma sœur, répondait-il... Et, si je dis des choses vraiment

intéressantes, c'est à la façon dont un miroir rend de jolis traits : vous me les inspirez.

Elle se tenait dans la pose dont la mode commençait alors, le ventre rentré et la poitrine avançante. Ses yeux riaient, chose rare chez les brunes de son genre, et une petite fossette marquait la commissure des lèvres. Une puissance s'exhalait d'elle, la volupté animale faisant retour à la civilisation. Elle représentait une belle bête souple, à la hanche harmonieuse, la femme dont l'imbécile est fier et qui, de fait, est le symbole de la médiocrité.

Audent la désirait du fort désir qui représente la vie sentimentale moyenne de nos sociétés, et qui la fait se reproduire en des enfants moyens. En elle, ses instincts de riche vers la sécurité, sa crainte de l'effort et de la nouveauté, son triomphe abstrait du vouloir, auraient trouvé ses apaisements. Thérèse représentait l'inquiétude et la souffrance qui talonnent une âme vers la supériorité; Antoinette, le calme et le bonheur qui l'acheminent vers la bassesse. Le jeune homme n'était fait ni pour l'une ni pour l'autre, trop jeune et trop ardent pour rêver le repos, trop riche pour dédaigner le bonheur. Thérèse l'entraînait au delà des douces abstractions où un bourgeois lettré met son idéal, Antoinette l'égalait aux imbéciles de sa caste.

Ainsi troublé, hésitant, tirailé par les mille ficelles qui nous relient au monde où nous vivons, Audent eût pu se dire, s'il avait eu la sérénité nécessaire, que sa passion n'était qu'une adaptation sociale et qu'elle n'est jamais que cela pour les âmes les plus hautes de notre temps.

Cependant, le cotillon s'organisait. Des portières

venaient de s'ouvrir et, sur de petites charrettes toutes semblables à celles que poussent les marchands des quatre saisons, mais enrubannées, on apporta une quantité de beaux bouquets de roses et les accessoires du cotillon. Au milieu des cris de ravissement, les fleurs furent distribuées ; puis, à mesure que les figures du cotillon changeaient, des accessoires précieux, d'une valeur réelle, passaient aux mains des dames et des jeunes filles : éventails, porte-cartes, drageoirs, bracelets, gobellets, jouets, vases de cristal...

Ces cadeaux faisaient revivre au cœur de chacun les joies, les convoitises de l'enfance. On voyait de vieilles dames courir et tendre les mains pour obtenir un jouet destiné à quelque petit-fils ou petite-fille. Les jeunes femmes, souvent, cachaient mal leur cupidité. Pour toutes c'était le coup de bonheur qu'on éprouve au lot le plus banal des loteries. Antoinette Debruges fut une des plus ardentes à capter ces symboles de la chance. Elle enviait ouvertement celles qui possédaient un bibelot qu'elle avait raté, et remercia, d'une chaude caresse du regard, Audent qui lui apportait un petit drageoir d'argent qu'il avait conquis pour elle. Dans ce plaisir primitif, la volupté se faisait plus animale. Les hommes se plaisaient davantage à regarder les belles épaules, les tailles souples, la chute des hanches ; les femmes abandonnaient leurs regards, et tout leur corps, grisé de plaisir, s'offrait à la tentation.

Thérèse n'échappait ni au désir de ses cavaliers, ni à ce trouble où elle pâmais dans des alanguissements soudains. Sa chair, un peu fatiguée, sem-

blait d'une jeune maîtresse à l'aube de son amour. Le plaisir de cette soirée agissait sur elle pour éveiller ses sens et compliquer ses appétits. Elle serait plus tard amoureuse raffinée, juste au point où le monde l'enseigne dans ses bals, juste au point où elle pourrait réveiller en elle-même les menues jalousies, les menus troubles, les ivresses passagères, les frôlements; juste au point où elle reverrait, dans sa pâmoison, les visages de ses compagnes de danse, leurs toilettes, tout ce qu'elles décelaient d'enviable et de détestable dans leurs gestes et leurs attitudes. Ainsi les voluptés de la possession expriment comme l'enfant, non pas les plus hauts états de la conscience, mais une moyenne d'états, très stables et très concrets, donc très ordinaires, où l'espèce trouve des éléments plus sociaux qu'individuels.

Peut-être est-ce le lieu de faire remarquer l'importance de la fête, la fonction qu'elle remplit en compliquant la volupté, cette forme presque unique du développement des riches. Les pauvres servent ici de contraste; tous les poètes ont chanté la misérable femme sous la neige et le gel, tandis que la belle dame valse délicieusement. Mais, en réalité, le monde laborieux incite le riche à la fête, l'y presse, l'y contraint. Des moyens très simples suffisent pour arriver à ce résultat : légende du raffinement, art et littérature chantant les joies élégantes, émulation dans la poursuite des plaisirs, finalement habitude. Alors la fête se moule sur la vie, dont elle devient un résumé. La volupté et son compagnon, le blasement, vont à la fois pousser le riche au dernier terme de cette abstraction, à des grandeurs, à

des beautés, aux créations les plus délicates, et à la mort. Ainsi les belles fêtes de Louis XIV menèrent la noblesse à la corruption et à l'échafaud. sous Louis XV et Louis XVI, le jour où le plaisir s'est définitivement éloigné de la vie, et où, suivant un mot plus symbolique qu'historique, on offre de nourrir de brioches les meurt-de-faim.

Audent était trop voluptueux pour ne pas relever de l'organisme social qui complique la volupté. Tous ses efforts vers le travail n'étaient que des moyens de résistance au flux qui l'entraîne avec toute sa caste; mais il était vaincu quand même, car l'amour de la gloire, le rêve des volontés abstraites et triomphantes, qu'est-ce sinon de la volupté encore; une réalisation plus facile que celle donnée aux lutteurs pauvres, à ceux qui se trouvent en contact avec la difficulté toute crue.

Thérèse apparaît le symbole de ces choses. Le désir qu'elle inspire au jeune veuf, la soif ardente qu'il a d'elle, dans ses grâces de jeune mondaine, c'est l'emprise du plaisir sur le travail. Il a beau se débattre, le filet tombe déjà sur lui: il devient l'esclave de sa volupté, et sa volupté, c'est la société où il gravite.

Haïssable Thérèse qui lui noie la poitrine de délicieuses angoisses. Ah! la posséder, la renverser sous ses baisers, malgré ses cris. L'avoir à soi en mille circonstances semblables à celles de ce soir, après ces terribles jalousies, au sortir des fêtes, après les émotions du bal, dans ces robes qui paraissaient si chastes sur elle et qui céderaient devant l'amant. La baiser furieusement parmi le léger fleur de la poudre et de la transpiration, mettre à nu ses

petits pieds, profaner cette apparente pureté, tenir, se promettre de tenir la si lointaine princesse, avoir cette préférence absolue de la maîtresse qui ignore même le don, qui ignore avoir été tant désirée, si belle et si précieuse : tels sont les mouvements de l'amour chez le sage et consciencieux Audent.

Le cotillon finissait dans une animation fiévreuse. Les jolis accessoires brillaient aux mains des jeunes femmes. Elles les entassèrent dans de grands sacs de soie brochée qu'on avait distribués à toutes les danseuses. C'était l'heure du souper. Les salons Louis XVI se vidèrent, tandis que les chœurs chantaient une sorte d'hymne guerrier. Le flot des jupes et des jupons descendit l'escalier où les tziganes jouaient une marche si alerte et si rapide que son rythme faisait sautiller les nerveux. Tous les visages étaient un peu ternis, avec des pores plus apparents sur la peau et on ne sait quel teint grisâtre, quelle mâchoire lourde et immobile. Mais les yeux étincelaient. On demeurait sensuel dans la lassitude, le désir au vif parmi la chair, après cette veille énerve, dans une atmosphère chaude, parfumée. Le tourbillon des danses, la musique, et le fleur un peu amer des transpirations qui fouette les appétits héréditaires.

En bas, le buffet et la salle du concert étaient transformés, de petites tables disposées partout, et, dans des rayons, au long des murs, des nourritures exquis s'étaient, prêtes à être servies. Surtout, on remarqua l'immense bibliothèque d'écrevisses, dans le cabinet de travail. Et encore des fleurs, des fruits.

Au hasard des tablées, Audent, Thérèse et Mme De-

gaudy se trouvèrent à souper avec le marquis d'Escroix et Antoinette Debruges. Les parents d'Antoinette occupaient une table voisine. D'Escroix, que ce jeu amusait, agaçait Audent par mille prévenances pour Thérèse, et aussi par mille semi-impertinences pour le fiancé. Thérèse répliquait avec esprit, et Mme Degaudy marquait de son rire un peu servile les points de cette sorte de flirt à mots couverts. Audent affecta de ne s'occuper que d'Antoinette et de mépriser la légèreté de d'Escroix. Or, celui-ci n'était pas incapable de saisir la nuance de dédain que le fiancé de Thérèse apportait dans ses rapports avec lui. Il redoubla ses traits; quelques-uns touchèrent. L'ironie d'Audent se fit plus farouche. Les deux hommes eurent de mauvais regards.

Cependant, Thérèse s'amusait à la fois du dépit d'Audent, et s'ennuyait de le voir échanger des sourires de condescendance méprisante avec Antoinette, qui, forçant la note, demeurait sérieuse et aimable, tout à fait insensible aux propos de d'Escroix, vivement intéressée, au contraire, à la moindre parole d'Audent. Il lui arrivait de souper deux, trois fois par semaine, durant la saison, et elle n'y trouvait plus l'excitation de nouveauté relative qu'y goûtait Thérèse. Son attitude eut tôt fait de réduire la gaité étincelante de la jeune fiancée. Encore que d'Escroix, qui avait été pauvre jusqu'à vingt-cinq ans, dût à cette pauvreté une instruction plus soignée et surtout une philosophie plus profonde que celle de ses compagnons de plaisir, il était loin d'avoir le fond admirable d'Audent. Thérèse se sentit comme exilée d'une région supérieure.

quand elle eut saisi quelque phrase de son fiancé à Antoinette. Ce sont des riens, mais qui tiennent la vie d'une femme. Audent était assez fin psychologue pour en connaître l'importance sur Thérèse, d'autant plus qu'il avait préparé le terrain, tous les jours précédents, par ses anecdotes et ses sarcasmes.

Mais alors, par dépit instinctif, Thérèse feignit de prendre plus au sérieux le flirt de d'Escroix, qui accepta le jeu, sut le faire accepter de la mère. Les mille bêtises en usage servirent. Il lut dans la main des dames, gardant longuement les doigts de Thérèse dans les siens. Il se vanta de pouvoir pénétrer les pensées et, sous ce prétexte, il demeura quelques minutes à regarder langoureusement dans les yeux cette jolie fiancée d'un autre. Il s'échauffa. Une sorte de passion lui monta à la tête comme du champagne, et il risqua deux ou trois madrigaux presque inconvenants.

Audent sentait monter sa fureur. Il était pâle, et, de toute sa volonté, il se résistait pour ne pas faire un éclat. Il se croyait nargué, avili. Il détestait sa belle-mère qui, elle, aurait pu, sans ridicule, imposer silence à cette langue bavarde et stupide. Mais il n'en était que davantage un jouet dans la main toute-puissante du monde, tirailé par les mille ficelles de l'amour-propre. Il ne s'appartenait pas : il était lié aux gestes de d'Escroix, aux mines de Thérèse.

Un peu partout, sous des formes variées, de petits drames semblables se déroulaient. La belle Mary de la Rochesoulant, provocante, à la voix éraillée, s'efforçait d'arracher son amant à la baronne Dugoût, véritable fille qui séduisait, à la manière des cour-

tisanes, par des avances scandaleuses. M. de Trésor s'était laissé tenter, et Mary luttait désespérément. Luttait encore, le vieux M. Dudos contre le duc de Latorel ; et la pauvre Mme Damis, plus âgée de douze ans que son mari, contre Rachel Tanaro, étrangère remplie de séductions.

Mais qui donc parmi cette foule pouvait se prévaloir d'une volonté impérieuse ? Quand ce n'est pas la passion, ce formidable retour de la masse sur l'individu, c'est la vanité, la crainte, le remords qui mènent le bal. Tel s'est promis de vaincre qui fut vaincu. Là vertueuse s'étonne encore d'avoir cédé au premier assaut. L'ardent égoïste ne sait pourquoi c'est lui qui devint le prisonnier, quand il avait rêvé de tenir à sa merci sa captive. Celui-là, qui n'aimait pas, s'est mis à aimer ; celle-là, que l'amour affolait, ne connaît plus la place de son cœur dans sa poitrine. Il a suffi d'un moment pour transformer des situations admirablement définies. Une coquetterie de la maîtresse a rendu l'amant esclave. La hautaine duchesse de Latorel est devenue la chose du comte de Rotours, parce que celui-ci l'a trompée avec une actrice. Partout les forces extérieures, les impulsions venues du contact avec le monde, l'ont emporté sur les énergies latentes, et, quand enfin on constate une victoire définitive du caractère, c'est chez le vieux baron de Relardi, imbécile, avare, privé de sexe et de cœur.

S'il eût pu se dire ces choses, Audent se serait dominé ; mais il confondait en lui la force de sa jeunesse et la fureur qui aveuglait Diomède, avec la volonté même. Ainsi qu'un Alexandre, un Louis XIV ou un Bonaparte, il suivait ses emportements et,

croyant ainsi marquer sa personnalité, il ne marquait que le degré de sa servitude. Car le sens de la volonté jamais ne fut d'agir, mais de se contraindre, de s'opposer au jeu des forces et non point de déchaîner ses propres forces. N'est-ce pas ainsi qu'un Louis XI, un Cromwell, un Bismarck l'ont compris ? La passion de gloire et d'héroïsme des néo-latins empêchait Audent d'apercevoir cette vérité.

Le souper finissait dans une sorte de brouhaha joyeux. Il était quatre heures. Éveillées comme des oiseaux dans leur nid, les jeunes filles bavardaient gentiment et les jeunes femmes donnaient avec tendresse leur regard. Les hommes semblaient plus fatigués ; les vieux mornes, les jeunes pâles et toutefois ardents. C'est l'heure où le plus beau cavalier se sent une mine grise toute défraîchie et pitoyable : c'est l'heure aussi où l'amour semble plus doux dans sa préférence obstinée pour un être qui n'a plus de charme. En proie à la colère, Audent, un des seuls, gardait fière allure, le sang à la peau, les épaules effacées, un air de force et d'audace invincibles. Il déplut à Thérèse, en réveillant l'idée du mari brutal de Geneviève. Elle écoutait, d'ailleurs, d'une oreille distraite d'Escroix qui l'accompagnait au vestiaire, demandait les pelisses des deux dames. Audent le vit jeter une de ces pelisses sur les épaules de la jeune fille, et demeurer un moment à chuchoter dans cette belle nuque blanche. Il fut pris d'une véritable rage.

D'Escroix, cependant, venait saluer Antoinette à qui Audent mettait un manteau. Or, Audent n'était plus qu'un taureau excité. Une sensation de déchéance le ravageait, il jugeait les gestes du marquis

comme autant d'offenses. Il lutta deux minutes intérieurement contre la fureur qui l'aiguillonnait, puis tout disparut devant un besoin sauvage de marquer sa force et son audace, d'écraser dans la personne de d'Escroix ce monde contre lequel il avait lutté tout ce soir-là. Il s'approcha du marquis et mit pesamment son pied sur le sien.

— Monsieur, fit d'Escroix, qui n'y vit d'abord qu'inadvertance, vous mettez le pied sur un terrain qui ne vous appartient pas.

Mais Audent, d'une voix sourde :

— Je mets le pied où je veux, Monsieur.

Cette grossièreté démonta d'Escroix, qui répondit de même, à voix basse :

— C'est agir comme un goujat.

— Deux de mes amis vous demanderont raison de cette injure.

— Parfaitement.

Antoinette Debruges avait tout entendu. Ravie de cette violence qu'elle croyait, par une singulière aberration, née pour elle, elle souriait amoureusement à Audent. Celui-ci, calmé, hautain, la tête droite, cherchait avec défi le regard de Thérèse. Elle n'avait pas connu l'incident ; mais l'attitude de son fiancé lui déplut. Elle détourna les yeux.

Le duel d'Audent avec le marquis d'Escroix n'eut pas lieu. Les témoins ayant conclu impérativement à la stupidité du motif, les deux adversaires se soumirent et se réconcilièrent. Chacun d'eux s'était déjà battu. Néanmoins, la chose arriva aux oreilles de Mme Degaudy et de Thérèse. Elles la prirent mal; mais avec une nuance d'orgueil chez la belle-mère, tandis que Thérèse demeurait vraiment révoltée, et discutait âprement le cas. Audent admit qu'il avait commis une imprudence :

— Cependant, dit-il, personne n'aurait supposé que ce duel avait pour cause ma jalousie.

— Je vous défends d'employer ce mot, se récria-t-elle. De quel droit manifesteriez-vous cette jalousie. Il y a là quelque chose de monstrueux. Je ne suis pas un objet vous appartenant, je suis un être, et si le marquis d'Escroix me plaisait, ce n'est pas votre jalousie qui pourrait m'arrêter.

— On ne peut résister à certaines impulsions !

— Dites donc qu'on ne peut résister au crime... La belle affaire d'avoir établi un droit, des lois, des usages, pour retomber, au sujet des femmes, dans

la plus dégradante violence... A la vérité, je ne vois pas de différence entre votre acte et celui par lequel un seigneur bandit s'emparait, l'épée en main, des biens d'un marchand.

Ils discutèrent là-dessus. Audent montra le retour nécessaire de la force et de l'audace dans la passion. Thérèse, ébranlée par les arguments, demeurait frémissante d'indignation ; elle riposta :

— Tout ce que vous dites peut se rapporter au monde tel que vous l'apercevez : je prétends que vous ne me l'appliquiez pas... Je ne suis peut-être pas juge de ce que les femmes préfèrent ; je veux admettre que les trois quarts d'entre elles s'enorgueillissent des coups de force de leur mari ; moi, je hais cela ; je trouve déshonorant que vous puissiez vous battre pour moi, comme au temps d'Homère. J'irai librement à vous ou à un autre, et celui qui me voudra conquérir devra le faire avec des armes plus subtiles qu'une épée ou un sabre.

Les paroles ne sont rien dans un pareil débat ; Audent était vaincu d'avance par la sincérité de l'aversion de Thérèse pour ces formes rudimentaires. Il comprit qu'elle le mépriserait de s'y tenir, et il eut l'intuition qu'il ne fallait pas fournir de prétexte à une rupture. Il courba donc la tête et revint à sa tactique habituelle qui était d'éblouir la jeune fille par une vive intelligence. Seulement, il lui manqua du coup un grand appui ; tout ce qui, dans sa nature, répondait à son agression envers d'Escroix, on ne sait quelle rudesse de manière, quel emploi trop facile du mot menaçant. Non qu'il abdiquât la violence, mais il la contraignit aux formes indirectes. D'ailleurs, s'il y perdit d'abord,

il y gagna ensuite. Thérèse eut naturellement moins occasion de prendre sur le fait ce qu'elle abhorrait le plus dans le caractère de son fiancé.

Ce furent, à vrai dire, de terribles fiançailles, et qui traînèrent jusqu'en mars. Audent n'en sauva les premières heures que par une résignation farouche à l'amour. Il la sépara de la personne même de Thérèse, en faisant une sorte d'épreuve grandiose dont il fallait accepter les déboires comme l'explorateur accepte les fièvres. Et que de fièvres ! La lumière du ciel ou celle des lampes, les fonds d'appartement ou ceux de théâtre, les vêtements pleins d'abandon ou de coquetterie, tout fut traître pour Audent, tout révéla des grâces sans nombre chez Thérèse, tout la fit divine et inaccessible.

En surface, il tenait. Elle put le voir pâlir, se troubler, jamais elle ne le réduisit à la prière. Il avait une manière à lui de toujours reprendre sa place intellectuelle, de ne s'humilier que volontairement, qui trompait sur le degré de ses soucis. Cependant, ces soucis ne le quittaient pas d'une minute. Ils l'accompagnaient par les rues, se couchaient avec lui, s'endormaient avec lui. Ils créaient un état d'esprit monotone, sans espoir et sans retour. La seule chose bien nette était le besoin d'être en route pour voir Thérèse. Quand il se trouvait près d'elle, il lui semblait qu'il aurait du plaisir à s'en aller, à digérer son angoisse dans la solitude ; et, lorsqu'il était seul, il s'ennuyait intolérablement.

Mais surtout, mais en tout, il lui était venu une force singulière. En elle se trouvait la véritable récompense de la passion. Elle ouvrait à une activité

physique prodigieuse, permettait d'endurer sans lassitude les palpitations de ces périodes, les longues marches, les insomnies. Elle était ainsi qu'une absolue certitude, avec une manière à elle de s'emparer de tout un être, si bien qu'on ne savait si le cerveau y apportait beaucoup plus que la main ou que le pied. Et, par une loi d'assimilation, la ferveur amoureuse allait de même aux petits doigts de la maîtresse, comme à son front ou à sa bouche. Dans les minutes où il pensait encore, Audent criait :

— L'amour ne veut pas être simple, il veut un être complet.

Ces minutes étaient rares. De plus en plus, sa pensée se matérialisait, vivait en gestes, en paroles. Et encore vivait-elle auprès de Thérèse. Elle absente, Audent tombait à la rêverie passionnée ou aux mornes et désespérants calculs de ses chances, avec deux ou trois phrases qui revenaient à perpétuité, comme deux ou trois désirs reviennent dans l'âme d'un joueur. Il ne recommençait de vivre que dans l'escalier des Degaudy. Là, il montrait un puissant intérêt à la vie, à la société, sans qu'il lui parût avec certitude que cet intérêt vint de Thérèse.

Cependant, elle le maintenait dans le doute, capricieuse à la fois par nature et par ressentiment, aimant surtout de le voir se troubler et trembler devant elle. Il se faisait humble, se rasait comme un lion en cage. Elle n'avait pas de pitié : mais, dans le triomphe de sa grâce tueuse pour l'amant inassouvi, elle eut des faiblesses. Elle sentit avec rage que toute sa volonté ne lui épargnait pas la minute où la femme est humble et vaincue. Quelque soin

qu'elle mit à le cacher aux autres, elle connut son impuissance à certains actes, à certaines paroles, à certaines pensées devant Audent; elle connut des transformations irrésistibles de sa personnalité en présence de l'homme. Loin que les *scènes* qu'elle suscita alors fussent toujours des marques de courage, il advint qu'elles furent des détentes de nerfs misérables, des formes artificielles (et en partie trahissant son âme) qu'il fallait payer de longues tristesses, de longues fureurs d'avoir été humiliée.

Bref, il lui fut impossible de démêler ses sentiments. Elle était, en effet, une sorte de paradoxe vivant; fille de la bourgeoisie aisée, et toute remplie des grandes inquiétudes révolutionnaires. Portée par sa beauté, par son milieu, par son éducation, au premier rang de sa caste, une sensibilité exquise la met en rapport avec les pauvres, les humbles, les chercheurs. C'est comme une mer lointaine qui vient la baigner par les interstices de la digue que la classe gouvernante oppose à la nouveauté du monde. Elle répond de loin aux clameurs du dehors. Elle a la nostalgie des idées dans un milieu où l'idée est remplacée par des institutions. N'est-ce pas quelque chose comme une sainte Élisabeth de Hongrie, requise par la souffrance des multitudes ?

Elle ignore ces mobiles secrets. Toute sa force s'arme pour haïr la disharmonie de l'Univers et des sociétés. En réalité, elle a soif d'harmonies nouvelles, d'organisations ingénieuses, parce que tout le mal du siècle se répercute dans son cœur et qu'il faut bien apaiser ce cœur par l'espérance. On s'explique ainsi que tour à tour elle s'attache à Audent et le déteste. Il est, lui, le type de sa société; toute

la forte administration bourgeoise, l'individualisme, l'économie politique, l'hygiène. Tandis que Thérèse est une flamme vacillante dans les aspirations populaires, il brûle droit comme un cierge dans l'atmosphère sereine des formules qui vont de la lutte pour la vie à la bonté et à la justice, mais couvrent toujours impérieusement l'individu.

Parfois, elle semblait vaincue par la poésie traditionnelle, par les images qui évoquent des fleurs, du soleil ou de la lune, et qui font pâmer le cœur léger des pensionnaires. Elle eût aimé alors l'abandon amoureux, cette paresse de l'esprit devant la sensualité. Et la lutte demeurait indécise certains soirs que l'effusion, l'enthousiasme de son jeune sang et la splendeur des choses lui montraient la vanité de la haine opposée au flot où baigne la vie des femmes.

Pendant, cette haine reprenait. Elle était favorisée par ces nerveuses périodes mensuelles où un être de caprice et de rancune s'éveille en nos compagnes, et aussi par les petits maux physiques, dyspepsie, anémie passagères, nés de la gâterie des parents et d'une ignorance profonde des besoins réels du corps. Il existait des jours où, devant les personnes qu'elle aimait le mieux, Thérèse se montrait agressive et disgracieuse à plaisir ; elle s'indignait ensuite contre elle-même, stupéfaite de trouver ces contradictions en elle, se promettant de ne plus succomber ; et, souvent, elle succombait le jour même.

Elle montrait ce scrupule et cette faiblesse dans sa tendance aux explications. Loin qu'une dispute s'évanouît jamais dans l'indifférence, elle y appuyait,

elle la recommençait pour la légitimer et en déduire les causes. Et, ces causes étant menues, les analyses de Thérèse devenaient minutieuses, quasi maniaques, très fatigantes, pour un être plus calme qui sait que les querelles naissent d'un état d'esprit et non d'une cause, et qu'il vaut mieux dormir pour oublier que lutter pendant de longues heures contre soi-même et contre les autres. Avec son fiancé, elle se départit de justice dans ces *explications*; elle les donnait, les recevait comme, de sa part à elle, un acte de haute indulgence, et comme, de sa part à lui, un acte de strict devoir.

L'indignation d'Audent fut vive. Habitué au respect, l'irrespect de Thérèse l'atteignait profondément. C'était une impression de surprise autant que d'humiliation; mais qui surtout accroissait son amour au sens du besoin de victoire que l'amour est pour l'homme. Il n'en respirait plus, dans une attente épouvantable, passant ses jours tout entiers à vouloir de petites faveurs, à réparer des maladresses réelles ou supposées. Ainsi il devint ingénieux à découvrir les faibles de la jeune fille, si ingénieux qu'elle s'effraya, opposant, à la diplomatie trop souple de l'homme, des brusqueries, des boutades qu'il ne pouvait prévoir.

Et Audent, tellement cette lutte finissait par détruire toutes les grâces de l'amour, se promettait trop souvent maintenant que, s'il arrivait à conquérir Thérèse, il ne l'aimerait plus ensuite. Il ne savait pas encore que c'est en soi la plus grande faiblesse de *rêver* la vengeance.

En somme, ce rêve était l'exception. La plupart du temps, par le bon côté de son fort égoïsme, il

ramenait le mal sur lui. A l'irrespect, aux boutades cruelles de Thérèse, sentant l'impossibilité d'y répondre, l'amour plus fort que tout courage, il se soumettait. Il trouva ainsi quelque grâce devant elle. Une rupture alors, un petit incident où il semblait moins à elle, et le dépit de la femme, à la rigueur, c'était de l'amour.

Audent finit par le reconnaître. A travers les tâtonnements de son analyse, ce fut comme le fil autour duquel les cristaux s'amorcent. Chose singulière, cette nouvelle coïncidence de la haine de Thérèse avec l'amour, dont la faiblesse la plus ordinaire est justement que l'une des parties s'attache quand l'autre se détache, Audent n'y voulut voir qu'une confirmation de ses théories sur la simplicité éternelle des motifs de la passion, et il usa avec d'autant plus de sécurité de ce motif très simple.

Il n'en vint pas à bout du premier jour ; un rien le désorientait, le rejetait aux plaidoiries ardentes, aux cris de jalousie ou de repentir ; mais quand enfin il réussit à quitter l'adorée au moment d'une querelle, quand il parvint, en se mordant les poings, à s'empêcher de courir se soumettre au caprice des beaux yeux exaltés, il s'aperçut qu'il gagnait du terrain. Forçant le jeu, il affecta bientôt une contenance pleine de certitude. Son ton, ses manières prirent de la hauteur. Souvent, il répliqua avec quelque dédain, tel qu'un homme qui voit la faiblesse d'une femme et se refuse à discuter avec elle. Il espaça ses visites, fit un voyage ; tant et si bien, que Thérèse, pour fine et malicieuse, put croire à une sorte de lassitude, d'indifférence.

Ne parlons pas du dépit secret. Elle en eut pro-

blement, mais elle en aurait eu de l'infidélité d'un chien. Le motif avoué qui rapprocha Thérèse fut qu'elle crut voir Audent échapper à son influence. Alors, l'humiliée aurait été elle. Alors, lui, toujours victorieux, prendrait le large, épouserait quelque jeune fille vite soumise. Et ceci dit, crié bien haut le soir, dans sa chambre, n'avait-elle pas encore, informulé, le bizarre regret que nous connaissons, celui de perdre le monstre qui l'intéressait plus que tout autre homme, et dont elle avait, en mal assurément, mais enfin dont elle avait rempli ses heures depuis de longues années.

Elle fut irritée, ainsi que d'une injure à la morte, et à toutes les femmes, du relèvement possible d'Audent. Toute parole dédaigneuse ou hardie, ou seulement confiante, tout ce qui exprimait chez lui un état de force, un élan vers de nouvelles conquêtes, un appétit de vie, fortifiait en elle le désir de se l'attacher. Si, au début des fiançailles, elle avait espéré que le mariage ne viendrait pas, si elle avait rêvé encore à quelque pur amour après une bonne humiliation d'Audent, à présent cela devenait impossible.

Et c'est le danger, l'irréparable de ces actes anormaux ; ils créent un engrenage où les plus robustes succombent. Autour de la faute, les événements se groupent, les forces se dépensent vers le mal comme elles se dépenseraient vers le bien. Non seulement Thérèse fut enlisée dans les sables perfides des amours-propres, dans on ne sait quel mysticisme de la parole donnée, et tout ce qui se dit et se fait dans le cercle des intimes, les projets, les achats du père et de la mère, mais elle fut, dans sa haine,

conquise par Audent ainsi qu'une amoureuse.

Lui, cependant, vivait dans un singulier tourbillon. Il avait eu, avant l'aveu, cet instinct de se cacher derrière des mots, derrière des phrases toutes faites qui servent, au cas de déroute, de paravent à l'orgueil; à présent, il fallait vivre son amour, et, naturellement, se trouver, vis-à-vis de soi-même et des autres, engagé à remporter la victoire comme par un défi public.

Mais justement parce qu'il y avait là quelque chose de public, de conventionnel, la lutte n'avait pas le caractère des luttes suprêmes qu'on livre de soi à soi. Les heures décisives sont celles où il faut que Bonaparte sauve Napoléon. Si les hommes préfèrent mourir pour des idées générales, c'est que la défaite dans les causes personnelles entraîne la désagrégation de la personnalité, donc le désespoir. Ainsi toute fiction apparaît un leurre à l'amour-propre. La fiction d'Audent fut de se désintéresser autant que possible du présent, de reporter ses jouissances à plus tard, de songer à la conquête pour la conquête. Singulier état d'esprit où il vivait comme par procuration, s'habituant, se pliant à tous les soucis, à toutes les angoisses et même à toutes les joies de la passion, avec la réserve de ne s'en laisser pénétrer que demain.

Cette nuance, qu'il importe d'établir, se trouve cependant trop fortement exprimée ici. Elle est nécessaire pour faire voir en quoi l'Audent des fiançailles différa de l'Audent du mariage, mais, à la marquer très vivement, on négligerait tant d'importants facteurs de vie qui nous empêchent de jamais nous distraire complètement de nous-mêmes.

XII

Le mariage fut fixé au 20 mars. Thérèse laissait dans le vague la cérémonie et ses suites. Chaste, elle avait l'état d'esprit de l'enfant qui, sachant le mystère sexuel, n'y croit pas pour lui ni pour ceux qu'il respecte. Si elle trembla, ce fut de craintes toutes morales, à la pensée des premiers jours où elle serait seule avec Audent, loin de sa mère et de son père. Comment aurait-elle prévu l'humiliation que le mariage sans amour est pour la femme, quand, de par son éducation et sa pudeur native, elle ne pensait à l'étreinte des époux que sous la forme d'une curiosité très abstraite, qu'elle y voyait une chose facile, très simple, une condition *sine qua non*, ennuyeuse certes, mais non plus que la vie en commun.

La sensualité des jeunes filles n'est pas nécessairement pour la satisfaction voluptueuse que la plupart d'entre elles ne sont pas destinées à connaître. Elle éveille plus d'impressions de caresses maternelles, d'attendrissement, de dévouement que chez l'homme. Ni Audent, ni Burtin, ni Malloire n'avaient pu suggérer, chez la cérébrale Thérèse, la douce

pâmoison amoureuse ; elle ressemblait donc plutôt à quelque fille farouche, qui, dans une tribu guerrière, se défend des brutalités du mâle ravisseur.

Les jours qui précédèrent immédiatement le grand jour disparurent pour elle dans un rêve. Elle se laissa vêtir, s'inquiéta, par coquetterie instinctive, de se faire belle, mais, à aucune minute, n'eut l'impression que ces choses étaient définitives, qu'elles établissaient sa destinée à elle, Thérèse Degaudy, qu'elles auraient des lendemains irréparables.

Quand elle se fut avilie et livrée, la douleur physique qu'elle ressentit, et sans doute d'obscures hérédités passionnelles, nées des caresses d'Audent, lui apprirent combien elle s'était trompée. L'épouvante grandit d'heure en heure avec le sentiment de l'importance méconnue du mariage. Elle s'en plaignit comme se plaignent les jeunes âmes des misères trop prompts et irrémédiables. Pourquoi ne fut-elle pas mieux avertie, comment se résolut-elle à une chose si profonde et si triste ?

Cloîtrée, elle tint Audent hors de chez elle. Il se rappela son cri, la palpitation de l'horreur et du sacrilège dans ce jeune corps, et une angoisse affreuse le tortura. Lui qui avait hautainement, cruellement blessé Geneviève, et reçu comme un hommage les plaintes et les baisers de la serve amoureuse, il eut l'impression d'avoir agi envers Thérèse comme un boucher envers une brebis.

Ce n'était plus cette joie perverse de mêler le sang avec l'amour qui lui donnait l'âme d'un Babylonien possédant les vierges aux grands chemins, le jour de la Vénus Chaldéenne ; c'était la passion affinée du Nord, vingt siècles d'adoration de la femme ;

de littérature attendrie, et le remords d'avoir fait du mal à une enfant si fine et délicate. Jamais il ne put, durant cette nuit lugubre, obtenir d'elle une parole où elle marquât sa défaillance, ni un soupir, ni un reproche. Seulement, au matin, elle se retira dans une chambre et y demeura tout le long du jour.

Vers le soir, brisée, elle comprit qu'Audent la tenait désormais esclave pour des raisons qui ne dépendent pas de ce qu'on appelle la volonté. Elle eut, l'espace d'un éclair, le pressentiment que la nature a fait de la femme un être soumis dans son esprit comme dans sa chair : tout lui est durement imposé, et elle ne saurait triompher que dans l'amour, où ses chutes et ses sacrifices deviennent de grandes humiliations volontaires et d'héroïques souffrances. Mais quand elle se le fût dit, encore se serait-elle révoltée ? Comment admettre que la volonté ne soit chez la femme que pour une seule et suprême résistance ? Ne voit-on pas tous les jours des épouses maîtresses et qui n'aiment pas leur mari ? Ce n'est pas à l'âge de Thérèse qu'on établit la distinction entre les solides réserves d'une nature médiocre et les nobles défaites d'une âme très haute et complexe, désaltérée finalement dans les seules grandeurs de la passion.

La jeune femme admit donc sa faiblesse sans accorder que cette faiblesse dût se répandre sur la généralité de ses sentiments. Elle eut cependant toutes les affres : depuis l'horripilation, l'énervement physique, jusqu'à l'écrasement moral où jette la perte éternelle des gracieuses joies de l'abandon ; depuis la sensation de n'être plus qu'une loque humaine,

déchirée et flottante, jusqu'au reproche d'avoir failli à tout idéal. Et sa bassesse s'incarnait dans l'image des choses laides et burlesques, quand, par contraste, ce n'était pas dans la vision de confus espace, où les pierreries de son orgueil, les fleurs de son espérance s'éteignaient, se fanaient une à une, impitoyablement.

Elle dut se rendre compte aussi de tout ce que la préoccupation où elle fut jetée éveilla en elle d'impulsions héréditaires, si bien que, même parmi le noir, parmi l'épouvante de sa vie mutilée, elle eut l'émoi en elle des gestes de l'amour. Cela suffit à expliquer qu'elle put dans la suite remplir son rôle d'épouse et y apporter une souplesse et une grâce tout instinctives.

Audent fut d'abord plein d'une chasteté lunaire. Pénétré du respect de Thérèse, follement épris de cette souffrance et de cette pâleur, il atteignit à des tendresses jusqu'alors inconnues pour lui. Les larmes lui jaillissaient des yeux, dès qu'il était seul, qu'il songeait à l'ineffable beauté de sa jeune femme. Le retentissement d'une pareille crise devait se prolonger à l'infini dans son âme, mais sans pouvoir la transformer. Lentement, le flot de vie, saisi d'abord dans l'effroi du mal, remonta par ses veines : le désir mangea le scrupule et la honte. La suavité de Thérèse y aida, et peut-être on ne sait quel trouble en elle, mélange de colère, de défi et... d'abandon.

Ah ! sa tendresse alors pour la petite farouche ! De ne pouvoir la tenir bien à lui, quelle exaspération de son désir, quelle folle envie d'entendre l'adorable aveu ! Mais non, il la possédait comme on pos-

sède d'éclatants trésors. Il tremblait à la voir plus fine et merveilleuse cent fois dans l'intimité complète. Jamais, jamais, lui, l'orgueilleux, ne régnait dans cette âme exquise, ne sentait se fondre au sien ce corps délicieux ; et les joies de l'amour sont presque toutes amères, hors l'orgueil de régner.

Mais, comme les jours s'écoulaient, avec l'habitude, une certaine présomption lui vint. Il s'illusionna sur la place qu'il avait prise, sur son droit et sur sa force. Alors, la fureur, qui est chez le mari à la fois une impulsion de nature et un abus consacré, monta, se répandit en paroles ou en gestes violents.

Il y perdit sa première bataille. Thérèse était admirablement préparée contre la violence par l'aventure de Geneviève. Audent se brisa. Jamais il n'osa lever la main sur le délicat joyau d'or fin, sur la jolie fille dont les yeux s'allongeaient en un dédaigneux sourire. Il dépensait, à se contenir et s'enfiévrer, sa large poitrine. Il s'abattait parfois en pleine colère aux pieds de Thérèse et s'y endormait. Cependant, chose étrange à dire, si cette phase de leur vie s'était continuée plus longtemps, d'elle peut-être seraient sortis le pardon et l'amour.

Par tout ce qu'elle avait de vraiment féminin, Thérèse se sentait conquise à ces admirables colères. La puissance de l'homme, la fatalité de sa fougue et de son agitation, y servait d'excuse à beaucoup de despotisme. Comment ne pas admettre qu'il fut impérieux l'être à la profonde poitrine, au beau visage convulsé, aux yeux de feu ? Dans ces minutes, Audent parlait une langue admirable. Les mots sonnaient, tombaient comme les larges éclats de la

foudre aux grands orages. Et dans les reprises en sourdine, celles où le timbre est soudainement baissé, et où, parfois, un rire fier scande les syllabes, comme il fouillait vite et bien dans son âme, comme il en montrait les trames ensemble solides et variées, les végétations aussi mystérieuses et splendides que des dessous d'océan.

S'il faut admettre que l'accord résulte de se connaître, par ces fureurs, il se faisait connaître. Elle savait mieux que par tout autre mode qu'il était doux à travers tant de force, quand il harmonisait ses violences pour ne pas la blesser ; elle savait qu'il était noble, à n'entendre, parmi les plus âpres sarcasmes, rien qui ne fût très digne ; elle savait enfin sa passion surhumaine à voir couler ce sang de la colère qui vide les veines autant que le véritable sang.

Si l'homme avait les forces de ces excès, notre histoire ne serait pas une histoire d'insectes fureteurs et bâtisseurs. Tout en nous s'harmoniserait à eux comme les grandes bêtes tertiaires s'harmonisaient aux forêts monstrueuses. Mais Audent sentit tarir ses forces. Saisi d'effroi devant la menace d'une maladie, il s'arrêta. Ses fureurs devinrent périodiques et lentes ainsi que des marées. Il les menait avec puissance, avec prudence. Elles ne lui échappaient plus. Thérèse, déjà habituée au triomphe des Omphales et des Dalilas, aux chutes de cœur du colosse, sentit alors l'humiliation des gracieuses devant les forts. Voyant qu'elle ne pourrait vaincre cette volonté massive, elle résolut de la diviser et de l'éparpiller pour l'affaiblir. Ainsi, le premier avantage de Thérèse sur son mari se compensait

d'une victoire d'attitude chez Audent et, si peu qu'il poursuivit une pareille tactique, les victoires de la jeune femme risquaient d'être toutes des victoires à la Pyrrhus.

D'ailleurs, sur le nouveau terrain de la lutte, Thérèse ne manqua pas de griefs. Pour s'être fait plus souterrain, le terrible égoïsme de l'homme n'avait pas perdu beaucoup. Avec une sécurité de mouvement où l'on retrouvait la grâce paresseuse et perfide des puissants carnassiers, Audent rabattait les pensées de Thérèse vers les antres sans issues de l'absolu. Le dédain jaillissait comme une source de tous les traits de son visage. Les mots lents et lourds, les phrases à dessein pleines de trous, se fermaient, captivaient sans remèdes les arguments de la jeune femme.

Thérèse n'essaya pas longtemps de tenir tête. Elle cacha avec soin son indignation, et aussi son involontaire admiration. Car elle admira, elle envia, mais elle sentait en elle des puissances pour accabler le maître. Un point seulement nous arrêtera, qui importe à la conclusion de cette histoire, c'est que ces puissances, toutes féminines, étant de séduction, ainsi Thérèse se livrait (peu, vraiment, et pour prendre beaucoup), mais enfin elle se livrait. Si l'on y ajoute la faiblesse née de ses devoirs d'épouse, cette soumission dans sa chair, devenue de jour en jour plus fatale, on conçoit que la jeune femme pouvait s'y perdre, à moins qu'elle ne se dégagât d'un ressaut de son âme violente, par quelque acte irréparable comme l'adultère.

D'ailleurs, il ne fallut pas de grands frais pour émouvoir jusqu'à la folie Audent. Dès que Thérèse,

à sa froideur habituelle, à ses refus d'abandon, eut ajouté une coquetterie de vêtements et d'attitudes, le cœur du mari se leva en des palpitations formidables. Au bout de quelques semaines, il était devenu un être miné et tremblant. Ce qu'il fit pour se défendre, pour prévoir, pour regagner les places perdues de sa volonté, cela demeura voilé, incertain comme la marche d'un navire qui ne peut relever sa latitude. Ce fut, élargie par l'ardente jalousie de la possession, une des phases du temps des fiançailles où il avait été, où il s'était senti entre les mains du hasard. Tant il est vrai que la femme accable surtout l'homme par les détails de sa grâce, quoi qu'on en dise là-dessus, et que ses gestes, sa robe ou sa coiffure ont plus de secrets pour faire souffrir que toutes plaintes ou toutes tristesses.

Thérèse savait user de ses armes ; elles demeuraient nobles entre de nobles mains ; mais elles frappaient des coups d'autant plus terribles. Audent y perdit la faculté de réagir. Une jalousie sans images, sorte de jalousie sèche, le tortura. C'était un mal physique, un état du cœur douloureusement allongé dans la poitrine, et qui ne veut pas plus prendre de joie qu'un loup adulte maintenu captif.

Ah ! cette fille, cet aiguillon à l'éternel désir, ces contours de fruit, ces traits de flamme, ce léger, ce délicieux mystère du sourire, ces yeux aiguisés d'esprit ! Que ni robes, ni rubans, ni jupes où s'embarrassent de petits pieds royaux, que rien ne soit pour le plaisir de l'amant, tout pour la souffrance, pour la désolation ! Si l'amour est un dédoublement, ne pas être aimé, c'est donc perdre la moitié de soi-même !

L'orgueilleux, cependant, tenait à deux poings sa poitrine dans la solitude, et ne demandait secours ni à Dieu ni aux hommes. Il attendait la fin du mal intarissable, et regardait venir les forces du dehors qui avaient terrassé Malloire, les sourdes déchéances, les calices vénéneux dont on aime le poison. Car il aimait passionnément sa douleur.

XIII

Leur voyage de noces avait duré un mois. Tous deux avaient eu hâte de le finir; Audent parce qu'il espérait mieux posséder Thérèse dans un cadre défini; Thérèse parce qu'elle attribuait quelques-unes de ses défaites à son isolement parmi des populations étrangères. Quand ils revinrent à la fin d'avril, les préparatifs de l'Exposition s'achevaient dans les éternelles critiques que suscitent ces sortes d'œuvres. Audent s'intéressa vivement à la partie artistique et rétrospective de la grande foire. Il fut membre du jury pour la céramique. Dès l'ouverture, les jeunes époux fréquentèrent assidûment les galeries ouvertes au public.

A ce moment, Thérèse se trouvait maîtresse de la maison où avait vécu Geneviève. C'était un petit hôtel, au boulevard Maiesherbes, au delà de l'église Saint-Augustin. La grande fortune d'Audent y avait répandu un luxe facile et sûr, des meubles anciens authentiques, des tapis, des tentures, des portières, des rideaux choisis parmi tout ce qu'on peut trouver de plus exquis, de plus précieux, généralement ancien aussi, quelquefois neuf, mais alors tiré de

contrées lointaines que leur distance et la lenteur de leur évolution plaçaient en recul de plusieurs siècles.

On n'y voyait pas de camelote, pas trop non plus de ce qu'on a appelé le joli bibelot ; mais quelques statuettes très soignées, d'après l'antique, des animaux de Barye, deux ou trois bronzes de sculpteurs modernes connus. Les tableaux répondaient à la même préoccupation de sécurité dans l'admiration ; c'étaient des paysages de Français, un coin de forêt de Corot, des tableaux de genre, des portraits de peintres académiciens. Tout ce qu'on appelle vulgairement le goût se trouvait satisfait par la sobriété des formes, le fondu des nuances, et cette harmonie que donne une longue existence, soit dans le monde, soit dans le cerveau des hommes.

Thérèse fut d'abord éblouie ; elle avait pris, très jeune, le respect de ce luxe dans lequel Geneviève promenait sa beauté aux affinements antiques. Elle n'osa toucher à rien. D'ailleurs, le train de cette maison où elle agissait en maîtresse, et qui avait plutôt l'air de la conduire, l'impressionnait. Par mille ficelles, la richesse la lia, la contint. Un peu plus molle, moins sensible, elle se fût laissé encadrer ; elle eût accepté la vie facile, l'humilité des domestiques, les fronts courbés, la supériorité indiscutable.

Mais, alors, cette supériorité eût appartenu à Audent. Habitué à l'argent, il avait ce qu'on appelle des manières nobles, un ton simple et ferme avec ses serviteurs, le dédain de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils sont. Ils aimaient cela, pliés au joug, détestant qu'on leur prêtât une responsabilité, trouvant leur maître très chic, et vantant partout ses exi-

gences et sa sévérité. Le respect qu'ils manifestèrent à Thérèse cessa tôt d'être aussi solidement établi. Elle avait la prétention de s'intéresser à eux, de leur demander toutes choses avec douceur, de se servir parfois elle-même, de combler enfin la distance où une heureuse discipline les tient.

Quelque dépit qu'elle éprouvât à voir Audent l'emporter dans ces âmes serviles, elle persévéra dans son attitude, marquant bien l'impossibilité pour elle de trouver son apaisement dans une lâche adaptation. Ainsi commençait entre elle et Audent une nouvelle forme de lutte ; ainsi elle introduisait dans cette maison de riche, jadis gouvernée par ce que la loi et la coutume ont de plus stable, un élément de trouble et d'inquiétude.

Peu à peu, cet élément se montra dans les menues transformations du mobilier de sa chambre à elle et de son cabinet de travail. Audent ne goûta point les préoccupations esthétiques de Thérèse. Elles lui parurent l'indice d'un mauvais équilibre, d'un défaut de pondération. Il n'osa pas accuser sa femme de snobbisme, parce qu'il était forcé de rendre hommage à son absolue sincérité ; mais il crut à une influence morbide de l'époque, et aussi à un mauvais état de santé. Il rêva de lui faire prendre des douches, de l'exercice au grand air, du fer, des phosphates. Cependant, elle était souple, vaillante, infatigable, pâle à la vérité, mais d'une saine pâleur, un peu crispée quelquefois, mais d'appétit robuste, sans dépravation. Il ne trouva pas un médecin qui consentit à entrer dans ses vues. Thérèse persista donc à s'assimiler ce qu'il y avait de plus hésitant, de plus faible, au sens de la délicatesse, de plus

instable parmi les objets qu'elle rencontra chez les marchands.

Peut-être ce goût ne se fût-il pas manifesté avec tant d'énergie, si elle n'avait eu dans son mari un contradicteur. Il aimait l'ordre, la perfection, d'ailleurs en rapport avec son temps. Trait pour trait, il répondait à sa caste qui veut une œuvre définie, comme elle veut une personnalité, une volonté intrinsèques. L'objet, la statue, le tableau, le roman, c'est un individu construit, paré, armé pour lui-même. La tremblante structure d'un art qui admet l'existence des choses comme une sorte de reflet des autres choses qui les entourent, de leur milieu et des milieux antérieurs même qui retentissent indirectement sur elles, éveillait la colère du bourgeois, de l'impératif catégorique qui dormait dans Audent au delà des philosophies expérimentales.

Thérèse trouvait donc chez lui une base suffisante de forte organisation pour oser, elle, marcher vers la vacillante nouveauté. N'est-ce pas le rôle des femmes, qui doivent mettre au monde le fragile enfant ? Et le jeune ménage n'offrait-il pas le contraste nécessaire (parmi les éléments d'une société) mais qui s'aggrave souvent jusqu'à la contradiction et à la haine ?

En somme, Audent c'est la force, une organisation antérieure, Thérèse c'est la faiblesse qui se heurte à la force et finalement l'emporte sur elle. Toute force est du passé, toute faiblesse est de l'avenir ; mais on ne peut concevoir l'une sans l'autre ; et de leur équilibre dépend le monde. Il est trop juste que la femme, pour l'enfant, soit plutôt le monde de demain que celui d'aujourd'hui : à travers

les siècles, les civilisations progressent vers les industries et les arts féminins, vers le nid, l'étoffe, l'ustensile et le meuble bien plus que vers les arts masculins, la guerre et ses succédanés.

Thérèse n'avait pas conscience de cette orientation, mais, à mesure qu'elle se développait, dans la liberté des jeunes femmes parisiennes, elle laissait venir à elle les êtres troublés, inquiets, chercheurs; elle se passionnait pour les tentatives obscures, et cela, qu'elle le voulût ou non, lui constituait une esthétique. Le don qu'elle faisait d'elle aux faibles, aux timides, aux malheureux, ne relevait pas d'une servitude sociale qu'on a coutume d'appeler charité; il avait les caprices, les ressauts, les réserves et les abandons qu'on voit aux sentiments encore mal formés, lesquels sont naturellement les sentiments supérieurs.

Il aurait sans doute fallu un judicieux esprit comme celui de Malloire pour expliquer à la jeune femme de semblables impulsions. Et, en vérité, Thérèse pensait souvent à l'ami d'Audent. Parfois même, elle se disait qu'il eût agi comme elle dans telle ou telle circonstance, et son action en prenait une ferveur spéciale. On peut nier pourtant que Malloire eût été le générateur de ses goûts ou de ses tendances; mais il en devenait le sérieux appui. Il suffisait à Thérèse d'évoquer le charmant visage du jeune homme pour s'assurer dans un choix, s'affermir dans une sympathie. Ainsi deux ou trois types sont pour nous des incarnations de nous-mêmes, et nos haines comme nos amitiés peuvent faire plus pour notre perfectionnement que l'éducation la plus soignée.

Malloire était parti depuis le mois de novembre de l'année précédente. On savait qu'il voyageait en Suisse. De loin en loin, les Degaudy, Audent, recevaient une lettre de lui. S'il y avait chez Audent quelque jalousie instinctive à l'égard de Malloire, cette jalousie ne s'adressait qu'aux facultés rivales des siennes chez son ami, et non à cette touchante faiblesse de la volonté qui séduisait Thérèse. Il n'aimait pas montrer les lettres de Malloire où perceait une vive intelligence, mais il ne craignait rien de celles où Malloire se montrait infirme et gémissant.

Cependant l'été s'avancait. Juillet avait brûlé Paris de feux si ardents que le monde s'était réfugié au bord de la mer ou sur le sommet des montagnes. Thérèse et Audent demeurèrent en ville. Cette époque coïncida avec la phase où déjà l'homme avait perdu ses premières batailles, où Thérèse arrivait à l'affoler par sa coquetterie extrême. Ce fut elle qui lui imposa les nombreuses visites à l'Exposition. Il avait eu jadis, avec Geneviève, la coutume des peuples à caractère dit viril, et qui ne sont que des peuples plus primitifs ; il sortait peu avec sa femme, l'ayant à lui dans l'intimité avec une extrême certitude, sans souci de la disputer à l'admiration brutale des foules. Thérèse se plut à lui déchirer le cœur à chaque heure du jour, le faisant buter et s'humilier à suivre les petits pieds d'une femme dont la fantaisie n'était pas semblable à la sienne.

Une dérive l'emporta. Une finesse de fleur trempée par l'orage vint à sa face autoritaire. Il s'alanguit, ses mains trempèrent dans la douce anémie

de l'abandon. Ainsi commença le triomphe de la divine et ingénieuse faible en lutte contre le fort meurtrier. Les petits doigts de Thérèse, les petits doigts symboliques de l'esprit de Thérèse, leur prestige, leur délicate orfèvrerie de geste qui arrête, enchante la violence mauvaise du coup, cela seul n'eût pas suffi. Il avait fallu le venin dont s'arme l'habile insecte, et le nectar empoisonné des fleurs, l'ardente ciselure de la défense, les épines, les acides, les ficelles du piège.

Ce fut peut-être la plus claire démonstration du génie d'Audent, qu'il sut comprendre ces choses et en tirer parti. Sa force éparpillée demeura une force. On le vit sans rancune, sans humilité, prendre la juste leçon. Il lutta pour la grandeur de son âme, pour la préservation, non plus de son amour-propre, mais de sa dignité.

Cette transformation n'échappa point à Thérèse. De logique absolue, elle aurait pu s'en réjouir et s'en glorifier ; mais elle subit la loi d'inertie et ne s'arrêta pas plus dans sa revanche que les révolutionnaires de 1789. Elle se fâcha même de la subite beauté morale de son mari. Seulement, comme cette beauté devenait une fascination dans l'intimité, elle trouva tout naturellement le détour d'obliger Audent à une vie très extérieure, et c'est en cela que l'Exposition universelle la servit.

Ils y furent tous les jours. Thérèse, brillante et fine, attirait forcément l'attention. Elle ne ménagea aucun de voir à son mari. Qu'il ouvrit une porte avec peu d'adresse, qu'il marchât sur une jupe traînante, ou encore qu'il bousculât légèrement sa jeune femme, elle prenait tout de manière

acerbe, avec un impertinent mépris, et c'était, à chaque coup, pour l'amoureux, une étreinte du cœur, cette paralysie de la volonté, cette maladresse invincible que tous les timides ont connue. Pâle alors, les mains agitées, il marchait dans le supplice, attendant l'éclaircie, retenant par toute sa dignité une plainte et par toute sa passion un reproche. Les fêtes, les spectacles finissaient dans les impatiences de Thérèse, jusqu'à l'heure où Audent se figurait être une sorte d'imbécile.

Quand il atteignait ainsi le fond de sa misère, il écartait l'angoisse trop lourde, il se retrempait dans la notion du devoir, de la bonne volonté, et savait garder une sorte de moyenne défiante dans son attitude, ses paroles, ses ordres à tel garçon de restaurant, à telle ouvreuse. La dignité revenait, les événements se pliaient. Alors, un instinct perfide poussait Thérèse à obtenir d'Audent de nouveaux abandons, qu'elle faisait tourner à de nouvelles tortures.

Ce jeu, simple comme la cruauté, réussissait toujours. Un peu d'orgueil montait au cerveau de François, tel soir où il dînait dans un des restaurants à la mode. L'adorée, suave sous les lampes, dans des voiles tendres, parmi la blancheur du linge, le ruissellement du métal et des verreries, c'était une telle merveille qu'il oubliait le reste, qu'il se prenait à dire son amour troublé, tout ce que d'inquiétantes fiançailles lui avaient appris. Dans l'intimité, cela réussissait parfois ; c'était comme un chant où Thérèse se laissait piper en femelle de rossignol ; mais là, au cru du public, il fallait une complaisance qu'elle se défendait.

Prompte aux petits incidents, aux petits mots de l'impatience féminine, elle le rappelait à la réalité, elle glaçait le beau sang d'amour qui se répand aux veines des amants.

Cette épreuve grandit encore Audent. Il fut touchant dans la persévérance angoissée de son amour. Même, peu à peu, il prit l'habitude de cette vie d'abord odieuse à son besoin frileux d'intimité, à sa pudeur sensitive de savant ; il goûta quelque joie d'orgueil à promener à son bras sa divine lumière d'amour, sa méchante, son adorée Thérèse aux éclats de joaillerie.

XIV

Un cousin d'Audent vint avec sa femme habiter Paris durant une quinzaine de jours, afin de voir les merveilles qu'on y trouvait. Ils reçurent l'hospitalité du jeune ménage parisien.

M. de Valbridelle relevait par son père d'une lignée dont la noblesse n'était pas certaine, et n'était pas non plus contestée. Nul titre ; la particule et le respect attaché à des fonctions administratives, militaires. C'est le cas des Goncourt, des Roland, au siècle passé. La mère était une Audent, famille dont la souche, vers la fin du xviii^e siècle, paraît avoir été rurale, mais qui a prospéré dans l'industrie et le commerce pour rejoindre la caste des Valbridelle, se répandre dans le gouvernement, l'administration, la magistrature, l'armée, l'université, suivant l'époque.

Ce Valbridelle, cousin d'Audent, contrarié dans sa vocation pour la marine, avait accepté la vie de province, le château, la grande culture faite par des métayers et certain mandat : conseiller général, certaine fonction : maire de sa commune. Une fabrique de sucre, scierie hydraulique, une usine

d'éclairage par l'électricité, prospéraient sous sa direction. Ce n'était pas de la grande industrie, mais de l'industrie moyenne, très sûre, sans cassement de tête. Les betteraves de ses terres et les arbres de ses forêts suffisaient quasi à la fourniture des matières premières de ses usines.

Il avait fait des études distinguées, acquis les licences littéraire et scientifique, suivi des cours à la Sorbonne, au Collège de France. Tout cela dans l'effort moyen de l'homme qu'on aide de méthodes définies, et qui développe son esprit en pleine sécurité. Son corps a presque suivi le même régime, une bonne hygiène, du sport, la nourriture et les mouvements connus et choisis. Valbridelle est beau, grand, large d'épaules, la poitrine ample, les muscles puissants. Sa volonté apparaît mieux assise encore que celle d'Audent, car elle est soutenue par toutes les conventions, toutes les institutions sociales. Ses gestes ouvrent le monde ; ils sont dans la loi, l'autorité, le gouvernement. Il n'a pas souci d'autre chose que de la société qui l'encadre ; il a donc l'illusion de la volonté au degré même de cette parfaite adaptation.

Une éloquence admirable affluait dans ses discours. Il disait les choses à la fois avec force, avec goût, avec mesure. La manière âpre d'Audent détonnait à côté de cette harmonie tranquille. Il éludait toute discussion, ramenant avec un tact parfait les choses à la simplicité. Audent voyait celles de ses pensées qu'il jugeait ingénieuses ainsi réduites par Valbridelle à des notions connues. Il en arrivait à se croire inutilement alambiqué, et ne percevait qu'au bout de plusieurs jours les nuances

par où ses conceptions différaient des simplifications de son cousin. Valbridelle, en effet, pliait tout à la loi du moindre effort qui n'est pas la loi d'évolution, mais seulement la loi de tassement, dans l'espèce chez les bêtes, dans la société chez l'homme.

On conçoit l'effet produit sur Audent par un pareil compagnon. Ce n'est plus la rivalité avec Malloire, c'est une guerre sourde, une humiliation de chaque minute, une crainte effroyable d'être battu sur son propre terrain. Car s'il a pu accepter les défaites de la passion et s'humilier devant Thérèse, il n'a pu abandonner ce qui fut si longtemps son idéal, l'admiration de la force, de la beauté, l'amour de la gloire, et Valbridelle lui représente tout cela, mâle, éloquent, vainqueur.

Mme de Valbridelle aide à rendre son mari redoutable. Elle est en adoration devant lui, au point de s'enorgueillir de ses succès auprès des autres femmes. Les reproches languissants qu'elle lui fait sont des plaintes de vaincue, heureuse d'appartenir au beau triomphateur. Elle sait quelques-unes de ses conquêtes, dévoilées par de trop retentissants duels. Audent a beau s'efforcer, dans l'intimité, de rendre ces aventures méprisables aux yeux de Thérèse, il a peur des confidences de la glorieuse épouse, du trouble que jette dans l'esprit de toute femme l'admiration ou l'amour d'une autre femme pour un homme.

Les craintes d'Audent n'étaient pas chimériques. M. de Valbridelle aimait cette galanterie dont on a voulu faire une vertu française, et qui se retrouve un peu partout dans les bourgeoisies européennes. Il faisait la cour à toutes les jolies femmes, et quel-

que peu aux laides. Pas de scrupules, et relevant quand même de ces parterres qui ont applaudi au « tue-la » et à la glorification de la vertu conjugale. Hypocrisie nécessaire dans une société où domine le symbole. Valbridelle y joignait le mépris très sincère de la femme dont la faute est devenue publique. Ce sont les mœurs de Sparte, et qui décident plus d'une femme à se laisser manger le ventre plutôt que d'avouer.

Un rien de corruption naissait chez Valbridelle de la certitude que lui donnait la vertu de Mme de Valbridelle. Il se plaçait comme séducteur au delà des autres hommes ; son amour se confondait presque toujours avec sa volupté. Celles qui s'étaient données à lui avaient tôt connu son indifférence. En cela aussi il demeurait fidèle à sa caste, qui sent dans la passion une terrible ennemie et la repousse au profit de la sensualité. On ne retrouve plus là que le simulacre de la lutte amoureuse ; les femmes s'efforçant de croire, les hommes s'efforçant de faire croire, et tous deux trop contents de s'en tirer par quelques soupirs ou quelques cris.

Valbridelle avait atteint ce point où l'ironie devient la forme la plus habituelle de la pensée comme du sentiment. Il se moquait aimablement de lui-même, des autres, et prétendait voir dans cette moquerie une grande supériorité. Or, c'était la caractéristique d'une conscience lucide, mais limitée, lucide parce que limitée. C'était aussi la caractéristique de la classe dirigeante à laquelle il appartenait : elle oppose le ridicule, ses propres ridicules comme ceux des autres, à tout effort vers le nouveau, de même qu'elle oppose à cet effort la négation ou le

scepticisme. Valbridelle n'échappait pas plus à cette fonction sociale que tant d'esprits distingués de notre temps. Comme eux, il avait tôt fait un retour sur lui-même, montré avec élégance l'idée et sa contradictoire, satisfait le besoin de penser et prouver l'inutilité de l'action. Dès lors, tout se passe dans la tête, demeure une jouissance, les forces populaires et naïves s'y perdent dans la confusion et le ridicule.

Les amours de Valbridelle s'y perdaient aussi. Le personnage d'Audent lui demeurait fermé, parce qu'il pouvait comprendre le mari jaloux et non le mari amoureux. La liberté laissée à Thérèse pour penser et agir lui sembla du coup une insigne faiblesse. Et, de fait, si la jeune femme avait pu prendre pour mari un Valbridelle, elle aurait connu une autorité plus indomptable que celle d'Audent. Ne doutons pas qu'elle l'eût brisé, d'un génie supérieur, mais il était loin de s'en douter et sa présomption se plaisait à imaginer une Thérèse vaincue comme tant d'autres qui avaient sangloté sur son épaule.

Dès lors, il sut à quoi seraient employés les deux ou trois semaines de son séjour à Paris. Il commença à déployer une séduction puissante. Sa voix, qu'il avait belle, prit un timbre vibrant, des inflexions chaudes et hardies, suivant la minute, ou pleine de trouble et de caresse.

Comme il était plus haut de taille qu'Audent, qu'il portait noblement une tête martiale, et qu'il était officier de la Légion d'honneur, partout le respect des humbles, des salariés, une émotion admirative parmi les gens du monde, des regards amoureux de femme l'accueillaient, le suivaient. On se sentait

irrésistiblement heureux d'être auprès de lui, de le sentir très fort, bon, plein d'éloquence et de savoir. Sa femme demeurait perdue dans son sillage, avec des frémissements de colombe amoureuse ; Thérèse goûtait le lâche plaisir des adulations de la foule, quand, par hasard, elle était à son bras. Audent lui-même subissait le charme, ne se révoltait qu'après coup.

Dans des rôderies délicieuses, le soir, parmi les lampes électriques et l'éblouissante lumière des becs de gaz à incandescence, il put dire, seul avec Thérèse, des choses charmantes, très douces, très fines. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup lu. Ses récits ou ses critiques prenaient le charme des choses définitives, des jugements nets et robustes, appuyés sur tout ce que notre époque a de meilleur comme esprits officiels ou demi-officiels. Elle semblait charmée. Il l'était, lui, du silence, de l'attention, des jolis mouvements de la jeune femme, prêtant l'oreille ou levant les yeux, et il se faisait plus éloquent, sûr de lui-même, glissant parmi ses discours la note sentimentale, s'attendrissant, ou, dans une brusque camaraderie, serrant la main de Thérèse, frôlant sa hanche avec volupté.

A dîner, dans quelque restaurant du bord de l'eau ou près de la tour Eiffel, la causerie prenait une allure sérieuse. Valbridelle excellait à résumer les impressions recueillies durant toute une journée. L'art, l'industrie, la politique fournissaient un thème à sa philosophie. Audent défendait ses vues comme si d'elles eût dépendu la possession de Thérèse. Valbridelle, excité, variait ses mouvements d'éloquence d'une aimable ironie. La chaleur du

repas, quelque musique lointaine, les lumières sur l'eau, dans les arbres, sur les monuments blancs, sur les villes de rêve, tout les poussait vers la gloire et l'amour. Audent reprenait son âme ambitieuse de tenir les hommes sous ses pieds, Valbridelle retrouvait les grands élans de sa volupté qu'il confondait presque avec le génie.

Ils auraient voulu appartenir à une époque héroïque, l'un prononçant les grands discours d'un Mirabeau, ou souple et audacieux ainsi qu'un Dumouriez ; l'autre tenant dans sa main une nation et la pliant au joug. Tout cela pour que la petite femme assise devant eux les récompensât d'un sourire.

Elle, cependant, jouissait du beau soir tiède, des lumières, de la foule et de l'inquiétude passionnée qui semblait répandue avec les monuments éphémères. Belle, sérieuse, hautaine, elle écoutait la conversation que ces deux hommes tenaient pour elle, et, s'émouvant des inflexions de leurs voix, elle demeurait froide devant leur orgueil. Peut-être vit-elle avec plaisir la superbe logique d'Audent humiliée. Elle n'en montra rien, et, lorsqu'elle intervint dans leurs discussions, ce ne fut jamais que pour manifester ouvertement contre eux, pour leur interdire l'apologie de la vérité, de la force, du droit établis, pour prendre la défense de tout ce qui est humble, souffrant et mal assis en ce monde. Valbridelle y puisait une ardeur semblable à celle qui avait jadis saisi Audent. Ce qu'il appelait la roserrie de Thérèse l'attirait comme le manège d'une souris attire un chat.

Elle avait, d'ailleurs, toutes les beautés qui rendent captifs des hommes semblables, toutes les

grâces des vraies courtisanes. Sa silhouette en zigzag, la poitrine avançante et le ventre rentré, semblait quelque symbole de la vaste fête. Ses toilettes étaient merveilleuses, et sa jolie figure exprimait si bien le caprice qu'elle faisait se retourner les jeunes hommes. Quand, d'un geste vigoureux et provoquant, elle retroussait sa jupe, le cœur d'Audent chavirait d'angoisse. Où donc avait-elle pris ces choses d'apparence si lointaines à sa nature ? Et comment résister à ce charme de fille amoureuse que dominaient un esprit subtil, une conscience profonde, comme le ciel dominait les légers palais de l'Exposition.

Valbridelle s'empessait chaque jour davantage et Audent n'osait presque plus espérer que Thérèse lui résistât. Il luttait encore, mais avec un découragement de mauvais augure. Il était loin de consentir à l'abdication de sa volonté ; seulement il ne la voyait plus faite que de moments, de séries enchaînées d'événements, et tout son effort portait à découvrir ces séries, à se reconstituer ainsi une âme toute consciente, remplaçant la forte impulsion instinctive du libre arbitre. Car il sacrifiait la liberté sans prétendre sortir de l'individu, sans admettre que les impulsions lui vinssent de la société tout entière dont il n'aurait été qu'un élément.

Dès lors, Valbridelle ayant une personnalité supérieure à la sienne, il fallait l'effacer aux yeux de Thérèse, se montrer plus haut et plus grand que lui. La chose était impossible dans une conception où l'on prend pour critérium la volonté, la force et toutes les vertus qui ne sont que des délégations sociales. De même que Valbridelle aurait écrasé

Audent devant une assemblée délibérante, de même il devait l'écraser devant la femme telle qu'elle est comprise dans la bourgeoisie, c'est-à-dire comme la Briséis aux belles joues d'Homère, récompense des victorieux. Il eut beau s'enrager, avoir une obscure intuition de posséder un cerveau plus subtil et plus abondant, rien ne prévalut contre le fait. On ne sait quel besoin de sincérité y aida. Il se reconnut vaincu, ferma les yeux devant l'abîme.

De supplier Thérèse, il n'en fut pas question, Audent y voyait une déchéance suprême. La menacer eût été dangereux. Par quoi donc se sauver ? Comment fournir cette preuve de supériorité qui pouvait satisfaire l'amour-propre féminin ? Une œuvre ? Mais celle qu'il préparait depuis tant d'années était encore dans la confusion : elle aurait paru incohérente, faite d'observations éparses et non d'une trame solide.

Chose curieuse, il se trouvait surtout terrassé par la beauté physique de Valbridelle. Logique en cela avec son dédain des femmes, il n'imaginait pas que l'une d'entre elles pût résister à ce charme mâle, à ce torse d'hercule, à toute cette puissance et toute cette harmonie.

Thérèse, cependant, voyait grandir la passion de Valbridelle. Elle s'abandonnait au plaisir des rôderies, par les soirs chauds d'août, perdue dans les foules, dans la griserie d'une humanité ardente à l'illusion. Le fleuve, en poursuivant sa route, reflétait la ville extraordinaire, les palais différents des Nations, le Vieux Paris tourmenté, le pavillon de la Ville et celui des Armées. Ces choses l'amollissaient, avec les brusques retours où les jeunes

femmes ont envie de pleurer. Mais elle ne pleurait pas. Valbridelle disait la beauté de la fête, rappelait des œuvres d'art vues le matin, et, pêle-mêle, les soies japonaises brodées avec les admirables monuments du Cambodge. Il en tirait des déductions générales peu fécondes, mais grandes et euphoniques. L'admiration faisait trembler sa voix. Il se perdait à la poésie des premiers âges, habile à faire valoir la douceur des Arts et la brièveté de la vie, le triste sort des humains et la splendeur de l'esprit qui plane au-dessus de tant de ruines.

Elle se troublait à l'émouvante voix, à cette espèce de chant poétique dont il développait les thèmes devant elle. Mais elle méprisait son trouble, mieux, elle le haïssait. C'était son sexe seul, une hystérie inférieure venue de son ventre de femme qui la livrait à ces belles paroles où se symbolise, dans le vague des termes et les harmonies de mots, l'esclavage de l'humanité. Oui, les opinions de Valbridelle et les discours de Valbridelle, c'est l'organisation du monde imposée comme un joug à ceux qui s'y prêtent. Elle aurait pu tout aussi bien s'évanouir à la fumée de l'encens ou au chant de l'orgue dans une église, subir la servitude des femmes qu'on hypnotise dans les hôpitaux.

A mesure qu'elle percevait ces choses en linéaments de pensées, une colère la prenait. Toute son âme de lutte et de conscience opposait, au sommeil des grands sentiments berceurs, l'inquiétude, l'instabilité d'un monde d'où la justice est absente, où tout souffre, où tout meurt dans un formidable désordre. Ce qu'elle n'avait pu estimer chez son mari, l'optimisme des puissants, elle ne l'estimait

pas davantage chez Valbridelle. Un instinct très sûr lui dénonçait, dans l'enthousiasme comme dans l'ironie d'un tel homme, dans ses théories d'art ou de politique, le tranquille égoïsme des satisfaits.

Comme il la pressait un jour de lui répondre, de lui dire si elle partageait son besoin de passionner, d'exalter la vie, de créer pour les âmes d'élite un grand mouvement où l'enthousiasme de la beauté, la gloire, l'amour, devinssent des choses presque divines, elle répondit :

— Nous n'avons pas les mêmes idées sur les âmes d'élite et sur le divin... Je sais bien que je ne suis qu'une pauvre petite fille bégayante dont votre éloquence aura facilement raison ; mais je n'estime pas du tout l'éloquence, et la culture de l'harmonie m'effraye comme une chose impudique et mauvaise... Ne saute-t-il pas aux yeux que, de s'exalter pour une forme quelconque des manifestations de notre monde, c'est, en quelque sorte, accepter ce monde avec ses intolérables laideurs. Comment oserais-je croire à une exaltation quand je sais qu'on massacre en Arménie des milliers de pauvres gens, que des millions de squelettes affamés vont titubant dans la poussière des routes de l'Inde anglaise, quand l'odieux maréchal Roberts et tous les officiers anglais brûlent les fermes des Boers et chassent sur le *Veld* stérile les femmes et les enfants des meilleurs d'entre tous les hommes...

— Et quoi, se récria-t-il, n'aurons-nous pas une heure d'oubli, et faudra-t-il toujours se mettre devant les yeux tant de répugnants spectacles ? Ne pourrions-nous oublier, jouir en paix des voluptés suprêmes de l'art, de l'amour !

— Vous auriez pu ajouter de l'eau-de-vie... car l'ivresse n'est pas non plus autre chose que de l'oubli.

Il s'arrêta, ennuyé, non seulement parce qu'elle refroidissait son ardeur, mais parce que sa sérénité se trouvait atteinte :

— Avec un pareil raisonnement, qui donc aimerait, qui donc travaillerait ?

— Les âmes d'élite, répliqua-t-elle avec malice, celles qui n'ont pas besoin de boire pour oublier ; les véritables hommes et les véritables femmes qui ne cherchent pas à se tromper ni à tromper les autres.

— Ah ! ça, s'écria-t-il, seriez-vous comme le héros Tolstoï et ne verriez-vous, de par le monde, qu'humiliation et abnégation !

— Je suis très loin de l'humiliation et de l'abnégation, aussi loin que de l'exaltation ; je crois seulement qu'une âme d'élite, pour parler comme vous, doit voir le monde tel qu'il est et non pas se griser d'une harmonie sans lendemain... Je ne peux pas m'empêcher de voir le mal à côté du bien, et, je l'avoue, de voir le mal plutôt que le bien. Je trouve lâche de fuir la lutte, je demeure dans la lutte.

— Eh ! quoi, jamais de certitude, jamais de ces moments divins que donne l'amour !

— Et que donne aussi l'opium.

— Ce n'est pas la même chose.

— C'est la même chose pour moi... Je ne veux pas oublier... Je mets tout mon honneur à ne jamais oublier.

— Pourquoi ne vous faites-vous pas religieuse ? dit-il, en se moquant.

Elle répondit, très sérieuse :

— Parce qu'on se fait religieuse pour éloigner la terre et rapprocher le ciel, et moi je ne veux ni m'éloigner de la terre ni me rapprocher du ciel.

— Mais c'est une vie impossible que vous vous faites là !... D'ailleurs, le monde est-il vraiment aussi noir que vous le voyez ?

Il parlait ainsi avec la terreur de l'homme qu'on veut contraindre à s'arrêter sur l'abomination d'un milieu social où il est, lui, heureux et triomphant. Elle était habituée à cette forme.

— Non, en vérité, dit-elle, les Hindous ne meurent pas de faim, les fermes des Boers ne sont pas incendiées, nos mœurs sont toutes de mansuétude envers les pauvres, envers les animaux !...

— En sommes-nous responsables?... Ne suffit-il pas d'avoir la bonne volonté ?

— La bonne volonté, pour moi, n'est pas de s'endormir, d'oublier, d'ignorer, c'est de demeurer éveillé, de savoir, de se rappeler sans cesse.

— Vous éloignez ainsi toute idée de bonheur !

— A la façon dont je repousserais le bonheur dans le vin !

Il était devenu pâle devant ces répliques, se rendant compte tout à coup qu'il n'avait pas conquis le terrain qu'il espérait. S'il se fût agi d'un homme, il aurait reculé, avec quelques termes de mépris et d'énergiques dénégations ; il aurait envoyé le contradicteur au diable dans un haussement d'épaules... Mais Thérèse pouvait lui donner la volupté de ses hanches, l'affolante jouissance de violer, d'humilier cette âme d'impertinente...

Il plaida. Mélancolique, il reconnut d'abord que

tout est vraiment horrible, et que les âmes vastes ne peuvent accepter l'horreur de la vie. Seulement, cela n'empêche pas la recherche du meilleur, ni la recherche du plus beau. Il fallait, en quelque sorte, se sacrifier à l'illusion qu'il existe des formes exquises, sans cela comment les rechercherait-on ? Elle-même, par ses révoltes, ne prouvait-elle pas qu'elle avait un idéal, car il était nécessaire pour comparer l'état présent, qu'elle jugeait laid, avec l'état futur qui représentait pour elle une perfection :

— Et ne vous montrez-vous pas infiniment ingrate pour ces gens à qui vous devez votre idéal, aussi bien pour les artistes qui se confinèrent dans leur art et acceptèrent les extases et les illusions dont vous faites fi, que pour les hommes qui surent mourir en soutenant leurs idées, ou, du moins, par la sublime exaltation passionnelle, créer une légende de l'amour, créer une forme de l'amour. En apprenant à deux êtres le sacrifice réciproque, on apprend ce sacrifice à toute l'humanité... Les grandes doctrines ne sortent-elles pas de là ? Votre désir d'empêcher la souffrance, n'est-ce pas de l'amour, répandu jusque sur les bêtes ? Et de répudier les exaltations humaines auxquelles vous devez l'état d'esprit et de cœur où vous vous trouvez, n'est-ce pas comme si, tout en jouissant de votre beauté, vous répudiiez ceux qui vous l'apportèrent à travers les temps, en soignant leur corps, en désirant ardemment cette beauté ?

Elle le regardait, troublée surtout du son plein de sa voix, de cette manière de dire qui persuadait par des inflexions, et où les phrases s'enchaînaient dans de grands rythmes. Il lut sans doute une hési-

tation dans les beaux yeux bleus papillotants; sa poitrine d'homme se gonfla, un frisson passa sur sa face. Or, Thérèse se tenait sur la passerelle qui traversait le fleuve au delà du Vieux-Paris, dans la direction du pont d'Iéna. C'était un matin. Elle avait mis une robe grise, au corsage brodé, ornée d'une guimpe en dentelle de Venise. Parmi ce blanc et ce gris, une très fine broderie bleue, rappelant les yeux de Thérèse, excitait l'imagination.

Le soleil ne perçait, ce matin, que par intermittences l'ombre jetée comme un filet sur la terre et sur l'eau, la venue de la lumière ayant la douceur d'une palpitation. Les Châteaux, les Palais disaient mieux le vaste et charmant enfantillage de l'Exposition, dans les resplendissements et les éclipses successives. Très peu de visiteurs, très peu de bruit. Thérèse s'était arrêtée. On voyait venir Audent le long du fleuve avec Mme de Valbridelle. Valbridelle ne quittait pas des yeux la jolie fille debout devant lui. Dirait-il la parole après quoi l'orgueil est engagé? Il n'osa, malgré qu'il se crût vainqueur; il soupira seulement, et dit en voyant approcher sa femme avec Audent :

— Ai-je été assez heureux pour vous convaincre ?

Elle sembla sortir d'un rêve, puis très nettement

— Non.

Mme de Valbridelle et Audent avaient rejoint le groupe.

— Non, s'écria Valbridelle surpris; et puis-je connaître vos raisons ?

Elle eut envie de lui répondre des choses bien personnelles, afin de l'atteindre plus durement. Elle le jugeait d'une mauvaise foi insigne, s'effor-

çant de la troubler par de l'éloquence et de l'adresse. Il mentait en parlant d'idéal généreux puisqu'il cherchait seulement à séduire une femme, puisque, d'ailleurs, il n'aimait vraiment dans l'art que la jouissance pure et simple, n'y voyait qu'un moyen d'exalter sa force et sa puissance, de se défendre contre l'ardente nouveauté, contre la vérité agressive, contre l'ennui et le remords... Mais elle n'aurait su dire cela avec mesure, et, de se fâcher contre lui, n'était-ce pas lui permettre des répliques trop familières.

Tous la regardaient, sa gracieuse silhouette grise, son fin visage sous le grand chapeau orné de violettes. Elle sentait l'inutilité des mots, et que sa grâce suffisait pour faire valoir ses dénégations. Mais elle répondit, en fuyant les yeux des deux hommes, comme une petite fille pas sage qui répond de travers à sa maman :

— Mes raisons... c'est que je ne crois pas du tout qu'un idéal soit la chose que vous dites... Tout le mal du monde a toujours été fait au nom d'un idéal.

Valbridelle eut cette réponse facile :

— Tout le bien aussi.

— Cela prouverait seulement que l'idéal est indifférent, reprit-elle avec vivacité, et je le crois bien, sauf que l'idéal d'exaltation, au delà du réel, me paraît un mensonge et un danger.

— Vous vous emportez, dit-il, grave et un peu triste.

— Excusez-moi, je n'ai pas comme vous la facilité de m'exprimer; je perds mon calme; je ne prétends pas dire autre chose que ceci : les gens qui s'attachent à un idéal pour sa beauté, pour la fiction

de grandeur qu'il apporte, me semblent des peureux de la vie...

— Des peureux de la vie qui meurent pour leurs idées, s'écria-t-il.

— N'exagérons rien, dit-elle... L'élite dont vous parlez ne meurt pas pour ses idées... Ce sont quelques pauvres diables, moralistes ou artistes perdus dans des recoins obscurs, qui meurent pour leurs idées, mais jamais les exalteurs. Jésus-Christ lui-même n'a pas mis son idéal au-dessus du jour, le jour de ses émotions, de ses pitiés... il a fallu des théologiens. Et puis, on meurt pour toutes sortes de motifs, les uns se jettent sous les roues d'une idole, les autres se tuent sur la tombe d'un roi nègre... C'est encore l'idéal...

Valbridelle demeura quelque peu atterré; s'il avait pu prévoir que la causerie devait finir en public, il ne l'aurait certainement pas commencée. D'autre part, Audent se montrait nerveux, sentant bien que le sujet était de ceux qui servent d'introduction à l'amour. Il eut envie d'appuyer vivement Thérèse, puis craignit de se rendre ridicule, et il demeura immobile à contempler avec ardeur le visage de sa jeune femme, ces chers yeux, cette bouche adorée. Que se passe-t-il en elle? Sa discussion même avec le cousin, n'y faut-il pas voir la preuve qu'il la trouble et la passionne? Tous les auteurs n'ont-ils pas signalé cette attitude de l'amoureuse qui cache sa préférence derrière d'apparents dédains? Cela n'est-il pas élémentaire même chez les plus lourdes paysannes?

Dire qu'elle était là devant lui, avec cette idée de se donner à un autre! Cette petite fille sauvage, si

faible et si forte, qu'il aimerait la tenir dans ses bras, et qu'elle jurât de ne pas le tromper!

Aveu de faiblesse dont il s'étonne, pour la centième fois, et qui lui fait se rappeler tout à coup le mot de Malloire :

— ... il y faudra quelque femme ou quelque enfant!

Il ne songe même plus comme alors à la possibilité d'une rupture ; il accepte la honte sournoise de se savoir menacé et d'espérer tout de la chance.

Qu'est-ce donc qui fait Thérèse tellement puissante! Jadis il a pu croire qu'il l'humilierait dans le mariage, mais elle ne paraît pas avoir subi l'humiliation : car la voici toujours debout, intraitable, indomptable. Elle n'est pas méchante, elle est bonne : douce aux pauvres, simple, modeste avec ses serviteurs, sincère jusqu'à la naïveté... Il a vainement essayé de la mépriser, de la trouver sotte. Elle a des caprices, des détours imprévus, toutes les faiblesses de la femme, des chutes de volonté, des écarts d'imagination, mais rien qui ne soit noble, rien surtout qui ne respire l'amour de la vérité. Où donc le secret de sa volonté à elle, tandis que sa volonté à lui s'éparpille au vent qui passe ?

Depuis quelques semaines, il a le pressentiment (mais il le repousse avec une énergie désespérée) que cette volonté chez Thérèse réside dans la passion qu'elle a pour tout ce qui est faible, naissant, inquiet, instable. Loin qu'elle ait comme lui des convictions, elle semble haïr la certitude.

Quand elle consent à s'expliquer, elle en arrive toujours à dire qu'on ne peut rien fixer en un monde où la violence, la tyrannie, la maladie, la misère, le

crime sont dominants. Ainsi ces mauvaises choses, qu'elle hait, semblent élargir son âme, dans une attente plus complexe qu'une ferme orientation. Cette complexité, n'est-ce pas ce qui la rend imprenable, irréductible? Pour vaincre cette âme, il faudrait la rassembler, et comment la rassembler sans la comprendre. Cet effort porte Audent hors de sa caste, hors de son éducation, hors de sa philosophie, et, de plus en plus, la conquête de Thérèse devient pour lui la conquête de la société où il gravite, où il est capable de graviter. Le tribut qu'il paie est le tribut de son intelligence; au lieu d'agir directement sur lui comme sur Thérèse, le monde agit sur lui par Thérèse. Sa passion, sa souffrance, c'est d'être retiré des douces certitudes de l'argent et d'être, tout meurtri, livré à la pensée.

Et les voilà tous les quatre arrêtés sur cette passerelle, à regarder couler l'eau bleue où une légère brise met une résille d'hexagones oranges. Les quais, les ponts, c'est la ligne droite si majestueuse, si aimée de l'homme; le Vieux-Paris apparaît un perpétuel zigzag, et le ciel montre de vastes pans d'azur parmi des ouates blanches. Deux yachts, se balançant dans le petit port qui leur est réservé, et le bateau pêcheur *l'Islandais*, devant le palais des Armées, éveillent l'idée de la mer et aussi de Venise; mais la lourde architecture du Tour du Monde est d'un oriental grossier de conte fantastique, les restaurants et les boulangeries, biscuiteries de la rive gauche, sont un coin d'industrie d'aspect anglo-saxon.

Mme de Valbridelle voit toutes choses sans pousser trop loin l'analyse, et l'impression de beauté lui vient de certains éléments en quelque sorte symbo-

liques de cette beauté, courbes délicates, pierres ajourées, sculptées, fleuries ; elle lui vient surtout d'un désir de s'émouvoir, de sentir son cœur s'étreindre, se pâmer. Elle admire volontiers pour admirer, et selon les moments de son être, si bien qu'il suffit de lui faire, à certains de ces moments, remarquer tel bleu, tel jaune, tel rouge ou tel palais, ou tel effet de lumière pour qu'elle s'éperde dans une douce exaltation. Les préférences qu'elle a, et elle en a si peu, sont pour des formes très anciennes, un peu mêlées, de ce bizarre où l'art académique voit l'originalité. Dans cette vaste Exposition, elle s'est plu aux bâtiments de l'Esplanade des Invalides, au palais de l'Électricité ; la couleur du pont Alexandre, les ors inutiles et l'ornementation en surcharge lui chatouillent agréablement la vue ; mais elle sait qu'il faut trouver beau le pavillon de la Grèce, le manoir anglais, le Petit Palais, les collections du Japon. Elle se plaît, d'ailleurs, littérairement, dans les souks tunisiens, dans les palais du Cambodge ou ceux de Java. Elle n'a pas, à proprement parler, de goût, elle n'a que des impulsions réglées par le milieu où elle gravite, dont elle est parfaitement esclave.

Arrêtée sur la passerelle, c'est une jolie femme, un peu forte, aux traits accentués, nobles, le nez aquilin, le menton volontaire, les yeux bruns veloutés, dans une toilette qui sort de chez les grands couturiers parisiens, et où l'on distingue quand même une sorte de timidité provinciale, la crainte de sacrifier totalement la richesse aux exigences de la mode. La robe de Thérèse est plus crânement défraîchie que la sienne, et faite d'étoffe, de garnitures sans valeur apparente.

Mme de Valbridelle voit le bleu du ciel, la ouate des nuages, l'eau, les arbres, les palais, d'une manière définie, poétique avec une ivresse trouble, mais sans effort, sans inquiétude. Cependant une légère brûlure montant de son estomac jusqu'à sa gorge la préoccupe et cette préoccupation se joint, ce matin, à la vue qui s'étend devant elle, comme d'autres jours elle se joint à une lecture ou aux caresses de son mari. La souffrance sert ainsi de fil à des états de son être qui sans cela demeureraient épars et non liés.

Au total, elle éprouve une joie à être près de Valbridelle, et elle attend en grande partie de lui les poussées qui la font s'extasier devant le bleu, le jaune, le rouge, les architectures, les arbres ou les tableaux

Lui voit le fleuve, et toutes choses, ainsi qu'une forte vie, ainsi que sa forte vie. Il y puise ce qui peut satisfaire sa caste, laquelle est dominante et jouissante. Par là son goût est fermé, car il veut la plénitude, la réponse exacte des structures du monde aux structures sociales qui se réfléchissent en lui. Il a la répulsion de ce qui est pauvre, faible, loin du maximum d'effet sur lequel il compte, de même qu'il a la répulsion des nourritures qui ne peuvent lui donner la dose d'activité nécessaire à sa fonction. Ainsi, il est porté à vouloir dans l'art un puissant symbolisme, des œuvres équilibrées par rapport à son propre équilibre à lui qui est l'équilibre d'une société très individualiste, transformée pour les besoins du machinisme et de l'outillage. Il n'aime pas les indécisions, qu'elles soient d'ailleurs des tentatives pour l'avenir ou des retours en arrière mal

La revue blanche

Gustave Kahn	<i>Les Origines du Symbolisme.</i>
Romain Coolus	<i>Une Toussaint.</i>
Jean Lorrain	<i>Cœurs de cendre.</i>
Mark Twain	<i>A la dure, roman.</i>

LA QUINZAINE

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES. — Fr. Daveillans : *Intelligence.* — Maxime Leroy : *Quelques objections à M. Jaurès.* — G. Dubols-Desaulle : *La Compagnie de discipline européenne de l'Indo-Chine.* — Paul Louis : *La Troisième année de la guerre sud-africaine.*

SPÉCULATIONS. — Alfred Jarry : *Les Fusils transformés ; Conclusion du Piéton écrivain.*

GAZETTE D'ART. — Félicien Fagus : *Notes sur Henry de Groux.*

LES THÉÂTRES, par André Picard

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE. — Michel Arnauld : *La Colonne,* par LUCIEN DESCAVES; *M. de Phocas,* par JEAN LORRAIN; *Braves gens,* par PAUL et VICTOR MARGUERITE. — Alexandre Ular : *En Chine,* par GASTON DONNET. — Charles Saunier : *Vive la Russie !* par HEIDBRUNCK. — Alfred Jarry : *L'Agonie d'Albion,* par EUGÈNE DEMOLDER.



PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1901

EXTRAIT DES SOMMAIRES DE

La revue blanche

Numéro du 1^{er} juillet 1901 :

Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> , roman (I).
Paul Fort	<i>Paris Sentimental</i> .
Alexandre Ular	<i>La Conspiration russo-chinoise</i> .
Knut Hamsun	<i>Pan</i> , roman (VIII).
Edmond Sée	<i>Le Verrou</i> , nouvelle.

Numéro du 15 juillet 1901 :

A. N. Apoukhtine	<i>Entre la mort et la vie</i> (I).
Henri Dagan	<i>Des grèves patronales</i> .
F.-T. Marinetti	<i>L'Amant des étoiles</i> .
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (II).

Numéro du 1^{er} août 1901 :

Alexandre Ular	<i>Missions chrétiennes en Chine</i> .
A.-N. Apoukhtine	<i>Entre la mort et la vie</i> (II).
Lucie Delarue-Mardrus	<i>Sept poèmes</i> .
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (III).

Numéro du 15 août 1901 :

Richard Wagner	<i>Beethoven</i> (I).
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (IV).
Jean Madeline	<i>Dans les Regards</i> .
John-Antoine Nau	<i>Le Jardin des Jacinthes</i> .

Numéro du 1^{er} septembre 1901 :

Gustave Kahn	<i>L'Esthétique parnassienne</i> .
Richard Cantinelli	<i>Adèle la Continente</i> .
Richard Wagner	<i>Beethoven</i> (II).
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (V).

Numéro du 15 septembre 1901 :

J. C. Mardrus, trad.	<i>Quelques Nuits</i> .
Alexandre Ular	<i>De l'Intellectualité chinoise</i> .
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (VI).
Richard Wagner	<i>Beethoven</i> (III).
Gustave Kahn	<i>Petites Pièces</i> .
Léon Tolstoï	<i>L'Unique Moyen</i> .

Numéro du 1^{er} octobre 1901 :

Mark Twain	<i>A la dure</i> , roman (I).
Gustave Kahn	<i>Laurent Tailhade</i> .
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (fin).
Alexandre Ular	<i>La Triplice Asiatique</i> .
Thadée Natanson	<i>Un Henri de Toulouse-Lautrec</i> .
Nahabed Koutchak	<i>Chants d'Amour</i> .

Numéro du 15 octobre 1901

Henry Dagan	<i>Le Proletariat juif mondial</i> .
Emile Verhaeren	<i>La Folie</i> .
Stendhal	<i>Marginalia</i> .
Marck Twain	<i>A la dure</i> , roman (II).

Dans chaque numéro, des chroniques cosmopolites de politique, d'art et de littérature.

- LA REVUE BLANCHE a douze ans d'existence.
- LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules in-8° de quatre-vingts pages.
- LA REVUE BLANCHE est le recueil le plus libéral qui soit publié en langue française.
- LA REVUE BLANCHE s'astreint à ne traiter que de questions non encore tombées dans la discussion publique.
- LA REVUE BLANCHE renseigne ses lecteurs sur les mouvements idéologiques, littéraires et artistiques de la France et de l'Etranger.
- LA REVUE BLANCHE est illustrée de dessins d'Albert André, Pierre Bonnard, K. X. Roussel, Paul Signac, Félix Vallotton, Edouard Vuillard, Van Dongen, etc., et de documents photographiques.

Mme de Valbridelle voit le bleu du ciel, la ouate des nuages, l'eau, les arbres, les palais, d'une manière définie, poétique avec une ivresse trouble, mais sans effort, sans inquiétude. Cependant une légère brûlure montant de son estomac jusqu'à sa gorge la préoccupe et cette préoccupation se joint, ce matin, à la vue qui s'étend devant elle, comme d'autres

jours

son r

de sc

non l

Au

bride

pouss

jaunc

table

Lu

forte

satisf

santé

nituc

aux s

a la r

maxi

a la

donn

Ainsi

symb

son p

socié

besoi

pas l

tative

POUR S'ABONNER A

La revue

bi-mens

23, BOULEVARD D

M.....

déclare souscrire un abonnement d.....

du 1^{er} du mois d.....

Adresse :

Le.....

PRIX DE L'AB

UN

FRANCE..... 20

EXTÉRIEUR..... 25

L'édition de luxe, tirage restreint, exempt
Envoi franco d'un numéro de La revue b

dessinés. La clarté, qui n'est possible que pour les structures concordantes avec l'organisation politique d'un pays, lui semble la qualité maîtresse des œuvres d'art. Il hait l'ornementation en surcharge du pont Alexandre, et s'indigne des palais de l'Esplanade des Invalides. Le Vieux-Paris lui résume délicieusement une époque lointaine, et il n'a pas

Revue blanche

bi-mensuelle

17, AVENUE DES ITALIENS, 23

Je souscris pour partant

à La revue blanche

(SIGNATURE)

190...

PREMIER L'ABONNEMENT

UN AN

SIX MOIS

20 francs

11 francs

25 —

13 —

Je reçois, exemplaires numérotés : 40 francs par an.
La revue blanche, contre 1 fr. en timbres-poste.

G. LAMY, 124, Bd de la Chapelle. — 14157



Mme de Valbridelle voit le bleu du ciel, la ouate des nuages, l'eau, les arbres, les palais, d'une manière définie, poétique avec une ivresse trouble, mais sans effort, sans inquiétude. Cependant une légère brûlure montant de son estomac jusqu'à sa gorge la préoccupe et cette préoccupation se joint, ce matin, à la vue qui s'étend devant elle, comme d'autres jours elle se joint à une lecture ou aux caresses de son mari. La souffrance sert ainsi de fil à des états de son être qui sans cela demeureraient éparés et non liés.

Au total, elle éprouve une joie à être près de Valbridelle, et elle attend en grande partie de lui les poussées qui la font s'extasier devant le bleu, le jaune, le rouge, les architectures, les arbres ou les tableaux

Lui voit le fleuve, et toutes choses, ainsi qu'une forte vie, ainsi que sa forte vie. Il y puise ce qui peut satisfaire sa caste, laquelle est dominante et jouissante. Par là son goût est ferme, car il veut la plénitude, la réponse exacte des structures du monde aux structures sociales qui se réfléchissent en lui. Il a la répulsion de ce qui est pauvre, faible, loin du maximum d'effet sur lequel il compte, de même qu'il a la répulsion des nourritures qui ne peuvent lui donner la dose d'activité nécessaire à sa fonction. Ainsi, il est porté à vouloir dans l'art un puissant symbolisme, des œuvres équilibrées par rapport à son propre équilibre à lui qui est l'équilibre d'une société très individualiste, transformée pour les besoins du machinisme et de l'outillage. Il n'aime pas les indécisions, qu'elles soient d'ailleurs des tentatives pour l'avenir ou des retours en arrière mal

dessinés. La clarté, qui n'est possible que pour les structures concordantes avec l'organisation politique d'un pays, lui semble la qualité maîtresse des œuvres d'art. Il hait l'ornementation en surcharge du pont Alexandre, et s'indigne des palais de l'Esplanade des Invalides. Le Vieux-Paris lui résume délicieusement une époque lointaine, et il n'a pas attendu le cri général pour s'émouvoir devant le pavillon de la Grèce, les palais du Cambodge ou des Indes néerlandaises.

Mais ce qui domine en lui, quand il se promène dans l'Exposition, c'est une impression de vie exaltée, la présence des grands moyens d'un monde où il occupe une place d'honneur. Cela le reconforte, et les gens de sa caste ont le besoin de sentir perpétuellement leur force.

Il se tient devant Thérèse. A quelque distance, l'eau lui ouvre les images grandioses du Mississipi, des Amazones, du Gange ou du Nil, de la mer aussi, doucement étalée sur les plages élégantes, ou se brisant à l'assaut des falaises. Le ciel est le lieu des splendeurs du soleil et des étoiles, préside à tous les élans religieux et à la destinée, comme le Jupiter des Grecs. Les quais de la Seine lui rappellent ceux du Tigre et de l'Euphrate aux villes monstres de la Mésopotamie. Sa vision est ainsi géographique, mystique, historique ; son âme est pleine de coins de nature où il a perçu sa force parmi les éléments ; il est ému, il voit tout en mouvement : il ne s'arrête qu'aux images où il trouve une impulsion, il n'aime que celles-là, et ne juge que celles-là poétiques et esthétiques.

Audent participer de la nature de Valbridelle ; mais,

La revue blanche

Gustave Kahn *Les Origines du Symbolisme.*
Romain Coolus *Une Toussaint.*
Jean Lorrain. *Cœurs de cendre.*
Mark Twain *A la dure,* roman.

LA QUINZAINE

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES. — Fr. Daveillans : *Inintelligence.* — Maxime Leroy : *Quelques objections à M. Jaurès.* — G. Dubois-Desaulle : *La Compagnie de discipline européenne de l'Indo-Chine.* — Paul Louis : *La Troisième année de la guerre sud-africaine.*

SPÉCULATIONS. — Alfred Jarry : *Les Fusils transformés ; Conclusion du Piéton écraseur.*

GAZETTE D'ART. — Félicien Fagus : *Notes sur Henry de Groux.*

LES THÉÂTRES, par André Picard

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE. — Michel Arnaud : *La Colonne,* par LUCIEN DESCAVES; *M. de Phocas,* par JEAN LORRAIN; *Braves gens,* par PAUL et VICTOR MARGUERITTE. — Alexandre Ular : *En Chine,* par GASTON DONNET. — Charles Saunier : *Vive la Russie !* par HEIDBRINCK. — Alfred Jarry : *L'Agonie d'Albion,* par EUGÈNE DEMOLDER.



PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1901

EXTRAIT DES SOMMAIRES DE

La revue blanche

Numéro du 1^{er} juillet 1901 :

Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> , roman (I).
Paul Fort	<i>Paris Sentimental</i> .
Alexandre Ular	<i>La Conspiration russo-chinoise</i> .
Knut Hamsun	<i>Pan</i> , roman (VIII).
Edmond Sée	<i>Le Verrou</i> , nouvelle.

Numéro du 15 juillet 1901 :

A. N. Apoukhline	<i>Entre la mort et la vie</i> (I).
Henri Dagan	<i>Des grèves patronales</i> .
F.-T. Marinetti	<i>L'Amant des étoiles</i> .
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (II).

Numéro du 1^{er} août 1901 :

Alexandre Ular	<i>Missions chrétiennes en Chine</i> .
A.-N. Apoukhline	<i>Entre la mort et la vie</i> (fin).
Lucie Delarue-Mardrus	<i>Sept poèmes</i> .
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (III).

Numéro du 15 août 1901 :

Richard Wagner	<i>Beethoven</i> (I).
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (IV).
Jean Madeline	<i>Dans les Regards</i> .
John-Antoine Nau	<i>Le Jardin des Jacinthes</i> .

Numéro du 1^{er} septembre 1901 :

Gustave Kahn	<i>L'Esthétique parnassienne</i> .
Richard Cantinelli	<i>Adèle la Continente</i> .
Richard Wagner	<i>Beethoven</i> (II).
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (V).

Numéro du 15 septembre 1901 :

J. C. Mardrus, trad.	<i>Quelques Nuits</i> .
Alexandre Ular	<i>De l'Intellectualité chinoise</i> .
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (fin).
Richard Wagner	<i>Beethoven</i> (III).
Gustave Kahn	<i>Petites Pièces</i> .
Léon Tolstoï	<i>L'Unique Moyen</i> .

Numéro du 1^{er} octobre 1901 :

Mark Twain	<i>A la dure</i> , roman (I).
Gustave Kahn	<i>Laurent Tailhade</i> .
Robert Scheffer	<i>Le Palais de Proserpine</i> (fin).
Alexandre Ular	<i>Ea Triplice Asiatique</i> .
Thadée Natanson	<i>Un Henri de Toulouse-Lautrec</i> .
Nahabed Koutchak	<i>Chants d'Amour</i> .

Numéro du 15 octobre 1901

Henry Dagan	<i>Le Proletariat juif mondial</i> .
Emile Verhaeren	<i>La Folie</i> .
Stendhal	<i>Marginalia</i> .
Marck Twain	<i>A la dure</i> , roman (II).

Dans chaque numéro, des chroniques cosmopolites de politique, d'art et de littérature.

- LA REVUE BLANCHE a douze ans d'existence.
- LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules in-8° de quatre-vingts pages.
- LA REVUE BLANCHE est le recueil le plus libéral qui soit publié en langue française.
- LA REVUE BLANCHE s'astreint à ne traiter que de questions non encore tombées dans la discussion publique.
- LA REVUE BLANCHE renseigne ses lecteurs sur les mouvements idéologiques, littéraires et artistiques de la France et de l'Etranger.
- LA REVUE BLANCHE est illustrée de dessins d'Albert André, Pierre Bonnard, K. X. Roussel, Paul Signac, Félix Vallotton, Edouard Vuillard, Van Dongen, etc., et de documents photographiques.

POUR S'ABONNER A

La revue

bi-mensuel

23, BOULEVARD DES

M.....

déclare souscrire un abonnement d.....

du 1^{er} du mois d.....

Adresse :

Le.....

PRIX DE L'ABONNEMENT

UN AN

FRANCE 20 francs

EXTÉRIEUR 25 —

L'édition de luxe, tirage restreint, exemplaire
Envoi franco d'un numéro de La revue blanc

e blanche

mensuelle

DES ITALIENS, 23

....., partant

....., à La revue blanche

(SIGNATURE)

.....190...

ABONNEMENT

UN AN

SIX MOIS

20 francs

11 francs

25 —

13 —

emplaires numérotés : 40 francs par an.
e blanche, contre 1 fr. en timbres-poste.

C. LAMY, 124, Bd de la Chapelle. — 14157



outré qu'il a fait, grâce à Thérèse, une évolution marquée, il n'a jamais eu la quiétude, la plénitude de son cousin. Il a toujours lutté contre son émotion, ne permettant à celle-ci de paraître dans ses jugements sur l'art qu'au degré où il sent le besoin, pour se rassurer, d'appartenir à la classe des riches.

L'eau, le ciel, encore que ce soient les lourds symboles créés par les siècles, se décomposent dans une liberté plus grande, devenus les variations de la lumière, le jeu des fluides, l'équilibre des mouvements qui font se rencontrer les vagues du fleuve et en rythment la surface. C'est, chez cet adepte vaincu de la volonté, un sens nouveau de l'existence des choses par des actions réciproques, un peu de ce qui pourrait arriver à un amateur, en peinture, des oppositions largement définies, des couleurs résumées par masse, arrivant à se passionner pour Monet ou Pissaro. Audent est sur son chemin de Damas. Il vient à la religion incertaine, au Christ qui hésite et veut qu'on le devine. La forte esthétique où Valbricelle puise la jouissance et la puissance, Audent la perd : il s'effraie de cette perte parce qu'il se sent plus faible et désorganisé, mais il ne peut l'empêcher parce qu'elle résulte de son amour. D'ailleurs, son état n'apparaît pas sans douceur : une grande sérénité l'accompagne : s'il n'ose s'abandonner à l'émotion, par là même un monde plus vaste l'habite ; car c'est le sens de la complexité et de la supériorité de faire dominer les impulsions latentes sur les impulsions réelles.

Thérèse contemple le joli spectacle, la pureté du matin sur le Vieux-Paris, sur l'immense Exposition, sur les ponts, les bateaux, le fleuve étincelant, la

lumière répandue ; mais une amertume sans cesse contraste toutes les minutes de beauté. Les reflets vibrants, les larges places où l'eau est brillante comme une huile étalée, les fils du courant, les petites écumes qui se résolvent dans le sillage des steamers, le clapotement de l'eau le long des quais, le fleuve arrivant du fond d'une perspective amincie, l'ombre des arches de pierre, les vastes pans du ciel réfléchis par-dessus la blancheur des palais, la fine torsion des lignes du Vieux-Paris dans une eau agitée, comme un paysage dans une bulle de savon, tout cela, qui la ravit, qui ouvre au sein de son esprit les petites machines des symboles et des mythes, les magies du style des grands auteurs, la passion des poètes, tout cela est arrêté en elle par la hideur du crime, la souffrance des malades, l'agonie des bêtes martyrisées. Comme sa volonté, son goût s'élargit de ne pouvoir nettement se poser : elle a une vision intense par ses révoltes, par son chagrin, par les noirs contrastes qui la rendent défiante et frémissante.

A partir de ce moment, Valbridelle devint plus sombre. Son caprice tournait à la passion parce que le désir, purement voluptueux, se compliquait d'amour-propre. L'empire des courtisanes sur les fils de familles nobles ou bourgeoises n'a pas d'autre cause que la rosserie de ces filles, devenue le sujet de toutes les lamentations, sans que jamais les amants désolés aient voulu voir dans les vices de leurs maîtresses des symboles de leur propre âme.

Thérèse capta Valbridelle pour les mêmes raisons qu'une courtisane capte un plus mince personnage. Elle représenta, à ses yeux, l'infexible, la dangereuse amorce d'un monde inconnu, fait, chez la cocotte, de crapule, de drôleries, de naïveté populaire, d'une force d'espérance et de jouissance, fait, chez Thérèse, de la pensée nouvelle. Pour le grand bourgeois, l'amour est là comme une répression d'émeute, comme la résistance à une grève. Sa force a hâte de se montrer, et plus on lui refuse des fusils et des baïonnettes, plus augmente son ardeur de vaincre. Il se leurrera finalement lui-même, croira aimer ce qu'il craint et déteste.

Ainsi Valbridelle, dont le but unique était de dompter sous une humiliante, une profanante étreinte, la beauté héréditaire de Thérèse, et ses robes, ses attitudes de jeune patricienne, rêvait à présent de déchirer ce jeune cœur sauvage où les émotions du peuple se répercutaient. Il revécut le drame le plus aimé du bourgeois, celui de la courtisane enfin éprise, liée au char de l'organisation sociale.

Dès lors, il se berça au flot menteur de la poésie passionnelle. Il se rendit intéressant à lui-même, retrouva dans sa mémoire les cris des chanteurs de l'amour individualiste. Il s'admira, s'attendrit d'être humble devant cette frêle jeune femme. Il parla de lys, de roses, de cygnes, de chevaliers, de tous les accessoires prosodiques. Il pensa que Thérèse devait être flattée d'avoir porté ce trouble en lui : il s'émerveilla enfin devant sa propre passion, se criant sous mille formes :

— Moi, moi, moi, j'aime; je daigne aimer, me mettre aux petits pieds d'une femme.

Et les mots qui lui vinrent furent religieux, guerriers : l'Ame, le Combat, la Mort, le Sacrifice... Il eut bonne envie de jouer pour Thérèse les grands méconnus, les beaux ténébreux. Un romantisme impénitent le secoua des pieds à la tête. S'il avait osé, il eût parlé sans doute de madone, d'ange, de ciel. C'est ainsi que, devant le peuple frondeur, la bourgeoisie cherche à le ressaisir avec les vieux symboles et les vieux respects, après avoir donné l'exemple de tous les scepticismes. Valbridelle alla jusqu'à éprouver une colère sourde contre Audent qui n'avait pas su garder sa femme dans les servitudes de sa caste.

C'est à cette faiblesse du mari qu'il devait son supplice comme amant.

En deux, trois jours, sa passion grandit au point de lui manger toutes ses heures. Il avait trop l'habitude de satisfaire rapidement ses désirs, pour que l'attente où il se trouva ne le rendit tremblant de convoitise, furieux, affolé. Quand Thérèse marchait devant lui, il se sentait mourir de l'impatience de la saisir dans ses bras, de lui balbutier le surprenant aveu. Il se plaignait tout bas, se jugeait une victime intéressante, quelque Phèdre mâle à qui Vénus tout entière s'attacha.

Dans le hasard de tant de courses, ils se trouvèrent très souvent en tête-à-tête, soit qu'ils précédassent ou suivissent l'autre couple. Il disait des paroles mélancoliques. Elle avait des airs penchés, puis, tout à coup, un regard vif, moqueur, ou dur et méprisant. Il balbutiait, n'osait dire son cœur. Mais un jour, il la trouva seule chez elle, au salon. Mme de Valbridelle, indisposée, gardait la chambre. Audent était sorti. Ses bonnes fortunes antérieures lui revinrent en mémoire : il résolut de profiter de l'occasion.

Elle était assise dans un fauteuil, et sa robe, une sorte de peignoir de satin vert d'eau, orné de dentelles, débordait sur ses pieds comme une onde. La voie enrouée d'émotion, Valbridelle risqua, après cinq minutes de causerie à bâtons rompus :

— Nous repartirons bientôt, ma cousine, j'espère que vous ne garderez pas trop mauvais souvenir de moi.

Il comptait sur l'émotion que donne toujours cette idée de départ. Effectivement, Thérèse fut

émue. Son regard se mouilla quelque peu : elle subit, plus fort que de coutume, le charme mâle, si impérieux, de Valbridelle. Il saisit toutes ces nuances avec son intuition (exercée de longue date) de la faiblesse des femmes, et, tombant aux pieds de sa jeune cousine, il saisit d'une main avide la robe aux larges plis, murmurant :

— Je m'en vais brisé, perdu : je vous aime !

Il sanglota, et, à travers les larmes qui lui venaient aux yeux, il crut lire, sur le visage de Thérèse, autre chose que de la pitié mêlée de colère, une sorte de défi féminin, l'orgueil de la victoire, un abandon plus tendre ; ses mains violentes s'égarèrent. Thérèse recula son fauteuil, se leva. Il la regarda, espérant trouver en elle cette fausse colère des femmes sous un outrage qu'elles ont secrètement accepté. Mais elle se mit à rire, d'un rire dû à la fois à la détente nerveuse et à un singulier besoin de vengeance. Elle venait tout à coup de se rappeler la longue et patiente cour d'Audent, ses craintes, ses doutes et ses lâchetés, ses fourberies même, tant de colères rentrées, tant de subtils déduits ; combien il avait prouvé, à travers les excès de sa force, le prix qu'il attachait à cette humble chose qu'est un cœur de femme. Au regard de Valbridelle, l'orgueil d'Audent sembla plein de nuances tendres et chaudes.

Lui, cependant, demeurait saisi, douloureux, épouvanté d'être si avancé dans une pareille aventure, sachant bien qu'il en garderait toute sa vie la blessure saignante. Et, pêle-mêle, se levait dans sa tête la vision de mille jolies femmes, oui, plus belles que celle-ci, qu'on peut avoir pour de l'argent,

pour une place, pour rien. L'amour n'est plus alors que le guépier, l'épouvantail du petit commerçant, le mari caché dans une armoire, et qui sort pour faire signer des lettres de change. Demain, sans doute, la volupté, le désir arrangeront tout cela. Valbridelle retrouvera la tradition romantique de la passion ; aujourd'hui, il n'est que furieux de s'être compromis, de se trouver là, « tout bête ». Il voudrait se sauver par un coup d'éclat, en casseur d'assiettes ; il s'avance vers la jeune femme, se disant qu'on peut, dans ces occasions, tout mettre sur le compte d'une folie passagère, qu'il sera moins ridicule après avoir osé.

Elle le vit venir, épouvantée, certes, mais si indignée que l'épouvante ne la paralysa point. Sa main tâtonna vers le bouton de la sonnerie, pressa. Il demeura cloué, avec on ne sait quel stupide sourire aux lèvres. Une femme de chambre parut :

— Vous direz à Adolphe de se tenir à ma disposition ; j'ai une course pressante pour lui.

Il n'avait rien dit, n'ayant pas eu le temps d'arriver à la fureur, cette fureur si justement prisée des héros grecs. Il murmura :

— Vous n'espérez pas me faire peur !

— Non, dit-elle, pourquoi vous ferais-je peur. Vous n'êtes pas dans votre assiette ; je ne veux que vous couvrir contre vous-même.

— En vérité, fit-il avec amertume... me croyez-vous capable de vous manquer de respect ?

Cette phrase, il l'avait vingt fois prononcée au moment même où il manquait de respect à certaines femmes ; mais elle n'était pas de circonstance ici.

— Non, répondit Thérèse ironiquement, je ne

vous crois pas capable de me manquer de respect.

— Vous raillez, dit-il, en tâtonnant avec une mauvaise foi insigne vers cette colère qu'il avait ratée tout à l'heure ; j'espère que vous n'imaginez pas que je sois homme à avoir peur de votre mari ?

C'était si fou, si enfantin, que Thérèse eut un sourire :

— Et pourquoi donc auriez-vous peur de mon mari ?

Il ne répondit pas, farouche, beau garçon à la noble figure ; et cette grâce, cette élégance impeccable ! Ah ! qu'il était donc humilié, et qu'il lui paraissait équitable que Thérèse se donnât à lui pour calmer cette humiliation ; que, du moins, elle le prit au sérieux et consentit à s'effrayer pour Audent. Mais tout cet appareil social qui, au sentiment de Valbridelle, aurait dû convaincre Thérèse, la fâcha :

— D'ailleurs, lui cria-t-elle, en voilà assez. Battez-vous avec François si cela vous fait plaisir. Il n'y aura rien de changé dans le monde : il n'y aura que deux imbéciles de plus !

— Vous m'insultez, fit-il.

— Non, je ne vous insulte pas : j'essaie de vous ramener à une plus juste appréciation des choses. Je ne suis pas une pudibonde niaise, et je ne trouve pas votre action plus blâmable que tant d'autres actions qu'on vous voit faire... Même, en un certain sens, je vous sais gré de celle-ci, je vous en estime davantage... Si seulement votre amour avait pu être véritable, et si vous étiez le genre d'homme que je suis capable d'aimer... Mais ces deux choses-là sont également impossibles ; nous ne nous arrêtons pas à en chercher les raisons. Donnez-moi la

main, en homme d'esprit que vous êtes, et vous ne paraîtrez pas ridicule pour être tombé à mes pieds. Ce geste conventionnel aurait pu vous lier devant une autre; moi, je déteste l'esclavage, même pour vous qui êtes un despote... Allons, la main.

— On ne peut vous résister, dit-il, subjugué par cette bonne grâce sereine.

A ce moment Audent entra. Thérèse lui tournait le dos; mais Valbridelle ne put retenir un tressaillement. Audent s'approcha avec brusquerie, jusqu'au moment où il fut sous les yeux de Thérèse. Elle l'attendait avec un regard de mépris, et, s'adressant à Valbridelle :

— Et, en ceci comme en toutes choses, cher cousin, sachez que je suis libre... Je ne me suis donnée à personne et personne n'a de droit sur moi... L'idée seule qu'un être puisse exiger d'un autre être qu'il lui soit fidèle pour des raisons qui ne sont pas des raisons d'amour, me fait horreur.

Comme elle voyait pâlir Audent, et qu'une pitié s'éveillait dans son cœur, elle ajouta :

— D'ailleurs, je comprends la souffrance qu'on éprouverait à voir déchoir ceux qu'on aime... et, sans doute, cela m'empêcherait de déchoir.

— Déchoir, balbutia Valbridelle, qu'entendez-vous par là ?

Elle hésita, puis, avec malice, se voyant comprise d'Audent :

— Mettons choir, mon cousin, et allons voir les Watteau du roi de Prusse.

XVI

Le soir, quand ils revinrent de l'Exposition, les deux couples rentrés dans leurs chambres, Thérèse fut tout de suite plus molle que de coutume aux bras d'Audent.

Il avait déjà senti tout le jour une sympathie inaccoutumée. Sans doute la jeune femme se souvenait avec reconnaissance de l'ardente ciselure amoureuse dont il avait consenti à l'entourer. C'était, entre eux, ainsi qu'un noble effort pour rendre la vie plus complexe et plus méritante. Il avait bien voulu souffrir ; il n'avait pas fui la lutte. Les âmes élevées préféreront toujours des adversaires sérieux à des indifférents. Pour la femme, cette vérité est une nécessité. Elle ne peut créer rien de grand si la passion trop faible de l'homme se refuse aux contrastes par où la vie se trouve mise en valeur. Or, Audent, en acceptant tous les déboires, toutes les angoisses de son amour, en opposant aussi son fort égoïsme, en se brûlant les doigts à chaque instant, en se pliant, en s'assouplissant, en s'humiliant, était devenu un tout autre homme que Valbridelle aux yeux de Thérèse.

Il avait fait chaud le long du jour ; quelques nuages étant survenus vers le soir, cette chaleur avait couvé, l'atmosphère demeurait nerveuse, électrique. Le diner, au restaurant allemand, s'était éternisé. Valbridelle, inquiet, avait voulu boire du champagne, s'attarder en vains plaisirs dans la rue de Paris. Déjà Thérèse pesait un peu sur le bras de son mari, et, quand ils avaient traversé toute l'Exposition pour aller chercher leurs voitures aux Champs-Élysées, il avait senti plus proche de lui, comme une caresse, comme une promesse, la robe si vivante de la jeune femme. Un trouble exquis lui était venu, si bien que, rentrés chez eux, après avoir éteint la lumière pour pouvoir ouvrir la fenêtre, il avait osé prendre Thérèse dans ses bras, et, lui renversant la tête sur son épaule, baiser une bouche divine. Contrairement à son habitude, elle ne s'était pas raidie, elle avait accepté le baiser d'une lèvre ouverte.

Il en demeurait surpris, enivré. Par la fenêtre, on voyait un arbre du jardin et, plus loin, d'autres fenêtres éclairées devant lesquelles se mouvaient des ombres. C'était un soir de vie au plein air, dans l'abandon de la chaleur excessive. Audent et Thérèse, tapis dans l'ombre, avaient ce sentiment délicieux d'un bonheur furtif, défendu.

Pour lui, c'est le triomphe du mâle à la face du monde ; pour elle, un trouble profond de pécheresse. Il la tient par la taille, sa main froissant l'étoffe de sa robe ; elle se serre contre lui. Et tout le jour leur revient : la foule de l'Exposition, les palais en toc, vulgaires et ardents, le grand beau fleuve où trempe une ville de flammes. Le contraste est mer-

veilleux. Leur âme encore vibrante du pas des multitudes, des cris de Sada-Yacco, du tapage des Egyptiens, de l'éclat des lampes électriques, prend une joie de bête en forêt à se sentir là, si bien protégée, si sûre contre le dehors, et dans l'attente d'une chose un peu farouche et animale.

Thérèse n'avait pas connu ces heures. Elle ne s'était jamais donnée sans lutte intérieure pour garder sa conscience et sa révolte. Un instinct obscur faisait qu'elle demeurait très femme dans cette attitude, son corps se prêtant, tandis que son cerveau et son cœur se refusaient. Si parfois, tout soudain, lui venait l'intuition d'une autre forme de mariage, cela s'éteignait devant la platitude universelle. Cet être charmant, attentif à l'abomination de ce monde, ne pouvait apercevoir nulle part des gens meilleurs qu'Audent. Elle accomplissait avec lui l'œuvre universelle, comme elle acceptait la vie : à la fois dans une indignation terrible et dans une complexité chaude et vibrante. D'ailleurs, ce lien de la chair, malgré qu'elle en eût, éveillait en elle les souvenirs ataviques de la maternité qui sont les fondations mêmes de l'amour. Dans certaines minutes après la possession, le mari devenait semblable à un enfant, et Thérèse en gardait l'émotion au fond de ses entrailles. La nuance qui la séparait des amours vulgaires et pot-au-feu, c'est qu'elle n'aimait pas ces sortes d'émotions, les trouvait lâches et s'en défendait. Il eût fallu une admiration raisonnée pour qu'elle s'éprit de son mari ou de son amant.

Ce soir-là, justement, Audent bénéficiait de la turpitude de Valbridelle, Thérèse connut un ser-

vage plus tendre que l'ordinaire servage. Elle ne détesta pas sur elle la pression de l'homme à qui l'organisation sociale l'avait livrée. Il l'assit sur ses genoux avec de courts rugissements de gratitude ; elle laissa reprendre ses lèvres et froisser ses jupes. Ensuite il parla longtemps d'une voix basse, dans une grande et noble folie passionnée. Elle écouta battre ce cœur d'homme, et, sous les paroles, elle s'attendrit encore, se pelotonna, éprouva la joie de se sentir petite, légère comme un oiseau. Un peu de perversité se glissait sans doute parmi cet épanchement d'elle-même : elle y mêlait Valbridelle et l'Exposition, le monde, ces fenêtres ouvertes où des ombres se mouvaient, et la possession prochaine. Ses sensations du jour entraient dans la toute-puissante volupté qui crée les enfants. Mais c'était obscur en elle, comme les ténèbres mêmes du dehors, comme le passage d'une aile de chauve-souris, tandis que c'était clair et volontaire en lui, triomphant de Valbridelle, des foules, des autres hommes épars dans les chambres lointaines et qui ne pouvaient tenir la toute belle, la suprême chérie entre leurs bras.

Ainsi, malgré les longs mois de sa tristesse, les fièvres intéressantes, les chagrins, les déboires, les élans réprimés et l'exil du bonheur, quand il posséda Thérèse, toute vêtue, dans ses robes élégantes, il représenta la force, la fureur panique et surtout les symboles de sa société ; il eut la joie du bourreau qui tue, du juge qui condamne, du financier qui règne et du patron qui asservit.

Elle ne lui en voulut pas de sa rude étreinte, ni même de sa joie conquérante ; elle pouvait croire

aux transports d'une passion débordée. Mais quand, plus tard, il crut devoir s'extasier sur le divin bonheur, elle perçut la transformation de l'homme. Malgré des délicatesses infinies, il la froissa. Elle vit combien facilement il retournerait à ses anciennes formes, et, sans lui refuser une nuit d'amour, elle se raidit contre l'abandon.

Déjà la vie était pour elle toute changée quand elle se releva. Il la tenait encore amoureusement contre lui, chiffonnant les dentelles du corsage, et tous deux regardaient le jardin, les ombres d'hommes et de femmes devant les fenêtres ; mais, pour elle, les arbres avaient perdu leur fraîcheur, la nuit cessait d'être la vaste splendeur enveloppante, les ombres étaient celles de créatures vaines et féroces. Thérèse éprouvait une angoisse inexplicable. Elle pensait que l'homme qui lui chantait à cette heure sa joie avait bien du mérite, de la dignité, voire de la noblesse, une âme très grande, un vigoureux esprit, un cœur excellent... et qu'elle se sentait froidir devant lui !

Elle n'aurait pu dire au juste pourquoi ; mais, outre qu'elle craignait les retours de son orgueil, elle le voyait non comme une âme semblable à la sienne, elle le voyait comme une âme parallèle : s'il était dans les mêmes sentiments qu'elle, ces sentiments ne trempaient pas dans le même monde. Ils avaient quelque chose de mystique, de sacrifié, de religieux. Elle eût préféré qu'il l'adorât moins et s'efforçât davantage de la comprendre ; mais, assurément, lui, dans son orgueil, préférerait l'adorer. Ne fait-on pas tout ce qu'on veut de son Dieu !

Et Thérèse, détendue, morne, sent son cœur

s'étreindre devant le jardin, la nuit, les étoiles, les hommes. Son humeur n'est pas à la révolte, elle est à la tristesse. Le bruissement des petites feuilles, comme le retentissement d'une casserole dans une cuisine lointaine, l'aboi d'un petit chien, tout lui paraît significatif de mort et de vanité. Par lassitude, pour oublier, ne se laissera-t-elle pas tomber dans ces bras puissants qui lui enlèveront l'inquiétude parce qu'ils sont les bras mêmes de la caste régnante : la force, la justice, l'honneur, la vérité. Audent ne possède-t-il pas toutes les vertus où l'âme se sanctifie et s'apaise !

Mais elle a un sourire crispé ; elle murmure à son mari qui ne peut la comprendre :

— N'est-ce pas que vous êtes comme le moraliste : vous ne m'aimez pas telle que je suis, mais telle que je devrais être ?

Il crut qu'elle le louait d'avoir un idéal, il répondit :

— Oui, mon amour.

XVII

Thérèse avait raison. Dans la délicieuse et sauvage étreinte dont son mari l'entoura, le vieil homme reparaisait. Non que, désormais, Audent ne fût marqué du sceau de la pensée nouvelle qui n'est que l'inquiétude nouvelle, mais il n'avait pas atteint le degré de misère qu'il faut pour rompre le magnétisme des anciennes structures et pour armer une âme en nouveauté. L'égoïste demeurait, un égoïste qui comptait seulement profiter de la bonne leçon, se féliciter de tant d'adresse ajoutée à ses moyens ordinaires. Il s'est rasé, aplati, trompé lui-même devant la nécessité, il a promis le bœuf à Jupiter; puis il espère filouter le destin, réduire l'offrande à de la fumée.

Double jeu qui devient la dernière citadelle des structures agonisantes et qui sert à les tasser dans l'espèce. Cela ressemble à l'hésitation des corps qui changent d'état, et pour qui les premières manifestations de changement ne sont que des manières de résister.

Au matin de cette nuit qu'il pouvait appeler une nuit d'amour, Audent rentra, pour la première fois

depuis longtemps, dans son cabinet de travail. Il y fut entraîné par une obscure assimilation de ses sentiments actuels avec ceux qu'il éprouvait avant son mariage.

En effet, le passé revécut. Il retrouva ses vieux livres tant aimés, et ils lui versèrent cette joie de l'abstraction qu'il jugea plus splendide et plus haute que jamais. Chiffres, vues générales, études intellectuelles qui donnent la certitude et que, d'un génie vigoureux, il avait abordés et vaincus.

Ah ! que c'est loin du doute où une femme l'a maintenu. Il respire, il se hisse à nouveau sur ce piédestal des connaissances toutes cérébrales qui donnent une satisfaction parfaite, un parfait bonheur. Il ouvrait, refermait vingt livres divers, plein d'ardeur à se remémorer les théories, les théorèmes, les règles et les lois.

Tant qu'il en demeura là, son cœur put s'épanouir à l'aise. A se percevoir si largement compréhensif, il revenait à la volonté omnipotente, aux actes calculés, réglés, réalisés par une méthode supérieure. Sur sa table se trouvaient les volumes où se résume la philosophie contemporaine, si ardente au déterminisme, à l'automatisme : des travaux de Spencer, dont le génie conserve une mysticité, à ceux de Ribot, si sage, si pondéré dans sa puissante induction. Par tout cela, et par ses observations propres, il saisit le mécanisme de l'âme ; mais il s'arrête à la notion de conscience et de volonté ; il confond l'une avec le degré d'abstraction où il a pu, grâce à la richesse, pousser son intelligence, l'autre avec l'organisation admirable, mais toute routinière, que la société accorde aux hommes de la

caste d'Audent, c'est-à-dire aux hommes parfaitement adaptés.

Dès lors, la volonté est en lui comme un fort instinct, et il a toutes les certitudes, les illusions, les présomptions des instinctifs. Son effort pour encadrer Geneviève dans sa classe à lui, la classe des intellectuels, était comparable à l'ardeur des missionnaires, esclaves de leur Église ; il y avait vu l'empire d'une conscience et d'une volonté supérieures sur une conscience et une volonté inférieures. Or, les moyens dont il usait étaient aussi savants, aussi subtils que notre époque le permet, mais, comme ils ne représentaient qu'une nouveauté formelle, Audent ne pouvait atteindre à la conscience supérieure, laquelle n'appartient qu'à la création et relève des couches populaires. Son mépris des misérables lui fermait ce que les saints ont de tous temps appelé le ciel.

Quand, pour la deuxième fois, l'amour, qu'il ne savait pas être une simple adaptation sociale, le saisit dans ses impérieux rouages, sa position se trouva changée. Il continuait à sentir aboutir en lui les ajustements de sa caste qu'il confondait avec la volonté, et il déployait pour conquérir Thérèse toutes les habiletés des psychologues acquis à l'automatisme. Même ses calculs se trouvèrent généralement justes : il arrivait à donner à sa jeune femme les associations de sentiments et de pensées qu'il préméditait. Mais ces associations ne furent pas les seules : il s'en ajouta d'autres, qui brouillèrent tout, et qui venaient d'une source ignorée. Celles-là, il fut d'abord tenté de les attribuer à la maladie ; puis, quand il perdit pied, après une

longue lutte, il n'y vit que désordre et folie, le désordre et la folie passionnels que tous les auteurs ont racontés. Il se terra ainsi qu'un lion devant un cyclone ; mais, pas plus que le lion, il n'abdiqua sa propre violence. A force de durer, cependant, une pareille situation modifia son caractère. C'est qu'il ne s'agissait pas, en effet, d'une puissance massive d'élément, il s'agissait d'une activité très complexe, celle de Thérèse, et, par les craintes, par les arrêts, par les inhibitions que créait cette activité rivale, tout le fond de l'âme d'Audent prenait une complication nouvelle. C'est l'éducation à rebours, la plus puissante, celle que nous avons reçue de tous temps de la nature.

Un nouvel Audent dormait dans l'ancien et, tour à tour, ces deux personnalités devaient se réveiller suivant les circonstances. La défaite amoureuse de Thérèse faisait surgir le bourgeois autoritaire. Si la résistance de la jeune femme avait pu s'arrêter là, Audent aurait repris, avec quelques modifications heureuses, la formule de vie qui, au total, lui avait permis la victoire.

C'est ici le lieu de signaler, chez des hommes semblables à Audent, les repères par où ils se relient à l'humanité tout entière et peuvent, sous certaines influences, passer par les différents types sociaux. Et d'abord, sa jeunesse, qui est une complexité en puissance ; puis, sa complexité réelle, quoique trop abstraite pour aboutir à la création, et qui est représentée socialement, chez le jeune bourgeois, par la diversité des études faites pour le diplôme.

Quand la vie le prend et l'encadre dans sa fonction, il demeure, en ce jeune bourgeois, des parties

libres, des appétits marqués par un respect de la science, des arts, des lettres, ou encore par des fantaisies, des lubies, des phantasmes. Audent, tout en acceptant la délégation qu'est l'argent, et où se résument la plupart des modalités actives de la volonté sociale, demeure, par son régime très intellectuel, par ses travaux, un être plus apte à changer que ne le sont ordinairement les hommes de sa classe, soldats, fonctionnaires, professeurs, voire savants ou artistes englobés dans la hiérarchie ou seulement dans le système propre à leur temps. Il a pu ainsi reporter quelques années plus loin que les autres hommes sa liberté ; mais cette liberté, dans un pays de mœurs anciennes comme la France, n'existe que dans la limite de l'état de fortune, et n'a pas la puissance d'une liberté de pays où l'état de fortune lui-même se modifie sans cesse, et où le citoyen est obligé de demeurer sur le qui-vive, de se voir passant d'une classe à une autre.

La liberté d'Audent eût donc été peu de chose sans l'énergique action de Thérèse ; cependant, elle explique la possibilité de cette action et donne le pourquoi de l'amour d'un tel homme pour une telle femme.

Dans son cabinet de travail, tout lui rappelle les heures de sa jeunesse où il crut avoir triomphé de lui-même et des autres. Cette pièce, meublée sobrement, est pour lui un aide-mémoire comparable à celui qu'est l'église de sa ville natale pour une vieille fille dévote. Elle croit encore évoquer Dieu quand elle n'évoque plus que sa jeunesse et ses illusions évanouies. La grande table, les rayons, les vitrines en bois noirci, le vieux tapis de Smyrne à

longue laine que ses pas ont usé par places, la sphère terrestre avec son méridien de cuivre, le vieux baromètre sur sa tablette d'acajou, les statuettes égyptiennes d'Osiris, d'Horus, d'Anubis, tout lui raconte son travail patient, l'ardeur qu'il apporta dans ses études, dans ses goûts. Qu'il étende la main, il peut prendre le livre qui, tel soir d'hiver, lui ouvrit un monde, le même livre, avec les macules si légères et qui sont, cependant, comme l'anthropométrie du souvenir.

Comment résisterait-il à tant d'images, alors qu'il est amolli par le triomphe ? Sa volonté, qui n'est sans doute ici que le magnétisme général du cerveau, lui semble toute revenue. Et quelques heures passent où il feuillette ses documents. A mesure qu'il avance, il aperçoit une foule de modifications, d'améliorations à faire. Ses vues se sont compliquées. La généralité symbolique de ses théories l'ofusque. Il se résout à une analyse infiniment plus délicate. Il retouche même un chapitre entier de son ouvrage, et mille sources ignorées jaillissent en lui. Il attribue en partie son bonheur à la force secrète des renaissances comme des naissances ; mais il sent bien aussi qu'il y a autre chose.

Il aurait pu s'avouer que cette autre chose, il la devait à Thérèse. Seulement, cet aveu eût entraîné, maille par maille, la désagrégation de cette personnalité ancienne qu'il venait de reconquérir. Et puis, l'orgueil, qui apparaît la résistance ultime, presque animale, domina. Audent ne vit que sa souffrance et sa complication. Il se fit un nouveau dieu avec les fragments de l'ancien. Tout ce que lui avait apporté l'inquiétude de sa charmante femme, tout ce que,

par elle, il devait au génie sacrifié des misérables, il crut sottement, en riche et en heureux, pouvoir se l'attribuer. Ainsi, il perdit un élément de premier ordre, la conscience morale ; il se relia à la forte ordonnance de sa société, courba sous le joug les idées libres de Thérèse.

Fatalité inhérente au Pouvoir, et qui aveugle les gouvernements comme les maris. La réalité tremblante s'incarne dans un solide symbole. Audent se crut un grand homme, intrinsèquement doué par la Nature, opinion où la bourgeoisie reprend le préjugé aristocratique.

Il est là au tournant de sa destinée, prêt à redevenir un ferme abstracteur, soutien héroïque de sa caste. Il n'aurait alors puisé, dans son contact avec l'âme populaire, que des moyens plus subtils de domination, mais il ne serait pas un homme ayant compris, intégré tout son temps. C'est la forme réduite, la plus ordinaire du génie.

Audent ne le peut savoir, repris par les jouissances de sa vie d'antan dans ce beau cabinet de travail où il se trouve à l'abri du monde, par la vertu des gendarmes et de la morale. Il faut bien qu'il rende aux gendarmes ce qui est aux gendarmes. Les harmonies de son mobilier, les harmonies de ses livres, bien adaptés à l'état social, les harmonies de son corps, choyé et surveillé, de ses vêtements, de ses mouvements sportifs et nobles, comment échapperait-il aux conséquences qu'elles imposent ? Son œuvre les exprime. Elle rassemble, dans une théorie, d'ailleurs admirable, les aperçus multiples que la passion a ouverts. Il met dans l'homme ce qui est dehors. La complexité qui vient de l'Univers, il la

replace dans l'âme, par une erreur analogue à celle qui faisait tourner le ciel autour de la terre. La trame délicate, nerveuse, merveilleuse aussi dont Thérèse perçoit les vibrations si ténues, il la transforme en une méthode supérieure de l'individu pour mettre les autres individus sous ses pieds. C'est la grossière, la stupide image d'un Napoléon de la philosophie, au lieu de l'analyse où un homme n'existe que dans les autres hommes, dans les autres êtres.

Thérèse demeura pensive pendant quelques jours devant son mari transfiguré. Certes, il fut doux et tendre pour elle. Il n'eût pas hésité à mourir pour la sauver d'un péril. S'il pouvait se croire finalement vainqueur, grâce à une psychologie subtile, elle pouvait, elle, avec plus de raison, le considérer comme vaincu. La faiblesse ordinaire des femmes aurait accepté un pareil dénouement. Thérèse en fut atterrée. Sa cause n'était pas la lâche cause personnelle, la recherche d'un égoïste bonheur à deux. Disons-nous qu'elle avait honte du bonheur ainsi compris ?

Audent se trompa sur son attitude. Valbridelle parti, les premiers feux du travail lui enflammant la tête, il perdit la notion des circonstances. Aussi, quand, un matin, il reçut une lettre de Malloire, il n'hésita pas : sûr de lui-même, avec une sorte d'ostentation, il donna cette lettre à Thérèse. Ce seul geste allait avoir des conséquences terribles pour lui.

XVIII

Lettre de Malloire.

MON CHER AUDENT,

Me voici à Charvex, hameau d'une quinzaine d'âmes sur le versant méridional des Voirons, dans la Haute-Savoie. On y arrive de Bonne-sur-Menoge par deux belles routes, la neuve qui suit la rivière et, à partir du Pont de Fillinges, monte vers Boège ; la vieille, charmante, qui, ombragée de vieux pommiers et de vieux noyers, ondule doucement au flanc de la montagne en passant par Malan.

J'ai avec moi Félicie dont l'ardeur cuisinière se désole d'avoir besoin de tant de diplomatie pour trouver des roastbeefs, des pigeons ou des poulets dignes de paraître sur ma table. Elle exagère les ruses pillardes des bons paysans, leur malice à nous vendre un vieux coq pour une poulette, ou à porter les fruits et les légumes au prix des primeurs de Potel et Chabot.

Trois hommes, contrebandiers sans travail, vagabonds de Genève, échoués là par on ne sait quel hasard, passent leur temps à pêcher pour nous dans la Menoge ; mais, hélas ! il faut bien croire que la ri-

vière n'est pas poissonneuse, car je n'ai trouvé que trois fois des truites sur mon menu. Elles furent, d'ailleurs, délicieuses.

Auguste est obligé d'aller jusqu'à Marcellaz, à 3 kilomètres, pour chercher la grosse viande de boucherie du samedi, aloyau ou gigot, dont nous faisons notre ordinaire pendant deux ou trois jours; le reste du temps on mange du veau, côtelettes, ris, foie, ou de la volaille. Le boulanger passe tous les jours. Je te donne tous ces détails pour que tu te rendes à peu près compte de l'espèce de pays qu'est Charvex. Nous n'y manquons de rien; une brave femme du village nous rapporte tous les légumes du marché de Laroche et même de Genève où elle se rend deux fois par semaine.

L'ancienne grande route de Bonne à Boège passe devant ma maison, et, encore qu'il y ait peu de charrois, cette route est rarement déserte. Trois fontaines d'eau vive alimentent le village; elles jaillissent de la roche; la plus puissante est tarie l'été. Tu sais quelle chose charmante sont ces petites sources dans la montagne. J'entends leur ruissellement de ma chambre, la nuit, comme un petit bruit clair et frais, parmi le grondement de la Menoge sur son lit de pierres roulées.

Cette chambre basse, où je dors, n'a qu'une fenêtre unique donnant sur l'immense plateau de la Haute-Savoie, qui s'étend de la Menoge vers Annecy et Aix en sautant par-dessus l'Arve.

Ce plateau est pris entre le Salève, à droite, et le Vouan, le Môle, le Saxonnex, le Petit et le Grand Bornand à gauche. Je vois l'angle qui marque l'entrée des gorges de la Borne, et toutes les mon-

tagnes de ce groupe apparaissent très nettes à mes regards.

L'endroit est délicieux pour rayonner vers Tanninge, Sixte, les gorges du Giffre, pour excursionner en Suisse en franchissant les cols vers Thonon, vers Chambéry, ou vers Vernayaz et Martigny par la Tête-Noire.

Tu connais ces régions. Elles étaient jadis la terre de l'Europe. On rencontre aujourd'hui des bandes de cyclistes poussant leurs bicyclettes aux plus dures montées, et se laissant dévaler le long des plus vertigineux lacets. Tout en haut d'un des nombreux cols de Coux, celui menant à Thonon, j'ai trouvé une automobile, venant des bords du lac.

C'est la fin d'une légende pour les grandes routes ; cependant il demeure d'après solitudes là-haut, même sur les Voirons, qui présentent des sommets peu élevés, mais d'un accès incommode. Il y a des fermes dont les habitants ne verraient jamais une figure humaine, s'ils ne descendaient le dimanche pour aller assister à la messe de Fillinges, gros village situé sur le plateau, au delà de la rivière.

Cette descente est pour moi un événement. Je me mets sur le pas de ma porte, je suis des yeux les garçons, les filles, les femmes, les hommes et les vieux. Et ce ne sont pas les blouses grises, ressemblant à l'ardoise du pays, qui retiennent mon attention, ni les belles robes des filles, ni le drap lustré des vestons. Je sais la philosophie de ces choses et la puissance qui les fait paraître dans les plus lointaines bourgades : je sais ce que signifie la *cérémonie*, et combien justement cet appareil de l'ordre, de la politesse, est mis en branle pour la

grande maîtresse des rites qu'est l'Église. Non, ce qui me passionne, ce sont les visages où je cherche à surprendre le secret des volontés.

Ah ! pour moi, qui ne peux relier la veille au lendemain, n'est-ce pas le secret suprême ! Ne pourrai-je l'apprendre des simples, aux sources mêmes où sans doute l'organisation se prépare ? Voilà mes vains soucis, je puis dire mes lâches et stupides soucis, car, enfin, je la connais par la philosophie supérieure, la cause qui tarit chez moi le fluide nerveux par quoi l'organisation persévère assez pour aboutir dans le monde extérieur. Des paysans que je vois passer, je n'apprendrai sans doute qu'une chose : c'est que la volonté n'est qu'une longue habitude ; et qu'en ferais-je des longues habitudes, quand je n'aime que la liberté, la promptitude de l'esprit... *L'harmonie préétablie* prend ici un relief inattendu : on n'agit bien que lorsqu'on est réglé sur la nature ; moi et mes pareils nous avons voulu devancer la nature et alors nos gestes ne s'adaptent plus à elle...

Mais, ainsi présenté, le problème m'apparaît trop simple : car il est bien certain, n'est-ce pas ? qu'il existe des volontés rapides et adaptées quand même à la nature ; c'est qu'elles le sont par toute une organisation intermédiaire, que la stupide idée de la volonté comme une substance première, comme un principe absolu, m'a empêché de développer. Oui, oui, dans cette volonté-là git le plus terrible des esclavages. Sous des noms différents, l'orgueil, l'amour-propre, la fausse honte ne sont que les barrières qui nous enclavent dans une forme périmée.

Imbécile je fus, d'imaginer que le flux du dedans au dehors pouvait être éternel. La volonté brute est un héritage vite dilapidé. La véritable volonté, celle qui nous fait adapter à notre temps, se crée par d'infinis tâtonnements, mieux, par le jeu du hasard.

Vois-tu, dans tout cela, je suis victime de ma caste : elle confond sa volonté avec la puissance que lui donne l'argent. Les imbéciles s'en tirent, mais les gens d'esprit succombent. Et toi aussi, tu succomberas, si tu ne veux entendre mon avertissement, ou si la destinée ne te jette assez tôt en pâture à quelque grande misère. D'ailleurs, tu es mieux outillé que moi pour résister, et peut-être tes ancêtres furent-ils plus longtemps des ruraux, comme ces montagnards que je vois défiler le dimanche devant ma porte.

Ils ont appris à vouloir dans le contact direct avec la terre, sous la pression terrible de la nécessité ; et les voilà, par les siècles, organisés en résistance, en obstination. Et, ne t'y trompe pas, leur paresse fait autant partie de leur caractère que leur force de travail ; tout s'est tassé en eux pèle-mêle.

Mais ils ont avec cela une particularité presque mystérieuse, celle, dans cette vie simple, de présenter des types très dissemblables. Comme toute chose chez eux, ces types persévèrent souvent par l'hérédité, mais, souvent aussi, on découvre de singuliers contrastes entre les frères ou les sœurs d'une même famille. Parmi les dix ou quinze personnes qui composent notre hameau, et qui sont toutes plus ou moins parentes, il est des avarés sordides, d'autres quasi-généreux, ou moins âpres au

gain ; celui-ci a déjà une sorte d'éducation, celui-là n'est qu'une sombre brute ; le bavard alterne avec le taciturne, le capon avec le querelleur.

Je ne crois pas trop m'avancer en voyant dans ces modalités plutôt des résultats d'influence sociale que des résultats de constitutions individuelles ; j'ai même souvent observé que le bavard d'un groupe devient taciturne dans un autre, et que tel timide chez lui s'émancipe dès qu'il est loin.

Alors que deviennent ces variétés de types, sinon des adaptations sociales ? Et ce que nous, gens des villes, adorateurs des adaptations plus promptes et plus légères, nous détestons chez le campagnard, cela n'apparaît-il pas, cependant, comme un sacrifice terrible à l'espèce ? Aux temps féodaux, la force du seigneur attachait le paysan à la glèbe, dont le quart du produit à peine lui appartenait. Qui ne voit qu'à présent encore la caste régnante lui impose une situation analogue. Outre que les grands princes financiers retirent l'argent de son bas de laine, les barons du notariat exploitent son amour immodéré de la terre, lui font suer l'argent des hypothèques, des saisies et des ventes. Contraints par le besoin, par la peur, par la lenteur de leurs mouvements et de leurs pensées, lenteur qui leur vient d'une santé de sang rouge, d'une existence par-dessus les terres ozonées, ils se tassent dans leurs travaux au degré même où la masse de la nation est en progrès ou en retard.

J'ai vu cela plus clairement dans une excursion que je fis voilà quelques semaines sur le *Somman*. Ayant grimpé, sous l'ardent soleil, la route que creusèrent, il y a deux ans, des Italiens, et qui rem-

place le célèbre escalier, je fus surpris là-haut par une pluie formidable. J'aurais pu aller jusqu'au Praz-de-Lys ; mais l'idée me chanta autrement. Je renonçai même à l'auberge fruste où trop d'ivrognes menaient leur vain tapage, j'acceptai l'hospitalité de la plus riche propriétaire du pays.

Qui dira les noirceurs et la poésie secrète, la brutale poésie d'une pareille habitation au-dessus du monde, à l'air pur des sommets, dans la plus riante vallée. On y vit dans de perpétuelles ténèbres : la cuisine ne prend jour sur le dehors que par la porte, et elle voisine directement avec l'étable. Le foyer est une vaste pierre plate, sur laquelle on brûle, par le bout, des bûches mal dégrossies. La fumée se répand dans la pièce et s'échappe le plus souvent par les interstices de la toiture. Une table attachée à la muraille se relève ou s'abaisse au gré de la ménagère ; un banc est disposé tout auprès. Les autres objets sont les vases en bois destinés à contenir le lait de la traite.

Ces vases sont les objets vraiment propres de l'habitation. Le lait est ici le maître et seigneur ; comme il est sensible et délicat, il faut bien nettoyer et entretenir les seaux et les cuves, la baratte et la bassine.

Deux femmes me servaient ; une vieille maigre et bavarde, une autre sans âge, sorte de monstre habituel à la montagne, naine, boiteuse, horriblement bégayante, rhumatisante et crétine. C'est le masque, si fréquent dans le Valais suisse, le masque de pomme tapée, le tout petit visage raviné de rides sans nombre, avec le ricanement lugubre des idiots.

Cependant, le feu allumé, la porte fermée, cette espèce de caverne infernale, sentant la suie, la fumée et le purin, ne me déplut pas trop. La pluie tombait au dehors, et, de même qu'un enfant éprouve mieux le sentiment du refuge dans un abri construit à la hâte, ou même simplement sous un parapluie, de même je me rendais mieux compte, dans ce grossier logis, de tout ce qu'un logis représente pour l'homme.

Nos ombres, agitées par la flamme, se projetaient énormes sur les murs ; mon hôtesse, penchée vers le feu, accrochait et décrochait de temps à autre une marmite de fonte où des oignons mijotaient dans le beurre ; la naine faisait un bruit singulier en avalant sa salive ; mais la pluie crépitait dehors, et le feu, le banc, les oignons étaient de frustes symboles des plus belles conquêtes de l'homme à travers les siècles.

L'hôtesse bavardait intarissablement avec un mélange de servilité, d'insolence et d'orgueil. Elle avait un fils à Paris. Elle était allée voir ce fils ; il lui avait montré toutes les splendeurs de la capitale. Quand elle parlait des choses qu'elle avait vues, elle n'était pas beaucoup plus sotte que telle de nos princesses recevant des gens de lettres ; elle semblait avoir compris la douceur de la vie des villes ; seulement, elle méprisait tout cela ; elle n'y voyait qu'une sorte d'ostentation ; elle croyait que le confort des citadins n'était pas pour le contentement de leurs désirs, ni pour leur facilité, pour leurs besoins, qu'il était une habitude fastueuse, vaniteuse, le moyen de prouver qu'on avait de l'argent.

Et, de retour dans sa montagne, elle n'avait

pas même songé à rapporter un peu de ce luxe de Paris; si bien que, le repas servi, elle me demanda :

— Vous avez bien un couteau pour manger vos pommes de terre ?

Il me fallut vider deux œufs, tailler mon pain, manger mes pommes de terre et mes oignons avec un petit canif acheté à Genève chez Forestier. Et le canif me servit encore pour tourner dans mon café, afin d'y faire fondre un morceau de sucre.

Ce détail, que je retrouvai plusieurs fois par la suite dans d'autres chalets, m'éclaira sur la psychologie des montagnards. La bonne femme avait dû voir des cuillères et des fourchettes en fer à un sou dans tous les bazars parisiens. Pourquoi n'en avait-elle pas acheté ? C'est qu'elle les jugeait inutiles. Mieux encore : elle aurait sans doute eu honte devant les autres de se servir d'une cuillère, quand ils se servaient de leur couteau.

Ainsi, en mettant à part pauvreté ou richesse, le bien-être des paysans n'est qu'une poussée sociale. Je l'avais déjà reconnu chez les rudes pêcheurs de la mer du Nord ; ils ont, comme les montagnards, ce dédain du confort, cet amour des coutumes grossières. Il leur serait facile d'avoir un matelas dans leur barque, et ils mettent leur orgueil et leur honneur à dormir sur la planche.

Ainsi firent mes hôtes ; elles me donnèrent leur lit, tout heureuses et fières d'aller coucher sur le foin. Ce lit, d'ailleurs, sentait le purin, mon visage s'y trouvait à deux doigts du plafond et, toute la nuit, des légions de mouches, réveillées par mes mouvements, vinrent bruire à mes oreilles. Quand je me levai, à l'aube, que je constatai la saleté des

draps, une nausée me prit. J'eus envie d'un peu d'air frais, l'air suave de la montagne ; j'ouvris ma fenêtre : elle donnait sur le trou à purin. Une odeur si effroyable se porta dans mes narines et sur mes yeux, que c'est à peine si je pus distinguer, à travers mes larmes, l'exquise silhouette des pics qui ferment ce frais haut val du *Somman*.

Je ne me plainis pas trop, mais je demandai cependant à mes hôtes pourquoi elles ne cherchaient pas à rendre leur maison plus attrayante. Elles parurent tristes que je n'eusse pas goûté ce gîte qu'elles jugeaient le plus beau du pays. Enfin, elles se moquèrent de ma délicatesse, et renchérèrent sur leur endurance et leur dédain du confort. Je fus amené à reconnaître que la cuisine ténébreuse où l'étable envoie toutes ses puanteurs, la pierre du foyer, la marmite dégoûtante, la nourriture misérable, non seulement leur suffisaient, mais leur étaient imposées. Montagnards ou marins, ils ont beau connaître la vie de Paris, être de retour d'un emploi ou de l'armée où ils ont servi d'ordonnance à des officiers riches, ils ne sont pas séduits ; ils veulent vivre comme on vit autour d'eux. Le luxe est un symbole non un besoin. Cette délicatesse, dont nous nous louons comme d'une grâce intrinsèque, nous la devons à Pierre et Jacques qui passent à côté de nous sur le trottoir, ou qui vivent en face de nous dans notre rue, et que nous ne connaissons même pas. Il semble que nos personnalités soient comme des vêtements que la société nous prête. Nous en avons le même orgueil que l'âne aux reliques.

En songeant à cela, si je regarde passer mes braves

gens qui vont à la messe, je sens bien que je ne puis plus les haïr de leur affreuse laderie, de leur amour de la rapine, et de la bassesse de leur esprit. J'y verrais plutôt des saintetés, et alors je retrouve cette vieille sagesse de l'Église qui a béatifié le pouilleux Labre. Elle aurait pu béatifier aussi quelques avarés et même quelques criminels non repentants ; car ces gens ne portent-ils pas les péchés du monde ?

Ne te détourne pas, mon ami. Je sais que, selon toi, il suffit de mettre en œuvre sa volonté pour se défaire de ses vices les plus honteux ; moi, qui ai reconnu par une affreuse expérience qu'on n'est pas son propre maître, je ne puis éprouver de haine définitive pour le misérable livré, non pas comme on l'a trop dit, à ses passions, mais aux passions des autres, aux tiennes et aux miennes ! Sois sûr que, par une loi encore mystérieuse, il paye pour nous, et que ce réprouvé est toujours une victime. Il n'est point de crimes individuels. Tout le monde a sa part dans le mal qui se commet en ce monde.

J'avoue que je demeure frappé d'admiration devant François-Louis, habitant de Charvex, qui vit d'immondices et entasse les écus de cinq francs dans le sol de sa cave. Cet homme a toutes les allures de la sainteté. Il mène une vie farouche, sans feu l'hiver, sans repos l'été, et ne dépense peut-être pas dix francs pour ses besoins durant toute une année. Il s'est refusé le mariage, la famille, les bons repas, le vin... Plutôt que de manger ses fruits, il les laisse pourrir sur ses arbres. Quelle divinité obtiendrait de ses fervents une

plus grande abnégation. François-Louis n'est pas un fétichiste ; il n'adore pas l'argent en soi ; il adore le symbole caché derrière, et ce symbole, ce Dieu, c'est l'ordre social qui commande impérieusement que des avarés soient de par le monde.

Pour moi, pauvre malade, qu'un unique problème tourmente, je vois dans cette concentration du caractère le moyen de garder dans leur force les structures primitives de la volonté, de cette volonté sociale dont le moteur est l'argent, et qui, tout comme la mienne, se perdrait sans doute si elle coupait les ponts par où elle est reliée à ses lourdes, lentes, patientes origines.

Je monte, le matin, vers le haut des Voirons, dans l'éblouissante lumière. Il faut prendre un escalier fait de grandes pierres inégales, entre des vignes. Le soleil y met cent mille étincelles, et une chaleur de four m'étouffe ; cependant je vais du pas égal des montagnards, heurtant avec un plaisir enfantin les dalles rocheuses du bout ferré de mon bâton. Tout autour de moi, sauf vers les Voirons, le paysage s'élargit ; la vallée de la Menoge se creuse, le Vouan, le Môle se dégagent, et le haut plateau découvre ses premières rampes. Quand j'arrive à un sentier qui est la route de Mijouet à Malan, je m'arrête à l'ombre des pommiers, autant pour regarder les montagnes et la plaine que pour respirer un peu, avant de monter encore. La terre s'étend sous moi, et j'ai pour la regarder les yeux du seigneur féodal ; je comprends sa cupide ivresse, sa joie de tenir et d'étendre son domaine. Les angles des bois qui bordent la rivière s'avancent dans les champs cultivés ; les villages, couverts de la modeste tuile savoisienne,

s'effacent doucement parmi les verdure ; des vaches pâturent sur le flanc des collines. Pour l'altier baron tout cela n'était que sa force répandue, sa volonté mise dans un paysage et, sûrement, il ne voyait pas son domaine par la beauté des arbres, des moissons et du ciel, il le voyait par ses limites, par les confins flexueux qui le séparaient d'une autre seigneurie, c'est-à-dire d'une volonté rivale. Du jour où il cessa de voir cela, où il devint un seigneur abstrait, la féodalité eut vécu. N'est-ce pas un peu ce qui nous arrive, à nous les intellectuels ; n'avons-nous pas aussi abandonné nos terres, la lourde réalité, pour la vie de cour, et ne nous vantons-nous pas de notre volonté avec d'autant plus d'énergie que nous la perdons davantage ?

Ainsi le veut la force des choses ; notre impuissance future se trouve en germe dans notre puissance actuelle, et tout le jeu politique des peuples consiste à souler d'orgueil ses dominateurs. Tu peux être un baron féodal ou un bourgeois intellectuel, tu tombes pour la même raison : pour avoir cru à ta force propre, alors que ta force n'est qu'une délégation.

Je me frappe la poitrine, et je me redis pour la centième fois : « tu t'es laissé mettre dedans par la littérature insensée qui prône la gloire des ancêtres imbéciles ; tu n'as pas vu que cette littérature est un poison pour débarrasser la terre de tes pareils, les purs cérébraux, dont il semble qu'une civilisation n'ait presque pas besoin ! »

Je suis le sentier de Malan, bordé, du côté des vignes, de ronces où noircissent d'énormes mûres, et, du côté de la montagne, de noyers et de pom-

miers, dont les fruits roulent sur le chemin. Plus loin, dans la direction où je marche, le Salève bleuit dans le matin, et le Jura est une estompe légère sur l'horizon. Le soleil poudroie et découvre, en un reflet de feu, le cours de la Menoge. Au tournant du chemin, j'aperçois Malan et Bonne; puis, derrière une mesure ruinée, je trouve le sentier qui doit me conduire chez Pillou...

La pente est raide, mais ombragée. Quelques trembles se mêlent aux pommiers. Ce sont de vieux arbres tordus; l'un d'eux, complètement creux, ne tient debout que par miracle. Pourquoi donc dut-il faire le sacrifice de lui-même, se vider de son vieux bois, en ne gardant que sa souche génératrice, avec un peu d'écorce? Le terroir fut-il insuffisant pour alimenter le géant entier? En tous cas, les vieux arbres sont tous ainsi; ils meurent par leurs parties centrales; ils semblent ne pouvoir prolonger leur vie qu'en s'excavant, en sacrifiant tout leur passé au profit du présent; et chaque saison ajoute à leur fragilité. Emblème où je retrouve une des formes qui me font périr, car j'aurais dû, pour conserver ma robustesse, ne pas tant me livrer à la seule création et mieux marquer ma place de bourgeois riche au sein d'une société comme la nôtre.

Me voici arrivé au deuxième étage de la montagne, sur la route qui mène à Juffly. Je suis à hauteur du Vouan; j'aperçois la petite pointe des Brosses, à côté du Môle pyramidal. Le plateau se développe jusque bien au delà de l'Arve, et la chaîne où se tiennent, en robes de soie, le Saxonnex, le grand, le petit Bornand, se prolonge jusqu'au bout du vaste horizon. Si le temps est clair, on devine, au fond,

le lac d'Annecy signalé par la Tournette. A droite, le Salève tout entier, noyé à sa base dans un brouillard violet lumineux, découpe sur le mol Jura sa silhouette d'Alpe.

Ah ! la splendeur du plateau immense tout rempli de détails, de bois, de terres découpées, de vallées, de villages, et où trois cours d'eau parallèles vont se rejoindre vers le pied du Salève : la Menoge, le Foron et l'Arve. L'angle des gorges de la Borne s'étrangle entre les monts. La lumière, plus pâle sur tout le paysage, forme comme un tissu léger où les lointains se noient.

Me voici dans ce que j'appelle la cheminée ; sentier aussi raide qu'une échelle, et où l'on se hisse de roche en roche parmi les noisetiers. Le soleil tape dur, tout juste dans cette fente de la montagne. Cette rude ascension, qui va me monter à 4.100 mètres, me met en sueur. J'aime cette rudesse, j'aime trouver à mon corps des qualités de décision et de résistance.

D'où vient qu'il ne me refuse pas ses services dans un si extraordinaire labeur ? Sans me vanter, j'ai, pour faire mon ascension, une énergie et un sang-froid surprenants. Il semble que, seul avec la nature, tout le bon côté de mon éducation et de mon hérédité me revienne : souplesse, promptitude du coup d'œil, calcul très juste du péril, intelligence adroite.

En y réfléchissant, tout cela apparaît bien d'accord avec moi-même, car je réussis également bien tous les exercices, qu'ils soient, d'ailleurs, physiques ou mentaux ; *mais à la condition que mon contentement soit certain.*

Je suis enfermé là dedans avec toute une génération de jeunes Français qui, sous des prétextes divers, d'aristocratie, de goût ou de beauté, ne peuvent plus faire que des gestes limités, des sélections stériles rassurant leur trop sensitif amour-propre. Que maudits soient les maîtres imbéciles qui nous firent extasier devant Alexandre et Napoléon, maudits les professeurs d'énergie qui nous rendirent eunuques en nous enlevant la seule impulsion féconde, celle qui va vers la nouveauté.

Est-ce que je puis seulement lever le bras pour faire un geste qui s'adapte à cette nouveauté, moi qui ai vécu dans la vieillesse héroïque, *laquelle ne peut plus aujourd'hui dépasser le cerveau.*

De même que je monte dans la montagne en alpiniste intrépide et déploie des prodiges de courage et d'adresse, j'aurais pu, sans doute, ainsi que tant d'autres, me répandre dans la littérature de ce temps, et, vivant sur le fonds commun de verbalisme d'une vieille nation, trouver de retentissants plaisirs à résonner ainsi qu'un tonneau vide sous de vaines clameurs. Malheureusement, je hais l'alcool du mensonge, par quoi les auteurs espèrent remplacer le pain quotidien de la réalité. J'aimerais mieux me déchirer avec des ongles en fer que de produire ce beau style historique où se pâme l'admiration du bourgeois blasé, et qui, si justement, s'adapte à des sujets licencieux. J'aimerais mieux être pilé dans un mortier que de remplacer la forte ordonnance de la nouveauté par une frénésie d'hystérique. Alors il faut bien que je me soumette, que j'accepte de voir la Terre promise de loin ; puisque mon éducation, aidée par mon hérédité, m'a fermé le monde.

Mon orgueil a trouvé son dernier refuge dans mon humilité même. Si je n'avais pas eu cette notion intense de la nouveauté, et que je me fusse contenté d'une place dans la filière sociale, je ne serais pas impuissant !

Mais que vaudrait donc, je te prie, la volonté altière des princes du temps passé ? Quel est le potentat qui n'ait dû plier ses actes aux lois, aux mœurs de son époque, c'est-à-dire aux actes de son peuple ? Et, la plupart du temps, cette volonté, dont notre sottise bourgeoise crut voir l'image dans un Bismarck, qu'est-ce, sinon l'expression de forces surannées, une chose si peu originale vraiment, si peu propre à l'homme à qui nous la supposons, qu'il suffit d'un Guillaume II pour ruiner complètement une puissance qui faisait notre étonnement ? C'est qu'il s'agissait d'une volonté par délégation, d'une volonté applicable à des cas assez généraux pour que toute une nation comprenne et approuve un homme d'État. La pire des servitudes peut-elle être ainsi confondue avec la volonté, la véritable volonté qui dispose de la vie présente et future. Celle-là, la seule qui assure la grandeur des individus et des peuples, naît laborieusement au sein des plèbes. Sous l'étreinte de la nécessité, dans d'humbles tâches, dans de perpétuelles chutes d'infinis tâtonnements, le pauvre crée la volonté d'aujourd'hui et de demain. Gare à l'orgueil qui nous éloigne de cette source admirable ! Nous nous écriions devant nous-mêmes quand nous avons gravi une montagne que tel vieil homme de soixante ans escalade une fois par semaine. Les vrais alpinistes, ce n'est pas nous, et ce que nous prenons dans la mon-

tagne ne sera jamais qu'une vaine jouissance, tout au plus une gymnastique abstraite dont nous devons le principe au rude montagnard.

Je songeais à cela, un matin, en peinant dans ma cheminée, quand j'entendis un bruit de cailloux roulant, de feuilles, de branches froissées : je n'eus que le temps de me garer, deux garçons de seize à dix-huit ans dévalaient le long de l'abrupt sentier en portant sur leurs épaules une lourde fascine, qui traînait derrière eux comme une robe. Ils passèrent en avalanche. Je m'attendais à les voir se casser les jambes, mais le bruit de leurs pas se perdit parmi les noisetiers sans que rien vint dénoncer une catastrophe. Certes, moi aussi, je descendais vivement cette cheminée d'enfer ; mais était-ce à comparer avec l'extraordinaire tour de force de mes Savoyards, pour gagner vingt centimes, prix du fagot rendu à Bonne ou à Fillinges ? Et ne montaient-ils pas sans cesse aussi vers les hauts pâturages ayant au dos la hotte remplie de vivres pour les vachers et les bergers. J'ai fait l'ascension de la tour d'Ay, une nuit d'été, en compagnie d'un aubergiste de Leysin. Cet homme portait des vivres pour six personnes, des manteaux, des châles, vingt-cinq kilos, et nous amusait de sa bonne humeur, de ses mots, de ses chants. Nous étions rompus, au retour ; il demeurait alerte, et je le retrouvai dans la journée versant à boire à ses clients. Ce que la montagne leur apprend à ceux-là, ce qu'elle met de volonté nouvelle dans leurs nerfs, ce n'est pas à comparer avec la minute d'excitation cérébrale que nous prenons sur quelque sommet où un chemin de fer nous a voiturés.

Loin de moi la pensée de mettre l'endurance ou la combativité du sauvage au-dessus de la volonté complexe de l'homme supérieur mais aveugle, qui ne voit le lien entre ces choses, qui croit pouvoir franchir la moyenne d'abstraction où la volonté cesse d'être adéquate à l'époque, qui voit dans les Napoléons autre chose que des symboles d'orgueil imbécile, aride et sans lendemain.

Pardonne-moi de revenir toujours sur ce même sujet. Il me paraît pressant de dégager les âmes contemporaines des préjugés qui les asservissent, en prétendant les libérer. La culture abstraite de la volonté par l'admiration d'actes sans liaison avec la complexité du monde mène à l'impuissance. Je le sais par moi-même, et la montagne me l'enseigne encore. Tout mon vouloir abstrait n'a fait que m'enfoncer plus avant dans l'*in pace*. J'aurais dû, à vingt ans, abandonner le lâche rêve de gloire, condescendre à l'humiliation, à la forte leçon de la vie : le *je veux* mensonger m'a perdu : l'admirable Ribot a établi qu'il doit venir après et non pas avant l'organisation. Il faut subir d'abord, vouloir ensuite.

Qu'est-ce qui me tirera de là ? Le temps, certes, la résignation, l'abandon. Mais parfois je rêve qu'un bel amour serait aussi efficace, parce qu'il me paraît que c'est un privilège de cette fonction créatrice de refaire notre intégrité par des moyens rapides de même qu'elle forme un frais enfant d'un père ou d'une mère âgés. Oui, peut-être, l'impulsion qui me viendrait de là suffirait-elle à me remettre dans la réalité, à me donner le temps de raffermir la trame trop mince des souvenirs moteurs ? Seulement, quelle femme consentira à jouer

le rôle de la patience et de la bonté? Si elles ont généralement de la pitié, il est rare que ce sentiment accompagne l'amour. Leur rôle n'est pas de favoriser les dégénérescences!

Je te dis là mes rêvasseries à mesure qu'elles me viennent. Tu les trouveras sans doute stupides, toi qui ne vois dans mon cas que paresse naturelle cherchant des justifications.

Aussi bien, qu'ai-je à vouloir dans un monde tellement réfractaire à mon idéal? Que me manque-t-il? N'ai-je pas une fortune indépendante, et la joie de rêver, la joie d'un dilettantisme exquis. L'humanité vaut-elle qu'on se chagrine de ne pouvoir la servir? Ceux dont l'énergie s'adapte à notre époque ne sont-ils pas, pour la plupart, des coquins et des imbéciles. La fameuse immanence de justice, dont on nous parlait, que devient-elle dans cette guerre du Transvaal où l'immense Angleterre emploie toute sa force pour réduire une poignée de héros? Si de pareils aboutissements sont réservés aux volontés les plus puissantes, qu'importe une volonté?

Pour avoir montré toutes les bravoures, toutes les énergies, toutes les intelligences, les Boers en eurent-ils moins leurs prisonniers maltraités, leurs fermes brûlées, leurs enfants affamés, et n'est-ce pas l'Angleterre qui triomphe stupidement, parce qu'elle a pu mettre en ligne trois cent mille hommes. Ainsi le facteur le plus misérable, le nombre, l'emporte sur tous les autres! La belle affaire que je me casse la tête à désirer une œuvre dans un univers où il existe, peut-être, une orientation générale vers ce que nous appelons le bien, mais sans que l'homme puisse se prévaloir de cette orientation.

La plus belle volonté est à la merci des imbéciles. Wagner serait mort vaincu s'il n'avait rencontré un fou romanesque épris de cygnes et de dragons.

Il me sied de chercher les lois qui président à ce désordre. Ces lois elles-mêmes apparaissent terriblement décourageantes : que m'importe, en tant qu'homme, de savoir que l'Angleterre marque sa décadence prochaine dans une politique abstraite, si je n'assiste pas à cette décadence et si j'assiste à l'agonie des Boers. Quand je saurai qu'il y a des lois générales de développement, je serai bien avancé si ces lois s'appliquent si peu à l'individu qu'à peine on en aperçoit la trace dans les événements de toute une vie. Il est probable que l'évolution du commerce nous mène à des méthodes plus honnêtes, mais ce sont toujours les fripons qui font fortune !

Ah ! cette guerre du Transvaal, ce qu'elle pèsera sur la conscience des hommes de notre temps. Quel soufflet à l'espoir obstiné que nous avons dans des lois morales assurant la victoire des meilleurs. Si ces lois morales demeurent vraies, comme il nous faut reculer les bornes de cette vérité, déjà inapplicable dans la lutte entre les individus, désormais périmée dans la lutte entre de grandes masses d'hommes, d'importantes structures politiques et ethniques !

Certes, ce n'est pas l'être ou la nation inférieurs qui ont les chances de triompher ; ce n'est pas non plus l'être ou la nation supérieurs. La complication, qui est nécessairement la loi du monde, n'apparaît pas comme une certitude facile à dégager, ou bien ses facteurs principaux sont justement les facteurs que nous regardons comme médiocres et

qui n'offrent aucun enthousiasme à l'imagination.

En somme, ces facteurs médiocres ne peuvent pas manquer. Les Boers avaient toutes les supériorités sur les Anglais, s'étant montrés meilleurs soldats, tacticiens, meilleurs hommes, moins brutes, moins grossiers, moins intolérants, moins odieusement hypocrites, plus libres.

A nombre égal, les Anglais se trouvaient battus sans recours, effroyablement, immanquablement battus ; mais ils ont pu mettre en ligne dix fois plus d'hommes et de canons. Les Boers, cependant, représentaient une race plus originale, neuve, douée d'énergies compliquées par des luttes séculaires contre un terroir, contre des populations, contre un climat inconnu à l'homme d'Europe.

Par tout ce que nous savons des lois de complications des espèces humaines, — et j'ai vu avec plaisir *Lombroso* penser de même, — cet élément boer avait des chances d'ajouter à la complexité du monde bien plus que les millions d'Anglais qui vont répétant désespérément leur type sur toute la terre. Rien n'y a fait. La lutte aura été difficile, elle aura démontré l'admirable supériorité militaire et humanitaire des Boers, et, cependant, par la vertu idiote du nombre, par cette faculté de remplacer un soldat par un autre, de fourrer dans les cadres de nouveaux mercenaires d'Irlande, d'Ecosse, par cette prodigalité stupide dans la dépense en vies d'hommes, l'Angleterre vaincra. Elle passera son niveau absurde sur cette noble originalité, elle réduira à n'être que des paysans soumis à une idole cette belle race qui allait se constituer en nation, se faire un organisme politique si intéressant pour l'avenir.

Organisme détruit, structure anéantie ! Rien n'y a fait. Il ne s'est présenté ni forces naturelles, ni forces intellectuelles, ni forces divines pour sauver ce que nous croyions être la beauté, la grandeur du monde !

Tout s'est passé suivant les lois les plus lourdes, les plus simples. Les Anglais auraient pu s'entêter à n'envoyer que cinquante mille hommes : ils ont fini par en envoyer trois cent mille. Ils auraient pu plier devant la réprobation universelle ; elle les a trouvés indifférents. L'opinion européenne est demeurée ce qu'est une opinion lointaine, toute platonique : l'Allemagne s'est laissé acheter, la Russie a tiré son profit des embarras de l'Angleterre, la France a écrit mais n'a pas payé, l'Amérique n'a pas défendu la cause d'un peuple républicain, l'Irlande a montré sa séculaire impuissance, et, d'ailleurs, c'est elle qui a fourni des soldats à la reine.

Et une seule leçon se dégage, terrible pour l'individu, terrible pour les peuples : *les facteurs médiocres ne peuvent pas faire défaut.*

Ainsi, toujours, sous mille formes la même conclusion : les hommes et les choses, le village et la montagne nous crient casse-cou. Rien ne vient consoler l'idéaliste : la mort ou l'impuissance le guettent.

Dès lors, pour moi, ou le monde est trop laid ou ma conception est fausse. Quelle que soit mon horreur de la cupidité, de la méchanceté, du crime, je suis bien forcé d'en regretter l'absence en moi, au moins dans leurs formes vulgaires, puisqu'ils assurent la vie, la volonté et la postérité à ceux qui les pratiquent. C'est ce que doivent se dire lord Roberts et Kitchener, fêtés, payés, offerts par la foule et les

prêtres à la bénédiction divine, pour avoir contrevenu aux lois mêmes de la guerre, avoir brûlé des fermes, affamé des femmes et des enfants, et fusillé les soldats d'une armée régulière sans aucune excuse de représailles. Et certes les Boers ne peuvent que se reprocher leur scrupule et leur humanité. Sans doute avec un peu moins de croyance à la justice des hommes et à la justice immanente, un peu plus de décision à profiter odieusement de leurs victoires, un peu plus de fermeté à l'invasion d'une terre neutre, ils auraient pu réussir. Leur bon renom ne gagnera pas à leur noble conduite : dans le monde anglais et américain, qui aura tôt fait de convaincre la molle Germanie, la calomnie aura raison de leurs actes héroïques. Déjà l'hypocrite accusation est tombée de la tribune du Parlement : ce sont, a dit Chamberlain, les Boers eux-mêmes qui ont brûlé leurs fermes.

Et comment un peuple vaincu fera-t-il pour propager sa gloire ? Les historiens anglais chanteront l'habileté de Buller et de Methuen, les montreront aux prises avec des forces supérieures ! Les descendants de Joubert ou de Cronje serviront sans doute dans l'armée anglaise ! Ainsi font les Irlandais !

Montons, pour oublier ces choses qui me déchirent le cœur, ce misérable cœur d'idéaliste, insuffisant à nourrir ma volonté ; montons pour voir, pour planer encore, pour jouir avec délice de ce qui me tue. Ah ! que je bénis le sort de m'avoir fait naître riche. Au moins, par là, je ne me sens pas complètement un vaincu. Je jouis de ma fortune ainsi que d'une secrète revanche. Dans ce monde où presque tout est à la chance, pourquoi ne regarderais-je pas

ma chance comme une victoire. Il est vrai qu'ainsi je suis la pente qui m'anéantit et qu'un philosophe pourrait me dire :

— Ton argent, ta jouissance, ton orgueil, tout cela t'est imposé par le milieu où tu gravites ; ce sont d'invincibles flux sociaux qui aboutissent en toi et qui te tuent !

Je monte toujours dans ma cheminée, brûlé par tous les feux d'Apollon. Je cuis ma nuque, mon dos piqués d'épingles, la sueur coule à grosses gouttes sur mon visage. Enfin l'éclaircie se présente ; la cheminée débouche dans une sorte de prairie, proche une ferme.

J'atteins la large route, cascade de pierres qui dévale de ce premier sommet, à l'angle sud-est du massif, vers Buisson-Rond. Tout à coup, en montant quelques pas sur le chemin aride, brûlé de mille flammes, qui mène au Praler, on domine les bois trop proches, on voit, par-dessus le Vouan, la pointe des Brosses et le Môle, la région splendide des glaciers. Là sont les plus hauts sommets de l'Europe, le mont Blanc au fond, à droite, le Buet à gauche, et toute la chaîne hérissée et sauvage qui borde l'Arve et le Trient

J'y ai vu tous les jeux de la lumière sur les monts de cristal. La neige du Tacul apparaissait avec les ombres que forment les inflexions de la vaste nappe blanche. Le Buet émergeait comme un îlot sur une mer, le Vouan se plissait comme une peau de rhinocéros, le Môle était de velours. Toute une partie du Grand Bornand semblait recouverte d'une suie brunâtre, tandis que l'autre montrait sa pierre farouche et dénudée où l'on voit saillir des sillons pareils aux

vaisseaux d'une main de vieillard. D'autres fois ce n'était que soies translucides posées devant mes regards avec des cassures ombrées et des écharpes de tuelles marquant le trajet du Giffre, de l'Arve ou de la Menoge.

Et toujours, parmi ce paysage, le plateau de la Haute-Savoie, agrandi maintenant, avec, dans le soleil, mille détails comme on en voit sur les paysages imaginaires du Van Eyck peignant le pays d'Israël.

A côté de la violence des montagnes, cette plaine semble très sage, d'une beauté d'épouse et de mère, vêtue du velours des bonnes herbes et de la fourrure des sapins. L'Arve, la Menoge y sont de menus traits brillants, et la grande étendue plate du Chablais commence au pied du Salève, tandis que, bien au delà, le Jura n'est qu'une bande de nuage bleuissants.

On a souvent parlé de l'âme d'un paysage, mais qui donc a dit que cette âme n'est que l'histoire des transformations par où le plateau rocheux devint une plaine fertile. Est-ce que ma belle plaine haut-savoisienne n'exhale pas son âme au-dessus d'elle ? Elle l'exhale dans le contraste de ses couleurs et aussi dans son ciel, plus délicat et nuancé que celui qu'on voit par-dessus les montagnes.

Oui, l'être est là, répandu, ainsi qu'il est rassemblé en nous. Il importe peu que ce soient des météores associés ou des extrémités de nerfs : pourvu que l'un exprime tout comme l'autre les lois, c'est-à-dire l'âme de l'univers.

Ces monts, d'abord, étant les grands primitifs,

ont de subites colères d'idiots, s'embrument de gros nuages irrités, sans nuances, et fortement versent leurs pluies et tonnent sur les vallées. Leur pierre nue, vite chaude, vite refroidie, attire, crée le météore. Mais, à mesure qu'on s'éloigne de la montagne, la terre, qui est d'alluvion, devient davantage le réceptacle des forces qui détruisent le mont. Le météore est superposé, intégré, vivant. Ce n'est plus l'action immédiate et superbe, la foudre et l'averse, c'est le retour du mouvement dans une organisation plus complexe, la résistance, une lutte délicate et nuancée avec la Neith des Égyptiens, le prodigieux espace d'où viennent toutes les forces. Tel est mon beau plateau savoisien qui s'incurve vers Annecy. Les arbres, les herbes, dans le tiède humus, sont de chauds vêtements qui ne laissent pas se refroidir la terre et la défendent contre le ciel. Ce sont eux, ce sont leurs espèces plus ou moins rustiques qui règlent la climatérie, acceptent ou refusent l'eau, le soleil, les frimas. Ils font à leur tour le sol qui les a faits, et structurent les météores qui les ont structurés.

Moi, je suis une terre peureuse, qui s'est trop cachée à l'auguste Neith, qui s'est trop satisfaite en petites plantes délicates, en tendres feuillages précoces, qui ne peut plus porter les raides sapins, ni les robustes ormes, ni les beaux blés rigides et abondants.

Combien de fois j'ai songé à ces analogies, devant ce même paysage. Des choses sourdaient qui m'assimilaient à l'écorce du globe. Je me reprenais à adorer la nature. J'y retrouvais mon âme entière, et l'âme de tous les êtres. Il me paraissait moins vain

d'exister, puisque je condensais en moi la splendeur du monde. Hélas ! j'ai voulu fixer ces pensées fugitives, exprimer nettement les grandes harmonies entrevues, mais, comme toujours, l'œuvre a fui ainsi qu'une onde entre mes doigts.

Je te livre les bégaiements de mon esprit. Tout flotte et s'éparpille en moi. Ah ! j'accepte, oui, j'accepte d'être seulement une inscription dans l'univers, un pur reflet, de n'avoir point de vie propre ; mais cette inquiétude, ce souci éternel m'est insupportable. Ne serai-je donc pas un jour, un moment apaisé ?

Non, jamais. Pas même là-haut, aux *Granges de Boège*, où j'arrive bientôt après avoir traversé une vaste pelouse où les sapins entremêlent leurs branches avec celles de pommiers si moussus qu'ils semblent avoir passé des gaines de velours fauve. Un calme grandiose vient de la région des glaciers.

Il semble que les grands monts ne soient endormis d'un sommeil d'enfance dans la lumière éclatante. Le Dôme épand ses nappes de neige, mer de glace, Bossons, avec des ombres lunaires, tandis que les monts du fond s'érigent en dents de scie, avec seulement des liserés de neige, que le Buet devient une cathédrale gothique en pierre nue. Les vallées, parmi ces hauteurs, ont des destins divers, les unes emplies d'une brume lumineuse, les autres fraîches et bleuissantes, et toujours un très léger brouillard marque le trajet de l'Arve.

Mon esprit devrait s'endormir dans cette immobilité vaste, dans ce silence, dans cette splendeur, dans le calme des lignes, dans la primitivité et la sauvagerie même que tout cela exprime. Mais rien

ne m'arrête. J'ai au suprême degré la peur de l'inconscience, cette force obscure qui fait lutter les enfants nerveux contre le sommeil. Il faut que je me sente vivre, que j'éprouve ma personnalité. Ainsi je me livre à tous les caprices du monde. Il est vrai que je suis délicat de santé, prompt à me refroidir, à m'enrhumer, que le moindre écart rend mes digestions pénibles, mes entrailles paresseuses ; mais les autres ne souffrent-ils pas de ces maux sans y prendre garde ? C'est encore mon amour-propre qui me perd. *Je n'ose risquer un amoindrissement de moi-même.* Il me faut à chaque instant la dose exacte de certitude. Ainsi ma sensibilité craintive me rend tout difficile, et je me maintiens par petits à-coups contre l'univers. Ma défense est conforme à mon organisme : elle ne dure jamais sur un point. Je fais prédominer l'individu sur l'espèce, et l'espèce se venge en me privant des aboutissements accordés à ceux qui se sacrifient un peu pour elle.

Il n'en est pas ainsi de toi, ô montagnard ! tu es pour l'espèce un riche champ d'expérience : tour à tour, tu livres à Neith, à Ra, à Sekhet tes poumons, ton estomac, tes glandes, tes dents, ta tête ; tu dors à l'air, tu manges le pain mêlé d'avoine et le hideux fromage qui a l'aspect d'un savon ; tu luttas pour que, par les corps, les âmes soient transformées ; la gastralgie te dévore, tes dents tombent, des goîtres affreux te défigurent. Et moi, qui suis à suer de peur devant un rhume, j'exigerais des dieux immortels ta volonté mieux assise et ton courage sans remords dans le mal comme dans le bien !

Tu vois, ce ne sont pas des pensées rassurantes qui me viennent devant ces géants lumineux, devant

ce prodige de vallées et de pics que le réseau des rayons couvre ainsi qu'un impalpable rideau blanc, sous le ciel immense. J'ai là peut-être la plus vaste étendue qu'un œil humain puisse rêver, trente à quarante lieues, les glaciers, le plateau entre le Môle, les Bornands et le Salève, le Chablais avec le Léman, Annemasse, Genève poudroyant, le lac posé à plat comme une vitre verte avec des bateaux à vapeur pas aussi grands que des fourmis, le lointain Jura dont le profil mousse se découvre, un résumé des beautés les plus passionnantes du monde. Et c'est moi, c'est mon destin qui se dresse. Je n'ose me perdre un instant, même dans la magnificence du monde. Au lieu d'un souhait de vie, d'un rehaut d'espérance, c'est un cri d'alarme, une chute de cœur, un appel à la mort. A la mort, parce qu'elle terminera ma vie au moment de l'exaltation, parce que je serai sûr de ne pas mourir dans l'horrible sensation de l'échec.

XIX

La lecture de cette lettre révolutionna l'âme de Thérèse. Comme toutes les femmes, elle se défiait des philosophies formulées, obéissant en cela à ses entrailles de mère, à tout cet organisme de création, de nutrition qui veut pour l'enfant non pas tel ou tel élément particulier, mais tous les éléments propres à l'espèce. Seulement, ici, à cause de la faiblesse de Malloire, une hésitation planait sur les théories. Elles demeuraient vivantes, souples, embrassant, semblait-il, la nature entière. Ce qu'elles avaient de trop catégorique était racheté par l'accent de révolte, par le cri de la souffrance et de la tristesse.

Grâce à ces lignes, le monde prenait un sens. Tant de choses que Thérèse éprouvait et n'aurait su dire y recevaient une explication. Ainsi cette inquiétude vaste, cet éternel besoin de se rallier aux mouvements de la nature, de se compliquer de la douleur des autres êtres ; mais surtout l'hystérie refoulée, la crainte, la honte des mensonges du sentiment, des poésies traditionnelles, des formes d'émotion, d'arts inconscients, où se prostituent le

cœur et la pensée. Elle savait gré à Malloire, si faible, si flottant, trahi par ses nerfs, d'avoir gardé la belle attitude d'un homme qui se connaît et se respecte, va glorieusement jusqu'au bout de l'analyse et suit au fond de lui-même les courants qui, de la société comme de la nature, aboutissent en lui.

Jadis, Malloire lui apparaissait seulement digne de sympathie, à présent elle l'admira. Elle crut en lui, elle eut soif de le consoler, de lui dire qu'elle partageait sa haine du simulacre, son désir de ce qu'il appelait la nouveauté. C'était l'expérience de son mariage, cette lutte de chaque instant, la difficulté pour elle de se maintenir vibrante et frémissante au milieu de la richesse où elle s'enlaidissait malgré tant d'efforts, la colère aussi contre la nouvelle attitude d'Audent, la fièvre de son jeune sang révolutionnaire, la volonté, enfin, que la lettre de Malloire avait rendue consciente, de ne pas être une épouse fidèle par intérêt, ou pour les raisons confuses, presque toujours égoïstes, que dans le monde on appelle des devoirs : c'était tout cela qui la portait à chercher l'occasion d'un dévouement supérieur, d'un acte libre et généreux, nettement agressif à l'égard d'Audent, c'est-à-dire de l'ordre établi, de la force, de la loi, de l'appareil administratif et métaphysique dont émane toute puissance sociale.

Elle dépassait Malloire en violence, n'ayant pas le contrepoids de la modestie du jeune homme. Lui, refaisait le monde dans sa pensée, par le regret même qu'il éprouvait de ne pouvoir coordonner ses actes. Il n'était pas révolutionnaire ; il se défendait seulement contre une société dont le principe individualiste était la mort pour lui. Il sentait forte-

ment, et il exprimait fortement dans sa lettre le besoin de demeurer dans son temps, de subir les épreuves qu'il impose, de ne se dégager, des structures naturelles comme des structures sociales, que suivant les lois les plus positives, les plus lourdes, les plus concrètes.

Il rencontrait Thérèse dans le dédain du mysticisme, dans la certitude que les actes de foi, les appels au mystère, les rêves de frénésie héroïque, les pâmoisons inconscientes, sont généralement employés à masquer les tyrannies ou les servitudes.

Elle demeura deux jours pensive, chez elle, à songer à ces choses; et il lui semblait qu'une moisson d'idées nouvelles se faisait dans son esprit. Dans des robes flottantes qu'elle affectionnait pour ces heures, en soie à gros grain, en velours de coton, elle se promena beaucoup à travers ses appartements, le visage un peu pâli, un peu gelé par l'exaltation même. Ses beaux cheveux s'avançaient en foisonnant tout autour de son front, terminés par une épaisse torsade, ses yeux brillaient délicatement sous l'arc mince de ses sourcils, son petit nez avait de la noblesse et sa bouche de la passion. Elle s'arrêtait devant une glace, contemplait son visage comme si c'eût été le visage même de l'humanité, et, parfois, un sourire triste crispait sa lèvre. Elle se figurait alors la rencontre d'une âme qui disait à la sienne, qui disait à la jolie fille du miroir, la nécessité de l'éternel combat. Elle se souvenait n'avoir jamais eu un moment de véritable repos, tant elle était mécontente du monde et de son histoire. Elle espérait vaguement que Malloire lui apporterait une sérénité supérieure, parce qu'il était le seul

qu'elle eût vu accepter la vie pour ce qu'elle est, rehaussant ainsi et lui-même et la vie. Une signification admirable s'en dégageait, où les hommes et les bêtes demeuraient confondus avec les plantes, les plateaux et les rudes montagnes. On n'y sentait pas la mort aussi cruelle. Les misères des êtres s'y grandissaient de ne point paraître inutiles, de répondre à une harmonie vaste.

— Ah ! criait Thérèse, ne pas être seule, avoir près de soi un homme en qui de telles choses s'épanouissent, rassurer ses mains tremblantes, lui rendre possible cette œuvre magnifique que j'entrevois au fond de lui !

Son doux corps de femme semblait alors plus léger qu'un corps d'oiseau. Elle le sentait souplement, fermement assis sur ses hanches, chaudement, tendrement voluptueux. Elle avait, certes, plutôt l'illusion des mères qui croient pouvoir guérir tout mal chez leur enfant sous de fervents baisers, que la passion des amoureuses ; mais elle ignorait encore cette nuance.

Cependant, elle était si belle, si rayonnante d'un espoir nouveau, que cela ne pouvait échapper à son mari. Il s'était peu étonné qu'elle ne fût pas sortie ces derniers jours, l'attribuant à la crise qu'elle traversait, crise où elle se résolvait enfin à être la vaincue que tout homme pareil à Audent veut voir dans une femme.

Depuis que Thérèse s'était, un soir, véritablement donnée à lui, il la croyait subjuguée. Non pas que ses craintes ne se tinssent prêtes à reparaitre comme des figurants cachés dans les coulisses d'un théâtre, mais un instinct irrésistible, le même qu'on trouve

chez le garçon boucher triomphant d'une chambrière, le portait à la fatuité. De plus, il s'était ressaisi en travaillant : il avait repris confiance en lui-même ; il n'était pas très loin de l'état d'esprit, si fréquent chez les grands hommes, qui les fait se hausser sur un inaccessible piédestal.

Un matin donc, vers dix heures, il entra chez Thérèse, en maître, sans se faire annoncer. Il y avait tout juste trois jours qu'elle dormait loin de lui et qu'il ne l'apercevait qu'au repas. Elle se levait de table avant le dessert, se retirait, mais sans aucune de ces boutades, de ces impatiences, de ces imper tinences qui lui étaient jadis familières. Par délicatesse, Audent la laissait faire.

— Pauvre chérie, pensait-il ; elle reviendra tout doucement.

Enfin, ce matin-là, il s'était résolu à brusquer la situation, à se montrer plein de tendresse et de sollicitude, mais aussi à agir en amant impérieux et à précipiter ainsi la définitive réconciliation.

Elle montra quelque surprise de ce qu'il n'eût pas, comme d'habitude, demandé la permission de la voir.

— Vous savez, dit-elle, que j'aime d'être tout à fait chez moi, ici.

Il s'excusa sur un ton badin. Il n'avait pu résister à son cœur ; il était rempli d'amour, de gratitude, en souvenir de l'aimable nuit.

Elle se tenait debout, très pâle, dans un peignoir blanc, en un tissu de l'Inde, si fin, si transparent, malgré les nombreux plis, qu'on apercevait, à travers, la forme de son corps nu. Il ne l'avait jamais vue dans ce vêtement ; il la trouva ravissante, et

s'approcha pour lui prendre la taille. Elle se recula. Il se rappela brusquement tant d'épreuves traversées, se revit plaidant, souffrant, miné, misérable, et le contraste de ce qu'il espérait avec ce retour vers le malheur lui mit une cloche d'alarme dans la poitrine.

— Thérèse, balbutia-t-il, je vous aime, je suis à vos pieds !

Mais, en même temps, il se remontait, rusait, se disant que, peut-être, il revenait trop vite aux formes anciennes, et qu'en luttant, en se montrant tenace... Car enfin, elle l'aimait ; sans cela, pourquoi la nuit d'abandon ?

Tous deux, à présent, se regardaient ; elle toujours pâle, digne, les joues tendues, la bouche dure ; lui, défait, le teint brouillé, attentif à la forme de ce beau corps svelte, avec toute sa souffrance en lui le livrant au hasard, à la diversité, comme un pauvre qui frappe à cent maisons pour recueillir sa journée, à de beaux hôtels et à des chaumières. Mais il résistait à sa souffrance, il se figurait son cabinet de travail, son œuvre, la certitude des livres. Il était entre deux désirs : celui de s'en aller en blasphémant, celui de se rouler aux pieds de Thérèse, de supplier ; d'obtenir les hanches fécondes, les jambes adorables. Ni l'une ni l'autre impulsion ne parut au jour :

— Excusez-moi, Thérèse, fit-il, si je suis venu dans un moment où vous n'êtes pas d'humeur à me recevoir... Je vous aime ; vous êtes toute ma joie et toute ma récompense en ce monde.

— Votre récompense de quoi ? dit-elle.

Ce mot bouleversa Audent. De quoi, en effet, Thérèse eût-elle été la récompense ? Où ses mérites,

ses dévouements? Son œuvre était une œuvre orgueilleuse et individualiste. Certes, il avait souffert de n'être pas aimé de Thérèse, mais il avait souffert pour lui, non pour elle, puisqu'il prétendait reprendre tout ce qu'il avait donné, se servir même de son expérience pour augmenter sa force et son prestige, pour mieux asservir la jeune femme. Il est entendu qu'une femme s'éprend de celui qui la captive, que sa gratitude se porte sur les efforts que l'amant fait pour la conquérir, en mal comme en bien, que l'amour ne vit pas de haute vertu, mais des qualités propres à grandir l'espèce, pêle-mêle les pires et les meilleures, et plus souvent les pires que les meilleures; seulement, alors, pour un homme qui sait cela, l'idée d'une récompense devient absurde, comme serait cette idée chez un criminel se donnant beaucoup de mal pour tuer sans laisser de traces. Il aurait bien pu se prévaloir de sa générosité sans bornes, mais cette générosité reposait sur des sentiments négatifs, puisqu'il tenait sa fortune d'héritage et qu'il s'y attachait seulement par crainte... Il y était d'ailleurs très solidement attaché, toute sa situation, tout son prestige aux yeux des autres et de lui-même venant de là; seulement, il avait cette pudeur qui fait dire au riche: « Ce n'est qu'une question d'argent », ou encore: « Plaie d'argent n'est pas mortelle »; tout en faisant de cet argent le centre et le pivot de sa vie.

Même, ç'avait été une de ses plus dures épreuves que de se contenir devant le budget de Thérèse qui embrassait plus de la moitié de leurs revenus. La toilette de la jeune femme, encore que toujours exquise, n'y comptait pas pour beaucoup. Mais,

Thérèse, outre sa charité active, participait à des œuvres de propagande, sociétés, revues. Elle avait versé plus de cent mille francs aux universités populaires. Elle achetait des tableaux et des dessins à de jeunes artistes.

Le tout dans un esprit opposé à celui d'Audent. Il aurait bien voulu discuter avec elle, mais il n'avait jamais osé, préférant diminuer ses propres dépenses, ne faisant que des objections de principes, ayant l'air de lutter pour quelque idéal supérieur quand il ne luttait, en vérité, que pour tout ce que l'argent représente dans ce monde. Et l'argent représente une mythologie que la question de Thérèse éveille dans la tête du jeune mari riche :

— La récompense de quoi ?

Tous les dieux de l'Iliade autour des héros : Vénus et Jupiter, Minerve et Apollon. Est-ce que le poète perd son temps à nous dire par quoi ils ont mérité ? Ils sont princes, ils sont forts, ils sont beaux, ils sont avisés : c'est que Jupiter, Apollon, Vénus ou Minerve, l'aimable Thétis ou le grondeur Neptune les protègent. Et si, au lendemain d'une soudaine défaite, ils deviennent des esclaves, ils n'ont pas cessé d'être forts, ni d'être beaux ni d'être avisés ; mais les dieux les abandonnent et les hommes aussi. Comment, cependant, demander à Agamemnon, à Achille, à Ulysse qu'ils ne revendiquent pas leurs exploits et ne s'élèvent contre les dieux mêmes. Et pourquoi donc Audent reculerait-il à voir cette puissance, cette élégance, cette éducation, ce génie, comme émanant uniquement de lui ; pourquoi donc se dirait-il qu'il existe un peu partout sous le soleil, dans des chantiers, dans des bureaux, dans des

chambres de travail, des hommes plus beaux, plus forts, plus intelligents que lui, sans que jamais les dieux de la Richesse, de la Puissance, de l'Amour, de la Gloire daignent s'occuper d'eux : pourquoi donc Audent verrait-il tous ses mérites ainsi que des délégations sociales, se verrait-il lui-même ainsi qu'un symbole où l'infirmes société se compose un type abstrait ?

Appuyé sur la Chance, ce Jupiter éternel, Audent a l'âme de Napoléon, qui résume l'âme de la bourgeoisie : « Je suis un homme exceptionnel ». Et cependant la Chance aime passionnément les médiocres, ou rend médiocres ceux qu'elle aime. Audent aurait pu le vérifier puisqu'il s'était vu grandir pendant la période de ses difficiles amours ; mais il y a un abîme entre le moment de l'épreuve et le moment de la conscience.

A la question de Thérèse, qui le trouble profondément, sans atteindre ses réserves d'égoïsme, il ne trouve qu'une réponse altière dans sa modestie :

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Ce que vous avez pu ne m'a guère contentée...

— Cependant, ne vous ai-je pas donné mon amour, et n'ai-je pas tout subordonné, dans ma vie, à la joie de vous posséder.

— Je vous en ai su gré une minute, et je ne puis m'empêcher d'admirer en vous l'obstination que vous avez mise à me vouloir ; mais qu'importe si tout cela doit aboutir à l'établissement de votre autorité, à une tyrannie que j'ai toujours fuie et que je fuirai toujours.

— Thérèse, ne pouvez-vous voir notre union fondée sur un consentement mutuel ?

Elle pensa d'abord de subtiliser comme il subtilisait, mais, forte de la lettre de Malloire, elle rejeta tout détour :

— Sincèrement, m'accordez-vous dans ce consentement tout ce que vous accordez ?

Il avait été devant elle trop souvent troublé, misérable et battu, pour qu'il osât encore mentir comme il eût fait jadis. De plus, l'aventure avec Valbridelle le rendait craintif à user d'éloquence. Et il était désarçonné encore par l'imprévu de cette résistance, par la forme qu'elle prenait et où il sentait, avec sa vive pénétration, l'influence d'un autre homme.

— Non, dit-il, je l'avoue... mais j'ai pour moi la nature et votre propre désir, qui, certes, ne peut prétendre à me déviriliser... Soyez juste pour moi, Thérèse, jamais je ne vous ai fait de reproches pour vos caprices, vos duretés même... Je vous ai acceptée avec toutes vos armes de femme ; pourquoi ne m'accepteriez-vous pas avec mes armes d'homme ?

Elle hésita, moins peut-être devant la force d'un pareil argument, que par une pudeur instinctive à la femme sur ces questions où sa faiblesse pour le côté un peu brutal de l'homme se trouve dévoilée à elle-même. Thérèse, cependant, fit un effort :

— Je ne veux point vous enlever ce qu'il y a de fatal dans votre énergie... J'accepterais d'aimer un homme qui me dominerait par une compréhension plus vive et plus large que la mienne, qui posséderait une force puisée dans ce que votre ami Malloire appelle si justement la nouveauté du monde... Je ne saurais me soumettre à la routine des siècles... Je ne

nie pas que l'amour est un plus profond servage pour la femme que pour l'homme ; mais ce servage, en prenant une forme nouvelle, me doit être dérobé ; puisque c'est le propre de toute servitude véritable de ne pas être consciente.

Au nom de Malloire, Audent avait pâli. La lettre ! quelle sottise de l'avoir donnée à Thérèse. Il se rappelait soudain tout ce qu'elle contenait de subtil, d'émouvant, d'admirable. La jeune femme en restait imprégnée, et, plus hardie que Malloire, elle s'en servait avec une puissance extraordinaire. Il demeura démonté, balbutiant :

— La nouveauté, la conception de Malloire ; ne dit-il pas lui-même qu'il en meurt ?

Ainsi, du tac au tac, il fait la réponse qui exprime le mieux leur conflit. C'est la raison du plus fort. Thérèse saisit le joint :

— Suffira-t-il que Malloire meure pour qu'il ait tort ?

Elle oublie qu'elle est dans cette robe transparente, qu'on voit ses hanches divines, ses jolis seins dressés ; mais lui en est tout affolé d'amour, et ce lui devient un appoint pour soutenir la lutte dont la possession de ce beau corps sera, sans doute, le dénouement. Il lui faut Thérèse comme il l'a eue trois jours auparavant, le baiser, l'abandon, le doux esclavage féminin. Il sent que l'heure est décisive, et il se scrute pour connaître à la fois ce qu'il peut céder et ce qu'il faut soutenir. Sa personnalité est prête à une série de modifications qui dépendront des circonstances. Habitué depuis des mois à la lutte, il a surtout appris à se couvrir contre la douleur, et sa défense s'étend en un réseau subtil et

compliqué. Mais toute surprise ébranle ce réseau, et ainsi l'appareil qui doit empêcher de souffrir devient la grande occasion de douleur. C'est l'histoire même de la vie animale, où l'on voit la sensibilité croître avec l'excellence des adaptations. C'est aussi la preuve qu'on ne peut tourner son destin : car voilà Thérèse d'autant plus fortement souveraine dans Audent qu'il s'est mieux défendu contre elle.

Cependant, le monde auquel il se relie le tient par mille fibres. Les moments de son existence varient depuis les souvenirs de son enfance jusqu'aux fortes images de sa jeunesse. Il revoit des scènes qui ont servi d'amorce à toute une cristallisation, et qui sont le point de départ de ses impulsions, sans que ces scènes soient ni les plus caractéristiques, ni les plus violentes qui l'aient frappé. Ce n'est, très souvent, qu'un profil perdu d'homme ou de femme, qu'un cahier de classe où il griffonne au milieu du silence général de ses camarades, qu'un coin de rue où l'enthousiasme l'a saisi, qu'une salle de théâtre. Autour de ces débris de souvenirs, qui font ressembler son sens intime à un pays ruiné, il perçoit la forte et obscure organisation routinière : l'hérédité, les gestes de son père et de sa mère, morts tous deux, et tous deux imbus d'autorité, de hiérarchie, d'individualisme, d'égotisme, d'unité et de conscience ; les gestes de son jeune frère, mort aussi, silhouette dédaigneuse, aristocratique, avec qui il s'est plu jadis à imaginer des supériorités de race chez les Audent ; le harnais de l'enseignement, les langues mortes, les sciences autoritaires, l'histoire arbitraire, la philosophie et la morale métaphysiques, partout la fiction de l'individualisme, une éducation,

une instruction qui rassure l'homme de pure chance qu'est Audent, l'affermir dans sa chance. Plus tard, la lutte avec le monde, l'application d'une supériorité admise dès la naissance, le mépris du pauvre, le dégoût du puant ouvrier, de la servilité des domestiques, des paysans, du petit boutiquier. Puis, aussi, ce que, dans son orgueil, il appelle la bêtise universelle, et le fait se dresser par-dessus les autres hommes, juger qu'ils méritent le plus affreux destin et qu'il mérite, lui, sa fortune et son bonheur. Tout cela, à travers les mille sophismes où le riche, ignorant les douleurs du pauvre, oppose à ces douleurs ce qu'il appelle ses souffrances morales, comme si le pauvre n'avait pas les unes et les autres.

A côté de cet Audent produit par son monde, Audent, l'amoureux, apparaît d'une structure tremblante où se reflète le monde plus large de Thérèse. Et la lutte n'est pas entre ces deux êtres, elle est entre ces deux mondes. A la question de Thérèse, s'il suffit que Malloire meure pour qu'il ait tort, Audent répond :

— Non, mais n'est-ce pas une présomption de la fausseté d'une théorie d'en voir périr les adeptes ?

— Cela se retournerait contre vous, fit Thérèse, car Malloire attribue son impuissance à la stupide éducation d'orgueil, de confiance dans la volonté pure et simple qu'il a reçue.

— N'exprime-t-il pas en propres termes son regret de s'être trop livré à la nouveauté du monde, de n'avoir pas mieux marqué sa place de bourgeois riche au sein de la société ?

Elle prit sur la cheminée les feuillets de cette

lettre qu'elle avait lue et relue. Audent tressaillit d'amère jalousie.

— Comment ne pas voir dans cette phrase une ironie ? s'écria la jeune femme. N'a-t-il pas écrit aussi : « J'aurais dû, à vingt ans, abandonner le lâche rêve de gloire, condescendre à l'humiliation, à la forte leçon de la vie. »

— O Thérèse, fit Audent éperdu, ma Thérèse adorée, pourquoi ces paroles d'un autre dans votre bouche, pourquoi cette écriture d'un autre dans vos mains ? Je vous aime, cela ne vous suffit-il pas ? Je me suis mis à vos pieds. J'ai tout sacrifié en moi de ce qui faisait mon orgueil. Vous dites que je n'ai pas de mérite à cela ; peut-être votre esprit le pensait-il, mais votre cœur ne saurait le sentir. J'ai souffert, Thérèse. De vos petites mains cruelles vous m'avez si souvent, oh ! si souvent, déchiré la poitrine. Mon amour n'a été qu'une longue passion. J'ai consenti à vous suivre, à obtenir de vous par la prière et l'humilité ce que je n'aurais pas obtenu par la violence. Cette violence que vous me reprochiez jadis, et qui n'était que la légitime force du mâle, je l'ai soumise en moi... Je ne vous ai rien refusé. Je me suis appliqué à vous comprendre. J'ai accepté vos dédains, et je ne vous ai jamais possédée qu'en tremblant... N'est-ce rien à vos yeux ? Je ne nie pas l'intelligence de Malloire, mais le croyez-vous capable d'aimer comme j'ai aimé ?... Cette volonté que vous me reprochez se retrouve au fond de mon amour, que dis-je, elle est le principe de cet amour. Le caractère est une chose plus subtile et mystérieuse que vous ne croyez ; j'estime le vôtre, estimez le mien... Malloire prétend que tout nous

vient de l'ensemble de l'humanité, et qu'ainsi je ne suis qu'une fonction, mettons un résultat, mais de quelque manière que ce résultat se soit produit, pouvez-vous nier qu'il ait eu des facteurs logiques, et qu'ainsi ma force comme mon intelligence, ma fortune comme ma volonté sortent d'une organisation supérieure dont ni vous, ni moi, ni Malloire ne possédons la clef !

Audent a plaidé avec un talent supérieur, et les deux mouvements qui se partagent son être sont apparus : sa faiblesse pour Thérèse, son attachement à sa position sociale. Cependant, Thérèse s'indigne d'une telle argumentation. Si elle ne se résistait, elle romprait tout, reviendrait au caprice, à l'agression ; mais un sentiment terrible la fait persister : *elle veut une rupture*. Les mots de mystère, d'inconscience, de secret sans clef, où Audent se réfugie pour échapper à l'analyse de Malloire, excitent la colère de la jeune femme.

— Dites tout d'un coup que vous tenez vos avantages de droit divin !

Il demeure une minute accablé sous l'évidence de cette analogie ; puis il trouve une nouvelle ardeur :

— Il a fallu de tous temps chercher une raison à l'établissement des supériorités sociales... Le fait qu'elles existent depuis des milliers d'années me paraît suffisant pour prouver leur nécessité... Cependant je n'y attache qu'une importance relative : j'estime qu'un homme énergique peut toujours se faire un caractère et une fortune.

— Oui, si vous admettez une hérédité de l'énergie dans les classes riches ou nobles, et alors vous renversez votre proposition.

— Comment cela ?

— Parce que les classes pauvres ne contiendront pas d'hommes énergiques, et que vous n'aurez pas occasion d'estimer qu'un homme pauvre peut toujours se faire un caractère et une fortune... Au lieu de condamner un individu, vous condamnez toute une espèce.

— Mais cela n'est pas prouvé du tout, se récria Audent surpris d'un pareil argument. N'y a-t-il pas cent exemples de parvenus...

— Oui, mais il y en a cent mille de non parvenus... Et comptez donc, je vous prie, les parvenus sortis de la plèbe à l'époque féodale, et comptez donc les parvenus sortis de la classe esclave durant l'antiquité ? Quoi que vous fassiez, il vous faudra toujours revenir à la sincérité de Malloire : le mérite personnel n'est rien ou presque rien ; la fortune, l'intelligence, le raffinement sont des fonctions sociales, et l'homme qui se base là-dessus pour triompher n'est qu'une brute inconsciente.

Audent reconnut la pensée de Malloire, et c'était comme une revanche du faible, une vengeance magnifique, exercée par cette belle fille enveloppée de voiles transparents, et dont le charmant visage prenait des expressions délicieuses dans la colère. Elle a des armes qui ont manqué à Malloire. Audent n'ose plus comme jadis la brutaliser en paroles, il n'ose même plus essayer de la dominer par l'éclat de sa voix. Il lui faut lutter, plein de craintes, ne souhaitant qu'une chose, la possession de Thérèse, et ne voulant pas, cependant, sacrifier l'avenir. D'ailleurs, si singulier que cela puisse paraître, tous ces arguments semblent nouveaux pour lui. Il

les a souvent entendus, il les a lus dans la lettre de Malloire ; mais il les a dédaignés : ils sont demeurés des arguments de tête. La présence de Thérèse en fait des arguments sensuels et passionnels, des arguments de vie. Ils sont aussi menaçants que les yeux exaltés de la jeune épouse, aussi émouvants que la superbe chevelure blonde, que les épaules et les bras ronds, le corps nu.

— Mon Dieu, Thérèse, fit-il, croyez-vous vraiment que l'idéal soit la simplicité et l'égalité des Doukhobors ?

— Je ne refuse pas ma sympathie aux Doukhobors ; mais je suis loin de voir dans leur tentative un acte de haute liberté. Je pense qu'il ne suffit pas de se séparer du reste des hommes et de renier des origines qui, si misérables soient-elles, ont servi à constituer les Doukhobors comme toute l'humanité, et sans quoi leur idéal même n'existerait pas. Ils sont d'ailleurs les esclaves de vagues symbolismes, et, abandonnés à eux-mêmes, ils auraient tôt fait de revenir aux plus affreux moments des époques primitives. Je crois bien être aux antipodes de leurs idées qui sont toutes d'abandon, d'inconséquence et de mysticisme : trois choses que j'ai en horreur.

— Il nous faut donc accepter le monde tel qu'il est ?

— L'accepter, non, mais ne point le nier.

— En poussant votre idée, comment ne pas exécuter la richesse, l'élégance, le bien-être ?

— Je les exécute comme symbole d'une puissance injuste.

— De là à les supprimer...

Elle eut un éclat d'impatience :

— Pourquoi ne supprimez-vous pas plutôt la misère... Cessons, je vous prie, ces subtilités. Vous me connaissez et je vous connais. Je ne suis pas une évangéliste, une prêcheuse de résignation ; je suis une lutteuse. Je vous reproche moins d'être riche et puissant que de voir dans la richesse et la puissance des choses à votre usage pour écraser les autres et vous tenir debout. N'ai-je pas méprisé M. de Valbridelle justement pour tout ce qui l'aurait fait chérir d'une autre femme, et n'ai-je pas en cela mieux défendu la cause d'un état supérieur de l'humanité qu'en me montrant humble et sacrifiée?... Ne suis-je pas dans votre propre vie le trouble, l'inquiétude qui vous oblige à prendre votre part des tristesses humaines ?

Elle s'était emportée, hautaine, elle avait marché, tous ses gestes avaient de la grâce et de la force, ses reins cambrés, ses jambes raidies, ses beaux pieds nerveusement crispés sur le tapis.

Il était dans une admiration passionnée, mais, comme le bourgeois devant la courtisane, il luttait pour son argent. Ce qu'il trouva, c'est ce qu'ont trouvé tous les Audent de ce temps-ci, les plus humbles, les plus géniaux, les boutiquiers, les professeurs : la négation, le scepticisme, le pessimisme, l'ironie... Ce fut un brillant plaidoyer :

— Ma chère Thérèse, je ne suis pas, bien entendu, sans avoir discuté ces questions, avec moi-même comme avec les autres. Les aperçus de Malloire, encore que très ingénieux, n'y apportent pas de grandes lumières. La philosophie et la littérature s'y sont achoppées à travers les temps. Salomon a

parlé magnifiquement de la vanité de toutes choses et du hasard qui préside à la fortune. Depuis, le monde a pu changer, les lois qui le gouvernement sont demeurées les mêmes...

Il regarda Thérèse; elle subissait le trouble de ces paroles qui ont toujours troublé les faibles, parce qu'elles ne peuvent conclure qu'à la volupté et à la jouissance.

Thérèse s'était assise, tassée dans une bergère, toute sa robe ramenée vers elle dans un geste de pudeur instinctive; un creux d'ombre barrait son front depuis les cheveux jusqu'à la racine du nez. Rien n'était plus joli que sa pose, et Audent aurait voulu baiser sa lèvre passionnée qui tremblait sous des répliques muettes. Il continua :

— ... Je ne me sens pas de force à débrouiller un pareil problème, et je me résigne à subir la fatalité. Si je suis coupable, tous les hommes le sont avec moi; car j'ai trouvé la société toute faite à ma naissance, et inébranlable dans le mal comme dans le bien... Non, Thérèse, je n'ai pas du coup accepté les misères de mes semblables, ni leur ignominie. J'ai eu, comme tout autre, l'espérance d'une meilleure forme de vie; mais je me suis heurté à une chose plus forte que moi, à une telle bassesse, à une telle vilénie, que mon âme s'est réfugiée avec délice dans l'exceptionnel. Un soir, entre autres, fut terrible pour ma philanthropie. C'était au crépuscule, sur le pont au Change. Je me trouvais là en compagnie d'un jeune peintre, qui a, plus tard, dessiné la scène dont je veux vous parler. Une foule nombreuse d'ouvriers, d'employés, hommes et femmes, se pressait sur la margelle du pont, et, dans

l'eau, rien qu'une tête, autour de laquelle s'élargissaient des cercles d'ondulations. Une femme, désespérée, venait de se jeter à l'eau et périssait sous les yeux du public. Une barque arrivait au loin. Nous frémissions, mon compagnon et moi ; la foule, elle, riait. Elle riait, d'un gros rire féroce, et l'on entendait, en cadence, cette plaisanterie sortir de toutes les bouches : Se noiera ! se noiera pas ! »

Thérèse fit un mouvement d'horreur. La sombre éducation de son oncle lui revint : elle leva une main suppliante ; mais il poursuivit :

— ... Je me rappelle ces faces de pauvres, cruelles, se régalant de cette détresse, je revois les yeux de la noyée, revenue sur l'eau une dernière fois, et les traits d'esprit des loustics acclamant cette agonie !... Je me suis dit ce soir-là, et je me suis redit souvent depuis, que ce que nous appelons l'humanité n'est qu'une chose secondaire, qu'il existe un petit nombre d'âmes, très peu, un petit nombre d'esprits élevés par-dessus les autres.

« L'histoire ne dément pas une pareille théorie : quelques êtres vraiment grands et beaux se détachent de la masse immonde, criminelle, inutile. L'homme vaut par lui-même. A quoi bon approfondir pourquoi j'ai eu la chance que d'autres n'ont pas eue. Est-ce que l'humanité vaut la peine que ce problème de justice soit soulevé ?... Et, d'ailleurs, est-ce à moi à le résoudre ? J'accepte mon destin et je me figure que j'en aurais accepté tout aussi bien un autre. C'est une question de caractère. Nos souffrances n'importent pas, nos jouissances non plus. Je n'attache de prix qu'à la pensée, qu'aux

idées. Je ne blâme pas Napoléon d'avoir mis son rêve personnel au-dessus de la vie de quelques centaines de mille idiots. Je comprendrais qu'on sacrifie des multitudes à un Beethoven ou à un Flaubert. Ne m'accusez pas de méchanceté, Thérèse, vous savez que je ne tue pas volontiers une mouche, mais ma sensibilité n'a rien à voir ici. Je suis franc : je vous montre le fond de mon âme. J'ai appris à mépriser les hommes : je ne suis pas sans mépris pour moi-même, en dehors de ce qui regarde mon amour de la science ou de l'art... »

Il chercha encore les yeux de Thérèse, mais elle demeurait tassée dans sa bergère, toute petite parmi le fin tissu de coton qui foisonnait autour d'elle, et le pli d'ombre de son front semblait s'accroître, son regard se fixait dur et froid. Il sentait le besoin de passionner encore le débat, il reprit, en phrases martelées, précipitées les unes sur les autres, et avec des inflexions ardentes, amoureuses :

— Malloire a peut-être raison de dire que je prise trop la volonté, mais je suis d'accord en cela avec les philosophes les plus expérimentales qui regardent la volonté comme le dernier terme de l'évolution dans les êtres supérieurs. Où donc s'appuyer, en dehors d'elle ? Elle est très belle la théorie qui nous ramène rigoureusement à n'être que des reflets de phénomène social, seulement, il faudrait d'abord prouver que le phénomène social échappe au hasard. Qui nous dira ce que serait devenue la France si Napoléon n'avait pas existé ? La volonté de cet homme n'est-elle pas un accident plus puissant que l'humanité ? Et tant d'autres qui se sont levés et avec qui tout un cycle de victorieuse activité a pris fin. Avez-vous

jamais songé à l'épopée d'un Tamerlan ? Le lendemain de sa mort, les hordes tatares s'essaient aux quatre coins de l'horizon !

« Une personnalité puissante sera toujours le rêve de l'homme. Il faut la marquer, la développer, la porter aussi haut que possible. Il n'est pas naturel à un être de rechercher le malheur. Spinoza a tout réduit, dans l'âme humaine, à la joie et à la tristesse, l'une représentant l'exaltation de la personnalité, l'autre la décadence. Ne me détestez donc pas, ma Thérèse, parce que j'aime les grandes études sereines, qui développent et fortifient. Malloire est un malade : il n'ose plus risquer les grands élans de la pensée, et son tâtonnement s'efforce à justifier un si pénible état. J'aime la lutte, je l'avoue, j'aime de voir l'univers soumis à la pensée. N'allez pas voir en moi, cependant, le rêve des tueries et des massacres. L'intelligence doit dominer et réduire la violence barbare. Quand je vous ai épousée, j'avais encore trop de mouvements impétueux : l'amour m'a donné le pouvoir de les refréner : j'ai mis à vos petits pieds chéris, Thérèse, toutes mes fureurs. Je crois être plus sage. Je vois mieux le néant de la vie en dehors de l'amour, du travail, de la beauté. Pourquoi refuseriez-vous une existence harmonieuse et passionnée, indulgente aux autres hommes, mais sans cris inutiles, puisqu'il est bien certain que nous ne referons pas le monde avec ces cris-là ? Pourquoi, ma bien-aimée, ne seriez-vous pas très belle et très douce, tendre aux misérables, mais amoureuse de toute beauté et de toute élégance, très sage et adorée ? »

« Car je vous adore, Thérèse. Vous m'avez fait souffrir et je vous ai adorée davantage. A présent, j'implore votre pitié. Je vous vois divine, très au-dessus des autres femmes, pleine de grâces, avec la majesté de votre intelligence, de votre volonté. Être aimé de vous sera le bonheur suprême de ma vie. Si vous le vouliez bien, nous coulerions des jours heureux, dans le respect de vos caprices de femme, la satisfaction de vos désirs, l'amour des belles choses, la culture de l'esprit et du cœur, l'estime et la sympathie des personnes de notre société. »

Comme elle se taisait encore, et que son cœur à lui, à mesure qu'il parlait, se remplissait du désir de cette jolie fille, il continua passionnément. Il dit pêle-mêle son amour et le rêve d'une vie hautaine et glorieuse. Mais, à travers tout, revenait le plaidoyer de l'homme qui ne peut se résoudre à abandonner les privilèges de sa caste. Parfois, son cœur se retournait, il disait des choses plus sacrifiées ; il montrait qu'il n'était pas tout à fait incapable de voir ce que voyait Malloire ; il analysait la fameuse lettre ; puis, d'un brusque écart, les souvenirs moteurs de son enfance et de son éducation reprenaient le dessus : il se remettait à chanter la grandeur de la personnalité, de la volonté, à railler les imbéciles et les coquins, à invoquer la fatalité du mérite et du démérite, le hasard de l'histoire, le néant de l'humanité devant les héros.

Thérèse le laissa aller jusqu'au bout. Enfin, d'un mouvement irrésistible, il se jeta vers elle, à genoux, il essaya de s'emparer de la taille de sa jeune épouse, en lui criant des paroles ardentes et folles.

Elle l'écarta, elle le repoussa. Il pria encore ; elle se dressa méprisante et terrible :

— C'est une satire que vous venez de faire, dit-elle ; je n'y répondrai pas : mais je vous serais reconnaissante de ne plus me parler d'amour : je serais honteuse d'en éprouver pour vous.

Il demeurait écrasé. Elle sortit.

Audent s'était réfugié dans son cabinet de travail. Loin d'y trouver la paix, il y trouva un bouleversement épouvantable. Ces mêmes objets qui l'avaient rassuré au moment de sa victoire, le remplissaient de crainte à l'heure actuelle. Il avait contre eux cette colère que nous éprouvons contre la personne à laquelle nous venons d'en sacrifier une autre. Ces livres, ces feuilletts épars, couverts de son écriture, ce mobilier accroche-mémoire d'organisation solide de la pensée, tout cela, à présent, ce sont les ennemis de Thérèse. Et qu'est-ce à côté de l'image de cette jeune femme adorable dans le tissu des Indes où elle se tenait voluptueusement nue, qu'est-ce surtout à côté de sa passion pour l'être qui lui tient tête, qui voit plus loin et plus profond que lui. Une autre femme, une autre silhouette nue? mais il s'en fût détourné avec horreur. Ce n'est pas la forme de la femme qu'il aime; c'est la forme de Thérèse, cette forme qui existe seulement par les gestes de la résistance, par tant de douleurs intégrées chez Audent, par tant de minutes où il a rencontré une hostilité dont la possession même n'ef-

façait point l'âpreté. Ah ! elle l'a brûlé vif, sa passion pour Thérèse, elle a surtout brûlé tout ce qui pouvait être, en dehors d'elle, sources de joies ou de plaisirs.

L'humiliante scène ! Et il se rend compte qu'il y avait autre chose à dire, qu'il savait même très exactement ce qu'il aurait fallu dire, et non seulement il ne l'a pas dit, mais il sent qu'il ne le dirait pas encore. Un sentiment plus fort que l'amour, ou du moins égal à l'amour, le retient :

— Il ne s'agit plus de l'avoir à moi, d'être le mari et l'amant, de jouir d'elle, il s'agit de tout soumettre de mon esprit et de mon cœur. Le lendemain du jour où j'aurai couché avec elle, je me lèverai un autre homme, à moins de me résigner à une odieuse comédie de mensonge.

Or, il voit bien que le temps de la comédie est passé. Il lui faut Thérèse, toute. Et puis, n'est-elle pas capable de découvrir l'artifice ? Ne se trouve-t-il pas au bord de l'abîme ? Désormais les paroles seront jugées insuffisantes. Il faudra des actes, et quels actes ! Le renoncement à tout l'idéal de son enfance et de sa jeunesse.

Il souffre. Le monde immédiat, le monde que nous avons sous les yeux, est comme anéanti : il est aussi vide et aussi morne que si on l'avait brûlé et qu'il ne resterait plus que des cendres grises à perte de vue. Et cependant, il ne peut se résoudre à accepter de dénouer la crise en faveur de Thérèse, de se mettre à une philosophie nouvelle, à une conception plus modeste du rôle de l'individu, surtout à cette vie divisée, éparpillée, reliée à mille faits, à mille contradictions, à mille incertitudes alors

qu'il a rêvé une grande vie puissante et majestueuse.

Quand il sortit de son cabinet de travail, il n'avait pas fait un progrès dans un sens ou dans l'autre. Cette disposition d'esprit se marqua par un désir invincible de rôderie. Il fuit la maison, il parcourut Paris. S'il connut le vide de la rue, le néant de toutes choses pour celui qui n'a plus les impulsions qui le relient aux objets et aux êtres, il lui vint cependant une sorte de plaisir triste et sauvage à voir la mêlée universelle.

Quand la fatigue le prenait, il était tantôt pour l'impérieuse volonté, tantôt pour la soumission, suivant ce qu'il avait vu ou entendu, suivant le cycle de ses pensées. Aller trouver sa jeune femme, lui dévoiler ses luttes, montrer qu'il l'avait comprise et qu'elle pouvait l'aimer, ou bien encore la voir, mais lui signifier d'inébranlables résolutions. Dans ce dernier cas, il refaisait tout le procès, comme les étudiants refont dans leur tête un examen manqué.

Il transformait le débat, le portait très haut, offrait la rupture complète, le divorce. La faiblesse apparaissait dans la conclusion où il voulait toujours voir Thérèse soumise, où il n'osait la voir acceptant de le quitter.

Il rentrait le soir, fourbu, ayant diné au restaurant, et il se laissait choir sur le tapis de sa chambre. Alors c'était comme une pluie noire. Rien de suivi, rien d'analysable, une chute seulement, l'impression d'aller par l'espace depuis des temps indéfinis, et un trou au cœur. Il ne voulait pas penser. Sa douleur était telle qu'une croissance rapide de mousse au tronc d'un chêne ; elle était dans le si-

lence, elle était du silence vivant et organisé; elle avait une complexité sourde, les rêts du monde inférieur, l'étoilement du cristal, la germination des cryptogames.

Par la fenêtre ouverte, rien que la nuit. Il respirait peu, craintivement. Son cœur montait sous ses côtes, frappait des coups aigus, puis se haussait, étouffait. Les mots de plaintes, de regrets, de passion ne venaient plus; rien qu'une forme mystique d'attitude: demeurer étendu les bras en croix.

Cependant, avec le repos, peu à peu, par-dessus les affres, le monde revivait, un monde obscur, profond et tendre. La souffrance s'y répandait, y frémissait, petite, nerveuse, mais baignée à d'infinies beautés. Le sacrifice de soi paraissait simple à Audent devant des images de grâce un peu funèbre, un deuil suave d'onde, de saules, de roseaux, des forêts de hêtres qui semblaient exister dans l'âme même.

A ce degré, où la fatigue et la douleur se résolvaient dans un demi-sommeil d'extase, Thérèse lui apparaissait. Il la reprenait dans ses bras, il balbutiait, se figurait les doux secrets de ses jupes, se fondait à la douceur de la posséder encore.

Un soir, tandis qu'il rêvait ainsi, Thérèse, dans une chambre proche dont la fenêtre était ouverte, joua la sonate à la lune de Beethoven. Il se rappela subitement des soirs où il avait entendu ce morceau, penché sur une jolie épaule, regardant un fin profil, une bouche nerveuse et fraîche, cette bouche de Thérèse dont il était si follement amoureux. La musique le déchira cruellement. Les plus noires délices circulaient aux régions de son âme. Ainsi qu'une forêt vierge craquant à la hache des explorateurs, cette

âme était pénétrée, dans ses halliers, aux sombres cavernes des lianes : elle s'ouvrait magnifique et folle, criblée des gouttelettes radieuses de la musique, éternée en ronces épineuses quand la mélodie hésite et que l'harmonie se confond, toute sa souffrance atterrée, basse, avec des ferveurs infinies, l'espoir du ciel à travers les trous de la feuillée, la patience sombre du lierre errant par les fûts, l'épouvante et la frénésie de l'éternel chagrin qui est dans le cloître des ravines obscures, dans les voix de couvent des sourcelets.

Alors, le souvenir des minutes où il l'avait tenue renversée sous lui lui amassait de hauts cris dans la poitrine. Détaché, par l'ivresse du son, de tout calcul social, la perte de sa chérie lui semblait un rapt inouï. Rien ne lui paraissait impossible, ni défendu pour la tenir, la serrer contre lui et jouir d'elle. Le meurtre et le suicide offraient le moyen de la volupté suprême et éphémère. La minute exquise payée de la vie !

Mais la sonate s'éteignait au lointain clavier, et la fureur d'Audent tombait, ses mains meurtrières se détendaient. Seulement, ces alternatives usaient son âme. Ce qu'il appelait jadis le caractère lui semblait devenu un jeu sous l'ardente passion. Rien, en somme, ne prévalut contre l'amour. Déshabillé de tout, d'illusions, de poésie, de bonheur, il gardait sa splendeur, sa permanence. Certes, il n'était perçu qu'en un élan de la poitrine, mais en tout il apparaissait comme apparaît la vie même au contact de l'ambiance. Il se superposait à la vie en l'amplifiant. Les motifs d'architecture, le soleil sur les rues, le ciel par de là l'arête des toits, toute vision, toute

émotion participaient de lui, semblaient venir de lui. Seules, les caves de la mémoire montraient une sorte de personnalité dégagée de la jeune maîtresse. L'âme ancienne s'en exhalait curieuse dans son contraste avec l'âme nouvelle, profonde à coup sûr, mais tellement moins chère, ne suscitant d'intérêt que par les côtés où elle pouvait servir d'aliment à la passion.

Il essaya vainement de lutter, il fut vaincu. Ses nuits, ses jours devinrent affreux. Un peu de courage lui venait le matin, après le premier déjeuner qu'il prenait dans sa chambre. Il sortait. La rue chantait un demi-espoir, l'espoir du chien affamé en quête de nourriture. Il prenait des omnibus, des bateaux, traversait des ponts, montait vers Belleville ou la Villette.

Il sut combien la pure apparence des choses est uniforme et incolore. Les passants rapides des trottoirs, les figures endormies dans les omnibus, toute cette vie épanouie à la surface de l'humanité semblait plutôt une vie de champignon, blême et morne, que la vie de fleur exquise qu'il avait coutume de se représenter par la superposition de mille tableaux rapportés ou par la subtile analyse des lois se dégageant du contraste des objets comme des êtres. Les paroles non plus ne rendaient pas l'âme des foules anonymes : elles se résumaient en quelques phrases types, toujours les mêmes, pauvres phrases honteuses qui s'échappaient des lèvres comme les globules d'air se détachent de la gueule des poissons. Il fallait, pour retrouver le fil qui relie les cerveaux, ramener des paroles apprises, souder ces éléments épars au vaste tout social.

Alors, Audent sentit agoniser son orgueil. Il

sembla, cependant, que l'ancienne personnalité voulût se faire regretter avant de mourir. Audent retrouvait dans les rues l'âpre poésie des volontés entières, tellement indispensables pour se maintenir parmi les poussées brutales de la foule. Cette force d'en bas revenue chez lui, le violent appétit satisfait ainsi que chez la bête, ç'avait été une chose à la fois magnifique et mauvaise. Il la retrouvait utile encore pour regarder en face les terribles ruelles de l'industrie, les féroces et pitoyables boutiques où le marchand arrache, lambeau par lambeau, sa vie à la vie de l'ouvrier. Audent se rappelait avec volupté les émotions hautaines qu'il avait éprouvées jadis à se sentir sûr de son rôle et dégagé de toute crainte en ce monde de désordre et de terreur.

C'était moins fin, moins distingué que l'état présent de son esprit, mais c'était probablement mieux fait pour toute œuvre positive.

L'humanité souffrante de Thérèse aboutissait trop à la seule contemplation. Le doute, la paresse à créer, découlait de l'immense pitié comme de l'immense indignation. Les assoiffés de justice se découragent dans le crime universel et vivent pour leur temps. L'égoïste, avec son bandeau d'illusions, travaille pour l'avenir, comme l'avare travaille pour ses héritiers. Ainsi s'établit la balance. Malloire, lui-même, dans sa fameuse lettre, l'avait constaté.

Mais, songeait Audent, triste et pâle d'amour, qu'importe une personnalité ardente et fougueuse en moins. Je ne suis pas certain d'être inférieur, même comme bien accompli, en demeurant dans une modestie tendre, dans des œuvres moins audacieuses et plus imparfaites.

Pourtant, des fois encore, à la rumeur guerrière de quelque rue proche du Temple ou des Halles, son âme s'insurgeait. Il voyait une défaite dans l'assourdissement de sa pensée. C'était vers le crépuscule, quand le peuple fuit le long des trottoirs, que les voitures et les omnibus vont sans fin, craquant, agitant des ferrailles ou des sonnettes, parmi l'injure et les coups de fouet, les bousculades, les heurts de roues menaçantes. Il était saisi dans ces rumeurs et ces cris ; il n'avait plus que le souci de dompter, de régner, de mettre sa volonté au-dessus de tant de fracas et de colère. Mais toutes les routes qui l'eussent pu conduire à cette ancienne attitude demeureraient gardées. Partout se levaient des *scènes* avec Thérèse, et l'incompatibilité de son amour avec la volonté.

Il acceptait de donner une part à l'abandon, de n'être, volontairement, qu'un modeste, sachant le peu de valeur de toute œuvre en ce monde.

D'autres fois, une immoralité épouvantable envahissait son sens intime. C'est celle qui envahit les régimes menacés par des politiques et des morales nouvelles, celle qu'on voit alors au sein des corps constitués, et qui les réduit au néant. Audent rêvait de tromper Thérèse, de tromper tout le monde, de vivre une vie triomphante de gredin sceptique, de grossir encore sa fortune, sans que sa jeune femme le sût, de faire semblant de soutenir les œuvres socialistes et transformistes, tout en menant une existence de despote à la Machiavel. Une heure viendrait sans doute où il serait las de Thérèse, où il la chasserait.

En attendant, il ne pouvait se passer d'elle. Une

pareille vie se chopperait de toutes parts à la pénétration si fine, si intelligente de la jeune femme. Pour cette existence de coquin triomphant, il faut de toute manière quelque catin corrompue, ou quelque poupée idiote, promenant avec insolence, aux soirs de fête, sa beauté, sa toilette et ses bijoux.

Mais Thérèse, sa Thérèse, sa ravissante fille au cœur tendre, à l'âme attentive, éprise des faibles et des souffrants, et d'une si haute noblesse, comment la tromperait-il avec ces supercheries. Elle était la personnification d'un genre de vie, comme les catins sont la personnification d'un autre genre de vie. S'il aimait Thérèse, c'est qu'il était tenté par ce qu'elle personnifiait.

Ainsi se traînait sa vie. Il ne voyait plus Thérèse, il déjeunait, dînait dehors. Elle passait la matinée chez sa mère, revenait chez elle et s'enfermait jusqu'au dîner. Deux ou trois fois elle reçut des visites. Tout son temps, elle le donnait à chercher une solution à sa vie. Elle rêvait à Malloire. Elle désirait qu'il revînt. Elle aurait voulu lui parler longuement, se découvrir à lui, lui marquer toute l'amitié, toute l'admiration qu'elle ressentait pour lui. Elle était enchantée de ne pas voir Audent, malgré qu'elle eût une légère inquiétude ; mais une femme comme Thérèse ne se laisse pas vaincre par une inquiétude mal définie.

Ce fut Audent qui résolut de tenter la réconciliation. Aucune ambition ne trouvait de place dans son âme : il s'ennuyait intolérablement : « Thérèse ou la mort », se murmurait-il sans cesse, en parodiant un mot de Napoléon.

Or, un soir, en rentrant, il apprit, de son valet

de chambre, que Malloire était revenu de Suisse et avait été reçu en son absence par Thérèse. Un désespoir insensé s'empara de lui. Thérèse aimerait Malloire. Elle vivait avec sa lettre, avec ses idées ! Malloire cherchait un amour capable de relever sa volonté morte. Tout ce que lui, Audent, pourrait, à l'heure actuelle, dire à Thérèse semblerait dicté par la crainte la plus lâche.

Alors il tira du tiroir d'une petite commode un revolver de calibre moyen, arme terrible avec laquelle il était sûr de ne pas se manquer.

Il avait si souvent dit jadis que, dans certaines circonstances, pour ne pas inutilement déchoir, il fallait se tuer, qu'il croyait la chose facile. Mais quand il sentit le froid anneau sur sa tempe, le geste lui parut plutôt un geste de théâtre qu'un geste réel.

La vie sourdait en lui soudain, par mille clairs sourcelets. La certitude même de perdre Thérèse ne lui paraissait plus si absolue. Il rabassa son arme.

Seulement, le lendemain, au matin, il partait pour Montmorency où il possédait une propriété, laissant à son valet de chambre l'ordre de pourvoir immédiatement à une installation complète et de longue durée.

Un après-midi, vers deux heures, Thérèse attendait Malloire. Elle était rêveuse. Depuis la veille, elle sentait chez le jeune homme un désir plus ardent d'elle. L'amour, qu'elle redoutait et souhaitait à la fois, faisait son apparition chez lui avant qu'elle eût eu le temps de se connaître. Cependant, elle avait tout fait pour amener un pareil résultat, pleine d'attentions, de prévenances délicates, de bonne grâce, d'admiration, presque provocante à s'efforcer de lui plaire, de gagner toutes ses sympathies.

Malloire, au début, était demeuré hésitant, inquiet d'une si grande et redoutable aventure ; mais il n'avait pu résister à Thérèse, au charme des longs entretiens qu'ils eurent à deux sur toutes choses. Ils se réfugiaient ordinairement dans un salon clair, tendu de papier jaune, avec des meubles de bois vernis et un tapis du vert des jeunes blés ou de l'herbe sous la lune.

Elle mettait, pour le recevoir, des robes qui la faisaient mince et quelque peu garçonnière, avec un col entouré d'un ruban vermeil ou mauve sui-

vant la couleur de son corsage. Jamais elle n'était lasse de l'écouter, et elle le questionnait ardemment, lui faisait dire ce qu'il pensait de la matière, des hommes, de l'avenir du monde. Mille lueurs d'un génie caché jaillissaient du pauvre homme.

Cet après-midi, il arriva un peu éssoufflé parce qu'il avait marché vite et parce qu'il soufflait un grand vent. Sa peau en était toute grise et ses yeux quelque peu égarés. Elle ne lui demandait jamais s'il souffrait, ayant remarqué qu'elle le troublait en posant cette question si simple. Mais elle se plaignait quelquefois :

— J'ai un peu mal de tête, entre les deux sourcils, dit-elle.

— Il faut sans doute l'attribuer à ce vent, répondit Malloire avec vivacité ; même quand on ne sort pas, il semble que la sécheresse qu'il provoque, et peut-être des phénomènes électriques, congestionnent les yeux et créent ainsi une douleur frontale... Tâtez donc le globe de vos yeux pour voir si vous ne souffrez pas de là sans le savoir.

— En effet, dit-elle, après avoir porté ses doigts à ses yeux, je sens une souffrance latente.

— C'est la cause de votre mal de tête, dit-il. Si vous m'en croyez, vous vous mettez dans le fauteuil qui se trouve opposé à la lumière ; vous éprouverez un soulagement rapide.

Comme elle s'émerveillait de lui voir ces connaissances minutieuses, il s'attarda à parler du temps où il avait commencé de se sentir malade, de l'étude qu'il avait été obligé de faire sur lui-même.

— Nerveux comme je l'étais, le moindre mal me

paraissait le présage d'une irréparable infirmité... Je m'épouvantais, le mal empirait. Or, une de mes manies est de ne pas consulter le médecin. J'ai peur d'être fixé; d'avoir une certitude paralysante. Je me débattais donc, je trouvais de tout petits moyens, généralement d'ordre hygiénique. Je m'observais avec soin. A force d'en agir ainsi, j'ai fini par avoir une santé consciente, si j'ose dire. J'ai vécu de mille précautions. Cela m'a causé un tort irréparable; car j'abondais ainsi dans le sens des forces qui poussent les gens de ma classe et de ma génération à leur perte.

— Peut-être ce que vous dites là est-il vrai pour un neurasthénique ou un hypocondriaque faible de cerveau, mais chez vous c'est devenu une étude intéressante, une lutte adroite et compliquée dont, sous beaucoup de rapports, vous êtes sorti victorieux.

— Oui, mais le grand remède était toujours le même: attendre... On ne sait quelle perversité, ou quelle profonde nécessité organique, compensant ma paresse à agir, faisait monter en moi le souci de la maladie, l'horreur et la crainte, et m'obligeait ensuite à tous les efforts pour oublier cette maladie. Car, j'en suis convaincu à présent, je souffrais surtout d'un excès d'analyse, résultat d'un excès d'égoïsme... Non point que je regarde, ainsi que certains auteurs étroits, l'analyse comme la véritable cause de mon égoïsme, l'analyse qui embrasse l'univers, cela peut devenir aussi grand et aussi fécond que l'on veut; mais je parle ici de l'analyse de soi sur soi qui est un produit de l'orgueil dans nos sociétés individualistes... Eh bien! ma pu-

ntion, ou, si vous préférez, la revanche de l'ensemble social sur moi, ce fut de me rendre ainsi funeste à moi-même...

En traitant mon mal avec quelque intelligence, je devais aboutir au sommeil de vie, à la peur de tout mouvement... Si vous saviez mes efforts pour arriver à ne pas me préoccuper de ma digestion, par exemple, durant la période où la dyspepsie m'anéantissait. Il me fallait passer de longues heures dans l'attente, rien que l'attente, en m'efforçant de ne pas penser du tout, car une pensée, même à côté, aurait tout perdu. A ce prix, je pouvais digérer ; le voile de faiblesse qui m'obscurcissait la vue disparaissait... Rarement, une heure de lecture, payée d'une souffrance à la nuque... Et un mot toujours le même sur les lèvres : « Patience ! patience ! »

— Pauvre ami !

— Dans les crises plus aiguës, tout effort se résolvait en un énervement tel que j'en restais à mi-chemin de la syncope ou de l'épilepsie... C'est là que j'ai appris le travail étonnant des causes qui n'ont rien à voir avec la volonté, cette volonté dont la légende m'avait conduit où j'étais... Il me fallait, au contraire, m'abandonner complètement, attendre que de la force vive fût reconstituée dans mes nerfs ; l'organisme devenu, non pas un réservoir de volonté, mais une sorte de piège à prendre, à diviser, à compliquer la volonté... Et je crois bien que les êtres se forment ainsi, ne se développent qu'ainsi, l'idée d'une sorte de Dieu intérieur étant une fiction de décadence, un poison bon à tuer les peuples vieillissants.

Un silence tomba sur ces paroles. Elles plongeaient Thérèse dans un abîme de pensées. Malloire songeait à sa misérable existence, en contraste avec le prodigieux univers. Il voyait l'œuvre des temps comme une chose vaine puisqu'elle aboutissait sur lui à tant de misère et d'impuissance. Mais cela n'empêchait pas cette œuvre d'être grandiose ; le cœur de Malloire en défaillait. Qu'elle fut si grande et lui, qui la conçoit, si chétif !

« Ah ! je ne peux rien que suivre l'âpre et lente et mortelle loi qui me mena de la pierre à l'être que je suis... La Bible a dit : « Tu es venu de la poussière... »

Il ne se dit pas : « Tu retourneras à la poussière. » Au contraire, frémissant, il se murmurait à lui-même :

« Tu n'y retourneras pas, car toi, ton toi tant humilié et tant magnifié, ton toi que tu aimes tant, ce n'est rien, ni poussière ni pierre, rien que la *loi*. »

Le mot tomba aux profondeurs de son âme magnifique et dépouillée et s'y répercuta. Il regarda Thérèse et se passionna pour elle. Qu'elle était jolie et intelligente, délicate aussi, affectueuse et tendre pour lui. Si elle consentait à l'aimer, n'enlèverait-elle pas jusqu'au dernier vestige de doute, ne retrouverait-il pas sa toute-puissance dans l'orgueil, dans la splendeur de posséder une femme pareille. Elle le vit souffrir, elle demanda :

— Cela vous attriste, peut-être, de causer de ces choses !

— Non, pas auprès de vous. Je sens que vous n'y voyez pas ce que les meilleurs y voient, une sorte

d'avilissement. C'est comme si nous lisions à deux un livre dont nous aimons la vérité, fût-elle amère.

— Je n'ai jamais aimé que la vérité, dit Thérèse, et je me reproche même de l'avoir recherchée amère pour être plus sûre qu'elle fût vraie... Je vous suis tellement reconnaissante de vouloir bien me traiter en égale; je vous sens tellement supérieur à moi. Je vous aime et vous admire d'avoir souffert et d'avoir grandi dans la souffrance.

Elle demeurait, en effet, devant lui, frappée d'admiration, tout son vaillant petit cœur porté vers lui; mais elle ne sentait point le trouble que lui apportait d'ordinaire la présence d'Audent, ce mélange de colère et d'abandon qui la faisait souhaiter de ne pas le voir, et la faisait tressaillir au bruit de son pas dans l'escalier.

— Oh! Thérèse, s'écria Malloire, ne me dites pas ces choses si vous ignorez qu'elles peuvent éveiller l'amour en moi... Je ne veux pas vous surprendre; vous êtes trop bonne, vous êtes trop belle aussi, et je ne suis qu'un homme faible et misérable.

Sa figure se crispa comme il achevait ces paroles. Elle le vit très pâle, très souffrant. Elle s'avança vers lui :

— Pardonnez-moi, dit-elle. Il est donc vrai qu'aucune amitié désintéressée ne peut s'établir entre un homme et une femme ?

— Cela est très vrai, Thérèse, murmura-t-il... Je ne veux pas dire que je vous ai toujours aimée. Mais j'ai toujours désiré vous aimer... Vous n'étiez encore qu'une fillette blonde, portant vos cheveux dans le dos, que déjà tout mon cœur et tous mes sens s'é mou-

vaient pour vous. Je savais, à travers vos duretés et vos caprices, que vous aviez une âme exquise, unique, et je n'ai jamais osé m'avancer, j'ai toujours pensé que vous étiez un être trop sain, trop beau, trop parfait pour moi... Et puis, mon amour, pas plus que ma volonté, n'était assez intense ; je vous oubliais, je ne songeais à vous que lorsque vous étiez présente dans ma vie.

— Moi, dit-elle, j'ai, de tout temps, été captée par les combinaisons ingénieuses de votre esprit, j'ai été sensible au bien et au mal qui vous arrivaient comme je l'aurais été au bien ou au mal d'un frère... Ah ! que c'eût été adorable, un frère comme vous, un frère possédant le rare génie qui a pour moi transformé le monde !

Il rougit un peu dans le dépit des faibles.

— Oui, soupira-t-il, vous ne pourriez m'aimer que comme un frère !

— Ne croyez pas cela, s'écria Thérèse avec une grande bravoure, je serais heureuse et fière de vous aimer comme mari, comme amant... Je ne sais personne vers qui je sois plus impétueusement portée, personne que j'admire et estime autant que vous...

L'émotion de Malloire fut touchante ; mais elle le paralysa : une générosité pareille à celle de Thérèse lui monta à la tête comme un vin généreux : il ne voulut plus que le bonheur et la joie de la jeune femme. Or, l'amour ne s'accommode pas de ces dévouements. Malloire ne l'ignorait pas. Il y voyait une faiblesse et n'y pouvait résister.

— Thérèse, dit-il, que de bien vous me faites !

Il lui avait pris les mains et les baisait tendrement. Elle était un peu pâle, très belle, très noble,

avec un air de résolution tranquille. Assise à côté de lui sur un canapé exigu, ployée vers lui, elle lui rappela tout à coup une petite actrice un peu folle, surnommée Zizanette, qui ressemblait physiquement beaucoup à Thérèse, et qu'il avait eue pour maîtresse durant plusieurs mois. C'étaient les mêmes cheveux blonds, chauds de ton, les mêmes sourcils, les mêmes cils noirs, et surtout l'inflexion de la taille, la hanche frêle et adorablement arrondie... Ce souvenir précis lui donna la force de l'action, il mit doucement sa main sur la taille de Thérèse et l'attira vers lui. Ils demeurèrent un moment dans une longue câlinerie, joue à joue; puis, un peu brusquement, il lui baisa les lèvres. Elle reçut le baiser en frémissant, et ne le lui rendit pas; mais elle ne retira pas sa taille. Lui, dans son infirmité, sentit à cette heure même la lassitude de son action. Il eut peur de perdre l'énergie que lui donnait la présence de Thérèse; il resserra son étreinte; mais cet acte de volonté tua sa volonté. Il se connaissait trop pour ne pas s'en effrayer, et il ferma les yeux dans le désir de perdre conscience et de laisser revenir l'impulsion. Son étreinte se relâcha. Ce geste fut si apparent que Thérèse, étonnée, tourna vers son ami ses beaux yeux tristes :

— Encore de la souffrance ?

Il fit signe que oui, et se coucha, la tête contre le dossier du fauteuil et l'épaule de Thérèse. Il demeura là un moment à comprimer de sa main gauche les palpitations de son cœur. Elle sentait de la pitié, une passion inquiète, sans que rien diminuât son admiration; mais en même temps elle avait une joie inattendue de ce qu'il ne l'eût pas prise toute, et

faisait le vœu secret, profond, qu'il consentit à attendre. Quand il se releva, il souriait avec amertume.

— Je viens de retrouver, dit-il, avec cet abandon à la sincérité qui était son grand charme, le petit avant-goût de sépulcre qui accompagne généralement mes minutes les plus exquises. Je les vois finies avant qu'elles ne soient commencées... C'est, comme je l'écrivais dans une de mes lettres à Audent, que les fortes espérances, les fortes volontés sont faites du souvenir de nos fortes actions ; or, où donc irai-je chercher ces souvenirs-là, précis et matériels, quand on ne m'a appris durant toute mon enfance et ma jeunesse que l'usage des souvenirs abstraits, tout héroïques, que l'emploi d'une volonté qui prendrait sa source en elle-même... Audent fut relativement sauvé par une hérédité plus populaire ; moi, je suis d'une vieille famille bourgeoise, dès longtemps cérébralisée. Mon cerveau a si vite fait d'exécuter toutes les actions que je propose, qu'il ne me reste aucun goût pour la réalité. Ce n'est pas la fatigue ou la satiété un état pareil, puisque je ne vais pas jusqu'à l'action, c'est un abus de la cérébralité...

— Cependant, fit Thérèse, vos pensées sont fortes et profondes.

— Elles sont rapides et ingénieuses... D'ailleurs, je suis en partie sauvé, au point de vue de la pensée, par ma lutte contre l'impuissance, par ma souffrance, par mon admiration pour les gens d'un caractère plus décidé que le mien.

La jeune femme demeura rêveuse une minute, se rappelant son mari, ses fureurs pendant les premiers mois du mariage, puis son obstination, mal-

gré tant de souplesse et d'adresse. Elle dit enfin :

— Je déteste le caractère ; il appartient aux êtres les plus durs, et, j'ose dire, la plupart du temps, aux plus sots.

— Cela est vrai, mais il en est du caractère comme de la solidité dans la matière organique, c'est une moyenne : un animal fait d'une substance trop molle perd, dans l'ensemble, autant qu'un animal fait d'une substance trop dure... Je n'admire pas le caractère en soi, je demeure d'accord avec vous qu'il appartient surtout aux imbéciles ; seulement, j'admire ceux qui ont pu combiner assez avantageusement la souplesse et la résistance pour être capables de l'œuvre exigée par leur temps. Ou plutôt, qui ont pu se relier assez puissamment aux couches sociales supérieures. Car c'est là que tient tout le problème, pour moi, puisque je professe qu'on n'est jamais qu'une émanation des groupes humains qui constituent une société. Mon impuissance, c'est le symbole de la chute de la bourgeoisie devant le peuple, voilà tout. Cette impuissance, vous la trouverez sous différentes formes chez tous les gens de ma classe. J'en suis plus frappé que les autres, d'abord par mon hérédité, et puis, par ma préoccupation d'un état supérieur à celui où végètent mes pareils... Mon désespoir aurait pu me sauver, si j'avais osé renoncer à ma fortune...

Il s'arrêta une minute, les yeux fixes, avant de reprendre dans un brusque retour sur lui-même :

— Ou bien, il fallait accepter ce que mes pareils confondent avec la volonté, l'organisation sociale telle qu'elle est : un emploi dans l'administration, la politique, la diplomatie, l'Église, l'armée, l'uni-

versité... Ce qui m'a perdu, Thérèse, c'est d'avoir ces préoccupations que vous avez aussi, ces inquiétudes sur un autre monde que nous sentons en formation... Mais vous avez le génie de ces choses ; moi, je ne suis qu'un pauvre enfant perdu.

Elle s'émut, si belle, si jeune, si tendre, et son petit cœur sauvage prêt à éclater à cet éloge qui lui faisait tant de plaisir.

— Comme vous êtes injuste à l'égard de vous-même, dit-elle, n'est-ce pas vous qui avez élucidé la vie pour moi ?... Auparavant tout cela était confus.

— Je vous ai aidée seulement de métaphysique... Ah ! votre instinct divin des grandes choses, votre sincérité, votre courage à aller droit au fait, sans jamais d'hésitation... Vous êtes admirable ! Moi, même quand j'ai le plus d'ambition de bien faire, comme je me dérobe derrière des sanctions officielles, comme j'ai peur du monde, des êtres, des actes, de tout ; comme il faut, pour me rassurer, la richesse, le respect, le juge et le gendarme !...

— Je le répète, vous êtes injuste pour vous-même : jamais rien de plus beau, de plus ingénieux, de plus subtil, de plus émouvant ne m'est apparu que chez vous... Il se peut que votre volonté ne soit pas ce que vous désirez, mais votre intelligence est au-dessus de tout ce qui existe, pleine d'aperçus audacieux, et d'une sincérité si entière, d'une si absolue probité... Et, pour moi, cette intelligence, que vous devez en partie à vos maux, vous permettra de guérir ces maux... Qu'importent quelques années d'attente encore ! Et, même, ces années sont-elles nécessaires ?

— Ah ! si je vous avais là toujours présente !... Mais l'impulsion ne peut venir de moi.

Puis, encore une fois, il fit le tour de sa volonté, il essaya de se figurer l'avenir, et toujours la sensation d'inutilité, le découragement. Seuls, la présence de Thérèse et l'amour pour Thérèse lui donnaient l'espérance.

Il la regarda pour se pénétrer de cette exquise image. Elle était toute gentille, ses yeux très doux pour son ami, le profil pur, les traits légers et confiants. Elle l'aimait tendrement, mais il ne lui disait jamais un mot d'amour sans qu'elle songeât à l'autre et à sa furieuse passion.

Cette perfidie, si loin de sa nature, l'exaspérait. Elle prétendait ne pas être fidèle par un esclavage d'instinct, et que sa volupté suivit son admiration. Mais elle, qui avait pu accepter un mariage sans amour, qui s'était livrée à Audent, qui avait partagé la couche d'Audent pendant près d'une année, en se tenant très indépendante de lui, avait une appréhension terrible de devenir la maîtresse de Malloire, une épouvante vague, quasi superstitieuse.

Lui, s'exaltait à la voir si jolie, et il avait cette peur, si naturelle chez l'homme, de rater le moment propice, de rendre l'avenir trop longuement platonique, de s'attirer l'instinctif mépris de la femme pour celui qui ne force pas un peu la situation.

— Thérèse, dit-il tout à coup, dites-moi que vous m'aimez.

Elle tressaillit avant de répondre :

— Je vous aime.

De nouveau, il l'enlaça, il la baisa sur les lèvres, il dit sa tendresse, son dévouement. Elle était trou-

blée, et la chair toute froide cependant. Mais elle répondit à ses caresses. Il se fit plus hardi. Elle résista. Une inquiétude vint sur la figure de Malloire, sa volonté déjà vacillante. Et il cherchait au fond de lui des scènes analogues en sa vie; surtout, à cause de la ressemblance, il évoquait Zizanette. Thérèse revenait à elle, s'efforçait d'être plus souple et plus confiante, sans trop y parvenir.

— Je vous en supplie, chuchota Malloire, ne me refusez pas.

Elle le regardait. Il avait l'air égaré, très triste, très malheureux.

Le cœur de la jeune femme s'émut, la pitié, l'admiration pour le noble esprit firent ce que ne pouvait l'amour; avec une infinie douceur, une grâce charmante et souple, elle s'abandonna.

Mais, au même instant, elle sentit l'étreinte de Malloire se desserrer. Il eut un court sanglot. Elle se releva. Là encore la réalité avait failli au pauvre garçon.

Thérèse vivait comme une âme en peine. Depuis cinq jours Malloire n'était pas revenu, et la jeune femme se trouvait prise parmi un tel monde de sentiments contradictoires qu'elle n'arrivait pas à se déterminer. Cet état, jusqu'alors inconnu, la faisait cruellement souffrir.

Elle avait eu d'abord une joie irrésistible du dénouement de la tentative de Malloire, et, dans cette joie, elle s'était aperçue combien sa chair demeurait esclave d'Audent, de celui qui l'avait voulue et possédée.

Cependant, quand elle ne vit pas revenir Malloire, qu'elle se rappela sa consternation, sa figure défaite, sa triste lèvre, son départ de résigné tragique, une immense compassion émut son cœur. Alors, elle essaya de voir clair en elle-même.

Ce fut terriblement difficile. Consciemment, elle se refusait à Audent, elle abhorrait le servage de la femme, mais, dans les mouvements routiniers, héréditaires de son être, elle ne détestait pas telles minutes impérieuses où il l'avait médusée, aimantée.

Quelque chose aussi protestait au fond d'elle

contre la faiblesse de Malloire. Thérèse est loin de la sensualité primitive, ou, du moins, elle n'en subit les effets que dans la mesure où les dons naturels entrent dans l'adaptation sociale ; mais, pour cette adaptation sociale, elle demeure à l'extrême limite, au delà de la limite en tant que cerveau, dans la limite en tant que mère future.

Or, le type social de Malloire est *trop* instable pour entrer dans l'espèce par l'enfant. Certes, il peut avoir la plus vive influence sur cet enfant, et on conçoit qu'une femme recherche un esprit capable de satisfaire en elle mille curiosités charmantes, mais elle n'ose donner son amour créateur à ces structures légères, elle se replie, presque malgré elle, vers la moyenne de robustesse, de bon sens, de pertinacité qui assure au fruit de ses entrailles sa place dans la société comme dans la nature.

Ces raisons, que Thérèse sent plus qu'elle ne les pense, se renversent à l'égard d'Audent. Il est, lui, une adaptation trop facile et trop sûre. Il est l'homme que toute femme peut aimer ; Thérèse se révolte contre cette banalité passionnelle, cependant elle y cède au degré où la nature et la société le réclament.

Elle laissa donc passer quatre jours dans une incertitude grandissante, attendant avec anxiété la visite de Malloire. Son âme, jusque-là ferme et brave, s'attardait à d'infinies faiblesses. Elle se reprochait amèrement de ne pas aimer mieux Malloire. Elle s'efforçait de se le représenter charmant de visage, de corps, souple, délicat, courageux aussi, et jusqu'à la témérité, mais seulement quand il s'agissait d'une action rapide. D'une belle, d'une noble intelligence.

Et souffrant pour une cause élevée, par la soif d'appartenir à ce monde de demain, dont sa fortune et son éducation le tenaient éloigné :

— Il est tolérant, indulgent, fraternel. Il donne avec simplicité, sans prétextes odieux, sans mysticité. On le trouve toujours sincère, modeste et généreux. Mais n'avoue-t-il pas que ces choses sont en lui des servitudes, ne se reproche-t-il pas de les devoir uniquement à une sensibilité malade, à des chutes de cœur, à l'impuissance de résister...

Si elle, Thérèse, possède les mêmes désirs, si elle subit comme lui les poussées du monde de la faiblesse et de la souffrance, elle les domine assez cependant pour les organiser ; elle n'est pas seulement un élément de la nouveauté, une cellule cérébrale, mobile et retentissante, elle est une vraie femme faite pour porter un enfant dans son sein, pour créer une œuvre, complexe mais durable aussi. Elle, qui s'est trouvée si énergiquement dispersive devant la fermeté d'Audent, s'arrête devant la dispersion de Malloire comme devant un abîme.

Pour la première fois, depuis de longs mois, elle se trouvait seule dans cette maison luxueuse, où tout était organisé pour sa vie avec le mari. La présence d'un homme, même quand il n'est pas très attaché à son intérieur, sera toujours pour la femme comme l'excuse des soucis qu'elle prend du confort ou de la beauté d'un ménage. Si Audent avait été parti pour quelque exploration lointaine, Thérèse aurait pu continuer à maintenir l'ordre établi pour lui, et qui devait reprendre à son retour ; mais cette séparation, qu'elle acceptait éternelle, ne lui permettait point de fiction.

Elle était démoralisée comme un voyageur au buffet d'une gare, devant un repas servi qu'il n'a pas le temps de prendre. Tout se ressentait de cette démoralisation. Les domestiques traînaient, bavardaient à l'office, à la cuisine, à la fois heureux et ennuyés du désordre, de ces repas qui duraient cinq minutes, se réduisaient à un ou deux plats, les autres étant mangés par eux. La cuisinière gâchait tout. Le cocher jouait aux cartes avec les palefreniers et le valet de chambre. Les femmes de chambre riaient d'un rire nerveux avant d'entrer chez Madame, se pinçaient dans les antichambres, et se dépêchaient de sortir pour pouffer encore. L'atmosphère était nerveuse, instable, misérable. Avec Audent, l'ordre, la dignité, le respect semblaient avoir fui la demeure.

Cet état de choses, dont elle s'apercevait très bien, fut extrêmement douloureux pour Thérèse. Tous les révolutionnaires l'ont connu. C'est l'entrée en jeu des forces perfides qui font payer aux meilleurs les abominations établies par les pires, qui font que la foule immonde s'empresse au supplice de Jésus.

La jeune femme connut là une faiblesse qui lui avait été inconnue durant l'âpre virginité. Malgré sa lutte journalière, son effort pour demeurer libre et en contact avec le monde tel qu'il est, elle n'avait pu s'empêcher de profiter inconsciemment du respect qui vient à une épouse riche et adorée. Elle avait perdu l'habitude de se voir seule dans la vie, répondant de tous ses actes. Audent, pour n'être pas chez elle un *Deus ex machina* visible, était cependant un *Deus ex machina* latent. Il était la

réponse secrète à certaines impertinences de serviteurs ou de marchands, la raison qui donnait à Thérèse une énergie tranquille, une sécurité devant laquelle tremblent les chiens hargneux qui nous environnent, et qui sont aussi adroits que de véritables chiens à saisir nos craintes et nos faiblesses.

Thérèse s'enlizait dans une sorte de torpeur hypnotique. Elle s'habillait le matin sans plaisir, et demeurait parmi la solitude de ses chambres, dans une attente distraite, inquiète, qui la faisait marcher vers des objets qu'elle tournait et retournait avec l'air de les regarder, et elle ne les regardait pas. Au fond, quoiqu'elle s'efforçât de réagir, elle était obsédée par le souvenir d'Audent.

C'est la force des absents, force que tous les êtres connaissent, et qui a créé la légende des spectres et des revenants. Par le fait même què l'image n'est plus, en quelque sorte, contenue par la réalité, elle se désassimile, se désagrège, vit une vie de feu et de flamme. Jamais, quand il était là, devant elle, Audent n'avait eu pour Thérèse cette importance, cette subtilité, ni surtout cette perfection relative que nous accordons à nos souvenirs. Les actes qu'elle accomplissait avec une irrésistible puissance quand ils répondaient à des gestes, à des attitudes de son mari, à présent hésitaient en elle. Cette absence était comme le blâme tacite des silencieux, qui trouble tant de gens : une forme aussi de ce remords, où l'on voit Oreste répondre au regard des yeux vitreux de sa mère assassinée, s'expliquer avec le cadavre et lui crier : « J'ai bien fait ! » Thérèse s'expliquait avec Audent.

Elle se rappelait sa haine, avant le mariage, son

unique désir de venger Geneviève, et elle trouvait cette ambition mesquine à comparer avec tout ce qui était depuis entré dans sa vie.

Elle avait été, d'abord obscurément, puis avec une conscience de plus en plus claire, une révolte vivante contre la trame des mythes, des symboles, des traditions où se trouve prise l'âme contemporaine. Elle était partie de la résistance opposée au caractère entier de son mari, et, en suivant ce caractère à travers la série des cas où il s'appliquait, elle était arrivée à reconnaître partout et toujours la présence des courants sociaux sur lesquels s'appuie le despotisme. Ces courants n'étaient pas autre chose que des phénomènes d'abstraction, depuis la force physique des individus et la force armée des nations, jusqu'aux idées de vérité, de justice, de beauté.

Audent, dans sa superbe, dans sa santé, son instruction, sa rhétorique puissante, sa facilité à se mouvoir au sein d'un monde qui est le sien, et où il représente toutes les structures acquises, a lutté, contre Thérèse, avec une énergie désespérée. Tous deux, dans cette lutte, se sont déchirés. Thérèse s'est souvent couchée, la mort dans l'âme, avec des paroles terribles dans ses oreilles, faible, meurtrie, agonisante, ne sachant si elle pourrait le lendemain reprendre le terrible combat. Mais, souple, alerte, variée, elle a retrouvé de nouvelles armes, elle a repris l'offensive. Audent a eu de sombres heures où le magnifique édifice du monde lui a pesé sur la poitrine ; mais des secours lui sont venus : il s'est redressé.

Ce qu'ils étaient ainsi ? Des symboles de l'être, où

la tyrannie des structures qui persévèrent a pour contraste l'activité des formes nouvelles ; mais où aussi la complexité, la supériorité des formes nouvelles dépend de la résistance des structures acquises. Thérèse, à présent, concevait cela. Elle avait préféré jadis, dans Audent, un magnifique objet de haine ; elle s'apercevait, en perdant cet objet de haine, qu'elle perdait toute sa vie, car l'objet de haine avait été, dans sa grandeur même, la cause de sa grandeur à elle, de son développement à elle. S'il est vrai qu'Audent a représenté les plus nobles réalisations de la société bourgeoise et que Thérèse incarnait les plus généreuses aspirations du socialisme populaire, leur amour exprimait la réconciliation possible de deux classes.

Mais cet amour était loin. Thérèse, suivant l'impulsion acquise, s'était crue assez forte pour une rupture complète, pour remplacer, dans son cœur, Audent par Malloire. Et voilà qu'Audent l'obsédait. Elle revoyait ses attitudes, ses tristesses, sa modulation des derniers temps, sa passion pour elle, sa douleur quand elle le rebutait, son rayonnement quand elle se montrait plus douce pour lui. Par une aberration qui la fâchait, elle se prenait d'une sorte d'amour pour ses mines de mauvais garçon, pour cette force et cette autorité qu'elle avait tant détestées jadis.

Elle essaya de tuer le monstre en elle. Elle ne le put. Elle souffrit alors, dans son orgueil de femme, dans son désir de justice, de sincérité, de loyauté. Il lui parut horrible de ne pouvoir donner son cœur avec son admiration, de devenir l'esclave d'une image, d'appartenir, par un mécanisme fatal,

à un scélérat comme elle aurait appartenu à un brave homme :

— Oui, oui, je devrais le détester. A-t-il déposé sa prétention à l'écrasement des faibles ? A-t-il abandonné ce qu'il appelle ses droits, ce qu'il appelle ses forces, ce qu'il appelle ses mérites, tout ce qu'il prit seulement à sa naissance, comme les nobles de jadis prenaient un titre de duc ou de marquis avec les avantages qui s'y rattachaient ?

Non, du moins en apparence, il n'avait rien abandonné ; mais son amour pour Thérèse, cette persévérance dans l'angoisse, l'inquiétude, la douleur d'un semblable amour, quel abandon n'était-ce pas en soi ?

Cependant, la jeune femme affirmait :

— J'estime et j'admire Malloire au-dessus d'Audent ; cela doit me suffire... D'ailleurs, l'homme qui n'a pas su sacrifier à son amour les avantages de sa position sociale aura tôt fait de trouver des compensations à ma perte. Je fus pour lui une chair à baisers, une petite femme piquante et excitante, rien de ce que je veux être pour le mari de mon choix. Il s'est enfui, il a échappé à mes coups. J'ai honte de me sentir faible pour lui. Ma faiblesse passera, je me ressaisirai.

Après tant d'heures de perplexité, elle s'empressa d'accepter une pareille conclusion. Dès le matin du cinquième jour, elle reprit avec une énergie inaccoutumée la direction de cette maison qu'elle allait sans doute abandonner bientôt, mais dont l'organisation la tenait comme un engrenage. Elle y apportait une sorte d'honneur semblable à celui d'un capitaine qui veille d'autant mieux à l'aména-

gement de son navire qu'il attend son successeur. Elle se leva de bonne heure, exigea des domestiques du travail et de la bonne tenue, blâma la femme de chambre, et renvoya sans tergiverser la cuisinière. Elle passa plusieurs heures à ranger, à remettre de l'ordre partout, et cette occupation calma ses nerfs malades. Ensuite, elle fut déjeuner chez sa mère. L'après-midi, quand elle revint, elle put constater l'excellent effet des mesures qu'elle avait prises. Elle se sentit moins seule, moins faible, elle eut plus de courage pour songer à sa situation :

— Si Malloire ne revient pas, conclut-elle, c'est qu'il se trouve horriblement humilié... Certes, je ne suis pas la cause de cette humiliation ; mais je ne puis supporter l'idée d'avoir jeté au désespoir mon pauvre, mon grand ami.

Elle fit atteler vers cinq heures et se fit conduire chez Malloire.

XXIII

Malloire, en quittant Thérèse, après sa triste mésaventure, était rentré chez lui. Il éprouvait une consternation sourde qui ressemblait à de l'épouvante. Dans sa pauvre vie ratée, il s'était accoutumé aux déceptions ; mais celle-ci survenait après des semaines si délicieuses, après de si grandes espérances, qu'il ne pouvait s'empêcher d'y voir un malheur plus net et plus définitif que les autres.

— L'amour, comme tout le reste, ne doit pas m'appartenir, se murmurait-il. J'aurais dû m'en douter.

Il se laissa tomber sur un divan dans un désespoir si profond et un tel découragement qu'il s'endormit. Quand il se réveilla, il fut au supplice. Une humiliation extraordinaire lui fit monter le rouge au visage. Il s'en fâcha :

— Pourquoi rougir d'une chose de ce genre, moins grave assurément que tant d'autres échecs de ma misérable volonté.

Mais il ne pouvait se vaincre ; il se résigna alors à laisser se démener sa tête, et il disait tristement :

— Tout ce qui touche à cela nous donne une

honte rapide et invincible, comme il nous donne aussi le plus sot des orgueils... D'ailleurs, nous sommes plus sensibles aux infirmités physiques qu'aux infirmités morales, et, dans les infirmités morales, celles-là nous importent davantage qui touchent à nos besoins les plus inférieurs... Malgré les milliards d'années de l'évolution animale, les nécessités premières de l'organisme sont demeurées les plus pressantes, et c'est dans la partie la plus inconsciente, la plus routinière de nos organes que les lésions sont le plus dangereuses !

Déjà ces réflexions le consolait un peu. Alors, il s'effraya de sa facilité à fuir la souffrance ; y reconnut le symptôme fatal de sa maladie :

— Comment un homme qui souffre peu pourrait-il beaucoup aimer?... Si ma passion pour Thérèse avait eu quelque chance d'être une grande et belle passion, ma douleur aurait persisté jusqu'à devenir insupportable, et c'est d'elle que serait sorti le salut... Je suis persuadé que le même accident, arrivé à Stendhal, qui l'éprouva plusieurs fois, lui donnait une énergie extraordinaire pour se rattraper. Moi, j'en fais matière à réflexion !

Cependant, il se perçut souffrant encore, mais surtout humilié, enclin à fuir Thérèse, à se fuir lui-même. Alors, il sortit, il erra comme un malheureux. Il aimait vagabonder, non pas comme Audent, par un instinct de loup, par un besoin de se dépenser en une vigoureuse action physique, mais, au contraire, parce que, avec son amour du réel, et son impuissance à créer de toute pièce une œuvre qui s'adaptât au réel, il aimait que le monde extérieur ordonnât les séries de ses pensées. C'avait été jadis

sa grande discipline, dans ces heures noires de sa vie dont il parlait à Thérèse, heures où le gouffre s'était définitivement creusé entre sa volonté abstraite trop cultivée et ses actes.

Mais, cette fois, la rue, les passants du trottoir, loin de le distraire, lui rappelèrent l'humiliation qu'il avait subie. Elle se réveillait cruellement sur ce boulevard, où les filles discrètes de l'après-midi abondaient, où tout parlait de grossières, de rudes amours.

— Hélas ! se disait-il, je n'aurais pas à craindre un échec dans ces amours-là ; mais il suffit que j'aie tremblé à l'idée de posséder la plus charmante femme de la terre, il suffit que cela me fût infiniment précieux, que j'en eusse un désir intense, pour qu'immédiatement la coupe me fût arrachée et que je fusse voué au supplice de Tantale... J'avais bien raison jadis de ne pas m'avancer auprès de Thérèse... Quelle dérision de croire qu'une passion pût me sauver ; elle ne peut que me perdre davantage. De même que je luttais jadis pour éviter l'enthousiasme et les trop fortes espérances, de même il me faudrait lutter contre mon amour, me cacher en quelque sorte cet amour et jouir par surprise des moments qu'il me donnerait !

Vite il rentra et se calfeutra chez lui, dans une tristesse profonde. La nuit fut horrible. Il rêva de Zizanette et n'éprouva pas avec cette image la déception qu'il avait connue auprès de Thérèse. Au matin, l'épuisement nerveux dans lequel il se trouva l'empêcha de se concentrer, il souffrit moins, il pensa :

— Quelle meilleure preuve de l'inanité de la volonté abstraite que ma mésaventure ? Tout le mécanisme cérébral, au fond, est basé sur cette même nécessité de laisser venir les actes, de ne pas prétendre les diriger absolument. Dès que les mouvements routiniers passent à la conscience, ils cessent d'aboutir jusqu'à ce qu'ils soient réorganisés dans un nouveau système. Un somnambule, équilibriste distingué durant son sommeil, aurait besoin d'une longue éducation pour marcher sur le rebord des toitures à l'état de veille !

Il se rappela avec une sorte de plaisir mélancolique les occasions où cette vérité lui était apparue, où il avait fini par vaincre, après de longs détours, son impuissance à l'action.

— Et tout ce qui appartient à la pensée hésite ainsi, chancelle, faible et inquiet, parmi les rudes poussées de l'inconscience et de la routine que les hommes ont appelées la volonté... Mon pauvre amour pour Thérèse est en ce sens une pensée. Il ne se fixera que par une trame de très fins, très subtils moments, capable de le recoudre à cette forte réalité qu'est la possession... Thérèse n'est pas au-dessous d'une œuvre semblable ; elle peut me laisser le temps de refaire les mailles rompues de mes espérances, elle peut, délicat et charmant esprit, se prêter au jeu qui rebuterait une plus grossière... J'ose dire que notre amour y puiserait une beauté sans pareille, qu'il serait, d'ailleurs, dans la loi même du monde, qui veut que les obstacles à la fécondation croissent avec la supériorité.

Il se consolait ainsi ; puis, sa clairvoyance reprenant le dessus :

— Thérèse s'y prêterait, je n'en doute pas ; mais, moi, m'y prèterais-je ? Je ne suis pas un élément normalement supérieur, je ne possède qu'une supériorité de raccroc. L'obstacle, qui grandirait un plus passionné, un plus rustique, me découragerait peut-être.

Et, en effet, dans son imagination rapide, l'amour le rebuta comme une tâche trop longue et trop peu sûre :

— Hélas ! quoi que je fasse, ce qui m'attire, c'est la joie brillante de la conquête, la faveur, la fortune... L'homme demeure un éternel enfant. Napoléon garde pour son idéal l'épopée d'Alexandre, le plus grand savant voit devant lui des découvertes sublimes et instantanées. Ainsi, pour moi qui me prévaut d'une analyse subtile, l'amour est la chute sans raison de la modiste dans les bras du beau calicot. Je n'ai pas le courage de mes théories, et Audent, dans sa lutte persévérante, mérite, plus que moi, Thérèse.

Comme il disait ces mots, l'image de Thérèse lui revint tout à coup, et il la désira ardemment, mais ce désir s'arrêtait à la possession, à la guérison d'une blessure d'amour-propre. Malloire était trop fin pour s'y tromper. Ce jour passa ; il dormit une seconde nuit, sans rêves, et se retrouva le lendemain avec toute sa peine et toutes ses hésitations.

Il regretta alors de ne pas être retourné tout de suite chez Thérèse, d'avoir laissé se refroidir la situation. La jeune femme aurait réfléchi et, par un instinct aussi vieux que le monde, elle le mépriseraient. L'idée de ce mépris lui fut insupportable ; cependant, il laissa passer le deuxième jour sans

rien tenter, essayant vainement de lire. Le troisième jour, il atteignit à un désespoir qui l'étonna lui-même. Son humiliation tournait à l'idée fixe, cet autre pôle du manque de volonté. Le monde lui parut funèbre ; il songea sérieusement au suicide :

— J'en ai assez. Quoi que je fasse, à présent, tout tournera contre moi. L'espérance même que j'avais de me refaire une volonté par des moyens tout conscients viendra s'achopper à cette image trop vive de mon impuissance. C'est absurde, évidemment, puisque pareille chose est arrivée aux personnages les plus volontaires, les plus énergiques, à Stendhal, par exemple ; mais, absurde ou non, je ne pourrai remonter le courant.

Il passa le quatrième jour à écrire son testament. Il retrouvait dans cette besogne une vigueur surprenante de pensée et d'expression :

— Je suis comme ces officiers qui se tuent parce qu'ils sentent qu'ils vont manquer de courage sur le champ de bataille, se disait-il, en souriant tristement... Que dira Thérèse ? Elle haïra ce dénouement, car elle aime la vie, et elle a pour moi une grande affection. Mais je lui dirai dans une lettre particulière ce que c'est que ma mort : la victoire d'un milieu trop stable sur une organisation trop légère. Ainsi périt la conception ailée d'Aristarque de Samos devant le lourd système en cristal de Ptolémée. La vérité, elle-même, doit venir en son temps : à plus forte raison un pauvre Malloire le doit-il !

Il pleura quelque peu, écrivit les lettres qu'il voulut, puis s'endormit d'un bon sommeil. Le jour lui sembla plus frais que de coutume quand il s'éveilla, et l'idée de la mort très lointaine,

— Que de fois, dans mon existence, et dans beaucoup d'existences d'hommes sans doute, cette comédie du suicide ! C'est, je pense, un moyen héroïque de voir clair en soi, de se confesser ses erreurs et ses crimes.

Et il déchira ce qu'il avait écrit la veille. Dès qu'il l'eût fait, de nouveau la vie lui parut lourde, il s'assombrit.

— Que tenter, mon Dieu, pour échapper à cette atroce incertitude ? Aucun supplice n'est comparable à celui-là !

Il résolut d'aller chez Thérèse, s'habilla, mit son chapeau, et demeura chez lui, à lire Tacite. Cependant, vers quatre heures de l'après-midi, l'existence lui parut si lugubre qu'il laissa tomber sa tête dans ses mains et qu'il pleura. Il pleura longtemps, comme un enfant, comme une femme. Il eut envie de caresses, de certitudes religieuses, de certitudes sociales. Il rêva d'un prêtre qui vint dîner avec lui, comme autrefois, chez ses parents, le curé de Saint-Roch, apportant on ne sait quelle quiétude avec des baumes spirituels doux aux riches, ou de passer sa soirée au théâtre avec une demi-mondaine de sa connaissance qui se tenait très bien ; de se faire servir à souper par un maître d'hôtel de grand restaurant qui avait mille égards pour lui, enfin de se sentir entourer de tous les comforts sociaux, sans avoir rien à faire pour cela, comme un petit enfant assistant à une fête de grandes personnes, heureux des lumières, de la gaieté, de l'affection qu'il sent autour de lui..

— Pauvre lâche, pauvre lâche, se murmurait-il ensuite ; travaille, travaille !

Mais, ce grand ouvrage qu'il avait promis à Thé-

rèse sur les passions chez les animaux, cette étude où il aurait établi les ressemblances si grandes des bêtes et des hommes dans certains gestes que nous jugeons essentiellement humains, dans la diplomatie des appétits, il ne se voyait pas l'achevant sans ce splendide amour à qui il en devait le projet.

Il était donc las de cinq jours de tergiversations quand le domestique lui apporta la carte de Thérèse. Son cœur ne fit qu'un bond, un bond de joie. Il crut qu'une pareille marque de tendresse le sauverait à jamais. Cependant, si grande était son habitude de se défier de lui-même, il ordonna qu'on introduisit la jeune femme dans un petit salon, et, avant de se rendre auprès d'elle, il but coup sur coup deux grands verres de malaga.

— Ainsi, pensa-t-il, je fais le geste symbolique de toute notre civilisation : « Je rends à la brute ce qui est à la brute ».

Quand il entra, il fut ébloui. Thérèse se tenait là, splendide, dans tout le rayonnement de sa beauté inquiète. Son grand chapeau de feutre gris orné de fleurs, posé sur ses épais cheveux, donnait à son visage un air de candeur, d'enfance charmante et joueuse, tandis que les contours de sa gorge et de ses hanches promettaient une maîtresse délicate. Son petit nez, sa bouche aimable, ses yeux si délicats qu'une légère ondulation des cheveux semblait agrandir, ses petites mains, l'élégance de sa jupe, la grâce de ses gestes, la tranquillité, la sérénité supérieure qu'on percevait en elle, à travers son trouble, tout grisa Malloire. Il s'abattit aux petits pieds charmants, il sanglota, le visage perdu dans les jupes de son amie. Elle comprit son désespoir.

Elle s'efforça de le ramener à la joie, à la vie. Mais il avait derrière lui cinq jours de désespoir, et il désirait ardemment effacer sa honte. La légère ivresse du malaga y aidait.

Thérèse sentait son étreinte affolée, sa détresse de grand enfant, elle devinait son trouble, cette pauvre humanité souffrante ; elle aurait voulu lui donner son sang et ne pas se livrer à lui ; mais il l'exigeait toujours davantage, éperdu, ivre, heureux d'être enfin une brute. Et elle le vit tellement s'assombrir de sa résistance, supplier, implorer, crier, qu'elle pouvait lui donner la vie ou la mort, qu'elle se soumit enfin et qu'il la posséda.

Audent était arrivé à Montmorency brisé. Il laissa son valet de chambre, homme de confiance, organiser la maison, avec l'aide du jardinier et de sa femme qui servaient de concierges et habitaient un petit pavillon. Dès le second jour, une cuisinière habile put préparer les repas du maître qui s'était vite lassé de l'auberge.

La solitude la plus complète l'environna. Il n'en sortit que pour faire de longues excursions dans les bois, ou pour revoir l'Hermitage, le Mont-Louis, la Chevrette, le jardin d'Eaubonne, tous les lieux où le souvenir de Jean-Jacques demeure vivant pour ses admirateurs.

Ce fut d'abord une simple diversion à son chagrin, puis une jouissance triste, enfin une sorte de réconfort, une curiosité vibrante qui le sortit de l'éternelle contemplation de son malheur, le rendit à la pensée et à la vie. Il se passionna une fois de plus pour cette singulière figure de Jean-Jacques qui lui avait inspiré tour à tour de l'aversion, de la pitié, de l'admiration. A l'école, on le lui avait représenté comme un esprit morose, grand littérateur, mais

sophistique et sentimental. Plus tard, en lisant les *Confessions*, il avait eu un mépris de jeune homme pour les vices de Jean-Jacques, de l'horreur pour ses crimes, et une irrésistible sympathie pour l'ardent conteur, le poète exquis, l'homme malheureux. Il avait appris la folie du philosophe vieillissant, sa manie de la persécution, ses mensonges probables ; Rousseau était devenu alors un génie détraqué, hystérique, dont la philosophie ne laissait pas que d'être un peu ridicule. Ni l'*Émile*, ni le *Contrat social* ne pouvaient s'offrir en exemple d'une logique parfaite, ni d'une juste appréciation des faits sociaux. Jean-Jacques n'en avait pas découvert les principes ; il s'était non seulement inspiré de Locke pour l'*Émile*, il avait encore mis au point un ouvrage de l'abbé de Saint-Pierre pour le *Contrat*. Ses vues sur la supériorité de la Nature en toute œuvre se trouvaient contredites par un siècle entier d'explorations et d'observations, qui prouvaient, à n'en pouvoir douter, la cruauté, la férocité, l'infériorité de tous les primitifs. Il était, d'ailleurs, prodigieux que ses théories eussent pu être prises au sérieux dans une société basée sur l'agriculture, cette forme tout artificielle de production.

On y trouve, à côté de ces faiblesses, des pensées d'un ordre supérieur, des prédictions remarquables, des éclairs où l'avenir fut dévoilé ; mais rien qui puisse être mis en parallèle avec le génie philosophique d'un Spinoza, cette citadelle de ce que les siècles pouvaient contenir de vérité en dehors du transformisme.

Par quel mystère, donc, Jean-Jacques, après sa mort comme de son vivant, suscita-t-il la critique,

la dispute, la haine, la curiosité autant que le mépris, la sympathie avec la répulsion, l'admiration et la colère ? Par quel mystère Voltaire, Diderot, ses rivaux, ont-ils pu être classés dans les sentiments du public ; tous, amis et ennemis, comprenant leurs actes et leurs œuvres, les blâmant ou les approuvant ; alors que Rousseau demeure une figure confuse, équivoque, inclassable ? On se l'explique quand on voit recommencer, par la postérité, le travail que firent Diderot, Mme d'Épinay et la maréchale de Luxembourg, cet effort pour mettre dans un nid, dans une sécurité, dans un bonheur, l'homme instable qui échappait à la société, aux règles, aux lois, qui s'échappait à lui-même.

Car ce fut là le côté insupportable, la chose qui le fit honnir et détester : on ne pouvait le faire entrer dans aucune des combinaisons ordinaires où la vie s'arrange et s'asservit. Il n'est pas bien sûr que Mme d'Épinay, ni Mme d'Houdetot, ni la maréchale de Luxembourg, aient senti un véritable mouvement amoureux pour lui. Ce qui les passionnait seulement était de le mettre dans une bonne petite place où il cessât d'inquiéter. Jean-Jacques ne s'y est pas trompé. Il a dit vrai sur ce point, malgré toutes les exagérations causées par sa folie.

A réfléchir ainsi, à se promener sur le petit chemin qui mène à l'Hermitage, les yeux sur ce val où l'on trouve les derniers vignobles de France vers le Nord, dans cette tendre nature, d'une séduction nuancée, abondante comme un paradis, en plantes, en vergers, en arbres très frais, aulnes, châtaigniers, peupliers d'Italie, avec ce gros nid de Groslay, d'où surgit, comme une poule, une vieille église des temps

féodaux, et l'échappée sur la vaste plaine du nord de Paris ; à s'asseoir dans la petite allée de tilleuls du Mont-Louis, endroit discret, aussi sotitaire et charmant que du temps où Rousseau y écrivit sa lettre à d'Alembert sur les spectacles : « N'ayant pour se réchauffer què le feu de son cœur » ; à suivre la route d'Eaubonne que l'amoureux de Mme d'Houdetot parcourut si souvent, enflammé d'une ardeur qui s'éteignait au rendez-vous, à faire et refaire ces pèlerinages littéraires, philosophiques et politiques où sont jetés tout palpitants les souvenirs d'une époque qui devait aboutir si tôt à la Révolution ; à trouver partout la trace de cette Révolution elle-même, avec les séjours de Robespierre à l'Hermitage, avec la présence du cimetière des Bosc à Sainte-Radegonde, de ce Bosc, ami de Mme Roland, et qui cacha successivement, au cœur de la Forêt, deux girondins condamnés à mort ; à remuer tout cet extraordinaire, tout ce retentissant passé, Audent ne put se défendre d'y voir, en tant que drame dans l'esprit, une grande analogie avec sa lutte contre Thérèse.

N'est-il pas, pour Thérèse, semblable à tous les gens qui voulurent travailler au bonheur de Rousseau ? N'a-t-il pas désiré pour elle le nid délicieux, la douce quiétude de la fortune, toutes les ouates du confort bourgeois, tous les respects, toutes les admirations traditionnelles. Plus il s'acharnait, plus elle s'opposait. C'était là le charme, ce qui avait, en elle, si violemment passionné Audent. Et c'est aussi tout le charme et toute la puissance de Rousseau, cette inquiétude bien humaine, ce génie instable qui, en ne lui permettant pas de se fixer, l'avait tenu en

contact avec l'adversité, avec un monde remuant, curieux, malin, mais toujours intéressant et complexe. Mieux que chez Voltaire, mieux que chez Diderot, on perçut dans son style, dans sa pensée, la nouveauté du siècle à venir. Ce style, cette pensée prévalurent durant la Révolution, et on les retrouve chez Napoléon lui-même, chaque fois qu'il affecte la philanthropie et la philosophie. Le peuple y reconnut sa langue, parce qu'il y découvrit une sensibilité nouvelle, et toutes ses faiblesses à lui, d'humbles faiblesses qui n'avaient rien à voir avec les pompeuses infirmités de l'aristocratie, avec le scepticisme élégant, l'ironie ou la corruption sans remède des auteurs les plus exquis de ce temps-là.

Rousseau, à travers tant de chutes, conçut mieux la dignité que ses contemporains. Il fut ce qu'on aurait appelé quelques années plus tard un homme intègre. Dans son commerce avec les grands, il défend, sans morgue inutile, sa liberté, ses idées, son pauvre cœur d'homme du peuple, à la fois craintif du terrible passé qui le menace, et rempli de l'espérance d'un magnifique avenir. Certes, il ne fait qu'apporter l'appui de sa poésie, son amour de ce qu'on appela la Nature (et qui n'était que la complexité sensible), aux symboles dont vécut, tout le siècle suivant, la bourgeoisie ; mais l'heure où il vint était l'heure annonciatrice de ces symboles, comme l'heure où nous sommes est annonciatrice de la chute de ces symboles.

— Et Thérèse, se disait Audent, n'est pas autre chose qu'un être libre de ces symboles-là, de la même manière que Rousseau était libre des symboles antiques, non par raisonnement, non par le scepti-

cisme ou l'ironie, ces derniers refuges des organisations expirantes, mais libre par une complexité plus vaste, par une sensibilité aux aguets, par la pitié et l'indignation !

Ainsi, comme il arrive dans de telles misères d'âme, Audent trouvait partout des arguments pour se vaincre lui-même. Il abondait dans la philosophie de Malloire, et il allait par les routes aussi agité que Jean-Jacques, se représentant Thérèse au bout du pèlerinage d'Eaubonne, sous l'acacia historique, Thérèse, au lieu de cette tendre et spirituelle laide qu'était Mme d'Houdetot. Imagination puérile, mais qui le faisait palpiter de douleur autant que d'amour.

Quel contraste, cependant, entre la grande dame aimable, ne rêvant que la tiédeur du nid, le confort de la sécurité, et la jeune bourgeoise inquiète refusant le bonheur facile, écartant la joie, que le monde entier lui offrait, d'être une héroïne, une sainte, une femme pétrie de grâces, abondante en aumônes, pleine de charité, et quelque peu victime de son cœur ; la femme enfin, que tous les écrivains encensent, qui s'exalte vers une ardente poésie, vers le devoir, le sacrifice et la passion. Car Thérèse a mis cela sous ses pieds. Que de fois elle a, sous toutes les formes, répété à Audent :

« Je n'admettrai jamais que les pauvres me doivent une reconnaissance quelconque. Celui qui possède doit savoir qu'il tient sa fortune des pauvres, que la fortune ne vient que des pauvres, soit qu'ils la concèdent par un sacrifice à l'espèce où ils dépassent de cent coudées le riche, soit qu'elle leur soit arrachée par la menace et la privation. Parler de bonté, de générosité, de justice, de charité, de sain-

teté quand on est riche, apparaît un non-sens, où seuls peuvent se complaire les idiots et les hypocrites.

« Je veux qu'il existe des riches, puisque l'histoire nous montre qu'aucune société n'a pu s'en passer, mais j'estime que la richesse est une sorte de baignoire, un lieu de relégation pour les gens qui ont accepté dans leur cœur la souffrance des autres. Et moi, qui suis parmi ces gens, je n'ai pas la prétention d'ajouter à mon infamie en la légitimant par une apologie absurde. Nous nous moquons bien aujourd'hui des Romains qui se croyaient vertueux en possédant des esclaves ; mais si leur bonté ne comprenait pas les esclaves, la nôtre ne comprend pas les pauvres. »

Elle ramenait ainsi la vie à un perpétuel calcul, non seulement de ses actes, mais de ses pensées, habile à découvrir les émotions, les enthousiasmes, les impulsions qui sont un simple esclavage, et dont nous avons coutume d'être fiers. Comme elle était avec cela sensible et passionnée, on sentait qu'elle apportait une énergie extraordinaire à ne pas faiblir. D'ailleurs, elle se méfiait d'instinct de tous les engouements de la foule comme des critiques autorisés. Elle aimait trop la vérité pour suivre des opinions que quelques mois suffisent à retourner. Quand Audent lui demandait de donner les raisons de ses préférences en art ou en littérature, elle basait presque toujours ces raisons sur la nouveauté, adroite à découvrir cette nouveauté, et détestant d'une haine farouche les menteurs en tous genres. Elle disait :

« Jamais la nouveauté ne se trouve dans les effets

qui charment ou qui surprennent, car c'est le propre de ce qui est nouveau d'échapper tout d'abord à l'attention. Je me défends donc contre mon plaisir. »

— Elle ne se défendait pas contre son plaisir, la comtesse d'Houdetot ! Tout annonce qu'elle ne rêva jamais que volupté tranquille, et sa fidélité même semble plutôt une juste concession à la prudence qu'un besoin de son cœur ou de son esprit. Combien différente, ma Thérèse !

Il la revit, hautaine, n'acceptant son bonheur personnel que dans la mesure où il s'accordait avec le bonheur de l'humanité, révoltée qu'on pût s'appuyer sur d'injustes puissances, qu'on prétendît dominer par le stupide prestige de l'argent, qu'on s'enorgueillît d'une beauté, d'une élégance, d'une intelligence volée aux autres hommes.

— Sa justice n'est pas un vain mot, ni ses admirations non plus, soupirait Audent ; à sentir une telle femme auprès de soi, la vie prend une importance et une dignité nouvelles !

Il se disait ces choses, exaspérant son désir d'elle jusqu'à la folie. Elle était aussi toute présente à la lecture des *Confessions*, dont il s'imprégnait, qui lui faisait une âme naïve et tendre. Il lisait et relisait la page d'amour où l'on voit Jean-Jacques mêler à la passion le souci d'une triste infirmité, l'orgueil d'aimer, la joie d'avoir eu une excuse honorable pour ne pas pousser ses avantages. Mais quelle sève bouillonnante, quel sentiment aimable de la nature, quelle charmante humilité devant la loi suprême !

Invariablement, le Rousseau de cette partie le fai-

sait penser à Malloire. Le délicieux compagnon qu'aurait été Malloire, dans cette terre de pèlerinage ! Comme il aurait dit juste et bien l'âme instable du Genevois, et cette fine comédie de l'amour qu'il mena avec Mme d'Houdetot. Car tout se passait dans l'esprit de Jean-Jacques, de même que tout se passe d'ordinaire dans l'esprit de Malloire.

— J'ai aimé, écrit le Solitaire », et voyez comme j'ai aimé ! Ah ! si vous pouviez lire mes lettres !

Or, il s'est aimé lui-même, il a aimé l'humanité tremblante qui aboutissait en lui par des milliers de fibres. Qui ne sent que Mme d'Houdetot fut un doux, un honorable prétexte. Prise comme un petit oiseau dans ce piège puissant, elle se laissa persuader qu'elle voulait demeurer fidèle à Saint-Lambert, parce que Jean-Jacques avait besoin de cette fiction pour sauver son amour-propre, parce que cette fiction, avec des conjonctures plus heureuses, auraient pu faire, dans la scène sous l'acacia, que « le baiser ne fût pas tout ».

Mme d'Houdetot devenait ainsi, non pas l'idéal philosophique de Rousseau, mais son idéal social. En elle, il faisait, comme Audent pour Thérèse, la conquête de sa société. Il l'aima grande dame, oisive, riche et parée ; il l'aima d'un amour splendide, orgueilleux et délicat. On y retrouvait l'homme qui n'avait jamais ressenti de passion que pour les filles bien vêtues. Il prenait là sa revanche de Grimm, de Diderot, de Mme d'Épinay, de la maréchale de Boufflers et des autres, devant qui il s'était toujours senti, suivant qu'il le déclare, un lourdaud. « Toute la période où je fus brillant à Paris, écrit-il, repose

sur une fiction. A Montmorency, devant la vérité, ej perdis tout éclat. » Mais il le retrouva, cet éclat, dans ce tendre mirage d'amour; il sut dire, aux genoux de sa comtesse, les merveilles de son cœur. Une intarissable éloquence lui coulait des lèvres; Mme d'Houdetot en demeurait ébahie, et, sans doute, déçue. Car elle a brûlé ou perdu les lettres, la pauvre sotte, les lettres chefs-d'œuvre. Elle ne comprit rien à cette passion trop ciselée. Dès le retour de Saint-Lambert, elle devint froide; peut-être même fût-elle épouvantée du monstre qui, ne pouvant la féconder lui-même, « appelait toute la nature à son secours ».

Audent frémissait en se remémorant ces choses : Malloire pourrait-il aimer ainsi ?

Il ne le croyait pas ; car on trouvait chez Rousseau une rusticité qui manquait à Malloire.

— Le danger n'est pas en lui, il est en Thérèse. Elle peut se tromper, entraîner l'autre !

Et puis ? Audent s'efforçait en vain d'imaginer que cet amour serait une action abominable, que Thérèse la regretterait. Il s'était, durant ces longues dernières semaines, trop souvent humilié en pensée, pour trouver les forces d'orgueil nécessaires à la haine. La jalousie le torturait, certes, mais elle semblait vaincue par l'analyse :

Je n'ai pas voulu comprendre à temps ; je n'ai pas voulu me sacrifier !...

— Un flot de passion le brûlait :

— Ah ! si Thérèse pouvait ne pas m'avoir dédaigné, ne pas m'avoir oublié... Il faudrait si peu de chose pour tenir Malloire à distance. Il se rappelait la cour de Valbridelle, les sarcasmes de la jeune

femme ; et cette scène dont il n'avait vu que la fin, mais d'où le brillant cousin était sorti furieux.

— Seulement, elle voit dans Malloire le contraire d'un Valbridelle... Et elle a bien raison.

Son noble ami ! le Malloire avec lequel il s'est trouvé, tout petit, sur les bancs de l'école. Combien injustement il l'a dédaigné, comme il a mal vu cette âme supérieure !

— Oh ! oui, bien supérieure à la mienne. Je vois clair aujourd'hui. Pauvre Malloire, tu avais bien raison : nous sommes, à des titres divers, victimes des stupides exaltations de la volonté... Mais, moi, je t'ai humilié, j'ai dressé devant toi une silhouette de superbe et de puissant ; j'ai voulu triompher. Par quel juste retour est-ce toi qui triomphe ?

Il pleurait. Son cœur s'usait de chagrin. Une langue mortelle le saisissait dans la solitude. Cependant, il n'éprouvait pas une très grande peine à entrer dans un rôle sacrifié. Si son amour n'eût été qu'un amour ordinaire, en admettant même la leçon à son orgueil, il aurait pu se remettre tout doucement comme on se remet dans ces crises, par un abandon aux forces naturelles qui ferment toutes blessures ; mais ce n'était pas seulement son amour, c'était toute sa pensée qu'il avait jouée. Aux heures les plus résignées, des arguments se levaient en lui contre ceux de Thérèse. Et cette vie obscure, ces couvées mal mortes de l'Audent volontaire et impérial, aiguillonnaient ses souffrances. Tout lui était occasion de soulever l'émouvant problème : les arbres, les animaux de la forêt, les humbles hommes, les petits enfants :

— Est-ce que, dans ce duel, j'ai eu le tort com-

plet ? La volonté, si chère à l'homme, n'est-elle vraiment qu'une fiction derrière laquelle se cachent la tyrannie sociale et la routine ? En dernière analyse, la volonté doit-elle s'appeler chance et hasard au lieu de s'appeler mérite ?

Les arbres tenaient ferme leur caractère à travers les temps, chaque animal s'efforçait à sauvegarder sa personnalité. L'espèce persévérât malgré les contingences. La question des races était obscure, mais nul ne songeait à nier les races.

— Hélas ! la persévérance des types n'est pas la voie supérieure. A mesure que nous nous rapprochons du haut de l'échelle animale, les types sont plus variés dans une même espèce. Seule l'intervention de l'homme peut modifier cette loi ; mais les transformations d'un chrysanthème, c'est la diversité de notre cerveau qui les crée, la plante ne pourrait les produire spontanément.

Il détruisait ainsi lui-même toutes ses velléités de retour à la conception ancienne. Il voyait bien que la stabilité ne peut être un idéal dans un monde où tout se modifie sans cesse. La volonté, qui n'est que la réalisation, doit se trouver aussi flottante que cette réalisation même.

Quant à la forme sociale de la volonté, qu'on l'appelât richesse, force, instruction, administration, autorité, prestige, Malloire l'avait définie en y voyant une organisation antérieure à l'état présent. Pour constituer cet état présent ou l'état futur, la volonté devenait un obstacle. Les forts, les riches, les puissants, en tant que forts, riches et puissants, ne créaient rien, parce que la création veut une adaptation à des milieux nouveaux, et que cette

adaptation suppose une faiblesse préalable, un besoin que la volonté ne peut satisfaire, un risque à courir. L'être ne se crée pas ; il est créé.

Audent n'en ressentait que plus de honte d'avoir tant soutenu qu'il n'était pas responsable, qu'il avait trouvé la société faite à sa naissance et qu'il avait accepté les avantages qu'elle lui offrait.

Pour Thérèse, ces avantages étaient des infériorités. Elle détestait Audent d'avoir cru qu'il se créait une personnalité admirable en se laissant porter par sa position sociale. Elle ne s'était pas tenue à la surface de cette question ; elle l'avait compliquée, elle en avait suivi les ramifications les plus lointaines, celles mêmes où l'égoïsme des classes jouissantes croyait montrer des vertus.

Audent, quoique vaincu, gardait cependant encore une sorte de mysticisme sur la chance, le mérite et le démérite qui l'empêchaient d'adopter sans retour les idées de Thérèse. S'il est, en effet, difficile de baser sur nos sociétés actuelles une théorie de la récompense au mérite pour l'individu, peut-être une pareille théorie ne serait-elle pas impossible pour l'espèce. Qu'est-ce qui prouvait, à priori, que la supériorité de fortune fût nécessairement due à la chance ? N'existait-il pas une logique qui mettait ou maintenait l'argent ou la puissance dans certaines familles ?

— La chance est un mot très vaste. L'évolution de la bête, l'évolution de tout être organisé ne saurait se comprendre que du remplacement des chances par des certitudes, c'est-à-dire par des organisations. Comment ne pas admettre, ainsi qu'un fait dominant l'histoire, que les sociétés, elles aussi,

se développent sur l'intégration de la chance. Elle va donc diminuant. Dans quelle mesure cette diminution a-t-elle porté sur les individus, jusqu'à quel point les richesses, qui sont un des modes les plus actifs de réduction des risques, représentent-elles une juste réponse à l'effort?

Certes, l'examen superficiel d'une semblable question ne donnait pas des résultats brillants. Le nombre des coquins et des imbéciles enrichis semble, à première vue, dépasser formidablement celui des gens honnêtes et intelligents ; mais ce pourrait être là un de ces effets de mirage analogue à celui qui nous montre Paris peuplé d'assassins parce qu'on y assassine une cinquantaine de personnes par an !

Tandis qu'il se promenait dans les avenues de Montmorency, ainsi qu'un simple vagabond, Audent essayait de résoudre le problème ; il cherchait à se rappeler le sort de tous les gens qu'il avait connus, afin de découvrir si leur fortune ou leurs revers ne prouveraient pas l'existence d'une hiérarchie due au mérite. Cette enquête fut contradictoire, même terriblement capricieuse, mais, surtout, Audent remarqua que les fortunes n'avaient presque pas varié, les riches étant demeurés riches, les pauvres, pauvres. Alors, il résolut de pousser plus loin son enquête, d'interroger les gens autour de lui.

C'est ainsi qu'il lui arriva d'arrêter, au bord de la route qui va de Montmorency à Groslay, un oncle éloigné de sa cuisinière, maraîcher à Deuil, vieux homme de soixante ans, plein de robustesse, quoique légèrement courbé par le travail.

La conversation avait porté d'abord sur les lieux communs ; Audent la fit dériver sur les entreprises

du bonhomme. Il possédait différentes parcelles de terre.

— Elles sont semblables à celles que vous avez là sous les yeux, disait-il. Le malheur est qu'elles ne sont pas d'un seul tenant, ce qui nous force à bien des pas inutiles.

Il désignait le petit val qui sépare la route de la rue Grétry, un petit val bien frais, en cent parcelles, où l'on cultivait les légumes de la saison.

— Avez-vous donc tant de travail ? demanda Audent.

— Nous travaillons tous, du matin jusqu'au soir.

— Même les femmes ?

— Surtout les femmes, monsieur. Il n'y a pas de servantes à la maison. C'est la ménagère et la fille qui font tout, cuisine, lavage et repassage ; en plus du marché. Elles se lèvent à trois, quatre heures du matin... D'ailleurs, nous avons chacun notre part, moi je m'occupe de la culture en général, je sème, je plante, j'arrose ; mes deux fils m'aident, soignent le cheval, chargent la voiture, la conduisent au marché de Belleville.

— Vous gagnez beaucoup ainsi ?

Il hésita d'instinct, puis, se rappelant la fortune incomparable d'Audent, il dit avec franchise :

— Je gagne, en bénéfice net, 12.000 francs... La grosse affaire est d'arriver à refaire l'argent qu'on a mis dans la terre, afin que nos enfants ne soient pas plus pauvres que nous, et que, même, s'ils font un bon parti, ils soient plus riches... Mais, monsieur, il n'y a pas à se le cacher, la terre ne rapporte plus ce qu'elle rapportait... On peut, en bûchant ferme, garder son bien ; on ne peut plus s'enrichir...

— Quelques-uns d'entre vous, cependant, sont devenus assez riches, pour ne plus devoir travailler et laisser une fortune à leurs enfants?

— Je n'en connais guère dans le pays, monsieur... Du moins ce ne sont pas des travailleurs comme nous; ce sont des malins qui ont spéculé sur les terrains, ou qui se sont occupés de faire bâtir pour revendre... Seulement, monsieur, pour un qui réussit, il y en a bien aussi qui perdent.

— On m'a pourtant cité M. Trézanne, qui habite Enghien, un des grands propriétaires du pays... Son père était un cultivateur.

— Oui, monsieur, mais sa fortune c'est rapport aux conserves... Ceux qui se sont mis là dedans autrefois ont gagné gros. Aujourd'hui, la concurrence est trop grande.

— Ainsi vous ne voyez guère, comme s'étant enrichis parmi vous, que les spéculateurs et les industriels?

— Ma foi, je n'en connais pas d'autres.

— Mais enfin, vous, personnellement, êtes-vous plus riche ou moins riche que vos parents?

— Je suis plus riche, monsieur, et je crois bien que dans notre famille la fortune s'est toujours accrue... Nous sommes de père en fils des gens rangés, paisibles, économes, et, j'ose dire, honnêtes, attachés à nos devoirs, ne faisant tort d'un sou à personne... Il est juste que nous ayons prospéré, puisque nous n'avons jamais boudé l'ouvrage, et que nous avons su nous contenter de peu...

— Toute la population agricole ne vous ressemble donc pas?

— Il y a bien du vice aujourd'hui, monsieur;

mais enfin, dans les familles aisées, on voit plus de braves gens que de mauvais. Les plus braques sont les ouvriers à la journée, que nous sommes bien obligés d'employer à certains moments... Ils sont plus exigeants que nous sur la nourriture, et jamais vous ne les ferez travailler comme nous travaillons.

— Quelques-uns d'entre eux parviennent-ils à l'aisance?

— Il s'en trouve, par-ci par-là, un qui a de la conduite, qui met quelque argent de côté, et cultive des terres prises à loyer ; mais c'est plutôt l'exception. Ils préfèrent se donner du bon temps, boire, jouer, causer politique, chômer la moitié de l'année, vivre d'aumônes et de rapines... Rien n'y fait. Ce n'est pas le travail qui manque, allez ; mais ce monde-là est né fainéant. Ils finissent tous sur la paille, dans les hôpitaux, les hospices, la vraie misère, quoi !

Le soir tombait sur le val où Jean-Jacques avait promené ses enthousiasmes et son amertume. On apercevait un tout petit coin de l'*Hermitage* à travers les arbres. Le clocher de Groslay jeta le son de sa vieille cloche basse et fêlée. Les ombres des vergers s'allongeaient vers l'est. C'était partout un très doux Éden, en parcelles de cultures diverses, d'un vert frais et abondant. Des aulnes, des châtaigniers, des groseilliers et surtout des peupliers d'Italie en rideaux, en îlots, avec, parmi ces rideaux de teintes différentes et très finement effilochés sur le ciel, seulement quatre ou cinq façades blanches, à demi, aux deux tiers dérobées. On aurait pu se croire à cent lieues de Paris. Une indécision charmante planait avec l'heure ; la vie ne semblait pas dure, mais

simple et fraîche. C'est un de ces moments où l'on s'écrie : « A quoi bon se tourmenter sans cesse, vivons et jouissons. »

Audent connaissait ces moments : ils avaient été nombreux dans sa vie, comme ils sont nombreux dans la vie de tout riche. Il appelait cela autrefois contempler la Nature, et aimait assez croire qu'il s'élevait ainsi par-dessus les autres êtres dans une poésie raffinée. D'ailleurs, il y mêlait de la mansuétude, voyait les hommes heureux dans des conditions différentes, suivant que l'enseignaient les philosophes politiques de la Grèce. Et puis, des jours existent dans la vie des nations, où les contrastes, qui en établissent la structure, semblent moins cruels, où le cultivateur mange sa soupe aux choux, l'ouvrier son saucisson et le banquier sa poularde truffée au milieu d'un apaisement général, où l'on ne distingue plus très bien les grands courants destructeurs, où chacun se fond doucement dans le formidable *Ensemble* auquel nous sommes tous sacrifiés.

Le vieil homme était parti, qu'Audent demeurait à rêver sur le bord de la route. Ainsi donc, chez ceux-là, la règle, c'est le travail. L'ardente nécessité ne les y pousse pas. Ils luttent pour conserver leur position sociale, pour ne pas diminuer leur fortune. N'est-ce pas une admirable adaptation ? Pour qui sait la difficulté du travail, pour qui se représente les étapes successives, si pénibles, qu'il a fallu franchir pour arriver à travailler, à amasser les vastes provisions d'une haute civilisation, ce labeur sans coups de fouet, ce labeur sans menace, ce labeur sans la famine, sans l'aiguillon journalier du besoin,

paraîtra un résultat extraordinaire. Il est dû à la conception de la fortune moyenne, à la difficulté que ce fut, à travers les âges, d'y parvenir. C'est une hérédité de l'espèce bien plus qu'une hérédité individuelle.

Audent y vit un fait considérable, car le problème le plus brûlant de notre époque porte sur la faculté de travail, sur les stimulants au travail, sur l'organisation du travail.

— Voici les travailleurs de la société individualiste, ceux qui puisent leur force d'action dans les institutions établies. Ils se sont adaptés à ces institutions qui représentent, à leurs yeux, les formes mêmes de la vie, et qui sont effectivement les formes de la production, le meilleur moyen, dans des conditions données, de produire. Mais, là encore, le mérite est collectif, il n'est pas individuel. S'il apparaît certain que tout individu marchant vers l'adaptation marche aussi vers la richesse, cependant jamais cette adaptation individuelle n'a la force de l'adaptation collective dont le principe est l'hérédité. Il importe beaucoup plus de naître dans la classe moyenne avec quatre-vingts ou cent mille francs de capital assuré que de naître avec toutes les aptitudes possibles au travail. L'ouvrier agricole, intelligent et laborieux ne peut lutter avec son patron maraîcher, celui-ci fût-il de capacité très inférieure. Donc le bénéfice de l'adaptation dépend des classes où l'on naît. Avec la meilleure volonté du monde, l'ouvrier ne peut rêver que pour ses descendants une adaptation semblable à celle qu'il voit chez son patron. Non seulement la faculté d'adaptation, le mérite supposé, ne mène pas à coup sûr à la fortune, mais elle est

interdite à chacun dans une mesure qui dépend, non de soi, mais de la classe où l'on naît, de la société entière.

Après avoir cherché une justice distributive, Audent rencontra, dans l'exemple le plus frappant et le plus honorable pour l'ordre social, une justice seulement spécifique. On peut toutefois prétendre que cette forme du mérite que nous appelons adaptation triomphe, mais dans les limites d'une vie de civilisation, et non dans les limites d'une vie d'homme, ni même dans celles d'une vie de famille ; cela réduit singulièrement le rôle du mérite, puisque, les adaptations étant progressives, il arrive toujours un moment où les non adaptés d'hier créent l'organisation actuelle et deviennent les adaptés. Ce fut le sort des Grecs devant les Perses, des Romains devant les Grecs, des Francs devant les Romains, et, sous une autre forme, des bourgeois devant les nobles :

— A la seule lumière des faits contemporains, on s'aperçoit que *les facteurs médiocres*, dont parlait Malloire dans sa lettre de Savoie, l'emportent encore ici sur tous les autres. L'adaptation, dans une époque donnée, s'applique à une moyenne, elle porte sur les besoins élémentaires, sur les risques et périls immédiats et ainsi elle finit son cycle dans son temps, elle ne peut convenir à des êtres supérieurs à ce temps, destinés à des adaptations plus complexes. La fortune les délaisse et c'est leur lutte dans une sécurité, une stabilité moyenne, où ils s'efforcent de répondre aux impulsions les plus subtiles de leur milieu, qui constitue le vrai problème de la supériorité, l'avenir des nations.

Audent admettait ainsi les idées de Malloire et de Thérèse ; mais il décida de donner plus qu'eux à l'organisation :

— L'impulsion maîtresse est toujours la sécurité, mais cette impulsion se trouve ciselée en route par mille obstacles. A mesure de l'évolution des sociétés, la sécurité générale augmente, sans que la richesse, la puissance, atteignent jamais à la proportion où elles atteignirent jadis. Quoi qu'il puisse faire, un Rothschild ne saurait comparer son pouvoir à celui d'un prince à l'époque aristocratique.

« On voit donc la sécurité participer de l'évolution générale des êtres, qui tend à établir des complexités plus grandes avec des contrastes moins tranchés. Cependant, il existe une moyenne d'époque pour la sécurité, c'est-à-dire pour l'organisation. Dans cette moyenne-là la volonté devient indispensable. »

Heureux de cette conclusion, Audent poursuivit son enquête. Il vit beaucoup de pauvres, et, lui jadis net et tranchant, trouvait, dans son extrême modestie, le chemin de leur cœur. Il se prit d'affection pour les plus misérables, les idiots, les alcooliques. Combien lui parut vrai ce qu'en disait Malloire, qu'ils sont la nouveauté élémentaire, des victimes expiatoires, des crucifiés, la chair et le sang des expériences dont sort finalement toute grandeur. Leurs vices sont des sacrifices à l'espèce, leurs coups de tête des impulsions par où ils échappent à leur temps pour appartenir au futur. Certes, l'idéal de tout gouvernement est de les assagir, et les intellectuels même les détestent d'être si fluents, si instables, mais ils sont les cellules d'un cerveau supérieur à celui des

intellectuels ; ils sont la nouveauté qui sera conçue demain.

— N'est-ce pas le rôle de Thérèse à mon égard ? Ses caprices, ses boutades, ses entêtements, toutes ces choses qui me semblaient détestables et sans harmonie, n'ont-elles pas abouti à m'ouvrir un monde ?

Il y marchait dans ce monde. Les avenues de Montmorency, cette ville de jardins qui prend derrière la gare et monte vers les Champeaux, voyaient son mélancolique enthousiasme. Elles voyaient aussi sa résolution grandissante de tout faire pour retrouver, pour reprendre Thérèse. Là-haut, près de la mare, sur le plateau où se trouve le refuge du Paradou construit par l'architecte Ponsin, son âme se dilatait, s'élargissait comme le paysage même qu'il avait sous les yeux.

Il donne, par les jours de ciel couvert, une impression d'océan, toute la paix, tout le sommeil des grandes eaux. Cependant, les détails peu à peu se découvrent, La Rue, Groslay, Deuil, Saint-Denis, Paris. Du sein de la légère brume flottante, Montmartre, le Mont-Valérien se dégagent, et la ville passionnante remplit le fond de l'horizon.

— Et voilà donc, se murmurait Audent, le sol le plus peuplé du monde ; dans cet intervalle de trois lieues, entre Montmorency et Paris, trois villes sont visibles, et l'une d'elles, Saint-Denis, est un de ces centres industriels contre lesquels tous les poètes se sont levés. Pourtant la terre est douce encore. Ces villes, ces cheminées, sont noyées dans les mouvements du terrain, dans la verdure des arbres ; une fraîcheur exquise domine dans tout le paysage ; on

pourrait se croire en quelque coin de Suisse ou d'Italie !

Le silence et la paix planaient sur cette immense agitation. Parfois, quand un rayon de soleil perçait la nue, des vitres s'allumaient en vives étincelles parmi les toits estompés, comme ces reflets envoyés par les vagues du Léman à celui qui contemple le lac du sommet d'une montagne :

— Que Jean-Jacques dut aimer ce vaste horizon, ces frais rideaux de peupliers, cette plaine polychrome ainsi qu'une mer ! Qu'il dut aussi regretter Montmorency, sa forêt si drue et si féconde, ses capricieux sentiers de chèvre dévalant vers l'Hermitage, et ce *promontoire* d'où l'on découvre Paris, Paris qu'il aimait à travers ses boutades, Paris qui fut tendre à son orgueil ? Il vivait sous l'aile de la ville ; elle lui dépêchait des amis, des ennemis, elle ne l'oubliait pas. Chassé, plus tard, il tourna autour d'elle, y revint, et, dans sa folie, c'est à elle qu'il s'adressa pour obtenir justice !

Lui aussi, Audent, aima le *promontoire*. Il y venait passer des après-midi entiers. Sa pensée s'y calmait, s'y purifiait dans le silence, dans la beauté répandue. Lui aussi descendait vers l'Hermitage, par le sentier de chèvre qui longe le *Paradou*. Il s'enfonçait dans la châtaigneraie, foulait les feuilles mortes, aspirait le fleur amer des sous-bois, aimait la sauvagerie des branches tordues par-dessus sa tête, arrivait enfin à cette grille de la villa du *Pausilippe*, où l'*Hermitage* est une loge de concierge. L'endroit est discret, souvent solitaire. Audent y passait une heure à rêver. Ses lèvres, presque d'instinct, prononçaient le nom de Thérèse. Il s'immergeait dans une passion si

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Société Anonyme, Capital 150 millions de francs
entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère | SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra

PRÉSIDENT : M. DENORMANDIE *, ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

DIRECTEUR GÉNÉRAL : M. ALEXIS ROSTAND, O. *

OPÉRATIONS DU COMPTOIR NATIONAL

Escompte

Le COMPTOIR NATIONAL escompte le papier de commerce sur Paris, la Province et l'Etranger.

Le COMPTOIR NATIONAL est le seul Etablissement français qui ait des Agences aux Indes Anglaises, en Australie, en Amérique, à Madagascar, et qui puisse délivrer, pour ces contrées, des lettres de crédit ou de recommandation auprès de ses propres Agences. Il a aussi des Succursales dans les principales villes de France, ainsi qu'à Londres, Liverpool, Manchester (Voir page 4).

Recouvrements

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de l'encaissement des effets sur Paris, la France, les Colonies et l'Etranger, à des conditions qui sont déterminées dans un tarif adressé à toute personne qui en fait la demande.

Dépôts à Vue

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en compte de dépôt, des fonds qui sont constamment à la disposition des déposants. Il leur en sert un intérêt actuellement fixé à $\frac{1}{2}$ %. Un carnet de chèques est délivré, sur sa demande, à chaque titulaire de compte.

Dépôts à Échéance fixe

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit des fonds à échéance fixe. L'intérêt de ces dépôts est actuellement fixé :

De 6 mois jusqu'à 1 an, 2 %	De 18 mois jusqu'à 2 ans 3 %
De 1 an jusqu'à 18 mois 2 1/2 %	A 2 ans et au delà. . . 3 1/2 %

Les bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

Renseignements sur les Valeurs

Le COMPTOIR NATIONAL possède un service d'*Etudes financières* chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, commerciales et financières, françaises et étrangères, cotées et non cotées, qui peuvent attirer l'attention des clients du COMPTOIR NATIONAL qui sont ainsi constamment renseignés sur l'origine et la marche des affaires qui les intéressent.

Avances sur Titres

Le COMPTOIR NATIONAL consent des avances sur les Rentes Françaises et Etrangères, sur les Obligations de Chemins de fer, les valeurs émises par l'Etat, les villes, les départements, etc.

Délivrance de Chèques, Envois de Fonds

Le COMPTOIR NATIONAL délivre, contre provision préalable, des chèques ou des mandats sur la France ou l'Etranger.

Il se charge de transmettre des ordres de paiement par correspondance et par télégraphe.

Prêts Hypothécaires Maritimes

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé un service spécial pour les prêts hypothécaires sur navires français ou francisés. Les demandes de prêt peuvent être adressées indifféremment, au Siège social, ou à l'une quelconque des Agences du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

Location de Coffres-Forts

Le COMPTOIR NATIONAL met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des coffres-forts entiers ou des compartiments de coffres-forts, au Siège social, 14, rue Bergère, à la Succursale, 2, place de l'Opéra, à l'Agence A, 147, boulevard Saint-Germain, et dans les principales Agences.

TARIF DE LOCATION							
MODÈLES	DIMENSIONS			PRIX			
	Hauteur	Largeur	Profond.	Un Mois	Trois Mois	Six Mois	Un An
N° 1.....	0 ^m 25	0 ^m 25	0 ^m 50	5 »	»	25 »	40 »
N° 2.....	0 ^m 25	0 ^m 65	0 ^m 50	10 »	»	40 »	60 »
N° 3.....	0 ^m 65	0 ^m 65	0 ^m 55	15 »	»	50 »	100 »
N° 4.....							
Coffre-fortentier	2 ^m 25	1 ^m 30	0 ^m 50	»	100 »	»	400 »

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Une serre spéciale est affectée aux caisses, malles, etc., pouvant contenir de l'argenterie, des objets précieux, dentelles, etc.

Villes d'Eaux, Stations Balnéaires

Le COMPTOIR NATIONAL a des Agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon ; de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Un service d'informations télégraphiques les tient continuellement au courant des nouvelles politiques et financières.

Ordres de Bourse

Le COMPTOIR NATIONAL se charge d'exécuter *gratuitement*, c'est-à-dire sur simple remboursement des frais réclamés par les Agents de change, les ordres de Bourse que ses clients lui adressent et dont la *couverture lui est faite*. Il se charge de l'exécution des ordres d'achats et de ventes sur toutes les autres places en France et à l'Etranger, moyennant commission et frais de transport des titres.

Valeurs de Placement

Le COMPTOIR NATIONAL délivre sur simple demande et *sans aucuns frais* des Obligations des Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, de l'Est, d'Orléans, du Midi, aux mêmes cours que ceux auxquels les délivrent les Compagnies elles-mêmes.

Il délivre immédiatement à ses guichets les Obligations Ville de Paris, du Crédit Foncier, etc.

Dépôt de Titres

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en dépôt les titres de toute nature, français ou étrangers, nominatifs ou au porteur, contre un très modique droit de garde. Les Actions et Parts de Fondateur du COMPTOIR NATIONAL sont exemptées du droit de garde.

Les titres déposés au COMPTOIR NATIONAL peuvent être retirés de 2 heures à 4 heures, *le jour même de la demande du retrait*.

Dépôts de Titres dans les Agences

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit également en dépôt dans ses Agences Etrangères, à Londres notamment, les titres et valeurs qu'on peut avoir hors de France. — Les Agences, *organisées pour recevoir les dépôts de titres*, encaissent les coupons, dont le montant est payé, sur la demande des déposants, dans l'un des sièges du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

Garanties

contre les Risques de Remboursement des Titres au pair

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de garantir contre les risques de remboursement, les titres cotés au-dessus du pair. Une Notice contenant les différentes natures de valeurs auxquelles le COMPTOIR NATIONAL peut donner cette garantie est envoyée sur demande.

Lettres de Crédit pour Voyages

Le COMPTOIR NATIONAL délivre des lettres de crédit sur tous pays, ainsi que des lettres de crédit circulaires payables dans le monde entier.

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé à sa Succursale, 2, place de l'Opéra (rez-de-chaussée), un service spécial pour les Voyageurs et le paiement des lettres de crédit émises sur ses Caisses (salons de lecture et de correspondance, service de réception des lettres des accrédités, cabine téléphonique, boîte postale, etc.).

SUCCURSALE, BUREAUX & AGENCES

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Bureaux de Quartier dans Paris

A - Boulevard St-Germain, 147	M - Av. Kléber (Passy), 87
B - Rue de Rivoli, 108	N - Avenue Mac-Mahon, 35
C - Quai de la Rapée, 2	O - Boul. Montparnasse, 71
D - Rue Rambuteau, 11	P - Faubourg St-Antoine, 27
E - Rue Turbigo, 16	R - Boulevard Saint-Michel, 53
F - Place de la République, 21	S - Rue Pascal, 2
G - Rue de Flandre, 24	T - Avenue de Villiers, 1
H - Rue du 4-Septembre, 2	U - Avenue des Champs-Elysées, 49
I - Boulevard Magenta, 84	V - Avenue d'Orléans, 85
K - Boul. Richard-Lenoir, 92	X - Rue du Commerce, 69 (Grenelle)
L - Rue de Clichy, 86	Y - Faubourg Saint-Honoré, 124

Bureaux de Banlieue

ENGHEN-LES-BAINS, 47, Grande-Rue | LEVALLOIS-PERRET, 3, Place de la République
 ASNIÈRES, 8, rue de Paris | CHARENTON, 50, rue de Paris
 NEUILLY-SUR-SEINE, 92, Avenue de Neuilly.

Agences en France

Abbeville	Castres	Issoire	Périgueux
Agen	Cavaillon	Jarnac	Perpignan
Aix-en-Provence	Cette	Lézignan	Reims
Alais	Chagny	Libourne	Remiremont
Amiens	Chalon-s-Saône	Lille	Rouanne
Angoulême	Châteaurenard	Limoges	Roubaix
Arles	Clermont-Ferrand	Lyon	Rouen
Avignon	Cognac	Manosque	Royat
Bagnères-de-Luchon	Condé-s-Noireau	Mans (le)	Saint-Chamond
Bagnols-s-Cèze	Dax	Marseille	Saint-Dié
Beaucaire	Dieppe	Mazamet	Saint-Etienne
Beaune	Dijon	Mont-de-Marsan	Salon
Belfort	Dunkerque	Mont-Dore (le)	Toulouse
Bergerac	Elbeuf	Montpellier	Tourcoing
Béziers	Epinal	Nancy	Trouville-Deaumeville
Bordeaux	Ferté-Macé (la)	Nantes	Vichy
Bourboule (la)	Firminy	Narbonne	Villefranche-s-Saône
Caen	Flers	Nice	Villeneuve-s-Lot
Calais	Fray	Nîmes	Vire
Cannes	Havre (le)	Orange	
Carcassonne	Hazebrouck	Orléans	

Agences à l'Étranger

Londres	Melbourne	Tunis	Majunga
Liverpool	Sydney	Sousse	Tamatave
Manchester	San-Francisco	Sfax	Tananarive
Bombay	New-Orléans	Gabès	Diégo-Snarez
Calcutta		Tanger	

profonde que, plus d'une fois, il pensa s'évanouir :

— Ne suis-je pas ici au berceau des temps présents, et ne vais-je pas entrer aussi dans une vie nouvelle ! Doux maître, rêveur dont le pas a sonné sur la terre de Montmorency, il me semble que je puis me dire désormais un de tes enfants. Ton cœur fut tourmenté ; peut-être, cependant, n'as-tu pas connu de douleur comparable à la mienne ! Je souffre, ô Rousseau ! mon amour est comme un rat dans ma poitrine ; pour tenir Thérèse dans mes bras, je suis prêt à abandonner tout ce qui faisait le stupide orgueil de ma vie, et, tout d'abord, mes inutiles richesses. Une femme, un enfant, un petit être délicat m'apporta ce que toute la science des écoles ne put me donner, un frisson de véritable humanité, une leçon de courage et de grandeur. Thérèse est mon destin. Je veux vivre et mourir pour elle. La conquérir, c'est entrer dans la voie des intelligences supérieures.

pourrait se croire en quelque coin de Suisse ou d'Italie !

Le silence et la paix planaient sur cette immense agitation. Parfois, quand un rayon de soleil perçait la nue, des vitres s'allumaient en vives étincelles parmi les toits estompés, comme ces reflets envoyés par les vagues du Léman à celui qui contemple le lac du sommet d'une montagne :

— Que Jean-Jacques dut aimer ce vaste horizon, ces frais rideaux de peupliers, cette plaine polychrome ainsi qu'une mer ! Qu'il dut aussi regretter Montmorency, sa forêt si drue et si féconde, ses capricieux sentiers de chèvre dévalant vers l'Hermitage, et ce *promontoire* d'où l'on découvre Paris, Paris qu'il aimait à travers ses boutades, Paris qui fut tendre à son orgueil ? Il vivait sous l'aile de la ville ; elle lui dépêchait des amis, des ennemis, elle ne l'oubliait pas. Chassé, plus tard, il tourna autour d'elle, y revint, et, dans sa folie, c'est à elle qu'il s'adressa pour obtenir justice !

Lui aussi, Audent, aime le *promontoire*. Il y venait passer des après-midi entiers. Sa pensée s'y calmait, s'y purifiait dans le silence, dans la beauté répandue. Lui aussi descendait vers l'Hermitage, par le sentier de chèvre qui longe le *Paradou*. Il s'enfonçait dans la châtaigneraie, foulait les feuilles mortes, aspirait le fleur amer des sous-bois, aimait la sauvagerie des branches tordues par-dessus sa tête, arrivait enfin à cette grille de la villa du *Pausilippe*, où l'*Hermitage* est une loge de concierge. L'endroit est discret, souvent solitaire. Audent y passait une heure à rêver. Ses lèvres, presque d'instinct, prononçaient le nom de Thérèse. Il s'immergeait dans une passion si

profonde que, plus d'une fois, il pensa s'évanouir :

— Ne suis-je pas ici au berceau des temps présents, et ne vais-je pas entrer aussi dans une vie nouvelle ! Doux maître, rêveur dont le pas a sonné sur la terre de Montmorency, il me semble que je puis me dire désormais un de tes enfants. Ton cœur fut tourmenté ; peut-être, cependant, n'as-tu pas connu de douleur comparable à la mienne ! Je souffre, ô Rousseau ! mon amour est comme un rat dans ma poitrine ; pour tenir Thérèse dans mes bras, je suis prêt à abandonner tout ce qui faisait le stupide orgueil de ma vie, et, tout d'abord, mes inutiles richesses. Une femme, un enfant, un petit être délicat m'apporta ce que toute la science des écoles ne put me donner, un frisson de véritable humanité, une leçon de courage et de grandeur. Thérèse est mon destin. Je veux vivre et mourir pour elle. La conquérir, c'est entrer dans la voie des intelligences supérieures.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Société Anonyme, Capital 150 millions de francs
entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère | SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra

PRÉSIDENT : M. DENORMANDIE ✱, ancien gouverneur de la Banque
de France, vice-président de la Compagnie des Chemins de fer
Paris-Lyon-Méditerranée.

DIRECTEUR GÉNÉRAL : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✱.

OPÉRATIONS DU COMPTOIR NATIONAL

Escompte

Le COMPTOIR NATIONAL escompte le papier de commerce sur
Paris, la Province et l'Étranger.

Le COMPTOIR NATIONAL est le seul Etablissement français qui
ait des Agences aux Indes Anglaises, en Australie, en Amérique,
à Madagascar, et qui puisse délivrer, pour ces contrées, des lettres
de crédit ou de recommandation auprès de ses propres Agences.
Il a aussi des Succursales dans les principales villes de France,
ainsi qu'à Londres, Liverpool, Manchester (Voir page 4).

Recouvrements

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de l'encaissement des effets
sur Paris, la France, les Colonies et l'Étranger, à des conditions
qui sont déterminées dans un tarif adressé à toute personne qui
en fait la demande.

Dépôts à Vue

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en compte de dépôt, des fonds
qui sont constamment à la disposition des déposants. Il leur
en sert un intérêt actuellement fixé à $\frac{1}{2}$ %. Un carnet de chèques
est délivré, sur sa demande, à chaque titulaire de compte.

Dépôts à Échéance fixe

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit des fonds à échéance fixe. L'intérêt
de ces dépôts est actuellement fixé :

De 6 mois jusqu'à 1 an, 2 %		De 18 mois jusqu'à 2 ans 3 %
De 1 an jusqu'à 18 mois 2 1/2 %		A 2 ans et au delà. . . 3 1/2 %

Les bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant.
Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à
ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement,
suivant les convenances du Déposant.

Renseignements sur les Valeurs

Le COMPTOIR NATIONAL possède un service d'*Études financières*
chargé spécialement d'étudier toutes les affaires industrielles, com-
merciales et financières, françaises et étrangères, cotées et non
cotées, qui peuvent attirer l'attention des clients du COMPTOIR NA-
TIONAL qui sont ainsi constamment renseignés sur l'origine et la
marche des affaires qui les intéressent.

Avances sur Titres

Le **COMPTOIR NATIONAL** consent des avances sur les Rentes Françaises et Etrangères, sur les Obligations de Chemins de fer, les valeurs émises par l'Etat, les villes, les départements, etc.

Délivrance de Chèques, Envois de Fonds

Le **COMPTOIR NATIONAL** délivre, contre provision préalable, des chèques ou des mandats sur la France ou l'Etranger.

Il se charge de transmettre des ordres de paiement par correspondance et par télégraphe.

Prêts Hypothécaires Maritimes

Le **COMPTOIR NATIONAL** a organisé un service spécial pour les prêts hypothécaires sur navires français ou francisés. Les demandes de prêt peuvent être adressées indifféremment, au Siège social, ou à l'une quelconque des Agences du **COMPTOIR NATIONAL**, en France ou à l'Etranger.

Location de Coffres-Forts

Le **COMPTOIR NATIONAL** met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des coffres-forts entiers ou des compartiments de coffres-forts, au Siège social, 14, rue Bergère, à la Succursale, 2, place de l'Opéra, à l'Agence A, 147, boulevard Saint-Germain, et dans les principales Agences.

TARIF DE LOCATION							
MODELES	DIMENSIONS			PRIX			
	Hauteur	Largeur	Profond.	Un Mois	Trois Mois	Six Mois	Un An
N° 1.....	0 ^m 25	0 ^m 25	0 ^m 50	5 »	»	25 »	40 »
N° 2.....	0 ^m 25	0 ^m 65	0 ^m 50	10 »	»	40 »	60 »
N° 3.....	0 ^m 65	0 ^m 65	0 ^m 55	15 »	»	50 »	100 »
N° 4.....	2 ^m 25	1 ^m 30	0 ^m 50	»	100 »	»	400 »
Coffre-fortentier							

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

Une serre spéciale est affectée aux caisses, malles, etc., pouvant contenir de l'argenterie, des objets précieux, dentelles, etc.

Villes d'Eaux, Stations Balnéaires

Le **COMPTOIR NATIONAL** a des Agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Royat, le Mont-Dore, Bagnères-de-Luchon ; de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

Un service d'informations télégraphiques les tient continuellement au courant des nouvelles politiques et financières.

Ordres de Bourse

Le COMPTOIR NATIONAL se charge d'exécuter *gratuitement*, c'est-à-dire sur simple remboursement des frais réclamés par les Agents de change, les ordres de Bourse que ses clients lui adressent et dont la *couverture lui est faite*. Il se charge de l'exécution des ordres d'achats et de ventes sur toutes les autres places en France et à l'Etranger, moyennant commission et frais de transport des titres.

Valeurs de Placement

Le COMPTOIR NATIONAL délivre sur simple demande et *sans aucuns frais* des Obligations des Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, de l'Est, d'Orléans, du Midi, aux mêmes cours que ceux auxquels les délivrent les Compagnies elles-mêmes.

Il délivre immédiatement à ses guichets les Obligations Ville de Paris, du Crédit Foncier, etc.

Dépôt de Titres

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit en dépôt les titres de toute nature, français ou étrangers, nominatifs ou au porteur, contre un très modique droit de garde. Les Actions et Parts de Fondateur du COMPTOIR NATIONAL sont exemptées du droit de garde.

Les titres déposés au COMPTOIR NATIONAL peuvent être retirés de 2 heures à 4 heures, *le jour même de la demande du retrait*.

Dépôts de Titres dans les Agences

Le COMPTOIR NATIONAL reçoit également en dépôt dans ses Agences Etrangères, à Londres notamment, les titres et valeurs qu'on peut avoir hors de France. — Les Agences, *organisées pour recevoir les dépôts de titres*, encaissent les coupons, dont le montant est payé, sur la demande des déposants, dans l'un des sièges du COMPTOIR NATIONAL, en France ou à l'Etranger.

Garanties

contre les Risques de Remboursement des Titres au pair

Le COMPTOIR NATIONAL se charge de garantir contre les risques de remboursement, les titres cotés au-dessus du pair. Une Notice contenant les différentes natures de valeurs auxquelles le COMPTOIR NATIONAL peut donner cette garantie est envoyée sur demande.

Lettres de Crédit pour Voyages

Le COMPTOIR NATIONAL délivre des lettres de crédit sur tous pays, ainsi que des lettres de crédit circulaires payables dans le monde entier.

Le COMPTOIR NATIONAL a organisé à sa Succursale, 2, place de l'Opéra (rez-de-chaussée), un service spécial pour les Voyageurs et le paiement des lettres de crédit émises sur ses Caisses (salons de lecture et de correspondance, service de réception des lettres des accrédités, cabine téléphonique, boîte postale, etc.).

SUCCURSALE, BUREAUX & AGENCES

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Bureaux de Quartier dans Paris

A - Boulevard St-Germain, 147	M - Av. Kléber (Passy), 87
B - Rue de Rivoli, 108	N - Avenue Mac-Mahon, 35
C - Quai de la Rapée, 2	O - Boul. Montparnasse, 71
D - Rue Rambuteau, 11	P - Faubourg St-Antoine, 27
E - Rue Turbigo, 16	R - Boulevard Saint-Michel, 53
F - Place de la République, 21	S - Rue Pascal, 2
G - Rue de Flandre, 24	T - Avenue de Villiers, 1
H - Rue du 4-Septembre, 2	U - Avenue des Champs-Élysées, 49
I - Boulevard Magenta, 84	V - Avenue d'Orléans, 85
K - Boul. Richard-Lenoir, 92	X - Rue du Commerce, 69 (Grenelle)
L - Rue de Clichy, 86	Y - Faubourg Saint-Honoré, 124

Bureaux de Banlieue

ENGHEN-LES-BAINS, 47, Grande-Rue | LEVALLOIS-PERRET, 3, Place de la République
 ASNIÈRES, 8, rue de Paris | CHARENTON, 50, rue de Paris
 NEUILLY-SUR-SEINE, 92, Avenue de Neuilly.

Agences en France

Abbeville	Castres	Issoire	Périgueux
Agen	Cavaillon	Jarnac	Perpignan
Aix-en-Provence	Cette	Lézignan	Reims
Alais	Chagny	Libourne	Remiremont
Amiens	Chalon-s-Saône	Lille	Roanne
Angoulême	Châteaurenard	Limoges	Roubaix
Arles	Clermont-Ferrand	Lyon	Rouen
Avignon	Cognac	Manosque	Royat
Bagnères-de-Luchon	Condé-s-Noireau	Mans (le)	Saint-Chamond
Bagnols-s-Cèze	Dax	Marseille	Saint-Dié
Beaucaire	Dieppe	Mazamet	Saint-Etienne
Beaune	Dijon	Mont-de-Marsan	Salon
Belfort	Dunkerque	Mont-Dore (le)	Toulouse
Bergerac	Elbeuf	Montpellier	Tourcoing
Béziers	Epinal	Nancy	Trouville-Deauville
Bordeaux	Ferté-Macé (la)	Nantes	Vichy
Bourboule (la)	Firminy	Narbonne	Villefranche-s-Saône
Caen	Flers	Nice	Villeeneuve-s-Lot
Calais	Fray	Nîmes	Vire
Cannes	Havre (le)	Orange	
Carcassonne	Hazebrouck	Orléans	

Agences à l'Étranger

Londres	Melbourne	Tunis	Majunga
Liverpool	Sydney	Sousse	Tamatave
Manchester	San-Francisco	Sfax	Tananarive
Bombay	New-Orléans	Gabès	Diégo-Suarez
Calcutta		Tanger	

Lettre d'Audent (fragment).

MON CHER MALLOIRE,

C'est à toi que j'écris, et non à ma chère Thérèse, parce que je l'aime trop pour garder mon sang-froid, même devant un morceau de papier qui doit lui parvenir.

D'ailleurs, cher ami, n'est-ce pas vers toi que doit aller mon amende, toi que j'ai si souvent, et si brutalement, écrasé d'arguments meurtriers ? Thérèse fut l'occasion de ma défaite, mais toi, tu fus, toute ta vie, le contradicteur de mes violences et de mes présomptions ; je te retrouve à tous les carrefours de ma pensée, et c'est ta silhouette qui sert de repaire à tous les vraiment grands souvenirs de mon existence.

Ce que tu m'avais annoncé dans ta lettre de Savoie est arrivé : « La destinée m'a jeté en pâture à une grande misère ». Et me voilà transformé, me voilà libre. J'ai fini par comprendre cette grande vérité qu'il y a un abîme entre le moment de l'épreuve et le moment de la conscience ; à travers mes douleurs,

je demeurais rattaché aux plus vieilles traditions du monde ; le choc de ma rupture avec Thérèse m'a éveillé à une vie nouvelle. Toute notre génération en est là : le transformisme, qu'elle défend en théorie, n'est qu'un mot pour elle : chacun demeure esclave des idoles métaphysiques qui s'accordent avec sa lâcheté et sa paresse. Moi, je me suis délecté aux plus odieuses attitudes des imbéciles : j'ai cru que ma force était à moi, et j'ai triomphé de mes richesses ; je n'étais alors qu'un esclave, et les courants sociaux qui me dirigeaient aboutissaient en moi sans que je les reconnusse : depuis, j'ai fait du chemin, j'espère pouvoir dominer mon temps, me tirer du flot et regarder ma destinée en face.

J'ai beaucoup songé dans les habitations de Jean-Jacques ou dans le cœur de la forêt, vers le château de la Chasse et Sainte-Radegonde. J'ai conclu, c'est ma conclusion que je te livre.

La question du bonheur m'a beaucoup arrêté. J'ai cru d'abord qu'il se trouvait dans la richesse et la sécurité même, puisque la plus forte impulsion de l'humanité est vers ces choses, puis j'ai vu que je confondais ainsi le bonheur avec la loi de tassement qui s'efforce de terminer le type dans l'espèce. Cette loi a sa contre-partie dans l'inquiétude qui nous empêche de nous arrêter, et nous livre, sous mille formes : ennui, maladie, hystérie, sensibilité, à la désorganisation. J'ai donc admis que c'est un bonheur d'être riche, mais à la seule condition de savoir diriger sa fortune de manière à se compliquer sans cesse. Or, on ne se complique qu'en passant par la conscience, et la conscience est ce que tu as dit : la nouveauté du monde. La richesse qui vous

ramène à l'inconscience s'oppose donc au bonheur, et c'est une vérité sans limite qu'on ne se grandit que dans la mesure où l'on partage les misères et les travaux de son époque.

Malheureusement, l'excès de la misère et du travail est plus souvent un moyen de complication pour l'espèce que pour l'individu : un pauvre est une cellule dans le corps social, une cellule active, vivante, transformée, mais qui n'aboutit que dans l'ensemble. L'espèce ne se retrouve, ne se reconnaît que dans les hommes réalisant la moyenne de leur époque, c'est-à-dire une sécurité moyenne. Voilà l'idéal de l'être. Voilà l'idéal de la volonté. Au delà, en deçà, la volonté cesse d'être consciente et libre.

Je sais bien que les monstruosité des civilisations anciennes, comme les monstruosité de la civilisation actuelle, furent des choses nécessaires, et qu'il faut même admettre qu'elles furent nécessaires parce que c'est la seule voie loyale de discussion ; que rien n'est plus vain que d'ergoter sur ce qui aurait pu être et ce qui n'est pas ; seulement, admettre l'existence et la fatalité de ces monstruosité, n'empêche pas de reconnaître les grands courants actuels qui tendent à les détruire. Ces grands courants, que nous les appelions horreur, pitié, haine, justice, peu importe, pourvu que nous ne les méconnaissions pas. Ils signifient l'imminence de la transformation, et tout ce qui les fortifie précipite la transformation. J'ai regardé cela en pleine lumière, et je ne reculerai plus.

Je prendrai ma part des misères de ce monde, je ne cesserai pas de m'occuper des hommes. C'est la seule tangence féconde. Je ne croirai plus aux forces

intrinsèques, je me verrai sans cesse comme un produit de nature et de société et, par là, les animaux, les hommes me deviendront précieux. Je tâcherai de remonter aux sources : elles ne se trouvent pas en nous, elles se trouvent chez les autres et chez les plus humbles. Je regarderai ma passion pour Thérèse ainsi qu'une impulsion de la société où je gravite, une manière de m'obliger à participer de cette société ; je saurai que cette passion n'est pas intéressante en soi, mais seulement au degré où elle produit une adaptation supérieure.

.

Trois jours avaient coulé depuis la chute de Thérèse. Elle ne voyait plus Malloire. Elle aimait Audent. Tout de suite après la possession, elle avait compris qu'elle venait de se donner par pitié, et elle avait senti son amour pour son mari. Malloire, lui, s'était, tout de suite aussi, méprisé. Sa joie de triompher avait été nulle. Il contemplait Thérèse, et ne se sentait pas l'énergie d'amour qu'il attendait. Alors, pourquoi l'avoir prise ? Par vanité ! Oui, il avait pris, par pure vanité, cette charmante et profonde jeune femme !

Ce fut bien pis quand elle fut repartie. Il se reprocha son acte comme une chose horrible, insensée.

Le deuxième jour, au matin, il reçut la lettre d'Audent. Alors, il fut désespéré. Il ne songeait plus aux duretés de son ami, il se rappelait seulement toute une enfance, toute une jeunesse fraternelles.

— Ah ! fallait-il que je rende ce bonheur à jamais impossible !

Car il sentait que Thérèse devait aimer Audent. L'indifférence même de la jeune femme pour son mari avait été trop soudaine pour ne pas y voir une forme de défi.

— Imbécile que j'étais !

Il s'ajoutait à sa peine un sentiment bizarre, et qu'il n'osait s'avouer : la joie de voir Audent venir à lui pour lui demander son aide. N'était-ce pas, au fond, le souhait de sa vie entière.

Il courut porter la lettre d'Audent à Thérèse. Celle-ci pâlit d'une douleur à laquelle se mêlait une joie presque voluptueuse. Audent se reconnaissait vaincu, quel plus magnifique hommage pouvait-elle désirer ?

— Vous l'aimez, vous l'aimez, murmura Malloire, frappé de l'altération de ses traits.

Elle n'eut pas la force de mentir :

— C'est vrai, dit-elle, je n'ai jamais cessé d'éprouver pour lui des sentiments de tendresse ; à présent, je l'admire et je l'aime.

— Thérèse, dit Malloire, me pardonneriez-vous jamais ?

— Je vois en vous le meilleur des hommes, et je regrette de n'avoir pu mieux m'attacher à vous.

Ils se serrèrent la main et demeurèrent longtemps silencieux. Enfin Thérèse :

— Nous nous reverrons, dans tous les cas, cher ami... Ne croyez pas que je vous en veuille. Dans ma faiblesse de femme, je puis souhaiter que rien de ce qui a été entre nous ne fut ; mais il reste encore assez en moi de Thérèse Degaudy, la révoltée, pour être contente de tenir un moyen si sûr de savoir si je suis aimée... Adieu !

Le lendemain, Audent, prévenu par un mot de Thérèse, arriva. Ils se trouvèrent l'un devant l'autre, le cœur palpitant, dans cette maison où ils avaient vécu dans une guerre perpétuelle. Ils s'adoraient. Elle était belle, d'une beauté exquise, dans cette même robe en tissu de l'Inde qu'elle portait le jour de la rupture. C'avait été le seul aveu de sa faiblesse ; car, jadis, elle ne se serait point montrée à lui ainsi.

— Thérèse, bégaya-t-il, Thérèse, je vous aime. M'aimez-vous un peu ?

Elle dit, très grave, en l'éloignant du geste :

— Je vous aime beaucoup ; seulement il s'est passé durant votre départ des choses graves.

Il pâlit et elle pâlit ; puis ils demeurèrent l'un en face de l'autre, navrés, indiciblement malheureux. Cependant, son cœur à lui, lentement, se reprit à battre, et, timide, avec une crainte immense, il demanda :

— Vous êtes-vous donnée ?

Elle fit oui de la tête. Il crispa son poing sur sa bouche, il poussa un hurlement étouffé, très doux,

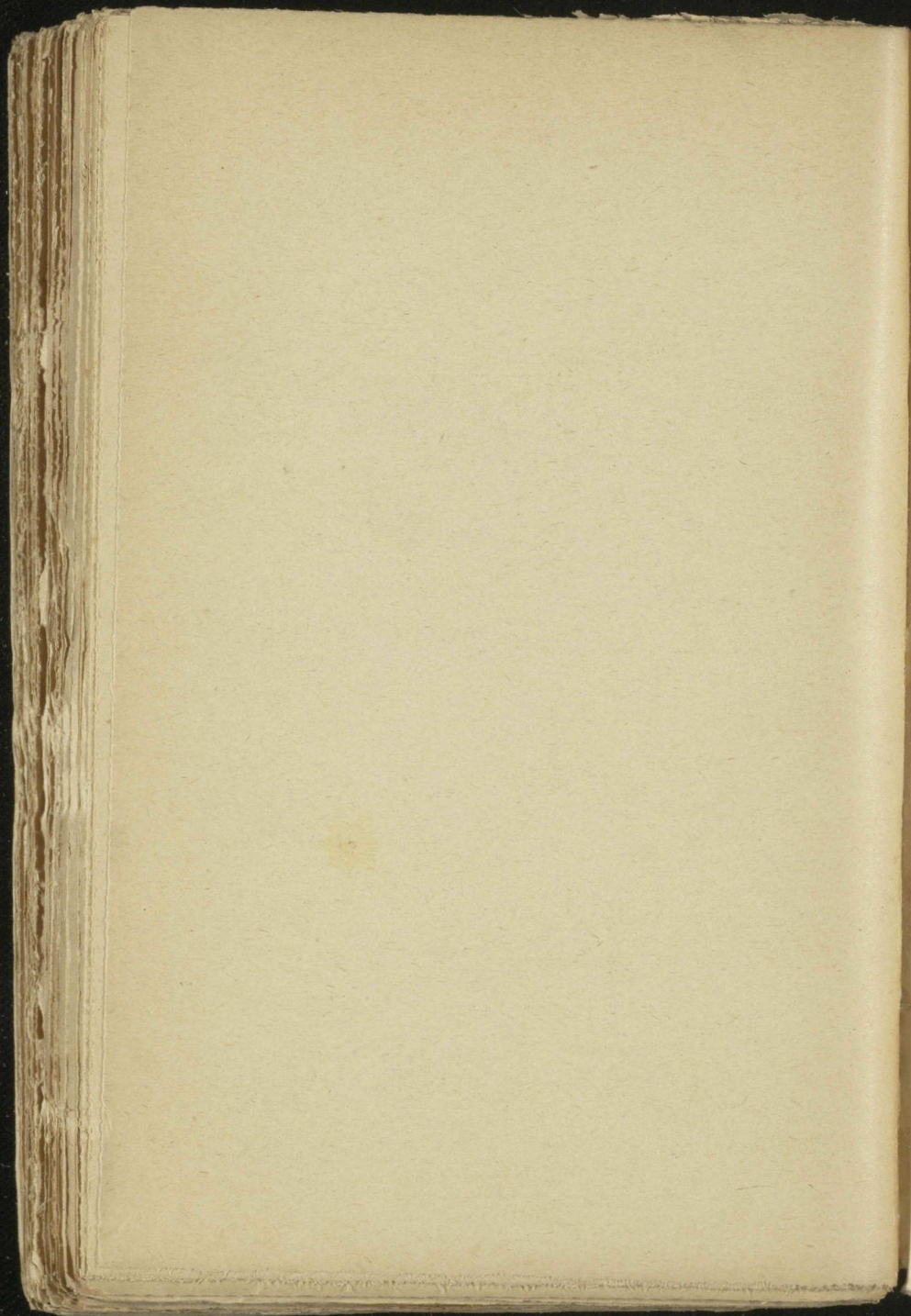
comme la supplication d'une bête qu'on égorge. Elle le regardait droite, fière et triste. Ce fut long ; mais il tomba à genoux.

— Thérèse, dit-il, je vous aime, je vous adore, et si vous consentez à m'aimer, rien ne nous séparera plus.

Elle lui tendit la main ; puis il sentit le petit corps frais et tendre contre lui. Il l'emporta vers un divan, et il disait dans son adoration éperdue :

— Ma Thérèse, ma Thérèse, ce qui palpète en moi, ce qui t'adore en moi, ce n'est pas moi, c'est toute l'humanité!

FIN





ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, boulevard des Italiens, 73

Collection gr. in-18 à 3 fr. 50

Dernières publications.

GEORGES ANCEY

Ces Messieurs, pièce interdite par la censure.

CLAUDE ANET

Petite Ville.

TRISTAN BERNARD

Le Mari pacifique, roman.

MARCEL BOULENGER

La Croix de Malte, roman.

UNE CIRCASSIENNE

La Courtisane de la Montagne, roman.

JULES HURET

Les Grèzes, préface de M. Millerand.

ALFRED JARRY

Messaline, roman de l'ancienne Rome.

GUSTAVE KAHN

L'Adultère sentimental, roman.

MAURICE MAINDRON

Blancador l'Avantageux, roman.

FRANC-NOHAIN

Le Pays de l'Instar.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Bubu-de-Montparnasse, roman.

HUGUES REBELL

La Femme qui a connu l'empereur, roman.

J.-H. ROSNY

La Fauve, roman.

La Charpente, roman de mœurs.

ROBERT SCHEFFER

Grève d'Amour, roman.

Le Palais de Proserpine, roman.

HENRYK SIENKIEWICZ

Quo Vadis, roman des temps néroniens.

Le Déluge, roman héroïque.

Par le fer et par le feu, roman héroïque.

Envoi franco contre mandat.